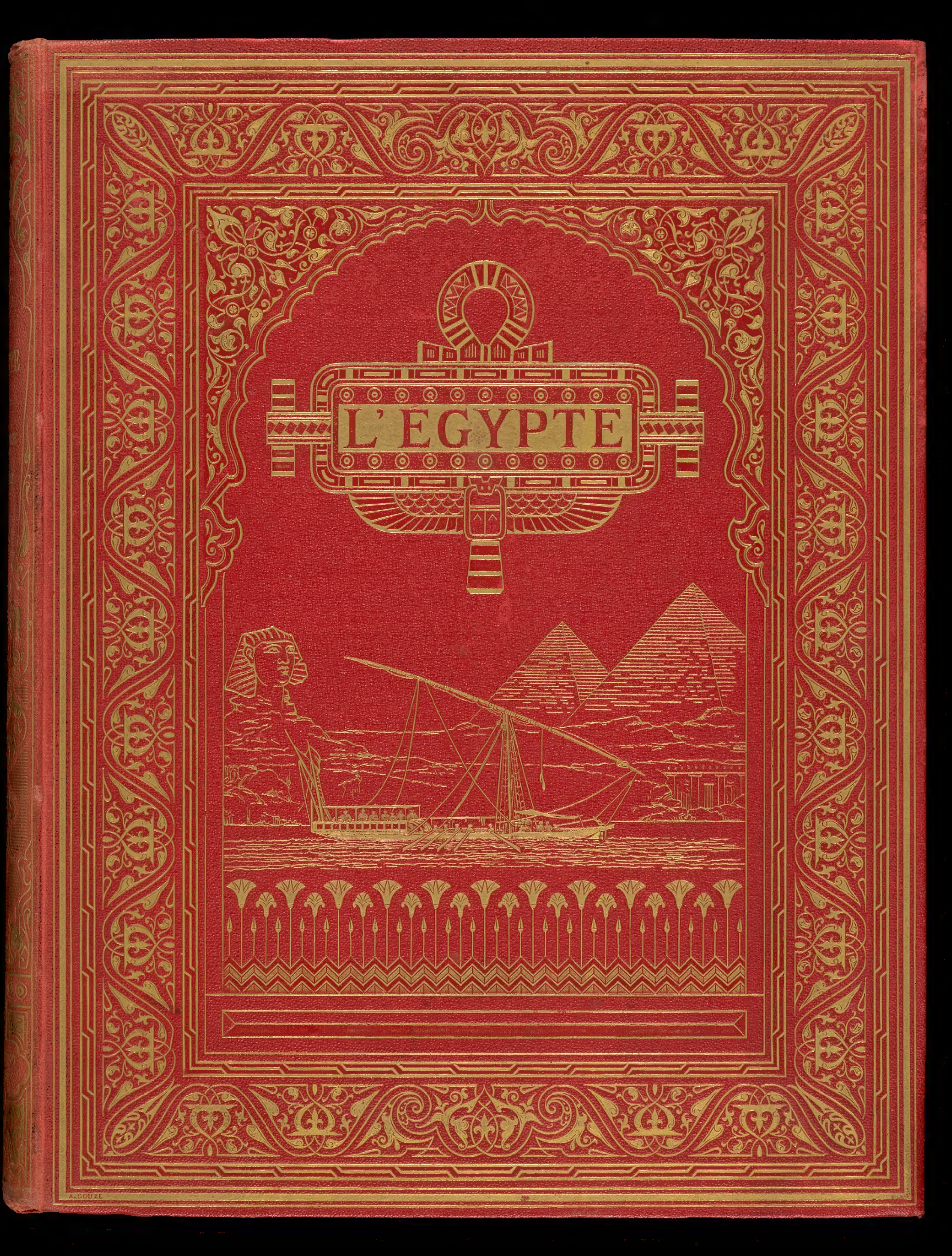

L'EGYPTE
A. SOUZE

# L'ÉGYPTE

## ALEXANDRIE ET LE CAIRE

TYPOGRAPHIE FRIMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

GEORGES EBERS

# L'ÉGYPTE

## ALEXANDRIE ET LE CAIRE

TRADUCTION

DE

GASTON MASPERO

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

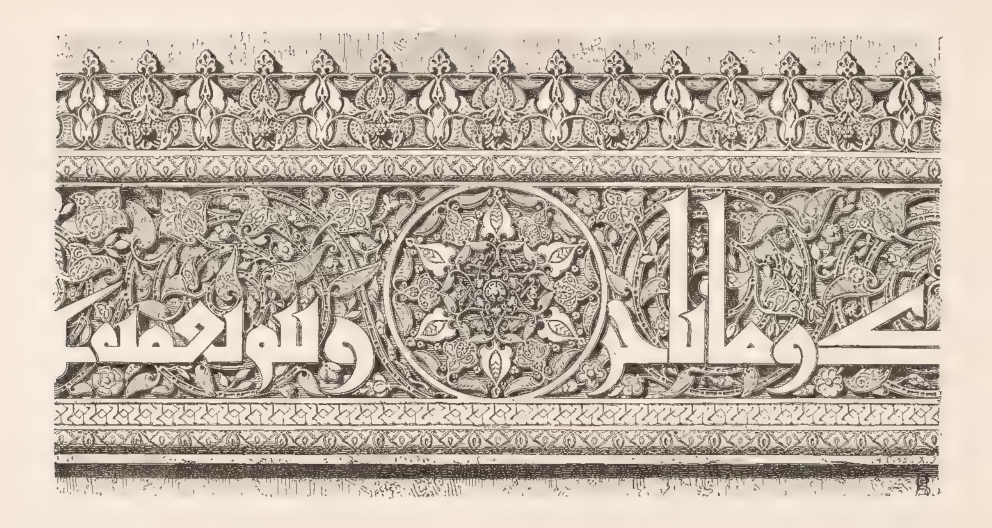
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1883



L'ANCIEN KHÉDIVE ISMAÏL,

VICE-ROI D'ÉGYPTE.



# PRÉFACE.

'où vient cet attrait merveilleux qui est propre au vieux pays des Pharaons? Comment se fait-il que son nom, son histoire, sa constitution naturelle, ses monuments, se présentent à nous sous des aspects tout différents de ceux des autres nations de l'antiquité?

Ce n'est pas seulement la partie instruite et cultivée des Occidentaux, c'est le monde entier qui connaît l'Égypte et les traits caractéristiques de son antiquité primitive. L'écolier, avant même d'apprendre le nom de son roi, a entendu raconter l'histoire du bon et du méchant Pharaon; avant de savoir quels cours d'eau arrosent son pays, il a entendu parler du Nil, d'où sortirent les vaches grasses et les vaches maigres, et de ses rives bordées de roseaux, au milieu desquelles la princesse compatissante trouva la corbeille de jonc où était le petit Moïse. Qui ne connaît cette belle histoire dont le charme se fait sentir également à tout âge de la vie, l'histoire de Joseph le vertueux et le sage, ainsi que le théâtre sur lequel elle se passa, cette vénérable Égypte où la mère de Dieu, fuyant les persécuteurs, trouva le salut pour elle et pour le Christ enfant?

Mais l'Écriture sainte, si elle est la première à nous introduire dans la vallée du

*

Nil, est muette au sujet des pyramides, des palais, des temples, de toutes ces œuvres gigantesques de la main humaine, qui semblent ne pas être soumises à la commune loi de fragilité de toutes les choses d'ici-bas, mais avoir été préparées pour l'éternité. Et pourtant, qui, dès l'enfance, n'a pas entendu parler de ces monuments, auxquels les Grecs imposèrent le titre orgueilleux de *Merveilles du monde?*

Une forme mathématique qui se rencontre fréquemment dans la nature, porte le nom de *pyramide :* c'est elle qui a pris ce nom aux constructions égyptiennes bâties sur le même principe, ce n'est pas elle qui le leur a donné. Nous appelons *labyrinthe* tout ce qui est embrouillé, disposé de façon obscure, complexe dans ses divisions : c'est à l'imitation du palais que construisirent les rois égyptiens, et dont les chambres présentaient une confusion telle qu'il était difficile d'en trouver l'issue. Toute pensée cachée sous sa forme mystique est pour nous un *hiéroglyphe :* c'est à cause des figures qui servaient d'écriture aux anciens Égyptiens. Chaque jour, à chaque heure, nous rencontrons, d'ordinaire sans en avoir conscience, des idées et des objets originaires du pays des Pharaons. Le papier sur lequel je trace ces mots doit son nom au papyrus égyptien, qu'on appelait aussi *byblos,* d'où le grec *biblos* et notre *Bible.* Il serait facile d'énumérer cent mots et cent notions analogues qui ont leur patrie en Égypte. S'il nous était permis de creuser plus à fond et de mettre à nu les racines de l'art et de la science occidentale, nous ne pourrions pas nous soustraire à la nécessité de remonter encore et toujours jusqu'à l'Égypte; mais ce n'est pas ici le lieu de s'attarder à ces commencements.

Nous invitons le lecteur à nous suivre dans l'Égypte d'aujourd'hui. Elle a gardé son charme et son originalité, comme au temps où le Père de l'histoire disait d'elle, qu'elle renfermait plus de particularités remarquables que n'importe quel autre pays; de même que le climat y est réglé d'une manière inaccoutumée, et que le fleuve s'y distingue de tous les autres cours d'eau par sa nature, de même les habitants se distinguent de tous les autres hommes sous tous les rapports, par les mœurs comme par les lois.

Le Nil, avec ses débordements réguliers et fécondants, le climat, bien d'autres choses encore, sont telles aujourd'hui que les décrivait Hérodote : jusqu'à présent le temps n'a réussi que fort peu à dépouiller l'Égypte de sa singularité naturelle. Toutefois, les lois et les mœurs ont changé entièrement : l'érudit seul retrouve dans les usages actuels des souvenirs et des legs des temps passés.

A l'époque pharaonique succédèrent l'époque grecque, la romaine, la chrétienne, puis la domination de l'Islâm, qui bouleversa tout sans rien épargner. Aujourd'hui le trône d'Égypte est occupé par un souverain qui s'est efforcé, avec succès, de faire servir la civilisation européenne à l'utilité de son peuple. Mais à la suite de la civilisation réelle de l'Occident, une civilisation fardée et vide a fait son apparition sur les bords du Nil : elle a donné carrière à sa haine contre tout ce qui est original

et à sa manie d'effacement stupide, elle a enlevé aux rues et aux places des bourgs et des villes le charme dont les revêtait le style qui leur était propre de toute antiquité, et qui s'était développé sur le sol de l'Orient, elle a envahi les maisons, et, au lieu d'en répartir l'espace largement et simplement, comme autrefois, elle l'a mesuré et disposé avec parcimonie; elle a retiré aux hommes le luxe majestueux de leurs costumes et de leurs armes, elle a rendu les femmes jalouses de la parure moins seyante de leurs sœurs européennes. Le sifflet des locomotives, qui se ruent à travers les champs cultivés et le désert, semble railler la force patiente des chameaux et la rapidité docile des chevaux arabes; l'uniforme et l'armement des soldats se rapprochent de plus en plus de l'uniforme et de l'armement des soldats européens. Les fêtes populaires ont gardé encore leur caractère propre, mais dans les villes, la calèche européenne commence à remplacer le cheval de selle, et la musique militaire joue des morceaux de Richard Wagner ou de Verdi. Dans les maisons aisées, les sophas et les commodes d'Europe se substituent aux divans et aux bahuts bien travaillés; on ne boit plus le café dans un *fingân* de métal richement ciselé, mais dans des tasses de porcelaine allemande. Tous les traits caractéristiques de l'Orient, grands et petits, sont chassés, et s'en vont de plus en plus : dans quelques années, ils auront entièrement disparu.

Aucun d'eux pourtant ne s'est effacé sans laisser de trace. L'œil de l'artiste trouve encore, dans les villes et dans les bourgs, dans les rues et dans les maisons, en plein air ou sous la tente, parmi les nobles, les citadins, les paysans et les enfants du désert, dans les fêtes consacrées au deuil ou à la joie, dans le travail et dans les loisirs de l'habitant des bords du Nil, les vieilles formes bariolées, pittoresques, attrayantes, belles d'une beauté singulière; des débris superbes se sont conservés encore de trois grandes époques de l'art, l'égyptienne, la grecque, l'arabe. Ils sont assurés de durer plus longtemps que le reste; mais, parmi les singularités de la vie orientale, nombre des plus charmantes auront disparu avant que cinq ans se soient écoulés, toutes peut-être quand arrivera le nouveau siècle.

C'est là ce qui a décidé l'auteur de ces lignes, qui aime l'Égypte des Orientaux et la connaît, à rassembler avec passion, pour l'instruction et pour le plaisir de nos contemporains comme de ceux qui vivront dans les jours à venir, tout ce qu'il y a de beau et de respectable, de pittoresque et de frappant, de particulier et d'attrayant, dans l'ancienne Égypte et dans la nouvelle.

Pour leur plaisir? Oui vraiment, car les images dont ces feuilles sont le texte explicatif ont quelque chose d'incomparable dans leur genre. Les plus grands artistes de l'Allemagne et les plus profonds connaisseurs de tout ce que l'Orient fournit de pittoresque, nous les ont confiées; grâce à eux, nous pouvons dans ces pages montrer l'Égypte non seulement telle qu'elle est et telle qu'elle se laisse voir sur la plaque du photographe, mais telle qu'elle se reflète dans l'âme de l'artiste.

Au sujet des fêtes célébrées par les Cairotes et des légendes qu'ils racontent, le bibliothécaire du khédive Ismaïl, Dr Spitta, d'Hildesheim, nous a donné les renseignements les plus précieux; le Dr I. Goldziher, de Buda-Pesth, savant bien connu de tous les orientalistes, et qui a étudié lui-même à l'université d'El-Azhar, nous a fourni pour cet ouvrage un beau mémoire sur « les sources de la vie et de la science musulmane au Caire. »

Quiconque connaît déjà l'Égypte retrouvera dans ces gravures ce qu'il a vu jadis, rendu plus clair et revêtu du charme du génie. Quiconque désirera voyager plus tard dans la vallée du Nil, peut apprendre, dans ces feuilles, ce qu'il doit regarder et comment il faut le regarder. Ceux qui sont liés au sol de la patrie et qui ont à cœur de connaître les localités rendues respectables par l'histoire sacrée et profane, le théâtre sur lequel se passent les contes de *Mille et une Nuits,* l'art et le charme de l'Orient, ce que sont les Orientaux et la vie qu'ils mènent, y trouveront à satisfaire leur soif de science, non sans éprouver des émotions multiples et un plaisir élevé.

G. EBERS.

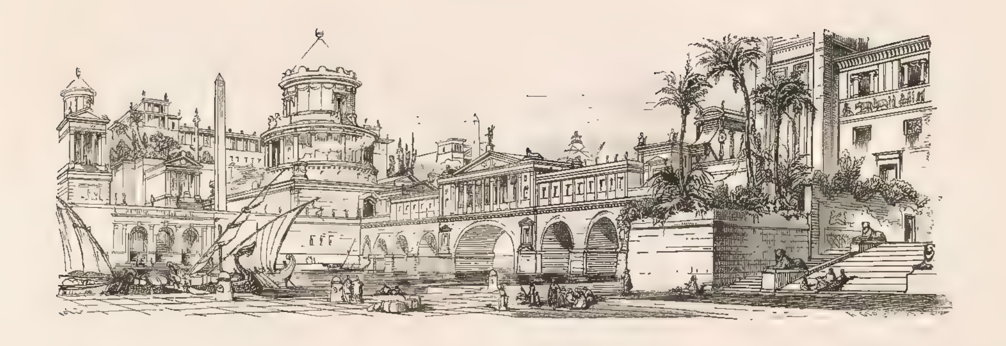
Leipzig, 1er janvier 1878.






MOUEZZIN APPELANT LES FIDÈLES A LA PRIÈRE.


BASSE-ÉGYPTE
MER MÉDITERRANÉE
BASSE ÉGYPTE
HAUTE ÉGYPTE
ARABIA PETRAEA
GOLFE DE SUEZ
Désert Libyque
Désert Arabique
Désert et Tih
ALEXANDRIE
Port Saïd
Suez
El Arish
Damiette
Rosette
Lac Bourlos
Lac Menzaleh
Lac Maréotis
Bouche de Rosette
Bouche Sébennytique
Bouche de Damiette
Bouche Mendésienne
Bouche Tanitique
Bouche Pélusiaque
Tantah
Mansoura
Zagazig
Belbeis
Ismaïlia
L. Timsah
Lacs Amers
MEMPHIS
BABYLONE
Gebel Goubéh
G. Bokar
Partie Nord du Gallala
Partie Sud du Gallala
Ouadi Araba
Gebel et Tih
Gebel Magrah
Ouadi-el-Arish
Imp. Erhard



# L'ALEXANDRIE ANTIQUE.

Lorsqu'un voyageur arrive des contrées du Nord ou de l'Ouest, c'est dans Alexandrie qu'il foule aux pieds pour la première fois le sol de l'Égypte. Fatigué par une longue traversée, étourdi par l'étrangeté des scènes qui ont frappé son regard dans cette contrée qu'il ne connaît pas, il aspire au repos de la nuit, et, songeant à la patrie, ferme les yeux.

Soudain un chant sonore et dont l'éclat porte au loin, interrompt le silence. C'est le mouezzin qui appelle les fidèles à la prière. Sa voix, qui sert de cloche à l'Orient, émeut plus que celle-ci; car la nature a mis dans la poitrine de l'homme un métal dont les vibrations, mieux que celles du bronze, éveillent un écho puissant au cœur de qui l'entend résonner. En notes profondes et soutenues, du haut de son minaret, le mouezzin laisse tomber sa bénédiction sur la ville assoupie. « Prière vaut mieux que sommeil, » crie-t-il à qui ne dort pas; et sa voix atteint toute l'intensité dont elle est capable, lorsque trois fois de suite il fait entendre ces mots : « Il n'y a de Dieu que Dieu, » ou bien lorsqu'il entonne ce début d'une admirable prière : « O Seigneur, Seigneur, Seigneur! »

Avant de nous lever et d'apprendre à connaître l'Alexandrie à moitié européenne d'aujourd'hui, sur laquelle, comme sur un seuil, s'ouvre la vallée du Nil, reportons notre esprit en arrière et tâchons de nous retracer l'image de la grande capitale grecque de l'Égypte, la cité la plus renommée peut-être qu'il y ait eu pendant les derniers siècles de l'antiquité.

PHARE DE L'ANCIENNE ALEXANDRIE.

Bien qu'Alexandrie fût l'une des plus jeunes villes du vieux monde, elle n'en était pas l'une des moins brillantes ni des moins considérables. La promptitude avec laquelle elle s'étendit, accrut sa population, développa son commerce, ne le cède en rien à la rapidité avec laquelle se sont formées les grandes villes du nouveau monde. Quant à ces deux biens suprêmes de l'humanité, l'art et la science, ils y fleurirent si rapidement qu'aucune cité américaine ne saurait nous montrer un exemple pareil.

Est-ce à son heureuse situation que la grande métropole du commerce et de l'érudition dut cet épanouissement merveilleux dans sa rapidité?

A première vue, on pourrait se le demander. La côte septentrionale de l'Égypte est basse, uniforme, laide : si les vagues de la Méditerranée n'y ont pas, au soleil, moins d'éclat ni d'azur que sur les rives embaumées par les orangers de Sorrente ou dans la rade ensoleillée de Malaga, elles se brisent, dans le port d'Alexandrie, contre les écueils nombreux qui rendent la navigation périlleuse. Le phare du Ras-et-Tîn a beau lancer au large ses feux rayonnants, aucun navire n'ose ni ne peut pénétrer de nuit dans le port d'Alexandrie. Nul bras du Nil : un canal creusé par Mohammed-Ali, le fondateur de la maison vice-royale, et appelé Mahmoudiyèh, du nom du sultan qui régnait alors, arrose seul la banlieue, alimente la ville d'eau potable, et supplée à l'absence de puits; car le sol de l'Égypte ne possède que des sources saumâtres. Pendant les mois d'hiver, la côte est pluvieuse, balayée par des orages fréquents. L'azur limpide du ciel est rarement voilé au Caire de nuages qui tombent bientôt en ondées fugitives; mais à Alexandrie, il n'est pas moins souvent troublé que dans les presqu'îles de l'Europe méridionale. Enfin, l'emplacement choisi par Alexandre, pour fonder une colonie devant transmettre au commerce du monde les richesses de l'Égypte, les trésors et les merveilles de l'Arabie et de l'Inde, était, par sa situation même à l'extrémité occidentale du Delta, aussi éloigné de la mer Rouge que des routes de caravanes qui relient l'Afrique à la Syrie.

Et pourtant, le site que le Macédonien élut avec le coup d'œil du génie, était le seul en Égypte qui réunît toutes les conditions nécessaires à l'existence de la cité cosmopolite qu'il rêvait, et qui, de fait, se développa telle qu'il l'avait espéré.

Dans son esprit, une grande ville moitié égyptienne, moitié grecque, devait servir à deux fins : réunir en un même port les produits de la vallée du Nil et les marchandises apportées du sud par la mer Rouge, afin de les répandre dans le monde au moyen des trafiquants helléniques; faire de ce nouvel entrepôt un centre d'action d'où la vie florissante de la Grèce s'épandît sur toute l'Égypte. Il avait trouvé l'antique royaume des pharaons aussi mort et aussi immobile que ses momies : il voulut que le génie grec se créât dans Alexandrie une patrie nouvelle, brisât les liens qui enchaînaient l'Égypte depuis des milliers d'années, et fit de l'état barbare, qui sommeillait sur les rives du Nil, un membre vigoureux et actif de cet empire grec dont la fondation lui apparaissait comme le but final de son héroïque aventure.

A l'est de la côte égyptienne, sur les embouchures du Nil qui portent leur nom, s'ouvraient les vieux ports de Tanis et de Péluse. Il ne les choisit pas pour emplacement de sa nouvelle colonie, car il avait reconnu du premier coup d'œil, ou bien les savants à la suite de son armée avaient deviné pour lui, que les courants de la Méditerranée venant d'occident en orient, rasaient la côte, emportant avec eux le limon que le fleuve jette annuellement à la mer, et ruinant ainsi les ports situés plus à l'est. L'avenir s'est chargé de prouver combien il avait vu juste. Tandis qu'aujourd'hui encore des milliers de navires




entrent chaque année dans la rade d'Alexandrie, les ports autrefois célèbres de Péluse et d'Ascalon, de Tyr et de Sidon ont été exhaussés, comblés, perdus par les dépôts de vase.

C'est en 332 avant Jésus-Christ qu'Alexandre fonda sa ville. La tradition nous parle de songes et de présages favorables qui l'encouragèrent à entreprendre cette grande œuvre, et promirent à la cité nouvelle un brillant avenir.

Juste en face de Racotis, au nord du vieux bourg égyptien, et dans le voisinage immédiat de la côte, s'allongeait l'île de Pharos, célèbre dès la haute antiquité; par derrière et au sud, s'étendait le lac Maréotis, relié au bras occidental du Nil par des canaux artificiels qu'il était aisé d'agrandir. Le bras de mer qui séparait l'île du continent était assez large pour donner abri à de nombreux vaisseaux; plusieurs milliers de bateaux du Nil pouvaient trouver place dans le lac. Une ville bâtie entre ces deux points était donc aussi bien située pour l'importation que pour l'exportation, et la vie grecque devait avoir d'autant moins d'obstacles à s'y développer que la localité égyptienne, à laquelle succédait la colonie nouvellement fondée, était moins importante.

Homère avait dit déjà dans l'*Odyssée.* (Δ, 354-355) :

Νῆσος ἔπειτά τις ἔστι πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ,
Αἰγύπτου προπάροιθε — Φάρον δέ ἑ κικλήσκουσιν,

Il y a une île baignée par la mer aux vagues sans nombre,
Juste en face de l'Égypte, — on l'appelle Pharos.

On conte qu'Alexandre, endormi auprès de Rakotis, eut un songe : un vieillard vénérable lui apparut et lui récita ces vers.

Ordre fut donné de mesurer et de cadastrer le terrain; l'architecte Dinokratès fut chargé de dessiner le plan, — il reproduisait la forme générale d'un manteau ou d'un bouclier à la grecque, — et on se mit à l'ouvrage. On débuta par tracer, au moyen d'une terre blanche, sur le sol aplani, la direction des rues et le contour des places. Cette terre venant à manquer aux aides de l'architecte, on y suppléa par de la farine, dont les ouvriers avaient une abondante provision. A peine l'eut-on répandue, que des oiseaux accoururent en volées innombrables et se disputèrent cette provende inattendue. Alexandre salua l'apparition de ces hôtes emplumés comme un signe heureux qui présageait à la ville rapide floraison et richesse future.

En effet, de même que les oiseaux s'étaient abattus sur la farine, de même au marché nouveau afflua bientôt de toute la Grèce un courant d'émigrants aventureux; les marchands et



RUINES DU MUR D'ENCEINTE D'ALEXANDRIE.

les transfuges de la Syrie et de la Judée, les ouvriers et les négociants de l'Égypte accoururent à l'envi. Aussi, quand le brave général d'Alexandre, Ptolémée, fils de Lagos, celui qui reçut le nom de Soter, *le Sauveur,* y fixa sa résidence, d'abord comme gouverneur, puis comme roi; quand ses successeurs immédiats, Philadelphe et Évergète, non seulement élevèrent au plus haut point la puissance matérielle de l'Égypte, son commerce, sa richesse, mais s'efforcèrent, avant tout, de concentrer dans Alexandrie la vie intellectuelle de leur temps, vit-on affluer les lettrés de l'Orient et de l'Occident, et le commerce et la science rivaliser d'émulation et se développer rapidement.

Aucune ville de l'antiquité ne nous est connue par plus de documents que ne l'est Alexandrie; aucune pourtant n'a laissé aussi peu de restes reconnaissables.

En vain chercherions-nous une seule des îles qui étaient jadis en face de la ville; pourtant l'île de Pharos est encore là.

Les Ptolémées l'avaient réunie au continent par une digue en pierres de taille. Comme ce pont gigantesque mesurait sept stades de longueur, on le nommait l'Heptastade. Il portait les conduites qui pourvoyaient l'île d'eau potable et partageait le port en deux bassins qui



ÉGYPTIENNE PUISANT DE L'EAU.

existent encore. Celui de l'est, le *Port-Neuf,* à présent hors d'usage, s'appelait dans l'antiquité le *Grand-Port.* Celui de l'ouest, aujourd'hui le *Vieux-Port*, dans lequel pénètre le voyageur qui arrive d'Europe et que le vice-roi d'Égypte a fort agrandi, s'appelait le *Port d'Eunoste.* Il devait ce nom au mari de la fille que Ptolémée Soter avait eu de Thaïs, et il le conserva longtemps, car il était *de bon augure* et signifiait : *Heureux retour !*

Les deux ports communiquaient entre eux par des tranchées sur lesquelles étaient jetés des ponts; ces tranchées, la vase et les ruines les ont obstruées depuis longtemps. La levée, construite à main d'homme, s'est effondrée, et ses débris, accrus par les dépôts de la vague, augmentés aussi par des travaux postérieurs, ont formé une large langue de terre. La plup art des maisons de l'Alexandrie moderne s'élèvent sur l'emplacement du vieil Heptastade; son sol est le premier que l'étranger touche en abordant, car c'est à sa rive occidentale que les grands vapeurs de l'Occident viennent jeter l'ancre.

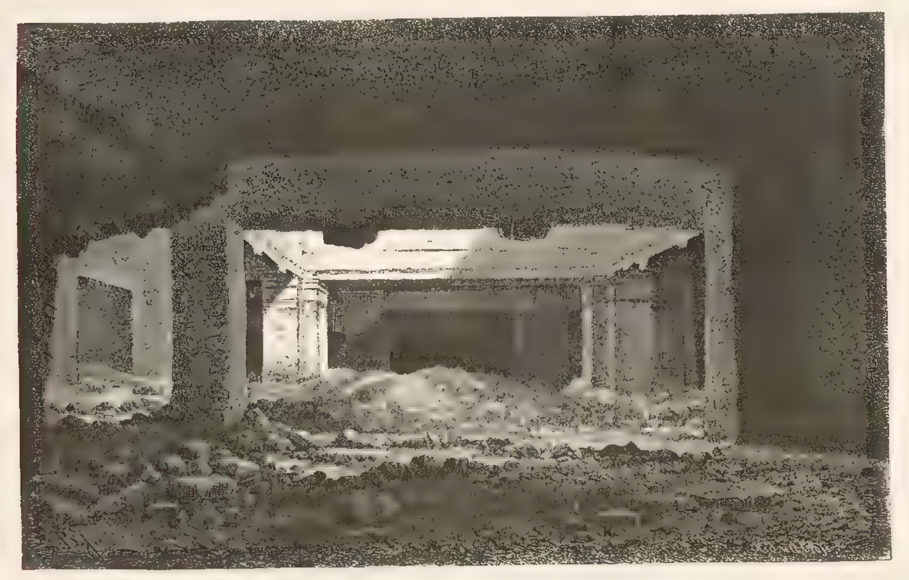


LE NOUVEAU PHARE D'ALEXANDRIE.

L'île de Pharos est donc la bande de terre qui termine, vers le nord, cette presqu'île d'un nouveau genre. Encore aujourd'hui, elle porte un phare qui se dresse à la pointe occidentale de l'île; l'ancien, celui que Sostratos avait bâti, celui qu'on appelait *Pharos,* à cause de la localité qu'il couronnait, et dont nos tours à feux portent encore le nom, s'élevait à la pointe opposée. Il signalait le chemin qu'il fallait suivre à travers les écueils qui barraient l'entrée du grand port, et avait été classé, non seulement parmi les merveilles d'Alexandrie, mais parmi les merveilles du vieux monde. Il dépassait en hauteur la pyramide de Khéops elle-même, et cependant, grâce aux puissants engins dont dispose notre science, le phare modeste d'aujourd'hui porte ses feux bien au delà du point où le phare d'autrefois lançait les siens. Ptolémée Philadelphe le fit construire en marbre blanc par Sostratos de Cnide, et le consacra à ses parents déifiés. Sostratos grava sur la pierre son nom, suivi d'une inscription, et recouvrit le tout d'un stuc sur lequel il mit le nom de l'architecte royal : il espérait qu'un moment arriverait où, l'enduit fragile venant à tomber, son nom à lui frapperait seul les yeux des générations futures.

Et maintenant, revenons sur le continent, et cherchons-y les traces qu'y ont laissées les quartiers les plus beaux, les rues, les monuments.

Le plus brillant de beaucoup parmi les quartiers de la ville était le Bruchion, baigné par les vagues du grand port. C'était la partie la plus ancienne, celle qui avait été jadis la bourgade de Rakotis. La population était en majorité d'origine égyptienne, et, comme toute cité égyptienne, possédait une nécropole à l'occident. Car, de même que le soleil, après sa course de chaque jour, disparaît à l'ouest, de même l'âme, après sa course terrestre, devait s'évanouir du côté où s'étendait le désert ennemi de toute vie et où l'on plaçait le royaume de la mort. A l'exemple des Égyptiens, les colons ensevelirent leurs morts en cet endroit



CATACOMBES D'ALEXANDRIE.

jusqu'à l'époque chrétienne. Aujourd'hui encore, lorsqu'on visite les environs de la colonne de Pompée, et qu'on s'avance, le long de la mer, dans la direction de l'ouest, on trouve, creusées dans les rochers du rivage, des grottes, et plus loin, s'enfonçant dans l'intérieur des terres, des catacombes de grande étendue. Les citoyens d'origine égyptienne embaumaient leurs morts : les Grecs s'en tenaient à la coutume nationale du bûcher.

A l'est du Bruchion habitaient les Juifs. Ils avaient là un quartier spécial, et se maintenaient en relation étroite avec leurs frères de Palestine. A de certains moments, ils possédaient plus de richesse et plus d'influence que toutes les autres parties de la population ; à d'autres, ils s'attiraient, par leur faute, de dures épreuves.

Ces quartiers étaient sillonnés par un réseau de rues à travers lesquelles chevaux et voitures pouvaient circuler aisément. Ils aboutissaient à deux grandes rues qui s'entre-croisaient. La plus longue, dirigée du sud-ouest au nord-est, allait de la nécropole au quartier juif, et se

terminait, à l'orient, près de la porte de Canope, aujourd'hui porte de Rosette. L'autre coupait la première à angle droit, et courait entre deux portes, la porte du Soleil et celle de la Lune. Une couche de terreau, qu'on a trouvée récemment dans les débris du pavage, semble indiquer qu'elle était ornée de plantations. Toutes deux étaient belles et de largeur insolite, quatorze mètres d'un côté à l'autre. Sur leur dallage de granit poli circulaient, sans encombre, les attelages des riches, les voitures de charge, les brillantes cavalcades qui rentraient de l'hippodrome par la porte de Canope; et, en cas de trop grande chaleur ou d'une averse, les piétons trouvaient un asile sous les larges arcades qui abritaient les trottoirs.

Aujourd'hui, les portes du Soleil et de la Lune ont disparu, les colonnades se sont écroulées, de nouvelles couches de terre recouvrent le dallage antique. Toutefois, il y a quelques années encore, les conduites d'eau qui circulaient sous les dalles auraient pu être rendues à leur usage primitif. Il reste peu de vestiges d'habitations privées; pourtant le chercheur, s'il quitte le quartier des Européens aisés et s'enfonce dans les parties habitées exclusivement par les Égyptiens, à l'ouest de la ville, s'il longe le rivage de la mer ou va se promener en plein champ au delà de la porte de Rosette, rencontre encore mainte trace de maisons ou de constructions antiques : il n'y a qu'à ouvrir les yeux. Sans doute, on ne peut s'attendre à découvrir des monuments de valeur artistique : ce sont des citernes du temps passé, des fondations de temples et de palais, des montants de porte, des seuils, des fragments d'architrave en marbre; dans les mosquées, des colonnes de belle facture volées aux sanctuaires grecs, un sarcophage en pierre métamorphosé en auge et dans lequel un âne apaise sa soif, un fût de colonne, dont une mère arabe se sert comme de siège pour donner le sein à son nourrisson, ou qui dort, à moitié cachée dans le sable et perdue dans l'herbe du désert.



FEMME SUR LES RUINES D'ALEXANDRIE.

Du port intérieur, situé sur le lac Maréotis, à la mer, et de la mer au port intérieur, le commerce d'Alexandrie suivait quotidiennement la même voie. Aux jours de fête, le peuple se répandait dans les belles rues et se portait au Bruchion. Là, s'élevaient les palais des rois, le musée et sa bibliothèque, les temples les plus nobles des dieux grecs, le Sôma où reposait le corps d'Alexandre le Grand, le cirque et le théâtre, le gymnase, le stade avec sa piste en forme de méandre, et maints autres édifices publics, vers lesquels les employés de marque, les savants et les artistes, la jeunesse libérale et la foule avide de plaisir, se précipitaient à l'envi.

Théocrite nous fait assister, presque en témoins oculaires, à la fête d'Adonis, et nous donne le spectacle de la multitude qui se pressait, ce jour-là, dans les rues. Deux amies, Gorgo et

Praxinoa, femmes de deux Syracusains établis à Alexandrie, se rendent à la fête : à en juger d'après leur conduite, elles auraient pu naître au dix-neuvième siècle après Jésus-Christ aussi bien qu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne.

Gorgo apparaît, et Proxinoa donne des ordres à la servante :

Vite un siège, Eunoa ;
Ajoute aussi un coussin.



Sitôt que Gorgo s'est assise et a repris haleine, elle soupire :

Oh ! que mon cœur bat ! c'est à grand'peine que j'ai échappé saine et sauve,
Praxinoa ! si grande est la foule et si nombreux les chars à quatre chevaux !
Partout de lourdes bottes, et partout des porteurs de chlamydes !
La route n'en finit pas et tu demeures si loin de moi !

Praxinoa se plaint de son lourdeau de mari, qui a loué cette misérable maison « au bout du monde, » — peut-être dans le voisinage de la porte du Soleil. Gorgo lui conseille de ne point parler du père en présence de l'enfant et crie au marmot :

Allons, Zopyrion, mon doux garçon, ce n'est point de papa qu'on parle.

Mais le petit gamin a l'esprit éveillé, aussi la tante Gorgo ajoute-t-elle :

L'enfant comprend, par la sainte déesse !

Enfin la toilette de Praxinoa s'achève, grâce à la servante, qui ne sort pas sans réprimande de la bagarre, et Gorgo s'écrie :

Praxinoa, comme cette tunique plissée
Te va bien ! — A combien te revient-elle, toute tissée ?

A quoi l'amie répond :

Ne m'en fais pas souvenir, Gorgo, — plus de deux mines de bon argent !
Encore ai-je dû mettre toute mon âme au travail.

La parure finie, elle se fait apporter le manteau, poser proprement le chapeau sur la tête, remet le marmot à la bonne, donne ordre de faire rentrer le chien à la maison, de bien fermer la porte, puis descend dans la rue avec son amie, pour se rendre au Bruchion, dans le palais royal.

Elles arrivent sans encombre, à travers la presse, jusqu'à la porte même, mais là, la foule devient plus compacte, et Praxinoa s'écrie :



JEUNE ÉGYPTIENNE.

Gorgo, donne-moi la main; et toi, prends,
Eunoa, la main d'Eutychis; tiens-la bien, de peur de t'écarter.
Entrons toutes ensemble; Eunoa, attache-toi bien à nous.
O malheureuse, voici que déjà mon voile a été déchiré en deux,
Gorgo. Par Zeus, si tu veux qu'il ne t'arrive malheur,
Brave homme, fais attention à mon manteau.

L'homme interpellé de la sorte s'excuse poliment, et quand tout le monde est entré, Praxinoa se met à rire :

Très bien! tous dedans, comme dit celui qui enferma la mariée!

Voilà nos Syracusaines dans le Bruchion et au palais du roi. Il s'élevait à l'est du port, à l'ouest de l'endroit où se dresse aujourd'hui l'aiguille de Cléopâtre, au sud du cap Lochias, à peine reconnaissable de nos jours. Des jardins somptueux entouraient la résidence des Ptolémée, et la plus belle création de la maison lagide, le musée avec sa bibliothèque, leur était contiguë.

Si nos Syracusaines venaient réellement du voisinage de la porte du Soleil, elles avaient dû traverser le marché, et au sortir du marché, suivre quelque temps la rue de Canope en allant vers l'est. Ensuite, elles avaient tourné à gauche, dans une rue, et avaient passé devant les masses arrondies de l'amphithéâtre. On leur offrit des bulletins avec le programme de la représentation prochaine, et des billets en corne ou en ivoire sculpté pour le spectacle de la fête; mais elles résistèrent à la tentation, et préférèrent aller se reposer dans les jardins qu'on avait plantés sur la butte factice du Soma, le mausolée d'Alexandre. Le corps du fondateur de la ville avait été pris à Babylone par Ptolémée et transporté là, puis enfermé dans un sarcophage en or. Il y demeura jusqu'au jour où l'un des Lagides fit fondre, sans pudeur, le métal précieux et remplaça le cercueil en or par un cercueil en verre. Les deux femmes se tinrent sur le trottoir, car la chaussée unie qui menait, à travers le Bruchion, du palais à la grande rue, ne pouvait être fréquentée que par les gens de la cour. On l'appelait la *rue Royale;* et c'est à elle que songeait Euclide lorsqu'il répondit à Ptolémée Soter, qui lui demandait une méthode facile pour l'étude de ses doctrines : « En mathématiques, il n'y a pas de rue royale. »

Pour aujourd'hui, le gymnase au côté droit de la rue est vide : les jeunes gens d'Alexandrie ont eu congé à cause de la fête. Même dans les salles et dans les cours du Musée, devant lequel nous passons, tout est calme : le roi a invité à dîner les principaux habitants de la maison. Quant à nos Syracusaines, elles n'ont accès que dans le vestibule du palais, où la statue d'Adonis, entourée de jardins artificiels, repose sur un lit d'argent recouvert de tapis précieux, et où l'on peut contempler la vénérable Kypris étendue sur une couche non moins magnifique. Elles se hasardent encore à écouter le chant de la fête et la noble chanteuse, qui a déjà reçu le prix aux lamentations de l'an passé; mais, après cela, il faut qu'elles retournent bien vite à la maison, car le mari de Gorgo est encore à jeun, et « sans son dîner, » dit-elle, « Dioclidas est un pur vinaigre! »

Si la fête d'Adonis attirait les femmes au Bruchion, la grande fête d'Alexandrie, les Dionysies, amenait aussi les hommes dans les environs du palais royal. La fête de Dionysos était célébrée là avec plus de passion et dix fois plus de pompe que dans Athènes, mais aussi avec un moindre sentiment du beau. Les Ptolémée y déployaient la plénitude de

leurs richesses; et tout ce qui bouillonnait de sensualité et d'appétits matériels dans l'âme mobile des habitants de la cité cosmopolite pouvait s'y donner carrière, s'y déchaîner et y faire rage à son caprice. La sobriété passait pour un crime, et le Bruchion devenait le théâtre d'un immense festin.

La partie choisie de la population pouvait seule assister aux banquets splendides qu'on donnait au palais royal; mais chacun était admis à prendre sa part de ce que les Ptolémées offraient au peuple pendant les processions de fête.



Le récit que Callixène fait de ces processions a l'air d'un conte de fées, et pourtant il mérite toute créance, quand même on aurait le droit de traiter d'exagération quelques-uns des chiffres qu'il indique.

Les représentations dont se composait cette procession se rattachaient au mythe dionysiaque; mais il n'y manquait pas d'emprunts faits aux spectacles et aux mœurs de l'Égypte. Le cortège des scènes mythologiques devait être interminable. Comme au temps des rois nationaux, les images des dieux égyptiens et des pharaons, les habitants de l'Olympe et les princes macédoniens, Alexandre le Grand, Ptolémée Soter, son fils Philadelphe, défilaient devant la foule. Pour relever encore l'animation de la fête, on célébrait des joutes brillantes, pour lesquelles les vainqueurs, et parmi eux le roi même, recevaient en prix des couronnes d'or. Un seul de ces jours de fête coûtait aux Ptolémée entre huit et douze millions de francs. Combien plus énormes encore étaient les sommes qu'ils avaient dépensées pour leurs flottes, — rien que sur le lac Maréotis ils avaient huit cents bateaux du Nil richement ornés, — pour l'armée, pour la cour, pour le musée et pour la bibliothèque. Aucune maison royale de ce temps n'égala les Lagides en richesses; aucune ne sut prodiguer ses trésors d'une façon plus fructueuse que les premiers Ptolémée.

C'est Ptolémée Soter, d'abord simple gouverneur pour le compte d'Alexandre II, puis roi, qui commença les édifices splendides du Bruchion, dont la plupart furent seulement terminés par son fils Philadelphe. Il n'employa que peu d'argent à l'ornement de son propre palais; il avait peu de besoins pour sa personne, et aimait à dire qu'un roi doit enrichir autrui, ne pas s'enrichir soi-même. C'était un maître sévère, mais énergique et sage : il jeta la semence des institutions et construisit les fondements de la plupart des édifices qui firent Alexandrie

si grande. Son inclination à encourager la science et l'art se transmit, par héritage, même aux plus abjects de ses derniers descendants.

Selon l'intention d'Alexandre, il laissa aux Égyptiens leurs dieux et leurs anciennes lois, les maintenant dans l'obéissance au moyen de colonies militaires. Peut-être aurait-il réussi, lui et sa maison, à éveiller le goût de la vie grecque et de l'esprit hellénique dans toute la vallée du Nil, s'il n'avait, pour maintenir pur le sang des colons, refusé aux enfants de race mêlée le droit de cité. Si nombreux que fussent dans Alexandrie les gens d'origine barbare, l'assemblée du peuple était toujours qualifiée dans les discours d' « Hommes macédoniens ! »



MONNAIES DE PTOLÉMÉE SOTER.



MONNAIES D'ALEXANDRE LE GRAND.

Soter donna tous ses soins au commerce : il agrandit et améliora les ports, leva en Phénicie huit mille constructeurs de vaisseaux et fit venir du Liban nombre de troncs de cèdre pour augmenter la flotte. Les vieux négociants égyptiens n'avaient pas connu la monnaie, mais soldaient d'ordinaire leurs comptes au moyen d'anneaux d'or qu'on pesait chaque fois. Soter suivit l'exemple des États de la patrie grecque : il frappa dans Alexandrie des monnaies d'or, d'argent et de cuivre. Beaucoup des têtes qu'on trouve, surtout sur les monnaies d'or et d'argent, sont d'une beauté qu'on peut à peine dépasser. Ce sont de véritables portraits qui nous permettent de lier personnellement connaissance avec les différents membres de la famille lagide. Parmi les savants que Soter assembla autour de lui, on distinguait le mathématicien Euclide, les médecins Erasistratos et Hérophilos, l'Athénien Démétrios de Phalère, que le roi appela d'abord dans son conseil comme jurisconsulte, et qui, plus tard, le poussa à former une collection de livres. Lui-même il avait composé une Histoire des guerres d'Alexandre, malheureusement perdue. Entre autres artistes qui travaillèrent sous lui dans Alexandrie, nous nous contenterons de nommer le peintre Apelles et son rival, le sculpteur Antiphilos.

Il y avait à construire dans la ville nouvelle; il y avait à jouir et à gagner dans ce marché où les produits et les trésors de trois continents affluaient à l'envi. Quoi d'étonnant si Alexandrie attirait à elle des artistes de toute sorte? Aussi bien c'étaient des Grecs, maîtres dans l'art de bâtir, avides de jouissance et de gain; c'était l'Orient et l'Occident,

qui se tendaient la main en cet endroit, et la maison royale elle-même donnait l'exemple d'embellir la vie de tout ce qui paraissait être beau et attrayant.

La première femme de Soter avait été la courtisane Thaïs; la seconde fut une Macédonienne, Bérénice (1). Toutes deux enseignèrent aux Alexandrines l'art de combiner le sentiment délicat que les Grecs ont pour le beau avec l'amour des Orientaux pour l'éclat. Les plus magnifiques des gemmes arrivées jusqu'à nous, sont celles qu'on tailla à l'intention des Ptolémée. C'est pour les Alexandrines surtout que les filatures de Cos tissaient ces fines étoffes de soie, qui, à la fois solides et transparentes, couvraient sans les cacher, les belles formes des dames qui les portaient.



FEMME D'ALEXANDRIE VÊTUE DE GAZ TRANSPARENTE.

Ce n'est pas ici le lieu de parler des guerres de Soter. A la fin de son règne, il associa au gouvernement Philadelphe, le fils qu'il avait eu de Bérénice. Philadelphe trouva Alexandrie comme un édifice dont le gros œuvre est terminé, mais à qui l'ornementation manque encore : il devait l'achever et rien ne répondait mieux à ses goûts et à son génie. Bien moins énergique que son père, il n'aurait jamais réussi par ses propres forces à faire sortir de rien quelque chose de grand; mais l'élève de Strato et de Philétas, l'ami riche et délicat de la science, était bien l'homme qu'il fallait pour donner une belle forme aux matérieux qu'on lui livrait. On l'a comparé à Salomon et son père à David; la comparaison est des plus heureuses.

Alexandrie atteignit sous lui l'apogée de la grandeur. Aucun membre de la maison des Soter, Cléopâtre exceptée, n'est demeuré plus célèbre. Il ne dut point sa renommée à des guerres éclatantes, mais aux œuvres de paix, que son règne de trente-trois ans et la possession de richesses immenses lui permirent d'accomplir. C'est sous lui, dit-on, que fut rédigée la traduction de la Bible en grec, connue sous le nom de *Version des Septante.* L'histoire des soixante-dix interprètes qui, enfermés dans les chambres séparées, auraient néanmoins écrit des traductions entièrement identiques, doit être reléguée dans le domaine de la fable. C'est surtout dans le soin qu'il prit du *Musée,* que son action se manifesta la plus grande et eut le plus de suites. Le Musée ne fut jamais aussi florissant que sous lui.

L'immense édifice dans lequel les plus éminents des savants contemporains devaient trouver accueil, vivre à l'abri des soucis matériels, et, unis par une collaboration fructueuse, travailler au progrès et à l'enseignement des sciences, était situé dans le quartier des palais royaux. Il se composait d'un promenoir, sorte de cour oblongue ombragée d'arbres, renfermant quelques fontaines et des réduits favorables au repos. Une large halle ouverte était entourée de portiques qui servaient d'abri contre la pluie, dans laquelle les savants se réunissaient, discutaient, et trouvaient encore assez de place pour grouper leurs élèves chacun autour de soi; enfin, un grand édifice renfermait plusieurs salles à manger spacieuses. C'est

(1) Le nom de Bérénice est, dans les langues romanes, l'origine du mot vernis, *vernis, vernice, varnish,* en allemand l'origine du mot ambre, *Bernstein.*

là qu'aux heures de repas venaient s'étendre — les Grecs mangeaient couchés sur des lits — les membres de l'institut, rangés selon les écoles auxquelles ils appartenaient, l'aristotélicien auprès de l'aristotélicien, le platonicien auprès du platonicien. Chaque confrérie choisissait son président. L'assemblée des présidents formait un sénat dont les séances étaient dirigées par un grand prêtre n'appartenant à aucune secte et choisi par le gouvernement.

L'édifice était vaste, l'ameublement des salles et des cours riche et artistique; chaque savant jouissait d'une indépendance complète et pouvait à son gré enseigner ou poursuivre ses travaux dans le calme et le recueillement.

Pendant la vie de Philadelphe, le Musée fut comme le foyer où venaient se concentrer tous les rayons de la vie intellectuelle. Les moyens d'étude mis par le roi à la disposition des savants n'étaient nulle part ailleurs aussi nombreux. Philadelphe employa tant de prévoyance et de libéralité à augmenter la collection des livres formée par son père, tant d'habileté à la classer et à l'exposer, que la bibliothèque du Muséum, avec les quatre cent mille volumes de son premier fonds, fut renommée, à bon droit, comme la plus considérable qu'il y eût dans l'antiquité. Elle ne cessa de s'accroître au profit des savants, dont elle favorisait le travail. Au temps de César, quand elle devint la proie des flammes, elle paraît avoir compté neuf cent mille volumes.

Il n'y eut partie de la science qui ne fût explorée au Muséum, doctrine qui n'y fût étudiée : le travail le plus sérieux et le plus durable se fit dans le domaine de la grammaire, de la philologie pris au sens moderne, et des sciences naturelles. C'est aux labeurs critiques des Alexandrins que nous devons d'avoir conservé la littérature grecque, et il est à peine besoin d'indiquer ici quelle influence décisive cette littérature a exercé sur la culture de l'Occident. En ce qui regarde les sciences naturelles, il est certain que le développement éclatant qu'elles ont pris en notre temps se rattache surtout aux traditions et à la méthode de l'école d'Alexandrie. La restauration des sciences n'a été, ou peu s'en faut, qu'une restauration des principes alexandrins.

Les Ptolémée se plaisaient au commerce des érudits, et s'efforçaient de réunir au Musée tous les esprits éminents de leur temps. On a conservé des lettres qu'on attribue au grand poète comique Ménandre d'Athènes et à Glycère, sa maîtresse. Ménandre écrivait : » J'ai « reçu de Ptolémée, roi d'Égypte, des lettres dans lesquelles il me promet avec une libéralité « royale des montagnes d'or, et m'invite de la façon la plus pressante ainsi que Philémon. « Philémon verra pour lui-même le parti qu'il lui convient prendre : moi, je ne cherche « aucun conseil du dehors; mais toi, Glycère, tu seras, comme toujours, mon aréopage, mon « assemblée du peuple, qui décidera ce que je dois faire, mon tout. » Et Glycère répond : « Sitôt reçue la lettre du roi que tu m'envoyais, je l'ai lue. Par Vénus aux belles joues, dans « le temple de qui je suis en ce moment, la joie m'a mise hors de moi, et je n'ai pu cacher « aux assistants ce que j'éprouvais. Ma mère et ma seconde sœur Euphronion et une de mes « amies que tu connais étaient avec moi... Comme elles virent une joie inaccoutumée rayonner « sur mon visage et dans mes yeux, elles me demandèrent : « Ma petite Glycère, quel grand « bonheur vient de t'arriver, que tu parais si changée de corps, d'esprit, de tout, et que tes « yeux brillent de joie et de contentement? » Je répondis : « Le roi d'Égypte, Ptolémée, « invite mon Ménandre à venir auprès de lui et lui promet presque la moitié de son royaume; » « et je dis cela à voix haute et claire, si bien que tous les assistants purent l'entendre. Et « à ces mots, je serrai et froissai entre mes mains la lettre revêtue du sceau royal. »

Si ces lettres ne sont pas authentiques, elles nous apprennent du moins quels sentiments éveillaient dans l'âme des Grecs les meilleurs, une invitation à venir au Musée. Ménandre ne pouvait pas se séparer d'Athènes : beaucoup d'autres poètes et d'autres savants accueillirent la demande de Ptolémée et trouvèrent dans Alexandrie une patrie nouvelle, longtemps encore après que se fut éteint l'éclat de la maison des Lagides.



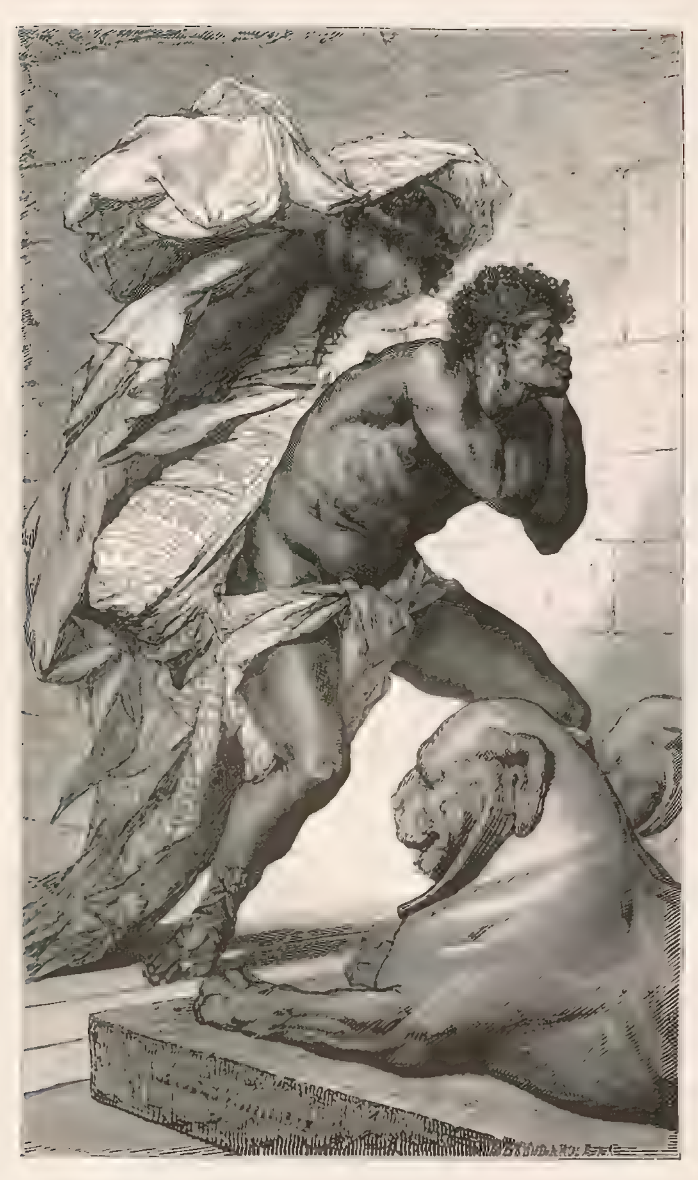
MONNAIE DE PTOLÉMÉE V, ÉPIPHANE.

A Soter et à Philadelphe succéda Évergètes, fils de ce dernier, qui porta au loin vers l'est les frontières de l'Égypte, et trouva cependant, le temps, le désir et la puissance de veiller à ce qu'Alexandrie conservât le monopole des arts, de l'érudition et du commerce.

Durant la minorité de Ptolémée V, Épiphane, après la défaite des Égyptiens à Paneas, le sénat romain avait pris le roi sous sa tutelle : l'influence de Rome se fit désormais sentir de plus en plus forte, même sous Évergètes II, Physcon, dont la main meurtrière mais forte et l'habileté prévoyante ne purent que ralentir pour peu de temps la ruine de sa maison dégénérée. Pendant les dernières années tranquilles de son règne troublé et souvent interrompu, il sut encore développer à grand profit le commerce d'Alexandrie. Ses successeurs immédiats perdirent une situation qu'on aurait pu encore sauver. Le Romain Pompée fut nommé tuteur de la célèbre Cléopâtre et de Ptolémée XIII, son frère et son mari, puis après la bataille de Pharsale, assassiné sur la côte égyptienne par ordre de son pupille. César



LE NIL DU VATICAN.



CLÉOPATRE INTRODUITE EN CACHETTE DANS LE PALAIS ROYAL.

aborda, peu de jours après, en Égypte, se défendit dans le Bruchion contre des forces supérieures qui l'attaquaient, et, délivré par Mithridates, finit par réduire à la raison son ennemi égyptien. Pendant une bataille livrée dans un des bras du Nil, le navire qui portait Ptolémée coula bas. Cléopâtre, et son frère de onze ans, dont bientôt elle se débarrassa, portèrent encore quelque temps la double couronne du Delta et de la Thébaïde; en réalité, l'Égypte appartint désormais aux Romains.

Tandis que César se défendait dans le Bruchion, Cléopâtre, alors âgée de dix-sept ans, s'était introduite auprès de lui, enveloppée dans un tapis comme un ballot de marchandises, sur le dos d'un des esclaves du palais royal, et avait su gagner rapidement, par sa beauté et son esprit merveilleux, le cœur du grand Romain. Mais, au lieu d'oublier près de cette femme son devoir et sa renommée, comme le fit plus tard Antoine, pour ne plus songer qu'à jouir bruyamment de la vie, César ne montra jamais mieux son génie militaire que dans la défense du palais d'Alexandrie. C'est pendant ces jours de péril extrême que la célèbre



CLÉOPATRE REMONTANT LE CYDNUS POUR SE RENDRE AU-DEVANT D'ANTOINE.

bibliothèque du Musée devint la proie des flammes. Cléopâtre essaya plus tard de réparer cette perte, et obtint d'Antoine la permission de transporter à Alexandrie 200,000 volumes dont se composait la bibliothèque de Pergame. Elle protégea la science et les savants; et en cela surtout elle suivit les traditions de sa race. Le vieux médecin Dioscorides composa ses livres sous elle; l'astronome Sosigène, à qui l'ancienne division de l'année égyptienne n'était pas étrangère, aida César à introduire la nouvelle année que nous connaissons sous le nom d'année Julienne. Lors du triomphe de César, la statue du Nil et une reproduction du phare d'Alexandrie furent montrés au peuple de la ville du Tibre. Trois ans plus tard, quand le poignard des conjurés perça le cœur ambitieux du grand dictateur, Cléopâtre et son fils Césarion habitaient encore la villa qu'il possédait sur la rive gauche du Tibre.

Il y eut encore pour le Bruchion des jours d'éclat incomparable et de plaisirs bruyants, quand, après la bataille de Philippes, Cléopâtre, alors âgée de vingt-cinq ans, sut faire d'Antoine, qui devait la juger, son esclave, se l'attacha par les liens d'un amour romanesque, qu'elle semble avoir partagé, et le décida à la suivre dans Alexandrie. La décoration éblouissante du bateau sur lequel l'enchanteresse du Nil remonta le Cydnus pour venir à la rencontre du général romain, la séduction irrésistible de sa beauté et de sa grâce, son éducation

raffinée qui lui permettait de parler à chaque officier dans la langue de son pays, ont été peintes par Plutarque de couleurs si éclatantes, que Shakespeare, en décrivant la première entrevue de ces amants célèbres, n'a fait que reproduire exactement le récit de l'historien :

La barque qui la portait, telle qu'un trône étincelant,
Semblait brûler sur l'eau. La poupe en était d'or battu,
Les voiles de pourpre et si parfumées, que
Les vents en étaient fous d'amour. Les rames en argent
Réglaient leurs mouvements sur le son des flûtes, et forçaient
L'eau qu'elles battaient à les suivre plus vite,
Comme amoureuse de leurs coups. Quant à Cléopâtre,
Toute description en serait pauvre : elle était couchée
Sous son pavillon de drap d'or et de soie,
Plus belle que cette fameuse statue de Vénus, où nous voyons combien
L'imagination dépasse la nature. De chaque côté d'elle
Se tenaient de jolis enfants potelés, comme autant de Cupidons souriants,
Armés d'éventails multicolores, dont le vent semblait
Enflammer les joues délicates qu'il rafraîchissait
Et défaire ce qu'ils faisaient.
Toutes ses dames en Néréides,
Comme autant de sirènes, la servaient au moindre clignement de ses yeux,
Et ornaient la barque des courbes gracieuses de leurs corps ; à la poupe,
C'est une sirène qui semble gouverner ; le gréement de soie
Frémissait sous la pression de ces douces mains de fleurs
Qui vivement remplissent leur office. De la barque
S'échappe un étrange parfum, invisible, inondant de senteurs
Les quais adjacents. La ville lâcha
Hors des portes tous ses habitants au-devant d'elle, tandis qu'Antoine,
Sur son trône, resta seul au milieu de la place du marché.



La vie désordonnée d'Antoine et de Cléopâtre est passée en proverbe. Tout ce que ce couple d'amoureux dépensa, à goûter chaque volupté imaginable, à trouver toujours de nouveaux plaisirs, à découvrir des prodigalités sans mesure, n'a jamais été atteint depuis ; jamais non plus l'infatigable capacité de jouissance dont ils firent preuve. Les tables de festins nageaient dans les feuilles de roses ; on recherchait, pour mettre sur leur table, les raretés les plus inouïes et le choix de mets les plus exquis ; on ne se contentait pas des nuits d'orgie du palais, mais on se déguisait pour parcourir la ville endormie. Partout, dans les jeux et dans les orgies, pendant les chasses et les voyages, ce n'était que musique, chant, parfums coûteux. Les trésors qu'ils avaient l'un et l'autre à leur disposition paraissent avoir été inépuisables. Cléopâtre fut la première qui fit dissoudre une perle pour relever le prix d'une boisson, et qui, par un raffinement ingénieux, montra que rien n'est

plus précieux qu'un parfum bien cher. Tout le reste garde une certaine valeur par la suite : l'essence de quatre cents deniers, dont on se frotte une fois les mains, s'évapore et disparaît à jamais.

Le réveil vint, quand Antoine, vaincu sur mer à Actium, quitta le champ de bataille sans même avoir conduit à l'action sa puissante armée de terre, oubliant ainsi l'héroïsme dont il avait si souvent fait preuve. Après cette fuite honteuse, il s'enferma dans une tour debout sur une étroite langue de terre et baignée par les flots du grand port d'Alexandrie. Il l'appela son Timonium, du nom de ce misanthrope athénien au sujet duquel le poète le plus célèbre du Musée d'Alexandrie, Callimaque, avait composé l'épigramme suivante :

> Timon, parle, toi qui es mort; est-ce la vie que tu détestes le plus,
> Ou le royaume de la nuit? — Ce dernier. La nuit renferme un plus grand nombre d'entre vous.

Abandonné des siens, perdu, Antoine se livra une fois encore avec Cléopâtre à la débauche la plus complète, retrouva une heure durant, dans un combat contre Octavien, son courage d'autrefois, puis la destinée l'accabla lui et sa bien-aimée. Leurs cadavres seuls tombèrent aux mains du vainqueur; tous deux, lui par l'épée, elle par la morsure d'un serpent venimeux, surent se dérober à un avenir sans espoir.

Dans le même temps qu'Octavien montait sur le trône des empereurs, l'Égypte déposait son sceptre sans résistance et devenait province romaine. Désormais tous les Césars seront nommés *Autocrator* par les prêtres, jusque dans les chambres les plus secrètes des temples, et possèderont les honneurs divins des pharaons, même dans les sanctuaires de la Cataracte et des oasis. Dans la plaine à l'ouest d'Alexandrie, à l'endroit où il avait battu Antoine, Auguste fonda le faubourg de Nicopolis; les Césars postérieurs embellirent d'édifices nouveaux la capitale de l'Égypte. Les Alexandrins élevèrent le *Sébastéion*, en l'honneur de Tibère, auprès du grand port, dans l'emplacement sur lequel s'élève aujourd'hui cette *aiguille de Cléopâtre,* que réclame la ville de Trieste. L'autre obélisque, qui est longtemps resté gisant à terre, a été enlevé par les Anglais, et n'est arrivé à Londres avec le navire étrange qui le portait, qu'après une traversée longue et aventureuse. Les deux obélisques n'ont jamais rien eu de commun avec Cléopâtre : il n'est pas vrai que cette reine ait fait construire le Sébastéion en l'honneur de César, après la naissance de Césarion. Le nom de Cléopâtre est de ceux qui se sont conservés dans l'esprit des générations postérieures et qu'on a rattachés à toutes les grandes œuvres du passé; voilà pourquoi notre obélisque le porte.

C'est à Héliopolis, la vieille ville du Soleil, qu'on enleva le célèbre obélisque pour en orner le Sébastéion. Il mesure $21^{m},6$ de haut. Son frère jumeau, que Mohammed Ali donna aux Anglais, lui a été ravi, et se dressera un jour sur le quai de la Tamise, comme l'obélisque de Louqsor se dresse sur la place de la Concorde, à Paris. Le roi Thoutmès III fit tailler la soi-disant aiguille de Cléopâtre au seizième siècle avant notre ère, à l'époque brillante de l'Égypte : une couche de vermeil revêtait la pointe et les hiéroglyphes gravés dans la pierre qui célèbrent sa gloire. Ces monuments, dont le granit et l'or poli ont reflété jadis les rayons du soleil, sont consacrés à Râ, le dieu Soleil. Le *Sébastéion,* à la porte duquel ils se dressaient, avait pour annexes des jardins et des portiques ornés de tableaux et de statues. Il fut brûlé en 366 après Jésus-Christ, lors d'une révolte des païens contre les chrétiens : on le releva, mais nous ne savons pas dans quelles circonstances et par qui fut



AIGUILLE DE CLÉOPATRE.



COLONNE DE POMPÉE.

consommée sa ruine définitive. Aujourd'hui, un tailleur de pierres a choisi pour entrepôt l'emplacement du palais antique, le sifflement des locomotives retentit dans la gare voisine du chemin de fer de Ramlèh et trouble le spectateur ; l'obélisque, vénérable monument du passé, ne produit aucun effet, dégradé qu'il est par ce voisinage misérable : il faut le regarder de la mer pour qu'il reprenne quelque charme pittoresque et rappelle la grandeur évanouie de la ville grecque.

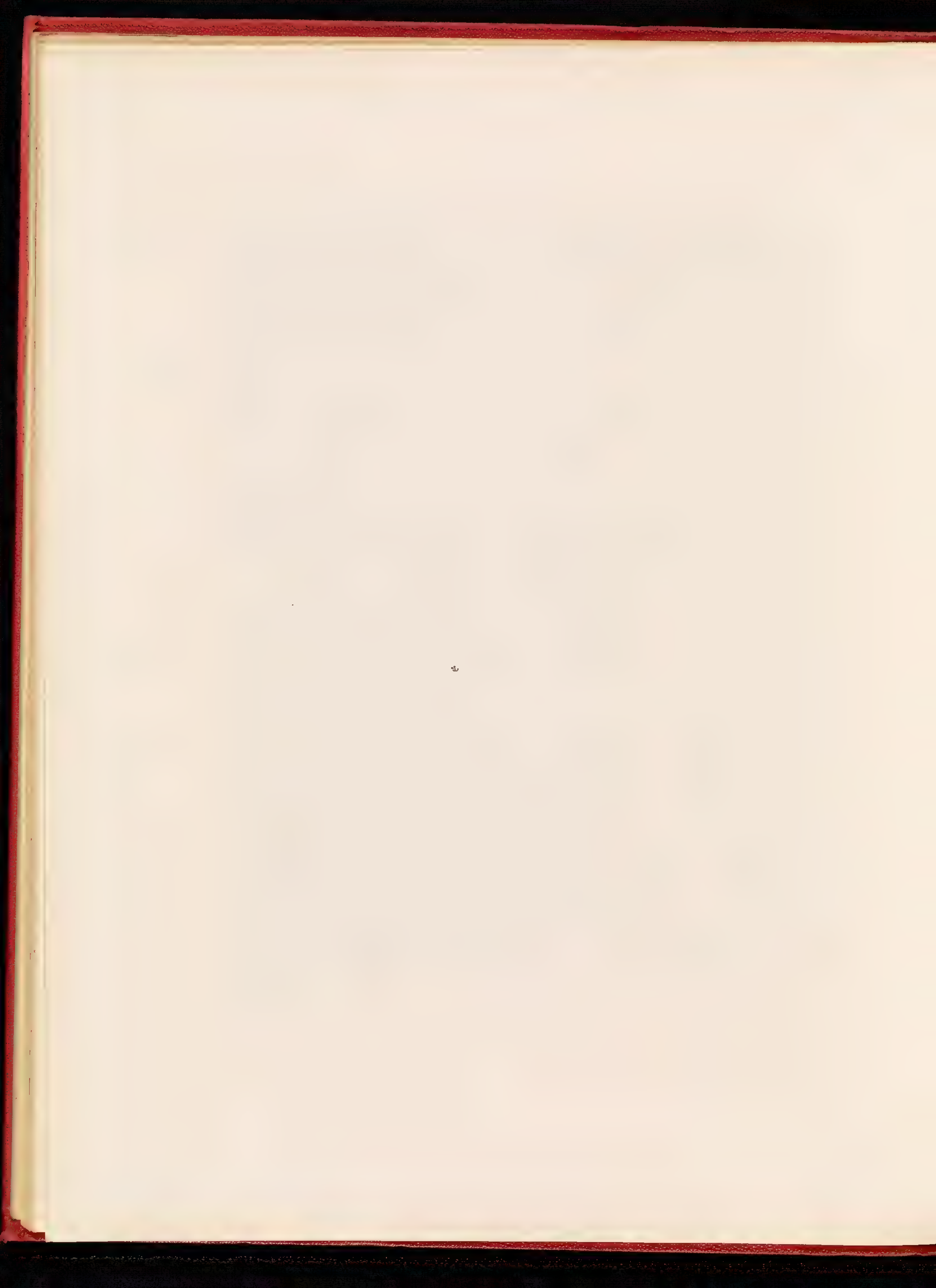
La vue de la célèbre colonne de Pompée nous reporte, elle aussi, à l'Alexandrie des Césars romains. Elle est située au sud-ouest de la ville et marque la place où jadis, au point de contact entre la Nécropole et le quartier égyptien de Rakotis, s'élevait le Sérapéum.

Le Sérapéum n'était pas seulement le temple du Sérapis que les Ptolémées importèrent en Égypte, pour donner à la race mixte qu'ils gouvernaient un dieu devant qui indigènes et Grecs pussent s'incliner avec la même dévotion : c'était aussi une des résidences de l'érudition. Plus d'une annexe en dépendait, et il devint plus tard le foyer où s'alimenta le mysticisme des diverses communautés religieuses dont Alexandrie était remplie. Au temps des Césars, il n'était surpassé en splendeur que par le Capitole romain. Il dominait de haut les environs : une route bien pavée permettait d'y arriver en voiture, et un escalier de cent marches, qui allait toujours s'élargissant du sommet à la base, donnait accès aux piétons. On pénétrait dans le parvis en passant sous une coupole ronde, portée par quatre colonnes, et au delà, dans le temple lui-même avec ses obélisques, ses fontaines, ses chambres et ses cellules souterraines, sa bibliothèque, qui renfermait 300,000 volumes, ses salles et ses colonnes gigantesques, qu'on voyait de loin, même de la mer. Des peintures attiraient partout les regards du spectateur; partout l'éclat des métaux et des pierres précieuses éblouissait ses yeux. Des épouvantes pieuses remplissaient son cœur quand il approchait du Très-Saint, où trônait la statue du dieu, sculptée peut-être par Bryaxis. Elle se composait de plaques de métaux précieux qui recouvraient artistement une armature invisible de bois. Elle portait le calathos sur la tête, et à ses pieds, qu'enveloppaient les replis d'un serpent, gisait un Cerbère à têtes de lion, de loup et de chien. Par une ouverture habilement calculée, au milieu de la demi-obscurité du sanctuaire, un rayon de lumière tombait sur la bouche du dieu comme s'il voulait lui baiser les lèvres. Sous Marc-Aurèle, le Sérapéum brûla, mais la bibliothèque et la statue de Sérapis furent respectées par les flammes. Ce qui avait été détruit fut bientôt relevé avec plus d'éclat, car Alexandrie s'appelait avec orgueil la ville de Sérapis, et Sérapis, comme l'Égyptienne Isis, avait trouvé dans presque tout l'empire romain des adorateurs et des prêtres.

Sous Aurélien (273 après Jésus-Christ), le Bruchion, et avec lui les édifices du Musée, fut détruit de fond en comble : le Sérapéum devint alors le rendez-vous des savants. Puis, le christianisme, qui avait promptement pris racine en Égypte, menaça le culte du dieu; et, quand Théodose eut lancé son édit contre les images des divinités païennes, Théophile, archevêque d'Alexandrie, en poursuivit l'exécution avec un fanatisme ardent : le temple de Sérapis fut, lui aussi, jeté bas, et avec lui la statue du dieu. Rien n'est plus saisissant que l'histoire de sa destruction. On croyait qu'au moment où une main sacrilège oserait toucher l'idole et se porter sur le corps sacré du dieu, le ciel et la terre s'écrouleraient. Il se trouva pourtant un soldat assez hardi pour dresser une échelle contre la statue, saisir une lourde hache d'armes et monter à l'assaut. Le sang se glaça dans les veines de tous les assistants; même les chrétiens suivaient en tremblant tous les mouvements du téméraire, et respiraient à peine, dans l'attente de quelque prodige. Le soldat brandit la hache et trancha la joue du dieu, qui tomba à grand fracas. La foule prêta en vain les yeux et les oreilles : aucun éclair ne traversa le ciel, aucun coup de tonnerre n'éclata, le soleil brilla aussi clair qu'auparavant, aucun frisson n'agita le sein de la terre. Le soldat frappa un second coup, puis un troisième, puis un quatrième : les plaques de métal précieux tombèrent, le corps mutilé fut abattu, traîné dans les rues à grand mépris, et brûlé dans l'Amphithéâtre par ceux-là même peut-être qui avaient le plus tremblé quelques instants auparavant.



CIMETIÈRE ARABE.



Rien ne subsiste de ce splendide édifice que des piliers étendus sur le sol, et la colonne de Pompée. Un cimetière arabe couvre l'emplacement de ses tombes innombrables; les gens en deuil qui visitent, des palmes à la main, le lieu où reposent leurs morts et se racontent les uns aux autres la grandeur de leur perte, n'imaginent pas quel écho profond trouvent en ce lieu les soupirs qu'ils poussent sur l'instabilité de toute chose terrestre. La colonne de Pompée, dernier témoin d'une grandeur passée, se détache aujourd'hui encore sur le ciel, svelte et blanche, et n'a que peu souffert. C'est le seul monument de l'art grec qui puisse se comparer, pour la taille, aux ouvrages du temps des pharaons; c'est de plus un chef-d'œuvre de proportions. Elle est en syénite, et, avec le socle quadrangulaire sur lequel elle porte, avec le chapiteau corinthien à moitié fruste ou inachevé qui la couronne et qui servait autrefois de base à une statue, elle atteint une hauteur de $31^{m},80$. Elle doit son nom actuel, non pas au grand Pompée que son pupille Ptolémée assassina sur le rivage de l'Égypte, mais à un préfet romain qui la fit dresser, comme le prouve l'inscription, en l'honneur de César Dioclétien, le « Génie de la Ville; » c'était une manière de le remercier du blé dont il avait fait cadeau aux Alexandrins.

Les habitants avaient élevé au même empereur un autre monument, la statue en bronze d'un cheval à qui ils devaient en vérité quelque reconnaissance. Un certain Achilleus s'était soulevé et proclamé césar contre César; les Alexandrins le soutinrent. Dioclétien dut assiéger la ville pendant huit mois avant qu'elle se rendît. Achilleus périt, et César ordonna qu'on tuât assez de rebelles pour que le sang montât jusqu'aux genoux de son cheval. Le massacre commença : l'empereur s'approcha du lieu du supplice; mais son cheval butta contre un cadavre, s'abattit et se tacha de sang le genou. La menace était accomplie, et le cheval s'était acquis des droits à la reconnaissance des Alexandrins. Ils avaient bien autrement souffert quand Caracalla, bien accueilli pourtant et richement fêté, mais rendu furieux par quelques plaisanteries et quelques épigrammes de ces citadins railleurs, invita les vieillards à un banquet, réunit les jeunes gens dans le gymnase, puis les fit attaquer traîtreusement par ses gardes et tailler en pièces. Le massacre et le pillage durèrent plusieurs jours. Les eaux du port en furent teintes en rouge, et le nombre des citoyens assassinés fut si grand que l'empereur n'osa pas le révéler au sénat romain. Il se vanta seulement, dans la lettre d'avis qu'il envoya, d'avoir passé ces jours dans des exercices de dévotion, et d'avoir offert des hommes aux dieux avec les victimes ordinaires. Il fit construire en travers de la ville une muraille garnie de forteresses, afin de contraindre les citoyens à l'obéissance passive.

Les visites des césars antérieurs avaient laissé des souvenirs moins tristes. Hadrien daigna discuter avec les savants du Musée, qui l'en remercièrent par mainte flatterie. Le poète Pancratès lui remit un lotus à fleur rouge d'espèce rare, et prétendit que la fleur était née du sang d'un lion que César avait tué, de sa propre main, dans le désert de Libye. Les places du Musée n'étaient plus que des sinécures; mais, à côté des personnages incompétents, chasseurs de curiosités ou amateurs de bagatelles qui les occupaient le plus souvent, on trouvait aussi des hommes d'un rare mérite : le grammairien Apollonius Dyscole, l'astronome Claude Ptolémée, dont le système resta en vigueur mille ans et plus dans le monde chrétien et musulman. Plus tard encore, les érudits ne firent pas défaut. Alexandrie était toujours le sol sur lequel un Athénée pouvait s'instruire, à qui nul mot spirituel, nulle anecdote de l'antiquité n'était étrangère, où un connaisseur d'hommes, aussi sagace que l'était Lucien, pouvait trouver pâture pour son penchant satirique.

Une vitalité merveilleuse coulait avec le sang dans les veines même des derniers Alexandrins. Le soleil d'Égypte fait prospérer luxurieusement tout ce qui est capable de croissance. Le sang rapide des Grecs battait ici à coups plus pressés; la mobilité grecque se développa en un désir insatiable de révolutions, l'esprit d'entreprise en audace téméraire, l'activité en luttes spasmodiques et en chasse à la richesse, la finesse en un goût de raillerie inconséquente, étourdie, et trop souvent punie d'une manière sanglante. Les sources de richesse de cette ville, si souvent mise à rançon par ses maîtres, surtout par ses maîtres romains, semblaient être inépuisables à ce point, que, sur les rives du Tibre, on prêtait aux Alexandrins le pouvoir de fabriquer l'or. Pourtant, la manière dont ils s'enrichissaient n'avait rien que de naturel! Ils disposaient, pour l'exportation, des produits variés de l'Égypte, ce grenier de



SCENE DE NUIT AU BORD DE LA MER ROUGE.

l'antiquité. Tout le papier qu'on employait en Occident et en Orient, et qu'on fabriquait avec le papyrus du Nil, venait nécessairement de chez eux. Les denrées de l'Afrique intérieure, l'ivoire, l'ébène, les plumes d'autruche, les peaux tachetées des animaux féroces, étaient débarqués dans le port intérieur du lac Maréotis, et transportés, soit en barque, par le canal, au port Eunostos, soit par terre jusqu'au marché du Grand Port. Le commerce avec l'Arabie, riche en plantes odoriférantes, avec la côte des Somali, avec Ceylan, avec les ports du Malabar et de l'Inde, d'où venaient les raretés coûteuses pour lesquelles les voluptueux Romains payaient des prix insensés, faisaient couler un gain immense dans les caisses des marchands. Les diamants étaient estimés par-dessus tout, puis les perles : une livre de soie valait son pesant d'or. Au temps des longues nuits, les flottes quittaient Myos-Hormos, sur la mer Rouge, pour revenir d'ordinaire en décembre. On débarquait les marchandises à Bérénice, on les amenait par convois de bêtes de somme à Coptos, sur le Nil, et de là, par eau, jusqu'à

Alexandrie, où des marchands de tous les pays attendaient leur arrivée : la plupart s'en allaient à Rome. Le mouvement commercial était plus considérable sur les ports du lac Maréotis que dans les ports maritimes, où les marchandises exportées dépassaient de beaucoup, en valeur et en quantité, les marchandises importées.


VASE ÉGYPTIEN ANTIQUE.

L'activité industrielle n'était ni moins infatigable ni moins productive. Pendant son séjour, Hadrien écrivit à Servien une lettre qui nous est parvenue et a grande importance. En premier lieu, elle nous apprend que les chrétiens, qu'il ne savait pas encore distinguer des adorateurs de Sérapis, commençaient à faire sentir fortement leur influence; puis, elle trace un portrait fidèle de l'activité des Alexandrins. L'empereur les dépeint comme un peuple léger, incertain, troublé au moindre bruit, turbulent, futile, médisant. « La ville d'Alexandrie est riche et industrieuse. Personne n'y « demeure la main dans les poches. Ici on travaille le verre, là le « papier, plus loin le lin. Chacun de ces affairés paraît exercer un « métier : podagres, aveugles, même ceux qui ont la main gout- « teuse, se créent une occupation. Ils n'ont tous qu'un même « dieu (Mammon?) : juifs, chrétiens, tous l'adorent. C'est pitié « seulement que cette ville ait si mauvais caractère : son im- « portance, et aussi son étendue, la rendraient digne d'être la ca- « pitale de toute l'Égypte. »

La critique n'est pas moins bien fondée que l'éloge. Gibbon dit à bon droit des Alexandrins, qu'ils unissaient la vanité et la versatilité grecques à la superstition et à l'entêtement des Égyptiens.


GEMME AVEC LE PORTRAIT DE PTOLÉMÉE PHILADELPHE ET D'ARSINOÉ, FILLE DE LYSIMAQUE.

Passé le temps des premiers Ptolémées, la tranquillité régna rarement dans la ville : elle

n'y régna jamais depuis la diffusion du christianisme. La moindre occasion, une disette passagère de blé ou de viande, une négligence à rendre le salut d'usage, une erreur de préséance aux bains publics, une discussion religieuse, produisaient toujours, au milieu de cette population énorme, un soulèvement réprimé avec rage et sans pitié.

Ce que ce peuple au sang chaud, superstitieux, inquiet, a su faire dans le domaine industriel est vraiment étonnant. Sans parler des inventions mécaniques d'un Ctésibios ou d'un Héron, qui construisaient dans la paix du Musée des automates, des clepsydres, des pompes foulantes, des orgues hydrauliques, et découvrirent la puissance de la vapeur, les tissus Alexandrins, depuis la grossière couverture de cheval jusqu'au tapis fin artistiquement brodé en couleurs, depuis l'étoffe de laine blanche jusqu'aux pièces de soie teinte, n'étaient-ils pas célèbres dans le monde entier? L'art des constructions navales était porté à la perfection. Les voitures de luxe, dont les Alexandrins se servaient pour parader dans la rue, n'étaient pas moins renommées que les produits de la tabletterie. Les tables en bois de thuya, à pieds d'ivoire, qu'on fabriquait là, coûtaient jusqu'à 1,400,000 sesterces (237,500 fr.). Le travail des métaux vils ou précieux atteignait le dernier degré de la perfection, et, de toutes les gemmes que nous possédons, les plus belles ont été gravées à Alexandrie. L'orfèvrerie, la joaillerie, les manufactures d'armes, produisaient des chefs-d'œuvre. On réussissait mieux encore à souffler le verre, et c'est des Alexandrins que l'art de la verrerie passa aux Italiens. Les verres de glace, le verre de vitres, et les mosaïques de verre (*millefiori*) multicolore déjà connues des anciens Égyptiens, venaient d'eux, et ils avaient grand soin de donner aux vases de cristal artificiel une forme élégante. Nous parlerons plus tard de l'habileté des sculpteurs égyptiens et de la fabrication du papyrus : pour le moment, il nous faut arrêter ici l'exploration de l'Alexandrie païenne, sépulcre splendide du conquérant qui la fonda et lui donna son nom.

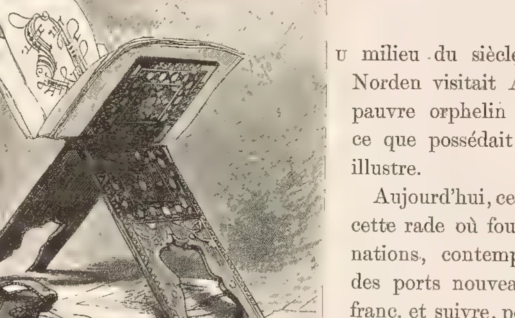




JEUNE FILLE COPTE.



# L'ALEXANDRIE MODERNE.



Au milieu du siècle précédent, quand le voyageur Norden visitait Alexandrie, il la comparait à un pauvre orphelin qui n'aurait rien gardé de tout ce que possédait son père, si ce n'est un nom illustre.

Aujourd'hui, celui qui viendrait jeter l'ancre dans cette rade où fourmillent les vapeurs de toutes les nations, contempler les immenses constructions des ports nouveaux, parcourir le superbe quartier franc, et suivre, pendant les heures de l'après-midi, les carrosses qui vont rouler en rase campagne par la porte de Rosette, jadis porte de Canope, celui-là trouverait l'expression trop dure et inclinerait peut-être à croire que l'orphelin a gardé, outre le nom, une bonne partie de l'héritage de son glorieux père. Et pourtant, Norden avait raison, car, de son temps, la ville comptait à peine autant de mille habitants qu'elle avait, au temps de sa splendeur, compté de centaines de mille. Le commerce s'éloignait de plus en plus. Le seul des ports dans lequel les Européens eussent le droit d'aborder était si mal conservé et si peu sûr, que, lors de la visite de Volney, un coup de vent y brisa vingt et un navires contre les quais; à l'entrée, chaque nouveau vaisseau courait risque de toucher ou de s'enliser. Quant à l'autre port, le Vieux Port actuel, dans lequel les Turcs seuls pouvaient mouiller, il était menacé d'une ruine complète, par l'insouciance tout orientale avec laquelle les capitaines y jetaient leur lest.

La population n'était plus qu'un misérable ramassis de mendiants, manquant de tout, même d'eau, quand le Nil, au moment de l'inondation, n'alimentait pas richement le canal qui le reliait à la ville. Les maisons étaient basses et de pauvre mine ; on ne voyait sur le marché que des dattes et des miches de pain rondes et plates ; dans les rues s'amoncelaient l'ordure et les décombres. Le glapissement des chacals et le cri des hiboux troublaient le sommeil de la nuit ; sur les remparts abandonnés on ne trouvait pas quatre canons qui fussent en état de servir. La cité d'Alexandre, autrefois si riche et si vivante, se mourait de consomption et de misère quand notre siècle commença. Aujourd'hui qu'il entre dans son dernier quart, elle a repris sa santé et sa fraîcheur : c'est encore une malade, si l'on veut, mais une malade qui se guérit de plus en plus.

Voyons par quelle série de circonstances l'arbre puissant perdit sa fleur, et à quel renouveau il doit sa parure de fleurs naissantes.



ISIS ET HORUS.

Dès le premier siècle après la naissance du Sauveur, le christianisme se répandit rapidement sur la vallée du Nil et sur Alexandrie. On prétend que l'évangéliste Marc y prêcha lui-même la nouvelle doctrine. Les Égyptiens étaient mieux préparés à la recevoir qu'aucun autre peuple de l'antiquité. Depuis des milliers d'années ils s'étaient accoutumés à donner toute leur attention aux choses de la mort, à considérer la terre comme une hôtellerie de passage et ce qui est au delà comme la véritable maison de l'homme. Les initiés parmi les prêtres connaissaient le dieu *Un,* qu'ils montraient au peuple sous des noms et sous des formes multiples. Ils symbolisaient le cours de la vie dans un beau mythe, dont le héros triomphait de la mort, des ténèbres et du péché. Leurs images d'Isis avec son petit Horus au sein sont les premières représentations connues d'une Mère de Dieu avec l'Enfant. La pénitence et les œuvres de la pénitence ne leur étaient pas étrangères. Même dans Alexandrie, on trouverait des cellules isolées, dépendantes du temple de Sérapis, dans lesquelles de pieux solitaires fatigués du monde venaient s'enfermer loin du tracas de la vie. Un satirique romain tourne en dérision les dévotes attachées au culte d'Isis, qui se laissaient imposer par les prêtres toute sorte de pénitences, même l'obligation de se plonger dans une rivière pendant l'hiver, et cela en expiation de fautes légères. Cette docilité à la pénitence, qui paraissait étrange aux Romains païens, gagna au christianisme nombre de jeunes gens sur les bords du Nil. La nombreuse communauté juive d'Alexandrie, elle aussi, fournit bientôt beaucoup de prosélytes. Le dur théisme mosaïque s'y était affaibli dans les recherches moitié religieuses, moitié philosophiques, auxquelles s'étaient adonnés les chefs spirituels de cette colonie juive, élevés à la grecque, Grecs de langage et n'écrivant que le grec. C'est là que la religion de l'Orient célébrait son mariage avec la philosophie de l'Occident. Aussi la nouvelle doctrine du salut, qui arrivait de Palestine, fut-elle accueillie à bras ouverts sur les bords du Nil. Ses traditions fugitives, reçues dans Alexandrie, la ville des penseurs philosophes et des interprètes amoureux de méthode, y furent coulés dans un moule défini et établies sur des fondements si solides que l'Occident lui-même se laissa prendre à leur charme, et ne crut pas qu'il fût possible de les réfuter.

Le christianisme est né en Palestine; c'est dans Alexandrie qu'il a reçu son éducation et s'est développé.

Je n'ai pas à raconter les luttes que la communauté chrétienne d'Alexandrie eut à soutenir contre ses maîtres païens. Les jours de persécution que les chrétiens traversèrent ont été nommés l'époque des martyrs : plus d'un, parmi ceux qui rendirent témoignage par leur sang à l'Église catholique, subit le supplice dans Alexandrie. Quand le christianisme s'éleva à la dignité de religion d'État, le paganisme y eut ses martyrs à son tour : à côté de la touchante



COPTE.

image de sainte Catherine, nous plaçons volontiers la figure virginale et noble d'Hypatie, que l'évêque Cyrille fit assassiner par ses moines fanatiques.

Dès le troisième siècle, le patriarche Théonas avait pu oser dédier dans Alexandrie une église à sainte Marie. Au quatrième, après la mort de Julien, qui essaya vainement de rendre aux dieux la place qu'ils avaient perdue, l'Égypte entière se soumit au christianisme. La doctrine de paix du Sauveur ne réussit ni à calmer les esprits orageux et turbulents des Alexandrins, ni à refroidir les chaleurs de leur sang. L'instinct commercial, désormais sans but, de ces citadins si faciles à émouvoir, trouva dans le domaine de la foi matière à nouvelle agitation. Comme autrefois à propos de bagatelles mondaines, l'Alexandrin mit l'épée à la main dès qu'il s'agit de défendre des opinions dogmatiques différentes. Elles n'avaient garde de

manquer dans cette ville de raisonneurs, de critiques, de regratteurs de syllabes, qui se mirent à analyser la nature de Christ comme ils avaient jadis soumis à un examen minutieux les systèmes philosophiques, les formes grammaticales et les données de l'histoire. C'est un spectacle pitoyable et sublime à la fois, car il prouve d'une manière incomparable à quel point la vie de ce temps était pénétrée, et comme imprégnée de sentiment religieux.

Les plus célèbres de ces querelles, celles qui ont eu les conséquences les plus importantes, touchaient à la question de savoir si Jésus était semblable ou égal à Dieu en substance, si l'on doit croire à deux natures en Christ ou bien à une seule, la divine. La croyance en une seule nature, défendue par Eutychès, fut adoptée par Dioscore, patriarche d'Alexandrie, et par toute son Église, tandis qu'elle était repoussée et anathématisée au concile de Chalcédoine. Les Césars de Byzance, qui possédaient l'Égypte et s'étaient soumis aux décisions du concile, combattirent l'erreur des monophysites, — on appelait ainsi les sectaires qui n'admettaient qu'une seule nature en Christ; — les Égyptiens s'attachèrent obstinément à leur foi, et, comme signe de mépris, donnèrent aux partisans de la doctrine orthodoxe le nom de melkites, qu'on pourrait traduire « valets du roi. » Aujourd'hui encore, les chrétiens indigènes, que nous connaissons sous le nom de *Coptes,* appartiennent à la communion monophysite.

Les employés et les soldats du César orthodoxe traitèrent rudement leurs sujets hétérodoxes. Ceux-ci résistèrent au changement et à la déposition de leurs évêques; de sanglantes batailles de rues, dans lesquelles les légionnaires avaient d'ordinaire le dessus, décimèrent la population d'Alexandrie. Elle renfermait alors un nouvel élément de discorde turbulent et dédaigneux de la vie, un nombre immense de serviteurs de l'Église, moines et anachorètes, qui affluaient de toutes les parties de l'Égypte; car, depuis la fin du quatrième siècle, l'Égypte était, de toutes les contrées du monde, celle là plus riche en cloîtres et en établissements religieux.

On pourrait croire qu'à cette époque remarquable la religion avait cessé d'être, et que la manie du dogme possédait seule la communauté chrétienne. Il n'en est rien; mais les historiens du temps, qui ont tant à raconter, fondations et conversions grandioses, martyrs et visions, luttes pour la foi soutenues par l'épée et par la parole, n'ont pas trouvé de place dans leurs livres pour décrire la vie intérieure de la maison chrétienne et de la famille chrétienne, ou pour nous dépeindre la condition de l'ermite, du pénitent, qui se soumettait à toutes les privations du corps, se laissait aller à toutes les exaltations spirituelles, poursuivait dans le calme et la sincérité de son âme le salut et la rédemption, et souvent avait, sans rien dire, abandonné son bien aux pauvres, pour s'en aller, loin du monde, gagner le paradis à force de prières et de mortifications.

L'orthodoxe Byzance fut plus fatale à Alexandrie chrétienne que ne l'avait été Rome païenne. Non seulement elle exigea des citoyens qu'ils donnassent leur sang et leur bien, elle chercha à déplacer le centre scientifique du monde et à dépouiller sa rivale de l'éclat littéraire qui avait été son plus beau titre de gloire. Sans parler des païens, c'était à Alexandrie qu'avaient vécu, au temps des Césars, les plus grands parmi les savants chrétiens : Clément, Origène, Athanase. La vie spirituelle et l'aspiration vers les hautes régions de la pensée s'éteignirent peu à peu. Aucun malheur ne fut épargné à la ville d'Alexandre. Les garnisons byzantines étaient trop faibles pour défendre l'Égypte contre les razzias des pillards du désert, et les gouverneurs trop occupés d'eux-mêmes et de leurs intérêts pour songer sérieuse-




LE PALMIER, PLANTE CARACTERISTIQUE DE L'ORIENT.

ment à armer le pays. Les moissons et l'exportation des blés diminuèrent, le commerce s'arrêta, l'activité industrielle se ralentit. Survinrent la peste, la famine, les révoltes furieuses des habitants exaspérés par les privations et par les pertes de toute sorte qu'ils éprouvaient.



COUR D'UNE MAISON ÉGYPTIENNE, CONSTRUITE A L'ÉPOQUE DES CALIFES.

Quelques-uns seulement avaient su conserver leur patrimoine, entre autres un Juif de grand cœur, récemment converti au christianisme, Ourbib. Ce fut lui qui, avec une libéralité vraiment princière, adoucit les souffrances de ses misérables concitoyens.

Byzance et les melkites hétérodoxes avaient infligé à la ville et au pays les coups les plus rudes qui les eussent frappés jusqu'alors. Faut-il s'étonner si, peu de temps après la

mort du Prophète, lorsqu'une armée musulmane envahit la vallée du Nil, les Égyptiens dévoués à la doctrine monophysite firent cause commune avec les conquérants, et, suivant le conseil de leur évêque Benjamin, se soumirent au général du calife pour mettre fin à l'odieuse domination des Grecs.

Le gouverneur égyptien qui administrait pour le compte de César, Maukaukas, donna le mauvais exemple à ses coreligionnaires. Comme César lui reprochait, par lettre, d'avoir préféré payer tribut plutôt que de conduire contre les Arabes les cent mille Grecs qu'il commandait et de livrer bataille, « Par Dieu! s'écria-t-il, si peu nombreux qu'ils soient, ces Arabes sont « plus forts et plus puissants que nous avec toute notre multitude. Un homme d'entre eux « vaut autant que cent d'entre nous, car ils recherchent la mort qui leur est plus chère que « la vie. » Lorsqu'il conclut sa paix avec le général du calife, il s'engagea à lui payer deux dinars par tête d'Égyptien, mais à condition qu'il ne traiterait jamais avec les Grecs, jusqu'à ce qu'ils fussent tous réduits en esclavage et leur bien déclaré butin et de bonne prise; c'est, disait-il, le sort qu'ils méritent. Malgré cette défection, les Grecs résistèrent vaillamment. Il fallut longtemps guerroyer autour d'Alexandrie, dont l'enceinte était garnie de tours qui se protégeaient l'une l'autre. La ville ne tomba entre les mains des Arabes que le 1er Moharram de l'an 20 de l'Hégire (10 décembre 641).

La population comptait encore six cent mille habitants, non compris soixante-dix mille Juifs, qui s'étaient enfuis avant la fin du siège. Parmi les survivants se trouvaient quarante mille Israélites et deux cent mille Grecs. Ces nombres élevés sont surprenants. Non moins surprenant est le chiffre auquel atteignait la fortune de quelques Égyptiens riches du même temps. Un Copte, qu'on accusa d'avoir révélé aux Grecs les points faibles des positions musulmanes, possédait treize millions de dinars; un autre, nommé Pierre, douze millions.

Amr, général du calife, traita les vaincus avec douceur. On raconte souvent que, pendant six mois entiers, il fit chauffer les quatre mille bains publics de la ville avec les livres de la Bibliothèque, et que le calife Omar aurait dit : « Ou bien ils sont en contradiction avec le Coran, et alors ils sont dangereux; ou bien ils sont d'accord avec le Coran, et alors ils sont inutiles. » C'est une tradition d'époque postérieure. Il y avait longtemps déjà que les grandes bibliothèques publiques avaient été dispersées, et les livres les plus précieux transportés à Constantinople, quand la ville fut enlevée par les Arabes.

Avant de se résigner complètement à la perte d'Alexandrie et de l'Égypte, le César Constantin envoya une dernière flotte à l'embouchure du Nil. Les Grecs l'avaient, dit-on, appelée. Un des magistrats de leurs villes avait demandé à Amr à combien se monterait encore la rançon qu'il exigeait d'eux. Amr lui montra les murs d'une église : « Quand tu « me donnerais une montagne de pièces d'or qui s'élèverait des fondations jusqu'au toit, « je ne dirais pas que c'est assez. Vous êtes notre trésor : quand nous avons besoin de « beaucoup d'argent nous prenons beaucoup, et peu, quand nous avons besoin de peu. » La bataille s'engagea près de Nakious. La victoire fut chèrement achetée par les Arabes. Dès que le succès fut consommé, Amr fit abattre les murs d'Alexandrie : il avait juré de la rendre accessible de tous les côtés, comme la maison d'une fille.

Désormais, l'Égypte entière appartint aux Arabes : une culture nouvelle enfonça ses racines dans le sol, grandit, et s'épanouit hardiment.

C'est vraiment merveille de voir avec quelle rapidité l'Islam sut en ce temps-là assimiler

à ses formes et à son esprit le pays conquis. Il y eut bien de nombreuses communautés coptes qui restèrent attachées à leur ancienne foi avec une obstination toute égyptienne : mille autres passèrent à la religion du Prophète. Les chapelles et les cloîtres tombèrent; les minarets élancés, couronnés du croissant, dominèrent de haut les tours trapues des églises chrétiennes. Une vie nouvelle et pleine de sève ne tarda pas à se répandre dans les pays musulmans. L'art et la science, le commerce et l'industrie se développèrent puissamment. Même, les grands progrès accomplis en ce temps et par cette civilisation originale ne restèrent pas sans influence sur l'Europe; leur action se fait sentir aujourd'hui encore. L'Égypte



PLACE MOHAMMED-ALI.

eut une fois de plus l'heureuse destinée de marcher à la tête des autres nations orientales dans les domaines les plus nobles de la vie; mais la ville d'Alexandre ne fut plus le point central où résidèrent sa puissance et son pouvoir.

Le Caire était sorti du camp qui entourait la tente (Fostât) d'Amr, et Omar avait prononcé son verdict sur la turbulente colonie grecque, qui lui paraissait peu propre à devenir la résidence d'un maître de l'Égypte. C'est au Caire que les gouverneurs, nommés par les califes, au Caire que les califes eux-mêmes tinrent leur cour. Les caravanes, auxquelles désormais l'Orient et l'Occident étaient également ouverts, y firent leurs étapes. Alexandrie continua toujours à servir au commerce maritime de l'ouest et du nord; mais les

nouveaux marchés arabes et les ports de la Méditerranée, Venise et Gênes, rapidement accrus, lui enlevèrent la part de lion qu'elle s'était jusqu'alors taillée dans les bénéfices. Lorsqu'on eut doublé le cap de Bonne-Espérance, touvant ainsi une voie nouvelle pour aller aux Indes, et qu'on eut découvert l'Amérique, le nombre des navires qui pénétrèrent dans ses ports à moitié détruits se restreignit de plus en plus. Les beys turcs et l'insolente noblesse mamelouke l'épuisèrent, après l'incorporation de l'Égypte à l'Empire ottoman, et la poussèrent à une ruine complète : elle n'était plus vraiment qu'un orphelin réduit à la misère, quand l'armée française y débarqua, quand Bonaparte remporta en vue des Pyramides la brillante victoire qui lui livra l'Égypte, et quand Nelson anéantit près d'Aboukir la flotte française.



LE VIEUX PORT.

On sait ce que fut la courte époque de la domination française, avec ses brillants commencements et sa fin malheureuse. Elle eut pour résultat, non seulement de diriger dans des voies nouvelles la destinée politique de l'Égypte, mais d'attirer l'attention de l'Europe savante sur la terre antique des Pharaons et sur ses monuments gigantesques. Ils avaient traversé les siècles, et voici qu'avec leur secours, il allait devenir possible d'étudier dans tous ses aspects, dans tous ses développements, dans toutes ses tendances, une des civilisations les plus remarquables et les plus vieilles de l'humanité, et de l'éveiller à une vie nouvelle, comme on ferait d'un homme enterré vivant.

Parmi les officiers subalternes envoyés par les Turcs contre les Français, se trouvait, en 1802, cet homme dont l'activité sans scrupule et les talents administratifs réussirent à produire dans la vallée du Nil une transformation complète. Mohammed-Ali a inscrit son



BORDS DU CANAL MAHMOUDIYÈH.

nom parmi les plus illustres de notre siècle. Tout le monde connaît en lui le fondateur de la maison princière à laquelle appartient le vice-roi Toufik pacha, et le héros à qui le trône des sultans de Constantinople aurait échu, sans l'intervention des puissances européennes : peu savent ce qu'il fit pour le développement intérieur de l'Égypte. Le pays reçut de lui le goût de toutes les innovations, qui l'enrichissent comme une bénédiction dans le présent, et sur lesquelles reposent toutes ses espérances d'avenir : Alexandrie lui doit une renaissance complète. C'est à bon droit qu'elle lui a marqué sa gratitude, en appelant de son nom, et en ornant de sa statue équestre la plus belle place du quartier franc, si riche en rues splendides.

Mohammed Ali avait deviné qu'il ne pourrait mener à bonne fin les projets grandioses qui agitaient son génie infatigable, sans se servir de la civilisation de l'Occident et des moyens d'action qu'elle avait découverts. Il appela donc à lui des ingénieurs et des architectes européens, dès qu'il s'agit de creuser, d'élargir et de fortifier le vieux port, nouvellement ouvert aux vaisseaux de toutes les nations. Aidé par d'excellents spécialistes français, il avait déjà donné des soins particuliers à l'irrigation du pays qu'il gouvernait : il ne tarda pas à reconnaître que, pour se développer sûrement, Alexandrie demandait, avant tout, un approvisionnement régulier d'eau potable et un canal qui l'unît au Nil.



ARROSAGE DES RUES.

Maître suprême et irresponsable de la population entière, il appela les paysans à la corvée de toutes les parties de l'Égypte, et creusa un canal navigable qui, décrivant une large courbe, contournait le lac d'Edkou, et s'embranchait à Foum el Mahmoudiyèh sur le bras de Rosette. Deux cent cinquante mille fellahs concoururent à l'exécution de cette entreprise. On ne peut s'empêcher de plaindre ces malheureux qui, mal entretenus et contraints à travailler au delà de leurs forces, périrent par milliers; on ne peut s'empêcher non plus d'admirer leur œuvre, et de reconnaître qu'elle atteignit complètement son but. Les produits de l'Égypte arrivent de nouveau dans le port d'Alexandrie, le sol durci de la ville est arrosé aisément, et ses habitants ont en abondance la plus importante des choses nécessaires à la vie, l'eau.

Quand on se promène le long du canal, on s'imaginerait difficilement que cinquante ans à peine se sont écoulés depuis que le premier coup de pioche a été donné. A l'endroit où les bateaux égyptiens étroitement serrés l'un contre l'autre viennent aborder, la berge est couverte de beaux palmiers; et dans le voisinage immédiat de la ville, dans la partie où, parmi les bâtiments à fond plat de la province, les dahabièhs aux formes élégantes, appropriées aux voyages de plaisir des riches ont jeté l'ancre, ainsi que les barques lourdement

chargées et les petites chaloupes à vapeur, de superbes palais s'élèvent, des rangées de villas s'allongent, pour la plupart entourées de jardins où verdoient et fleurissent des plantes de tous les climats.

Jamais la richesse que ce canal a rendue à la ville appauvrie n'apparaît plus éclatante qu'aux heures de l'après-midi, quand, sortant de la porte de Rosette, on va dans la direction



SAÏS OU COUREUR.

de ses rives. Le vendredi et le dimanche surtout, jours de repos pour les Arabes et les chrétiens, sur la route, arrosée par des ouvriers noirs et cependant poudreuse, roule un flot pressé de piétons avides de récréations, de cavaliers et de voitures. Ces jours-là et à ces heures, les cochers basanés tirent de leurs belles voitures bien équipées double et triple bénéfice; les *saïs* aux pieds nus, parés de leurs plus riches vêtements, précèdent en courant les carrosses des millionnaires, sans se fatiguer, quand même les chevaux fougueux les poursuivent à toute bride. Dans les voitures, hommes et femmes, et la plupart des piétons sont vêtus à l'européenne; mais le tarbouche arabe, plus connu sous le nom de *fez,* et qui consiste en une

calotte rouge ornée d'un gland de soie noire, fait concurrence au chapeau de feutre. Ceux qui le portent restent toujours couverts et, au lieu de se découvrir pour saluer, adressent un geste de la main à leurs connaissances.

La soie bruisse, l'or brille, les plumes flottent orgueilleusement dans les endroits où les belles Alexandrines se montrent en public. Il n'en manque point parmi elles dont les maris peuvent, sans se gêner, commander des toilettes à Paris, des carrosses à Vienne ou à Milan, et louer une loge aux représentations d'Opéra italien du théâtre Zizinia. Les grosses fortunes datent surtout de la guerre d'Amérique; mais aujourd'hui encore le commerce maritime enrichit les négociants hardis de toutes les nations, et, dans les dernières années, a attiré trois mille vaisseaux à Alexandrie. L'exportation d'une denrée relativement nouvelle, le coton, est particulièrement productive, et les opérations des banques alexandrines sont bien autrement importantes que celles des maisons de la capitale. Le pauvre orphelin est redevenu riche, et son bien-être découle en grande partie des mêmes sources qui remplissaient le trésor de ses ancêtres. Dans ce marché, désert au temps de Norden, on trouve maintenant tout ce qui orne la table d'un riche européen ou d'un riche oriental. Les fruitiers et les verduriers sont Égyptiens pour la plupart; mais parmi les acheteurs, on rencontre des Européens de toute condition, et parmi eux plus d'une élégante ménagère au teint blanc, que son domestique nègre suit comme une ombre noire.



DAME D'ALEXANDRIE AVEC SON DOMESTIQUE NOIR.

A l'exception d'Abbas pacha, dont l'esprit était hostile aux étrangers, tous les successeurs de Mohammed Ali suivirent l'exemple du fondateur de la maison. Ils utilisèrent, dans l'intérêt d'Alexandrie, les résultats de la civilisation européenne, et mirent leurs soins à développer tout ce qui pouvait lui rendre les communications faciles avec l'Europe et le reste de l'Égypte.

Le canal Mahmoudiyèh s'envasait : Saïd pacha, prédécesseur d'Ismaïl, le fit curer, approfondir, et y maintint l'eau toujours courante au moyen de travaux grandioses. Il termina le chemin de fer d'Alexandrie au Caire, et commença l'exécution de ce réseau de voies ferrées dont les mailles, se resserrant toujours, couvrent le Delta, rattachent le grand port de la Méditerranée au port de Suez, et relient les villes les plus importantes du Delta les unes aux autres.

Saïd pacha résidait de préférence dans Alexandrie : d'abord amiral de la flotte égyptienne, il avait contracté pour cette ville un goût tout particulier. Retiré dans son château et ses

jardins de Gabari, aujourd'hui tombés en ruines, à l'extrémité occidentale de la ville, sur l'emplacement de l'antique Nécropole, à l'endroit même où maintenant on fait courir des chevaux à l'européenne, cet original dépensier, mais non sans talents, surveillait les exercices de ses troupes. On voit encore les traces du plancher en fer qu'il fit construire pour pouvoir surveiller, sans être incommodé par la poussière, la parade des soldats, et par parenthèse, les malheureux, forcés à marcher avec leurs bottes vernies d'ordonnance sur cette surface de métal chauffée par le soleil, devaient souffrir terriblement. Il relia Alexandrie et le palais d'été qu'il avait à Marioût par un chemin de fer destiné à transporter tous les objets nécessaires aux troupes qui campaient sous ses yeux en cet endroit : ce railway, long de cinq milles, passait à travers un désert et n'avait point d'autre utilité. Ces folies, et bien d'autres semblables, n'empêchaient pas ce capricieux et ce prodigue, que son précepteur Kœnig bey avait mis au courant de tout ce que la civilisation et la culture européennes ont produit de remarquable et d'élevé, d'être accessible aux grandes idées. L'histoire n'oubliera pas qu'il accueillit avec faveur les plans de M. de Lesseps, quand celui-ci lui proposa de percer l'isthme de Suez et de mettre la mer Rouge en communication avec la Méditerranée, et qu'il assura au génie et à la persévérance de notre compatriote les moyens de réaliser son idée. Il ne lui fut pas donné de vivre jusqu'à l'accomplissement de cette entreprise, qui devait avoir sur le développement du commerce d'Alexandrie l'effet le plus considérable. En janvier 1863, il mourut au milieu d'atroces souffrances, et ses restes mortels allèrent reposer dans une des petites mosquées d'Alexandrie. Seulement, quelques fidèles visitent encore le mausolée isolé de cet illustre mort. Ses parents les plus proches, selon la malheureuse loi de succession qui prévalait alors et qu'on a rejetée, n'avaient aucun droit à la dignité vice-royale. Il eut pour successeur le petit-fils de Mohammed Ali, Ismaïl, fils d'Ismaïl pacha, le glorieux vainqueur de Nézib.

Ismaïl, depuis 1867, khédive ou vice-roi d'Égypte, n'a pas moins fait pour Alexandrie que ses prédécesseurs. Comme chacun sait, c'est lui qui a terminé le percement de l'isthme de Suez. Les fêtes brillantes célébrées à l'occasion de l'ouverture du canal, attirèrent l'attention de l'univers sur l'accomplissement d'une entreprise qui est un bien, non pas pour un seul peuple, mais pour toutes les nations commerçantes de la terre. Dès que les premiers bâtiments eurent franchi le canal, de nouvelles compagnies de transports maritimes naquirent : aujourd'hui, des lignes de bateaux à vapeur autrichiens et italiens, anglais et français, russes et turcs, entretiennent avec Alexandrie un commerce régulier. Le chiffre de navires qui entrent dans le vieil Eunostos s'élève d'année en année : et les travaux entrepris dans ces derniers temps feront de l'antique havre hellénique un des premiers ports, non seulement de la Méditerranée, mais du monde entier.

Au sud-ouest de la ville, près du Meks, s'étendent les chantiers dans lesquels des entrepreneurs fabriquent en quantité incalculable des blocs de pierre artificielle, tandis que les ouvriers extraient la pierre naturelle des carrières creusées dans les rochers de la falaise. Le brise-lames, qui aboutit en face de la pointe ouest de l'île de Pharos, et se dirige à angle obtus vers le Meks, sur une longueur de trois kilomètres et plus, est une construction dont la grandeur n'est dépassée que par un petit nombre d'œuvres du temps des Pharaons : plusieurs millions de quintaux de pierre naturelle et artificielle y ont été engloutis. Un second môle, long d'environ un kilomètre, relié à l'ancienne gare, et une ligne de quais, nouvellement bâtis à l'ouest de l'ancien Heptastade, donnent au port une extension et une sécurité telles qu'il n'en eut jamais peut-être, même sous les Ptolémées.

On a souvent parlé en Europe des sommes immenses que le gouvernement égyptien a dépensées dans les dix dernières années avec l'insouciance et l'ostentation orientales; on a rarement songé aux millions et aux millions qu'ont exigé ces grandes entreprises. De même que les plantations de chênes, elles ne profiteront entièrement qu'aux générations futures;



MOSQUÉE SAID PACHA.

mais, dès à présent, elles assurent à Alexandrie plus de prospérité qu'à aucune autre ville du pays.

C'est là, en effet, qu'un port défendu contre le mauvais temps par des jetées puissantes, et contre les ennemis du dehors par des fortifications solides, invite à s'y rendre les navires de toutes les nations; c'est là, aussi, qu'aboutissent les chemins de fer qui relient directement la ville au Caire, à Suez, à Rosette, et les télégraphes qui la rattachent aux grandes parties du globe et même à l'intérieur de l'Afrique. Un système bien établi de conduites fournit l'eau aux maisons des particuliers, des tuyaux à gaz dont les ramifications s'étendent

fort loin pénètrent jusque dans les rues les plus lointaines et assurent l'éclairage de nuit. Seules, les ruelles étroites du quartier arabe restent closes à cette lumière européenne dont l'importation remplit d'abord d'effroi les enfants du pays et servit longtemps de thème aux conversations. Les principales voies de communication sont pavées et pourvues de trottoirs. L'amour pour les plantations, que le khédive Ismaïl semble avoir hérité de son grand-père Mohammed Ali, a été fort utile à Alexandrie, et un conseil de santé spécial veille avec sollicitude à l'état sanitaire de la ville renaissante.



COMMENT CELA FINIRA-T-IL ?

La charité, propre non seulement au christianisme, mais à l'islamisme, a présidé à la construction de différents hôpitaux. Même dans les hospices égyptiens, on voit régner cet esprit d'ordre sévère nouvellement importé d'Occident, et qui décuple la valeur du don des personnes charitables. Des médecins de chaque confession sont à l'œuvre, et, en parcourant la ville on voit, à côté du croissant des mosquées, la croix chrétienne s'élever sur plus d'une église et d'une chapelle. Coptes et Grecs des deux confessions, catholiques romains, protestants, communautés anglicanes et presbytériennes, tous ont ici leurs temples, et les juifs accomplissent, dans de magnifiques synagogues, les cérémonies de leur culte, sans en être empêchés par les musulmans, dont pourtant les mosquées n'offrent pas grand'chose de remarquable.

C'est pour les successeurs de Mohammed Ali un vrai titre de gloire, non seulement de n'avoir jamais entravé les émigrants de foi différente dans l'exercice de leur culte, mais d'avoir favorisé l'érection de leurs églises par des dons de terrain. Mohammed-Ali fit cadeau aux catholiques romains de lots d'une étendue considérable. La petite église protestante construite, près de la rive du « Nouveau Port, » sur le sol de l'ancien Bruchion, et dans laquelle un pasteur allemand prêche devant une congrégation allemande, s'élève sur un emplacement que Saïd pacha céda aux évangélistes. Pour les protestants étrangers à l'Allemagne et qui n'appartiennent à aucune des sectes anglaises, on y prêche aussi en français. Le temple hospitalier fut consacré en 1866, le jour anniversaire de la naissance de l'empereur Guillaume, qui avait libéralement contribué, ainsi que le khédive, à l'érection de l'édifice.



ÉGLISE PROTESTANTE D'ALEXANDRIE.

L'architecte Erbkam, bien connu de tous les amis de l'art égyptien, avait dessiné le plan en style roman. M. Lüttke, l'auteur du livre intitulé « le Temps nouveau de l'Égypte, » fut le premier qui y fit entendre la parole de Dieu. Il avait largement contribué au succès



UN JEUNE DESCENDANT DU PROPHÈTE.

de l'œuvre, et il en a parlé avec un juste orgueil. « L'élégance de ce petit édifice et la si-
« tuation qu'il occupe près de la rive où le vieux port arrondit pour ainsi dire et gonfle
« son sein, en vue de la mer bleue qui s'ouvre largement devant lui, produisent une impres-
« sion charmante et salutaire. Plus d'un visiteur étranger, et naguère encore le prince impé-



SARRAF OU CHANGEUR.

« rial d'Allemagne, lors de la visite qu'il fit en 1869, a ressenti cette impression et l'a exprimée
« en paroles vivantes. »

On le voit, les peuples de toute foi ont trouvé une patrie dans Alexandrie; ils s'y coudoient et s'y meuvent en liberté, dans le domaine de la vie matérielle comme dans le domaine de la vie religieuse, et la vie matérielle a malheureusement détourné à son profit la meilleure part des énergies de la colonie européenne et de la population indigène. Vivre pour une idée, lutter pour conquérir les biens de l'esprit, cultiver l'art et la science qui ennoblissaient l'antique Alexandrie, ce sont là des sentiments qui n'ont point présidé à la

renaissance de la cité cosmopolite, et pourtant ce qui se passe dans la ville nouvelle nous charme en maint endroit et reproduit, comme en un miroir, certains traits de la ville ancienne. De même qu'autrefois elle sut rester grecque au milieu des barbares, de même aujourd'hui elle n'a pris que fort peu ce cachet musulman qui frappe les yeux partout ailleurs dans la vallée du Nil. De nos jours, comme il y a deux mille ans, l'immigration d'Européens aventureux, surtout de Grecs et d'Italiens, a transformé une localité égyptienne insignifiante en une cité cosmopolite, où l'élément national est dépassé de beaucoup par les éléments étrangers. Aujourd'hui, comme alors, on peut dire que la population d'Alexandrie est un alliage hardi, frappé au coin des nations méridionales de l'Europe. Le mot d'Hadrien à Servien, « ils ne connaissent tous qu'un seul dieu (Mammon), » ne peut que trop bien s'appliquer à la majorité des commerçants établis ici; car ils cherchent à ramasser rapidement par un heureux coup de spéculation hasardeuse, ces grosses fortunes, but de leurs efforts, beaucoup plus souvent qu'à s'enrichir par un travail calme et patient.



CIMETIÈRE ARABE.

Certes, il ne manque pas d'hommes hautement recommandables parmi ces commerçants, Anglais et Français, Allemands et Suisses, Hellènes et Levantins; mais si l'on s'aventure dans les bouges de la colonie grecque et dans ses nombreuses maisons de jeux, on rencontrera, dans ces enfers, une lie de population, corrompue, pourrie, effrénée, telle qu'on en trouverait à peine de semblable dans quelques grandes villes.

La communauté juive joue un grand rôle dans la nouvelle Alexandrie, comme jadis dans l'ancienne. Elle compte parmi ses membres des hommes extraordinairement riches, et une grande partie des affaires passe par ses mains. Il suffit pour s'en convaincre de lire le nom des principales maisons de commerce, et de jeter un regard sur les différents changeurs (*sarrâf*) qui, accroupis au coin des rues, derrière leurs tables, offrent leurs services à tous venants.



A LA FENÊTRE DU HAREM.

Pour apprendre à connaître la vie de l'Orient, il ne faut donc pas compter sur cette métropole du commerce international; on n'a qu'à boucler vite sa valise, et s'en aller au sud, dans la direction de la belle ville des califes. L'Arabe est relégué dans les quartiers les plus éloignés et les plus pauvres d'Alexandrie, et les cimetières dans lesquels reposent ses morts sont presque plus nombreux que les quartiers qu'il habite. Les Turcs eux aussi

ne comptent pas pour grand'chose. Beaucoup d'entre eux habitent l'île de Pharos. Leurs maisons, d'apparence modeste, mais souvent fort hospitalières, sont dominées par le majestueux palais du khédive, construit sur le cap des Figuiers (Râs-et-Tîn) par Mohammed-Ali, et restauré par Ismaïl pacha. C'est une imitation du sérail de Constantinople, mais cet édifice, baigné par la mer, n'a point de style et rappellerait à peine l'Orient, si, près de lui, ne s'élevait le harem avec ses jardins. L'Européen curieux ne peut guère espérer surprendre le regard d'un bel œil à moitié caché par le voile et le treillis des fenêtres; mais il rencontrera peut-être un de ces eunuques qu'on emploie à garder les femmes dans toutes les riches



LE PALAIS DU KHÉDIVE.

maisons égyptiennes, et auxquels revenaient jadis, dans tous les empires orientaux, les plus hautes charges de l'État.

Les musulmans qui, sous les premiers califes, accordaient aux femmes une place très honorable dans la société, ne furent pas les premiers à se servir d'eunuques : cet usage abominable leur vint de Byzance, qui l'emprunta à l'Orient, et le rendit à l'Orient avec usure. Depuis longtemps, les eunuques ont été exclus des rangs des serviteurs de l'État. Ils appartiennent tous aux races noires du haut Nil et sont d'apparence repoussante et endormie; ils n'en sont pas moins remarquables par leur habileté et leur énergie, et conduisent d'ordinaire la maison à laquelle ils appartiennent. Autant il est rare d'en voir ici, autant il est fréquent d'en rencontrer au Caire.

Si, une fois par hasard, on arrive à se croire réellement en Orient, ce qu'on voit quelques pas plus loin vous rejette aussitôt en Europe. Le temps n'est pas loin où, dans Alexandrie, la

vie occidentale aura effacé jusqu'à la dernière trace de la vie orientale. Deux choses seulement lui conserveront son aspect d'Orient : l'une, empruntée au règne végétal, le palmier; l'autre, au règne animal, le chameau, et cela même lorsque aura disparu le dernier minaret de la dernière mosquée.

On ne peut se souvenir de l'Égypte sans penser à ses palmes, ces nobles arbres aux troncs élancés et filamenteux qui se dressent comme des colonnes, et dont la couronne s'épanouit en répandant l'ombre comme un toit protecteur, et sans se rappeler ces belles filles de l'Orient qui parent la terre fertile et rompent agréablement l'uniformité du désert. Il est si



EUNUQUE.

doux de se reposer à leur ombre! leur tête s'agite au moindre vent; à leurs pieds, dans les endroits où elles se groupent pour former un bois, la lumière joue avec l'ombre et modifie éternellement ses effets. Partout où l'Islam a pénétré, cet arbre l'a suivi; aussi le Prophète même a-t-il dit : « Honorez la palme! c'est pour vous comme une tante maternelle, et du « sol pierreux du désert elle fait jaillir pour vous une source abondante de subsistance. »

Les dévots la vénèrent comme un don que Dieu, dans sa miséricorde, a réservé aux pays occupés par les fidèles : blesser volontairement un palmier serait une faute capitale.

Il n'y a dans l'Orient aucun présent du ciel plus utile que le chameau et la palme. La valeur incomparable que les Orientaux attachent à ces deux créatures, est d'ailleurs bien prouvée par ce proverbe qu'un de leurs poètes a rendu en « paroles ailées : »

La palme est le chameau, et le chameau la palme du désert!



LA PERLE DU HAREM.



PALMIERS.

Chaque partie de ce bel arbre, de la racine au sommet, sert à quelque usage : dans certains pays d'Orient, le tronc fournit le seul bois de construction qu'on ait; avec l'écorce, on fabrique des nattes et des cordes; avec les pousses, des toits, des lits, des chaises, des cages, des corbeilles; chacun sait quelle quantité de nourriture fortifiante prodiguent à l'automne les régimes épais qui se pressent sous sa couronne de feuilles. Aussi prend-on grand soin de ces arbres précieux, mâles et femelles. Les anciens Égyptiens donnaient déjà aux uns le nom de *pères-palmiers* et aux autres le nom de *mères-palmes*. Ils s'entendaient à aider la nature, et à saupoudrer de pollen fécondant les fleurs femelles.

Comme le Suisse, à l'étranger, a la nostalgie de ses montagnes, de même l'Arabe regrette ses palmes. Le premier Ommiade qui régna sur l'Espagne ne put vivre dans sa nouvelle patrie



RÉCOLTE DES DATTES.

sans son arbre favori. Il fit venir de Syrie un jeune palmier, qu'il planta dans le jardin de sa maison de campagne Rouhzafa, près de Cordoue, et qu'il soigna lui-même. Il a rendu en beaux vers le désir qu'il avait de revoir les palmes de son pays natal :

Et toi aussi, palmier, tu es étranger
Comme moi en ce pays ;
Tu es étranger ici dans l'Occident,
Loin du sol de ta patrie ;

Pleure donc! Mais, pauvre muet qu'il est,
Comment pourrait-il pleurer?
Non, il ne connaît aucune souffrance,
Aucune peine égale à la mienne!

Mais s'il avait le sentiment,
Ah! comme il pleurerait, comme il regretterait
Les bois de palmes de l'Orient,
Et les flots de l'Euphrate!

Il n'y pense pas, et moi-même
J'oublie presque mon amour, —
Depuis que ma haine contre le fils d'Abbas
M'a chassé de ma patrie !

Cet arbre, si poétiquement chanté, devint la souche de mille palmiers qui, aujourd'hui encore, s'agitent doucement dans le sud de l'Espagne, quand un souffle vient caresser leur couronne.

Nous avons autant de peine, nous autres modernes, à nous figurer l'Égypte sans chameaux, qu'à nous la figurer sans palmiers, et pourtant le patient *vaisseau du désert* n'a été naturalisé qu'assez tard sur les bords du Nil. On ne l'employait pas aux temps pharaoniques, bien qu'il soit mentionné déjà sur les monuments anciens, et que les conquérants de l'Asie occidentale aient dû le rencontrer souvent dans leurs campagnes. Même dans le reste de l'Afrique septentrionale et dans le Sahara, que nous ne pouvons plus nous représenter sans chameaux, il ne fut introduit communément que dans les temps postérieurs à la naissance du Christ. Barth a montré que les marchands phéniciens de Carthage, dont les caravanes traversaient le désert en mainte direction, n'employaient pas l'animal à bosses.

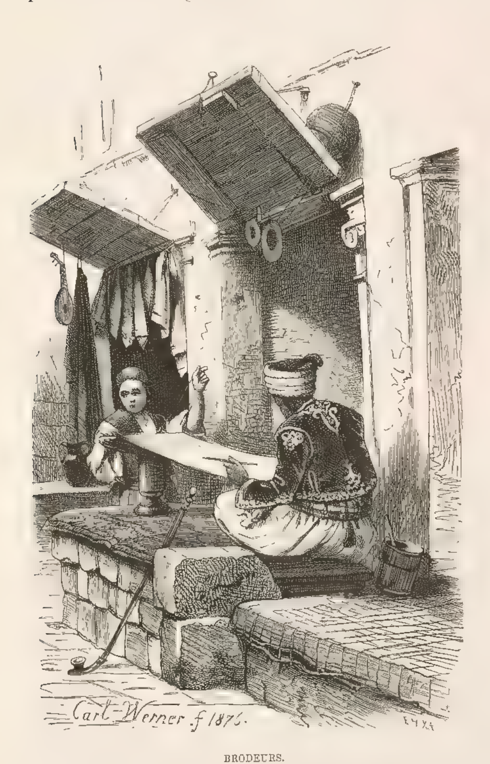
Il vint par milliers au bord du Nil avec les armées arabes et les suivit dans leurs expéditions contre l'Occident. L'histoire des temps modernes montre avec quelle rapidité il se naturalise dans les contrées qui réunissent les conditions nécessaires à son existence. Après la guerre de Crimée, des Tartares émigrèrent avec leurs chameaux dans la Dobroutcha, où cet animal avait été inconnu jusqu'alors : il s'y acclimata en peu de temps, et M. de Kremer a vu, à Galatz, des charrettes tartares, attelées de chameaux, traverser le Danube sur la glace.

En Égypte, l'animal à bosses porte tous les fardeaux, traîne la charrue, tourne la roue hydraulique, chasse avec le Bédouin et chemine avec le pèlerin à travers le désert, donne à son



TONTE DES CHAMEAUX.

possesseur son lait et sa laine flexible dont on fait des étoffes grossières et fines. Nous rencontrerons souvent le chameau dans nos courses, et nous raconterons à son sujet plus d'une histoire; bornons-nous pour le moment à mentionner que, même à Alexandrie, on l'utilise de toute manière. Près de Ramlèh, à l'est de la ville, où s'élève un palais d'été appartenant au khédive, et où les Alexandrins vont, pendant les mois chauds, respirer l'air frais de la mer, des tribus de Bédouins campent et tondent régulièrement les chameaux, pour en vendre la laine précieuse aux négociants et aux tisserands du voisinage, qui, de toutes leurs industries d'autrefois, n'en ont conservé qu'une seule, l'art de fabriquer avec des fils fins de riches broderies. Au temps des califes, leur habileté avait atteint un degré merveilleux. Alors les princes européens tiraient de l'Orient les pièces les plus riches de leur habillement. Le manteau que le César romain germanique revêtait au jour du couronnement, et qui est aujourd'hui conservé à Vienne dans le trésor, avait été fabriqué par des mains arabes : et les ouvriers n'ont pas oublié d'y broder le tirâz, cet ensemble d'arabesques dont les replis artistiques mettent en relief le nom et le titre du haut personnage qui avait commandé le travail. Venise et Gênes tiraient d'Alexandrie leurs étoffes de soie. Tous les fils d'or qu'employait l'Europe, au temps de ces chevaliers qui aimaient les vêtements de cérémonie richement brodés, venaient de l'Orient, où on les préparait, comme on le sait maintenant, avec des boyaux de bête découpés en longues lanières minces. L'île de Chypre était le marché de cette denrée, dont Alexandrie employait de fortes quantités pour ses broderies. Nous ne savons pas si Saïd pacha, prédécesseur du khédive, fit fabriquer ici sa grande tente d'apparat; elle est en satin noir richement brodé, et si vaste que plusieurs centaines d'hôtes y pouvaient trouver place. La broderie et le tissage sont encore aujourd'hui les plus parfaits des arts orientaux, et sont pratiqués par les hommes aussi bien que par les femmes. Une des fleurs les plus délicates de l'anthologie arabe est consacrée à une jeune tisserande. En voici les derniers vers :



BRODEURS.

Les fils tremblent, tandis qu'elle
Pousse le léger fuseau,
Comme le cœur du poète, quand
Il écrit des vers d'amour.

Souvent, lorsqu'elle tient sur le métier
Le tissu frémissant,
Je la compare au destin, qui
Joue avec nos cœurs.

Souvent aussi quand, dans le cercle des fils,
Je la vois à l'œuvre,
Elle m'a rappelé un chevreuil
Pris dans les rets des chasseurs.

Aujourd'hui encore la filature orientale est tenue en grande estime. Elle a pourtant perdu beaucoup, de même que l'art du brodeur; cependant ils ne périront pas tant que les Arabes conserveront leur goût pour les vêtements riches et les tapis moelleux, et que les femmes aimeront à revêtir leurs petits pieds de pantoufles sur lesquelles brille, à côté de l'or, la lueur d'une perle et l'éclair d'une pierre précieuse.

Nous voici à la porte du mystère oriental : ce n'est pas dans Alexandrie à demi européenne que cette porte s'ouvrira pour nous. En avant donc vers le sud, à travers le Delta, cet éventail de verdure à la poignée duquel, selon l'expression du poète, luit, comme un diamant précieux, le Caire.





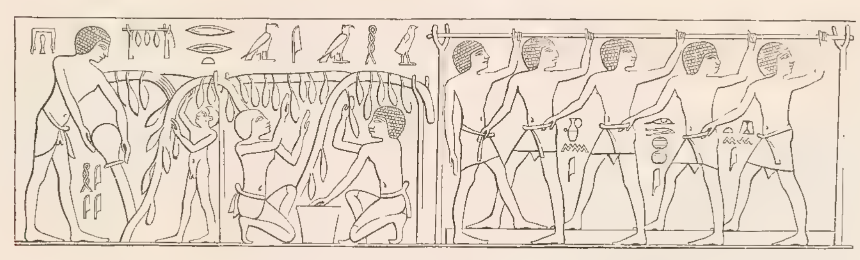
# A TRAVERS LE DELTA.

DÉJA le signal retentit : un coup de sifflet, et nous voilà emportés vers le sud par la voie ferrée. Les maisons et les villas que nous laissons sur la droite, les coussins en maroquin sur lesquels nous avons pris place, l'apparence des billets de place, les longs fils de métal qui courent de chaque côté, rapprochant la pensée des hommes de même que les rails rapprochent leurs habitations, la forme des locomotives et des voitures, comme tout cela est profondément européen! Oui, et les machines sont chauffées au charbon, avec le charbon noir auquel nous sommes accoutumés, non pas avec des fragments de momie, comme récemment encore un voyageur américain le contait à ses lecteurs! Pourtant, nous sommes en Orient! Ici, se bercent des palmiers; là, s'élèvent des minarets ornés du croissant; la poussière, qui ne pénètre que trop abondamment par la fenêtre ouverte, est la poussière authentique et non contrefaite du désert. Le tarbouche et la tête noire du conducteur, qui se montre maintenant, n'appartiennent pas à un européen; les billets portent des lettres et des chiffres arabes à côté des lettres et des chiffres français. Les traverses qui supportent les rails ont un aspect particulier : la vallée du Nil est si peu boisée qu'on les a faites en fonte de fer, non pas en chêne, comme chez nous.

A gauche, on aperçoit les voiles des bateaux qui naviguent sur le canal Mahmoudiyèh; à droite, l'ancien lac Maréotis étend ses eaux. Autrefois, au temps de cette Alexandrie ancienne que nous avons essayé de faire connaître au lecteur, ses ports profonds et

bien abrités renfermaient des milliers de vaisseaux, et sur ses rives s'alignaient maison de campagne après maison de campagne, vignoble après vignoble.

« Voici le vin de Thasos, voici le vin blanc de Maréa, » chante Virgile. Strabon dit, à l'éloge de ce vin, qu'il portait bien le grand âge; Athénée, qui en avait bu à plus d'une table dans Alexandrie même, vante sa teinte lumineuse, son bouquet délicieux, sa légèreté, son innocuité, et assure qu'il ne montait pas à la tête. Horace, lui aussi, célèbre le jus de la grappe maréotique. Comme la plupart des bons crus égyptiens, le maréotique venait sur les berges que n'atteignait pas l'inondation et que ne recouvrait pas le limon gras du Nil.



LA CUEILLETTE DES RAISINS DANS L'ÉGYPTE PHARAONIQUE.
TIRÉ D'UN TOMBEAU A SAKKARAH.

On rencontre déjà, dans les plus vieux hypogées, des scènes qui nous montrent ce qu'était chez les Égyptiens la culture de la vigne : en voici une que nous donnons comme spécimen, sans préjudice de celles que nous rencontrerons plus tard. Quelques vignerons sont occupés à cueillir la grappe sur les espaliers, tandis que d'autres foulent et font couler le moût. Au-dessus de leur tête, une légende : « Cueillette du raisin. » Le possesseur du vignoble avait nom Ptahhotep, et vivait, il y a bien six mille ans, sous les rois constructeurs de pyramides. De nos jours on ne fabrique plus de vin le long du lac Maréotis, mais on trouve encore en plus d'un endroit de la rive des débris de murailles que les Arabes, par tradition, continuent à appeler « des pressoirs. » Dans le reste du Delta la grappe mûrit parfaitement, bien qu'on ne cultive pas la vigne sur des échalas, mais en espalier, comme au temps des Pharaons. L'Islâm, qui défend l'usage du vin, n'admet pas qu'on prépare le jus de la vigne; aussi l'art de la cultiver a disparu, et le raisin n'est plus jamais pressé, bien que les grappes délicieuses qui mûrissent en juin et juillet, et qu'on vend au marché avec les autres fruits, soient peut-être propres à fournir de bon vin.

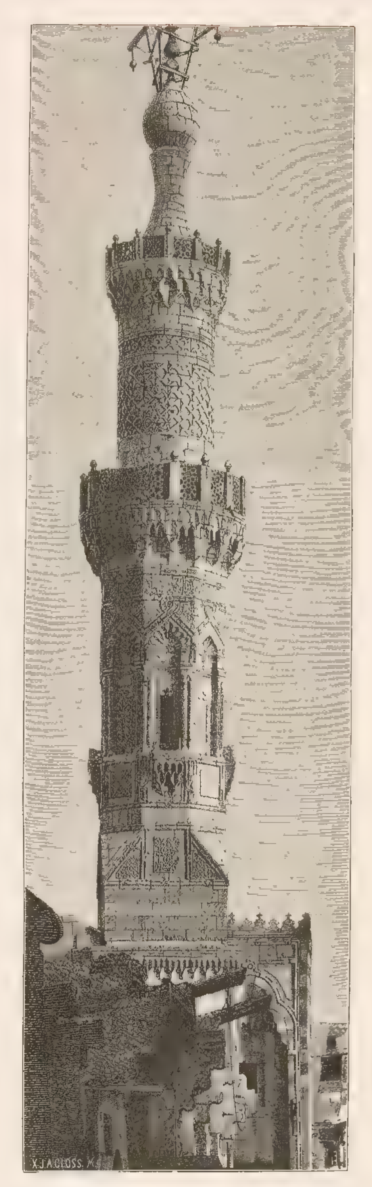
Nous passons outre. Une large nappe d'eau étincelante apparaît sur notre gauche : c'est le lac d'Aboukir. Son nom lui vient d'un village de pêcheurs, construit sur une pointe à l'ouest d'Alexandrie et misérable s'il en fut, mais célèbre comme peu d'endroits le sont ici-bas : n'est-ce pas en face d'Aboukir qu'a été livrée l'une des plus importantes batailles navales de notre siècle, celle où le brave Nelson anéantit, le 1er août 1798, la flotte de la république française commandée par le vaillant mais infortuné Brueys?

Ce n'est pas ici l'occasion de placer sous les yeux du lecteur les vicissitudes de la guerre mémorable que se firent en Égypte la France et l'Angleterre. Le moyen pourtant, en vue des lacs d'Aboukir, de ne pas rappeler ces combats dans lesquels vainqueurs et vaincus cueillirent tant de lauriers et la mort gagna si riche moisson, sur mer d'abord, puis, en 1801, sur terre

lors du siège d'Alexandrie par les Anglais. Cent cinquante bourgs et villages furent balayés de la face du monde, de même qu'on efface d'un coup d'éponge une phrase écrite sur un tableau, quand, non loin d'Aboukir, l'armée britannique rompit la bande de terre qui protégeait le sol cultivé, et se servit de l'eau salée comme d'un allié redoutable, pour envahir le territoire désormais sans défense.

Les lacs ont disparu. La campagne des deux côtés du chemin de fer devient de plus en plus verte. Damanhour est la première ville où l'on s'arrête pour renouveler l'eau de la machine. C'est la vieille *Ville d'Horus*, la Petite Apollinopolis des Grecs, où réside aujourd'hui le préfet (*Moudîr*) d'une grande et fertile province. Des maisons grises d'une étendue imposante se groupent derrière la gare, sur la croupe d'une colline de moyenne hauteur, des minarets montent sveltes vers le ciel, ici comme partout ailleurs; voisines immédiates de la voie ferrée, reluisent les dalles blanches du cimetière arabe. La veuve assise sur le tombeau de son mari regarde vaguement dans l'espace, sans souci du train qui passe à grand bruit auprès d'elle.

Peu s'en est fallu que les morts de Damanhoûr n'eussent pour compagnon rien moins que le général Bonaparte lui-même. Arraché heureusement au danger de mort dont le menaçait un parti de cavaliers égyptiens, et Desaix lui reprochant son imprudence, comme s'il eût eu le don de prophétie, il fit cette réponse que vinrent étrangement confirmer les événements postérieurs : « Il n'est pas écrit là haut que je doive « tomber entre les mains des mamelouks. — Prisonnier des Anglais, à la bonne heure! » Les traces du passage d'un grand homme donnent de l'importance aux localités les plus insignifiantes : nous rencontrerons souvent encore celle que laissèrent aux bords du Nil Bonaparte et ses compagnons d'aventure.



MINARET DE LA MOSQUÉE OUERDANI, AU CAIRE.

Maintenant que le chemin de fer nous promène à travers les plaines bien entretenues du Delta, nous avons peine à comprendre que l'armée française ait trouvé Damanhoûr entourée de solitudes arides. Il est vrai que le pays à travers lequel nous courons est d'aspect uniforme; mais la vue toujours et toujours la même qu'on a de Damanhoûr au Caire sur chacun des côtés de la voie, témoigne à la fois,

et de la fertilité extraordinaire dont jouit le sol noir du Delta, et de l'activité des habitants. Les prairies verdoyantes se déploient sans mesure et sans limites, les bourgs semblent de loin autant de monticules ou de fourmilières, ceints de palmes vertes et souvent adossés à des monceaux de décombres, débris des villes du temps jadis. Sur les hautes chaussées qui dominent la campagne, s'espacent de longues files de chameaux et d'ânes avec leurs conducteurs; des buffles noirs descendent à l'eau pour boire, et des volées d'oiseaux grands et petits, plus nombreuses qu'en Europe, peuplent les airs. Des bœufs paissent, des hommes à moitié nus et des femmes en longue robe bleue travaillent dans un champ de coton : les images insolites se pressent et s'entassent à mesure que nous les passons dans notre course, chacune



VEUVE AU TOMBEAU DE SON MARI.

d'elles se fond dans l'autre et cependant... Qu'est-ce? voici des voiles gonflées au vent, voici la nappe éclatante d'un large fleuve! C'est le *Nil!* Non pas le Nil entier, sans partage, mais un des deux bras principaux qui conduisent aujourd'hui ses eaux à la mer.

Le train s'engage avec un bruit de tonnerre sur un pont de fer; « Kafr-ez-Zaiyât » est là, contre les bâtiments blanchis de la station, et nous quittons notre voiture. La fête de Tantah, à laquelle nous comptons assister, commence vendredi prochain, et, ne fût-ce que pour rêver au passé glorieux sur l'emplacement des cités jadis célèbres, il vaut vraiment la peine de voir de près le grenier du vieux monde, ce Delta où s'approvisionnaient les flottes dans l'arrivée desquelles un retard pouvait affamer Rome et Byzance.

On a vite fait de louer un bateau; vent et courant nous emmènent rapidement sur la branche de Rosette, bien avant dans l'intérieur du Delta propre, dont le sol est vraiment un don du Nil,

comme l'a dit avec raison le père de l'histoire. Pendant une longue succession de milliers d'années, l'homme a su profiter de ce présent, mais de façon variable et en proportion des besoins de chaque époque. Il y eut un temps où les filets d'eau qui coulent ici se frayaient un cours à travers des marais, des barrages de plantes aquatiques, des fouillis de branches et des lacis de fleurs. Des îlots et des langues de terre s'élevaient seuls au-dessus de l'eau, une végétation violente et désordonnée, que nous trouvons représentée dans les tombeaux les plus anciens, formait mille fourrés, mille taillis, sous lesquels, comme à l'abri de remparts et de murs, des hippopotames, des crocodiles, des reptiles et des animaux de toute sorte vivaient protégés contre toute attaque.

Au sud, des peuples venus jusque sur les bords du Nil à travers l'Arabie et le détroit de Bal-el-Mandeb, au nord, les colons sémitiques prirent possession du pays. Les forêts furent



UNE CHAUSSÉE DANS LE DELTA, AU TEMPS DE L'INONDATION.

éclaircies, les cours d'eau rendus accessibles aux bateaux et à la rame, les animaux sauvages chassés sans relâche. Comme on tirait bon parti des parties élevées du terrain, on arracha le sol aux marais, morceau par morceau, et on força les eaux à suivre un cours déterminé et à se prêter aux fins du cultivateur. On assigna au fleuve des lits nouveaux, si bien qu'au temps des Pharaons, il se jetait à la mer par sept embouchures. Sur ses bras s'élevèrent bientôt des villes florissantes, et, dans vingt-quatre nomes ou circonscriptions, autant de Sat ou nomarques veillèrent au bien-être des cantons qu'on leur avait confiés. Cette division du Delta dura jusque sous les Romains; les médailles grandes et petites nous apprennent qu'au moins entre Trajan et Domitien, chaque nome avait le droit de frapper monnaie pour son propre compte. Un âpre esprit d'indépendance divisait, comme nous verrons, ces provinces, excité encore par cette circonstance que chacune d'elles avait un cycle de divinités locales auquel elle adressait ses prières, et des animaux sacrés qu'elle adorait et dont on nourrissait des individus choisis dans les temples. Leurs images étaient promenées en procession et furent plus tard empreintes sur les



FOURRÉ DE PLANTES AQUATIQUES,
D'APRÈS UN TOMBEAU DE BENI HASSAN.

monnaies en guise d'armoiries. Les pièces de Mendès, la ville du bélier sacré, portaient la figure d'un bouc; celles de Léontopolis, le nome du lion, la figure du roi des animaux, que le dieu Hor avait revêtue pour triompher des ennemis de son père Osiris, dans le voisinage de Sal, la ville des Lions.

Le bras de Rosette, dont nous suivons le replis, répond à l'antique embouchure Bolbitine. Sur ces rives, comme sur celles de tous les cours d'eau du Delta, on cultivait avec soin le papyrus, et à sa surface s'étalaient les fleurs du lotus, ornement de ses eaux et plante nourricière, dont les pauvres mangeaient la graine aussi fréquemment que la moelle du papyrus. Ce dernier a presque entièrement disparu non seulement du Delta, mais de toute l'Égypte : il s'est retiré dans le Sud, sur le Nil blanc et le Nil bleu, où il croît en abondance. Les crocodiles et les hippopotames, qui se montraient encore dans le Delta sous la domination arabe, ont suivi le papyrus, bien qu'on signale encore quelques crocodiles isolés dans la haute Égypte. Même la fleur de lotus, qui, de toutes les plantes aquatiques, était autrefois celle qui frappait le plus les regards, que le jeune Hor avait choisie pour sortir vivant de son calice, et dont la forme charmante a servi mille fois de modèle aux artistes d'époque pharaonique, est devenue relativement rare. Cependant on trouve encore un grand nombre de lotus blancs et de lotus bleus sur les canaux qui avoisinent Rosette, et Rohrbach a encore vu les indigènes manger les graines de son fruit, semblables aux graines du pavot.

Sous les Byzantins, le Delta ne fut plus qu'imparfaitement cultivé. Les califes et les gouverneurs qu'ils déléguaient relevèrent la culture, grâce à une intelligente répartition des eaux; plus d'une construction, isolée dans des localités retirées où rarement Européen met le pied, témoigne de la vie et de l'activité qui régnaient même là, à l'époque brillante de l'Islam.



MONNAIE DU NOME LÉONTOPOLITE.





MONNAIE DU NOME MENDÉSIEN.



LE PILOTE OMAR.

Après la chute des Fatimites et la mort du grand Saladin (Salâkh-ed-dîn), sous les sultans mamelouks, et plus tard, après l'incorporation de l'Égypte à l'empire ottoman, la rapacité administrative des pachas et des beys turcs diminua de plus en plus la portion cultivée du Delta. Des bancs de vase obstruèrent les embouchures; le débit du fleuve devint plus restreint, et le Nil fut obligé de se chercher des lits nouveaux et plus profonds. La branche Orientale (Pélusiaque) trouva dans la branche Sébennytique et par Damiette un débouché convenable; l'Occidentale (Canopique) dut s'écouler par la Bolbitine, jadis creusée de main d'homme, et forma le bras de Rosette que nous suivons en ce moment. Les rameaux principaux d'autre-



TOMBEAU D'UN SHEÏKH DU TEMPS DES CALIFES.

fois disparurent complètement : certains rameaux secondaires de création nouvelle s'enrichirent de leurs eaux et sont aujourd'hui presque seuls à mener le Nil jusqu'à la mer.

Le réseau des canaux a changé depuis les Romains jusqu'à nous au point d'en être presque méconnaissable, et ce que nous disons du cours des eaux peut s'appliquer aussi à la végétation qui leur doit la vie. De nouvelles plantes ont expulsé, non seulement le papyrus et le lotus, mais, en partie du moins, les anciennes céréales; de nouvelles espèces d'arbres ombragent les routes et les villages. On peut toutefois se consoler de ces pertes en affirmant que tout le pays enlevé à la culture par les mamelouks et les Turcs, a été reconquis par l'administration prévoyante de Mohammed-Ali, de sa famille et du khédive Ismaël. Le mot de Bonaparte, que, sous un bon gouvernement, le Nil empiète sur le désert, tandis que sous un mauvais gouvernement c'est le désert qui empiète sur le Nil, s'est ainsi vérifié. Aujourd'hui, quand on parcourt en octobre la région voisine de Damanhoûr, on est tout étonné de voir, à l'endroit où



SUR LA RIVE DU BRAS DE ROSETTE.

les troupes françaises se plaignaient de mourir de faim dans le désert, des champs de maïs s'étendre à l'infini, et, ensemencés depuis neuf semaines seulement, attendre déjà la moisson dans la pleine maturité de leurs épis dorés.

Un vent du sud favorable gonfle la voile triangulaire de notre modeste bateau. Nous restons accroupis sur le pont, à la mode turque, tandis que champs et prairies, bourgs et villages défilent et fuient devant nous. La curiosité trouve à se rassasier à chaque minute, mais non le sentiment du pittoresque : parfois seulement à un coude du fleuve, les palmiers et les buissons se disposent en groupes gracieux, ou bien les femmes d'un village descendent au fleuve en longue file pour puiser de l'eau. Dans tous les champs, des hommes basanés, des femmes, des enfants sont à l'œuvre, à l'œuvre depuis le lever du soleil jusqu'au moment où ses feux, à l'ouest, embrasent l'horizon comme d'un dernier adieu.

Le monde ne renferme pas de terres plus fertiles que celles que nous parcourons aujourd'hui, il en renferme peu qui mettent à plus rude épreuve l'industrie du cultivateur. Les eaux de l'inondation ne détrempent et ne fument qu'une portion du sol, celle que l'on nomme les terres *râyah;* les terrains hauts (*sharâki*) ont besoin, bon an mal an, d'un arrosage artificiel et, en partie du moins, de fumier. Un fellah maniant le *shadouf* est un spectacle fréquent dans l'Égypte supérieure : ici, on arrose les champs au moyen de roues auxquelles sont fixées des cruches (*sâkiyèh*), ou d'aubes dont les rayons sont creusés en forme de réservoir et qu'on nomme *taboût.* Des buffles ou des chameaux mettent en mouvement ces appareils dont le grincement monotone s'entend de loin : il n'est pas rare que le souffle régulier et puissant et le grondement d'une pompe à vapeur établie sur la rive interrompent le calme de la campagne.

Ici, c'est pour arroser les buissons de cotonniers, couverts en leurs temps de fleurs semblables à celles du rosier sauvage, qu'on tire de l'eau; là, c'est pour abreuver les champs de blé, de lin et d'indigo. « Le père du sommeil » (*abou'n noum*), comme les Arabes appellent le pavot, bariole de ses fleurs éclatantes d'immenses surfaces. C'est plaisir de voir les sphères dorées et les cylindres verdâtres qui jonchent les couches de melons, de citrouilles et de concombres. La plupart des champs donnent deux moissons par an, beaucoup trois, à condition qu'on y pratique certains assolements et qu'on les laisse périodiquement en jachères. Cependant nous approchons d'un bourg qui, bâti juste sur la rive, semble nous inviter au débarquement.

Un torchis de limon du Nil, un toit en branches et en pousses de palmiers sur lesquelles on étend de la terre, voilà la cabane d'un fellah pauvre; les paysans riches habitent des maisons de briques séchées au soleil; les maires de village, assez fréquemment, des bâtisses somptueuses en briques cuites. Aucune fenêtre n'ouvre sur la rue; au-dessus de beaucoup de portes des ornements fort simples, losanges, oves, spirales. Ici on a pris comme motif de décoration des assiettes de faïence aux couleurs vives, là un portrait minutieux et soigné du roi des animaux

plus loin, l'image coloriée du bateau à vapeur ou du chameau qui portait le maître de la maison, lors de son pèlerinage à la Mecque par la mer Rouge et le désert. L'école à laquelle appartiennent toutes ces peintures décoratives est celle dont font partie les écoliers dessinant d'inspiration, et le célèbre « Livre des sauvages ; » nous la retrouverons, même dans la capitale. Des tas d'ordures, recouverts de mauvaises herbes, dans lesquels des chiens poltrons cherchent leur nourriture avec force glapissements, barrent la rue du village ; parfois on rencontre le cadavre en décomposition d'un âne tombé sur place. Un minaret domine huttes et maisons; des sycomores, le plus bel ornement de la localité, étalent leurs couronnes ombreuses, des dattiers élancés se bercent au vent, des acacias couverts de longues grappes de fleurs exhalent un doux parfum, des *sont* épineux, des tamarisques toujours verts ou des caroubiers s'élèvent chargés de leurs gousses, et avec eux, les enfants de l'Inde lointaine, les *lebakhs*, arbres qui depuis quelques dizaines d'années ont trouvé en Égypte une nouvelle patrie.



PEINTURE DÉCORATIVE ARABE.

Si pauvre que soit un bourg de la sorte, on y rencontre rarement la mendicité et la misère, rarement aussi le bien-être campagnard, qu'on serait en droit d'attendre sur ce sol béni. La meilleure partie du pays appartient au khédive, au pacha, au bey ; le fellah n'y travaille qu'en fermier ou en journalier, et les impôts qu'il doit payer, dès qu'il possède du terrain en propre, sont hors de proportion avec ses revenus. Le paysan patient se soumet, comme à une loi de



BOURG DU DELTA.

nature irrésistible, à l'oppression qui pèse sur lui depuis la fondation de l'empire des Pharaons : cette oppression, après avoir atteint son plus haut degré au temps des mamelouks et des beys, le continue encore maintenant, bien que le gouvernement soit plus intelligent et sache, sans compter, consacrer des millions à l'introduction d'améliorations économiques.



ROUE HYDRAULIQUE.

Nous voici arrivés au premier but de notre voyage : nous laissons le bateau et nous nous enfonçons dans l'intérieur des terres. Un bourg, un peu plus loin vers le nord, des collines de décombres, un petit lac; sur le bord de l'eau, des cigognes et une bande de hérons argentés, qui nous laissent approcher jusqu'à la distance de quelques pas, avant de détourner leur cou gracieux, et de s'élever sur leurs ailes, pour s'en aller planer dans la direction du Nil, comme un nuage blanc. Nous sommes au milieu des ruines de Saïs, la brillante résidence des Pharaons, la ville

savante où florissait une école non moins célèbre parmi les Grecs que parmi les Égyptiens. Le bourg, dont la mosquée s'élève auprès des ruines, a conservé le nom orgueilleux de Saïs, sous la forme Sa ou Sa-el-Hager.

Il y a quelques années déjà, j'essayai de reconstruire en esprit Saïs (1), disparue pour jamais de la terre, telle qu'elle était au temps de sa splendeur, et de repeupler ses temples de prêtres et d'animaux sacrés, ses rues d'hommes, ses palais de princes et de nobles. Il est difficile de décrire les sentiments qui agitèrent mon âme quand il me fut donné de fouler aux pieds le sol de cette ville vénérable, de me replonger en rêve dans le sein des jours depuis longtemps écoulés, de relever les ruines et de ressusciter les morts. J'eus beau parcourir et inspecter les champs de décombres, je ne retrouvai aucune salle de ces édifices somptueux, aucune chambre, aucune colonne, seu-



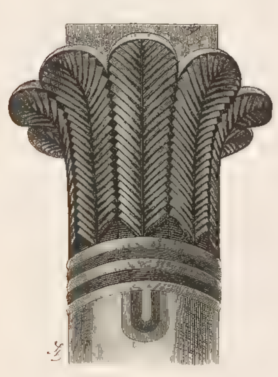
RUINES DE SAÏS.

lement un mur d'enceinte dont les dimensions colossales n'ont rien d'analogue, même en Égypte. Il est formé d'énormes briques crues et entoure les rares débris de cette cité jadis si brillante. Sur quelqu'un de ces tertres se dressaient le château et le palais des Pharaons. L'étang situé au nord, près du mur d'enceinte, est le lac sacré sur lequel, pendant les veilles de la nuit, on donnait, avec des barques somptueuses, une représentation splendide et mystérieuse de l'histoire d'Isis et d'Osiris. Le lac dépendait assurément du temple de Neith, la mère divine, le principe féminin de la vie du monde et de celle de l'homme. Elle était la Nature, dont l'œuvre mystérieuse doit toujours demeurer cachée au fils de la terre. Sa statue portait l'inscription : « Je suis tout, le passé, le présent, l'avenir; nul mortel n'a encore soulevé mon voile. » Ce sont les mots qui ont inspiré à Schiller ses vers à « l'image voilée de Saïs : » le jeune homme qui osa soulever le voile n'a jamais révélé ce qu'il avait aperçu dessous.

(1) Dans *la Fille de Pharaon.*

Sans connaissance et blême
Les prêtres, au lendemain, le trouvèrent
Étendu aux pieds de la statue d'Isis.
Ce qu'il avait vu et ressenti
Sa langue ne l'a jamais fait connaître.

Ici, comme ailleurs, l'image de la déesse ou de l'animal qui lui était consacré, la vache, était placée dans un naos d'une seule pierre. Amasis avait tiré des carrières de la première cataracte, à l'extrême sud de l'Égypte, l'énorme bloc de granit soigneusement taillé et qui devait peser environ 940,000 kilogrammes, puis l'avait consacré à la déesse, dont il se disait le fils, comme l'indique son surnom *Si-nit,* fils de Neith. Ce monolithe géant, les obélisques et les sphinx, les colonnes à chapiteau en forme de palmier et les colosses qui ornaient jadis, comme l'indiquent des témoins dignes de foi, le sanctuaire de la divinité, ont suivi les destinées des palais princiers, des maisons particulières, du tombeau d'Osiris et des rois saïtes. Les fouilles, entreprises dans les terrains de la nécropole par M. Mariette, n'ont mis au jour que peu d'objets remarquables, et le nombre des monuments en pierre trouvés ici et conservés dans les musées d'Europe est des plus restreints. Nous savons cependant, par mille autres documents, que, sous la dynastie saïte, la sculpture égyptienne refleurit de nouveau. C'est donc le cas de remercier spécialement le hasard. Il a fait passer d'ici dans la collection du Vatican une statue qui nous fait assister aux événements les plus importants de la vie de Saïs, pendant les jours qui suivirent la conquête persane. L'inscription nous raconte comment Cambyse, après être entré dans la ville, s'y montra bienveillant envers le sacerdoce, et se fit initier aux mystères de Neith. C'est plus tard seulement que le fils de Cyrus devint ce fou furieux que dépeint l'histoire. Longtemps après lui, les maîtres de l'école de Saïs continuèrent à jouir de la haute considération qu'ils s'étaient acquise dès l'antiquité la plus reculée. L'ouvrage le plus considérable qui nous soit parvenu sur la médecine des Égyptiens avait été composé par eux. Ils avaient parlé à Solon de l'Atlantis, ce continent disparu à l'occident du monde, et ce que Platon nous rapporte de cet entretien nous autorise à admirer la pénétration dont ils avaient fait preuve dans l'observation du ciel. Hérodote alla chercher l'instruction chez eux, et la légende fait sortir de Saïs, Cécrops, le fondateur d'Athènes. Tous les Grecs connaissaient Neith Athênê, et on a remarqué qu'ΑΘΗΝΑ, lu de droite à gauche, donne (Α)ΝΠΘ(Α). Cette déesse, que servaient aussi les peuples libyens, était représentée une navette sur la tête, et les étoffes de lin, les tapis, les tissus précieux de Saïs étaient des plus célèbres dans l'antiquité.



CHAPITEAU EN FORME DE PALMIER.



LA DÉESSE NEITH DE SAÏS.

Jamais la prospérité matérielle de l'Égypte, jamais le nombre de ses villes et de ses habitants n'a été porté aussi haut qu'il le fut sous le règne de cette dynastie saïte, amie des Grecs.



LE MARCHE A DESSOUK.

Mais depuis? Un sentiment d'épouvante glace notre sang, quand nous jetons les yeux sur les plaines désertes et sur les misérables ruines grises qui nous entourent. Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, Saïs est encore citée comme étant le siège d'un évêché. Plus tard nulle mention n'est faite de son existence : quant à son passé, il vivra toujours dans la mémoire des hommes.

Le bateau nous emporte plus loin vers le Nord. Il fait déjà sombre. Nous songeons à cette fête nocturne de la Neith de Saïs, qu'on appelait *la fête des Lampes :* alors, chaque citoyen allumait son flambeau, et une illumination brillante, à laquelle l'Égypte entière prenait part, changeait la nuit en jour. Trois heures de navigation, et nous jetons l'ancre dans le port d'une jolie ville, l'hospitalière Dessouk. Le sommeil ne dure pas longtemps sur les lits durs du bateau, et le soleil d'Égypte est un réveille-matin auquel on résiste difficilement. Des Bédouins, qui se rendaient au marché des chameaux, avaient planté leur tente auprès du débarcadère. Vers l'aube, ils sortirent en plein air pour prier, la face tournée à l'Orient. Le ciel rougit, et quand le disque du soleil, dans son éclat et dans sa force, perça le brouillard du matin, je songeai ici pour la première fois à ces versets sublimes de la Bible, que maint lever de soleil m'a souvent depuis rappelé en Orient :

Le soleil a dressé sa tente au ciel;
Il en sort comme un fiancé
De sa chambre nuptiale,
Et se réjouit, comme un héros puissant,
Dans sa course victorieuse.
Parti de l'extrémité du ciel,
Il s'avance jusqu'à l'autre extrémité,
Et remplit le monde de splendeur!

Il y a en Orient des gens qui se rendent de bonne heure à la prière, personne qui dorme longtemps. On ne peut se dispenser de prier au lever du soleil, car on tient pour malsain de permettre au soleil de briller sur une tête de dormeur, et les heures fraîches du matin sont les heures les plus agréables du jour. Aussi trouvons-nous chaque Arabe prêt à faire l'ablution première du matin, dès qu'il peut distinguer « un fil blanc d'un fil noir. » C'est aujourd'hui, à Dessouk, marché hebdomadaire et marché aux chameaux : devant la mosquée du saint Ibrahim, paysans et Bédouins, en groupes pittoresques, font affaire, bavardent, jouent les uns avec les autres. La coupole majestueuse de la *Gama* (1) vient d'être fraîchement peinte, car bientôt, huit jours après la foire de Tantah, le jour de fête (*molid*) du saint de Dessouk, dont la renommée ne le cède, en Égypte, qu'à celle du saint Séyid el Bédaoui, de Tantah, sera fêtée par la prière et le marché annuel, par des récitations du Coran, enfin par des danses religieuses et des réjouissances publiques.

Rien de plus vraiment oriental que tout ce que nous voyons. Parmi les femmes qui apportent au marché des légumes et de la volaille, ou vont en groupes animés s'approvisionner d'eau pour les besoins de la maison, se glisse plus d'une apparition pittoresque. Dessouk s'élève-t-elle, ou non, sur l'emplacement de l'antique Naukratis? C'est là un problème dont la solution absorbe toute notre attention.

Qu'était-ce que Naukratis?

La ville précurseur d'Alexandrie; pendant des siècles, la seule cité en Égypte où il fût permis aux Grecs de s'établir et de commercer sans opposition; pour la vallée du Nil, ce que la factorerie hollandaise de Desima fut longtemps pour le Japon. Les Grecs surent tirer

(1) *Mosquée.*



FOUA.

bon parti du droit qu'ils avaient de s'y établir. Ioniens, Doriens, Éoliens, s'y unirent en une sorte de ligue hanséatique, chacun avec sa représentation particulière et un sanctuaire unique qui les réunissait tous, l'Hellénion, auprès duquel les Samiens construisirent à Héra, les Milésiens à Apollon, les Éginètes à Zeus, des temples particuliers. La riche colonie resta en rapports étroits avec la métropole, contribua de son argent aux constructions publiques de l'Hellade, reçut comme hôtes les exilés que la politique chassait de la patrie, et sut leur offrir, comme à elle-même, une existence parée de tous les charmes de la vie grecque. Naukratis était sans rivale pour la beauté de ses fleurs et de ses femmes. La Grèce entière vanta les charmes de Rhodopis que le frère de Sappho, Charaxos, prit pour femme, et dont la mémoire était célébrée fort tard encore par la tradition et par la légende.

Où s'élève aujourd'hui Dessouk, devait se dresser autrefois cette Naukratis, mais nous cherchons en vain quelque reste des temps anciens. Nul tesson de poteries, nulle pierre qui appuie cette conjecture. La colonie grecque appartenait bien au nome saïtique, mais elle était encore plus loin vers l'ouest que Dessouk. En quel endroit précisément? Nous n'en savons rien, et rien ne nous permet d'établir ici quelque hypothèse que ce soit sur des fondements solides.

Donc, en route vers le Nord. Il faut nous presser, si nous désirons visiter Rosette (Reshîd), et cependant nous trouver à temps encore pour l'ouverture de la grande foire de Tantah. Un vent favorable gonfle notre voile; nous laissons sur la droite la petite ville proprette de Foua, sur la gauche Foum el Mahmoudièh, où des machines à vapeur bien entretenues refoulent l'eau du fleuve dans le canal qui réunit Alexandrie au Nil. Village après village, tous surmontés de minarets, se lèvent et disparaissent; partout s'étalent de riches cultures. Avant qu'il soit nuit, nous passons devant la colline d'Abou-Mandour couronnée de palmes, et le port de Rosette nous apparaît, encombré de bateaux arabes. La maison du général commandant les fortifications de la côte, un Américain qui s'est conquis un nom illustre pendant la guerre de Sécession, nous offre un accueil hospitalier. Le jour suivant, c'est le fils du vieux brave qui nous guide à travers les rues et les bazars, les mosquées et les jardins de la ville.



DEVANT LA PORTE DE ROSETTE.

Il reste de l'ancienne Bolbitine nombre de colonnes et de piliers grecs, mis en œuvre



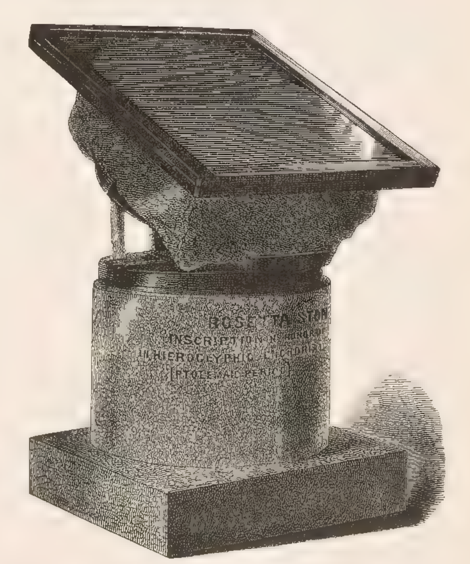
MOSQUÉE DE SAINT IBRAHIM A DESSOUK.



MAISON AVEC ÉTAGES EN ENCORBELLEMENT, A ROSETTE.

dans les mosquées ou les maisons privées, ou couchés sur le sol à ciel ouvert, mais aucun édifice, aucune inscription des temps antérieurs. Beaucoup de maisons de belle apparence, ornées de balcons, élevées à plusieurs étages, et presque européennes d'extérieur, sont comme des témoins parlants de l'importance qu'eut Rosette dans les temps postérieurs. Elle réussit à attirer chez elle une grande partie du commerce alexandrin, entre autres le trafic des produits naturels de l'Égypte, mais elle dut céder le pas à sa rivale, quand le canal Mahmoudiyèh eut rouvert les communications entre Alexandrie et le Nil. Partout on éprouve l'impression d'une ville trop spacieuse pour ses vingt mille habitants : c'est comme un ancien palais dans les salles duquel se disséminent des familles de bourgeois. Les jardins de Rosette sont charmants et bien entretenus : la ville s'appelait en copte Ti Rashit, qu'on peut traduire par *la ville de la Joie.* En sortant par la porte du nord, on rencontre quelques ouvrages de défense, entre autres le fort Saint-Julien. C'est là que, en 1799, au temps des Français, le capitaine du génie Bouchard reçut l'ordre d'élever une redoute : pendant les travaux ses ouvriers trouvèrent une pierre qui devait rendre son nom immortel et donner au nom de Rosette un nouvel éclat.

Qui n'a jamais entendu parler de la pierre ou mieux de la clef de Rosette, de ce respectable monument qui porte trois inscriptions et qui a permis aux savants européens d'ouvrir la bouche du sphynx égyptien, fermée depuis des milliers d'années, en d'autres termes, de déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens? Le hasard des batailles a fait tomber cette stèle inappréciable aux mains des Anglais qui l'ont placée avec le respect qu'elle méritait, dans le Musée Britannique. Par quel moyen on arriva, à l'aide des inscriptions en langue égyptienne et de leur traduction en grec que porte la pierre, à déchiffrer l'écriture hiéroglyphique, nous aurons bientôt l'occasion de le raconter au lecteur, en présence d'un autre monument, aujourd'hui conservé à Boulaq, près le Caire, et qui est venu confirmer les résultats obtenus par les égyptologues.



PIERRE DE ROSETTE.

Un des coins du monument fait défaut : quelle chance inappréciable aurait celui qui viendrait à le retrouver! Mais nous nous sommes déjà trop longtemps attardés à cette pointe vers le Nord. Au matin du jour suivant, nous remontons sur notre bateau, et refaisons à la voile la route que nous avons

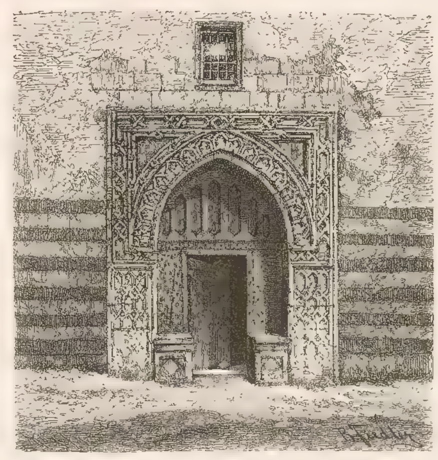


FENÊTRE DE HAREM.

déjà parcourue, jusqu'à Dessouk; là, nous prenons de nouveau le chemin de fer, et nous atteignons, au commencement de la foire le but de notre voyage.

Tantah est une ville égyptienne de moyenne grandeur, résidence du moudîr d'une province importante. En face de la gare commence une rangée de belles maisons bâties en style demi européen; le château du vice-roi rappelle une caserne et est aussi vaste qu'il est laid; la poussière blanchâtre qui recouvre les larges chaussées est brûlante sous l'influence du soleil de midi. Suivons une des rues étroites, ombreuses et fraîches qui conduisent dans l'intérieur de la ville, et ne présentent à la manière arabe qu'une série de murs complètement nus. Çà et là, pourtant, une moucharabièh fait saillie sur la paroi grisâtre, ou bien les délicates découpures d'un montant ou d'un arceau de porte, viennent réjouir notre regard. Nous retrouverons au Caire tous ces détails en plus beau et en plus grande quantité.

Nous voici maintenant dans le bazar principal, le grand marché (souk) de la ville. Il est malaisé de se frayer un passage à travers la foule qui y afflue de toutes parts, plus malaisé encore d'enlever de haute lutte une place devant une des boutiques étroites et pressées l'une contre l'autre où les marchands étalent leurs denrées. Mais que pourrait-on acheter ici dont on ne trouve un plus grand choix dans la ville des califes!



PORTE D'UNE MAISON ARABE.

Nous nous laissons emporter au flot de la foule et bientôt nous sommes devant la mosquée neuve. Elle est grande et bien entretenue, mais l'incorrection de ses formes satisfait médiocrement le regard; l'œil ne s'en arrête que plus volontiers sur la médréséh (l'école) attachée au temple, et qui est une charmante construction du vieux temps.

Juste en face reluisent les vitres brillantes et les flacons diversement colorés de la pharmacie, établissement indispensable dans une ville qui possède un grand hôpital. L'apothicaire se trouve être un Allemand instruit, qui a jadis entrepris de longs voyages et rendu dans son pays plus d'un service aux sciences naturelles. Sa boutique pourrait être prise par bien des pharmacies européennes comme un mo-



ZÉNAB.

dèle de propreté éblouissante; nous nous y installons, pour contempler aujourd'hui la presse bariolée des gens qui se précipitent dans l'intérieur de la mosquée, et pour assister le lendemain matin, vendredi, à la procession solennelle par laquelle s'ouvre la foire, et qui se termine au tombeau du saint Séyid el Bédaoui.

Nul pèlerinage en Égypte n'attire autant de monde. Trois fois dans l'année on célèbre ici des fêtes. En janvier et au moment de l'équinoxe de printemps, les pèlerins arrivent par dizaines de mille; au temps du grand Molid, à la fête de la naissance du saint, vers la fin d'août, leur nombre dépasse souvent un demi-million.

Ces multitudes ne se réunissent pas seulement en l'honneur de la religion : des motifs tout à fait profanes les attirent encore à Tantah. L'offre et la demande se font en grand à la foire, et, même pendant le pèlerinage de la Mecque, les Musulmans ont la permission de se livrer au trafic. Chevaux et chameaux, bêtes à cornes et à laine, arrivent ici en immenses troupeaux, et sont mis en vente; la spéculation sur les produits du sol est considérable, et, dans l'intérieur de la ville, des articles de toute nature sont vendus dans des échoppes comme on fait chez nous pendant les marchés annuels. Souvent on aperçoit derrière l'étalage, le fabricant en pleine activité : c'est une marque que les marchandises offertes sont de *première* main et que le maître peut répondre lui-même de la valeur de son propre travail. Les gargottes sont assiégées; mais l'homme distingué se contente d'y acheter, en guise de goûter, un morceau de pain de dattes. C'est une pâte formée de dattes dont on a retiré les noyaux et qu'on a pétries ensemble : elle attire, plus encore que les acheteurs, les mouches, auxquelles le marchand livre une bataille perpétuelle.



MARCHAND DE PAIN DE DATTE.

Comme les éperviers suivent un convoi d'oiseaux voyageurs, les voleurs s'attachent aux gens qui visitent la foire. Aussi, quiconque a un ami le met en garde contre eux, avant de le laisser s'engager dans la large place voisine du marché aux chevaux, où toutes les réjouissances que l'Orient connaît sont offertes aux pèlerins.

Mais les joies du Molid ne sont pas nécessairement restreintes à cette seule place : tous les cafés de la ville sont brillamment illuminés, et nous saisissons de loin les sons aigus de musique arabe qui s'en échappent, le clappement des castagnettes, et le *Ya Salâm!* (bravo) des spectateurs et des auditeurs. Tout ce que la vallée du Nil possède en danseuses, en chanteuses, en courtisanes parées et peintes, accourt ici. C'est ainsi que nous revîmes à Tantah une ghaziyèh (*danseuse*) que nous avions admirée au fond de la haute Égypte, dans la maison de l'agent consulaire allemand qui réside à Louqsor. Seules, les almées et les chanteuses les plus célèbres du Caire se tiennent éloignées de la foire; parmi celles qui se montrent ici se trouvent cependant des artistes estimées et des femmes d'une beauté rare et particulière. Elles appartiennent à une race spéciale, différente de la race égyptienne proprement dite, et ont des directrices, dont l'une a été appelée devant nous Machbouba-bey, peut-être par plaisanterie. Nous les rencontrerons de nouveau dans le Saïd, et là nous

aurons occasion d'observer dans un entourage moins bruyant et moins oppressif, l'élégance de leur costume, la richesse de leur parure et la nature de leur art. Tout le temps de la foire à Tantah, de quelque côté que le voyageur jette les yeux, il aperçoit ces femmes, auxquelles viennent se joindre des danseurs habillés en femmes, des charlatans, des bateleurs de toute sorte, qui d'ordinaire accomplissent leurs prouesses en plein air, entourés d'un cercle de spectateurs accroupis sur le sol. C'est là que la naïveté et la bonhomie des Orientaux se manifestent dans toute leur vivacité.

Il faut voir avec quelle bonté les adultes font place aux enfants et les mettent au premier rang : comment les plus grands et les hommes se reculent pour faciliter la vue aux plus petits ainsi qu'aux femmes. Quel effroi profond se peint dans tous les yeux quand le bateleur lève son poignard de théâtre, et avec quel respect tout le cercle s'incline quand le drôle prononce le nom du Tout-Puissant, le nom d'« Allah »! Jamais nous n'entendîmes gens riant de meilleur cœur qu'aux plaisanteries indescriptibles de Kara-gheuz et d'Ali Kaha; jamais aussi n'avons-nous plus justement regretté d'apercevoir parmi les spectateurs des femmes et des enfants.

Un poète peu connu, de Freudenberg, a décrit le tumulte de cette place en fête mieux que nous ne pourrions le faire en simple prose. Le spirituel et si instable Willibald Winkler, qui demeura longtemps en Égypte, le range au nombre de ces « étranges rêveurs » parmi lesquels d'ailleurs il se classe lui-même, et le dépeint comme un petit vieux, haut à peine de quatre pieds. C'était en tout cas un poète; les vers que voici le prouvent :

Tout autour résonnaient les chansons des musiciens de foire,
Tandis qu'agitant voluptueusement ses membres gracieux,
Comme une charmante coquette,
La danseuse, au son des castagnettes,
Se montrait et mimait sa danse;
Tandis que le chanteur chantait
La vieille romance arabe de Saladin.

Les escarpolettes grinçaient et les grelots cliquetaient,
Les voitures bariolées des chevaux de bois criaient,
Le darabouka (1) grondait,
La mandoline (2) bourdonnait,
Un murmure confus s'élevait formé de mille sons,
Un brouhaha retentissait formé de mille voix,
La fête populaire était en plein branle.

Et flânant, lui aussi, au milieu de la cohue
Fourmillante du marché, dans ce paradis de Turcs,
Riche en biens, — mais en biens qui ne sont de ce monde, —
Un petit homme, dans la paix de son cœur,
Contemplait, — les mains derrière le dos, —
Avec des yeux de convoitise et d'amour muet,
La splendeur de la fête.

Tantôt il s'arrêtait devant une confiserie
Où s'étalaient baklaouah, zémith et flans
De kouslokoum, tourtes d'amandes,
Et shekerlii de toute espèce (3),
Sorbets de Bardou et petites fioles de sirop de violette (4);
Il n'avait pas un para en poche,
Et pourtant se repaissait à satiété.

Tantôt il s'amuse à voir l'escarpolette s'envoler bien haut,
Et les jeunesses monter et descendre;
Quel plaisir, au tintement des cloches,
Au chant sonore des Nubiens,
De flotter haut dans l'air avec nonchalance!
Il pourrait bien s'en donner une fois le plaisir,
Mais, *para jok* (5)! — il n'y songe plus.

Le voilà debout dans un cercle, devant un sorcier,
Qui réveille les morts et conjure les esprits;
S'il souffle dans une corne, à son appel il faut
Qu'un Afrite remplisse la cruche vide;
Puis, dans la poche de ce petit garnement,
Il métamorphose les avelines en serpents, —
Tout cela sans qu'il soit question de backshish.

(1) On se sert du *darabouka* surtout dans le harem. C'est une caisse en bois, ornée souvent d'écaille et de nacre, et semblable pour la forme à une gourde. La peau est tendue sur l'ouverture la plus large ; le goulot de la gourde reste ouvert.

(2) Le texte allemand porte le nom oriental de l'instrument, sous la forme *Berberi-Tambourra*.

(3) Les Orientaux, surtout les Égyptiens, fabriquent beaucoup de friandises excellentes.

(4) Il y a plusieurs espèces de sorbets. Une de celles qu'on préfère est une sorte de sirop de sucre, parfumé avec des violettes pilées.

(5) *Point d'argent!*



MARCHÉ A TANTAH

Puis il passe aux alatiyèh (1).
Le kemmanghèh (2), le tympanon et la cithare
Sonnent d'accord avec les tambourins
Et la chanson populaire des Bédouins; —
Ces vieilles mélodies bercent
En fantaisies étranges, magiques,
Et lui parlent au cœur.

Ici, sous une tente, à la pleine lumière des lampes,
Les derviches tournent rapidement en rond
Jusqu'à tomber en extase;
Là, du café, des sorbets, des *shishéh* (3),
Un doux parfum de musc et d'ambre,
Du haschisch, bref, un véritable Alhambra.
Si seulement la bourse n'était si vide!

Ainsi flânait au fort de la presse,
D'esprit joyeux et d'heureux sentiment,
Le petit homme, regardant, écoutant;
Son esprit jeune, et légèrement fou, [couleur de rose,
Portait encore dans la vieillesse des lunettes aux verres
Et chassait philosophiquement les caprices,
Comme on fait les moustiques, aussi loin que possible.

Il s'en retourna enfin, content et calme, à la maison,
Comme s'il rentrait d'un banquet de dieux.
« Et de fait, n'ai-je donc pas joui?
« Moi, un sans le sou, — par une frasque du bonheur,
« Me voilà satisfait, libre et heureux, » — dit-il.
Et qui donc était ce rare animal? — C'était un poète,
Un bon vieux charmant petit homme.

On le voit, les pèlerins de Tantah n'ont pas seulement l'attrait de la religion : le but principal de leur voyage n'en est pas moins le cercueil de saint Séyid Ahmed el Bedaouï. L'histoire de ce faiseur de miracles vaut la peine d'être racontée. Il naquit vers l'an 1200 après Jésus-Christ, à Fez, où sa famille, qui naturellement prétendait descendre du Prophète en ligne directe, s'était réfugiée, venant de l'Irak. Dans sa septième année, il fit le pèlerinage de la Mecque avec ses parents et passa sa jeunesse dans cette ville. C'était alors un gai compagnon, à qui ses folies avaient valu le surnom de « cerveau brûlé. » Il avait vingt-sept ans quand mourut son père, et bientôt après une métamorphose étrange se fit en lui. Ce fut sous le toit de son frère que l'amour divin, le « Oualah, » le saisit et le transforma en saint. Il sembla que sa langue agile eût été ensorcelée. Il ne parla plus que par signes, macéra son corps par des jeûnes de quarante jours; durant des journées entières ses grands yeux noirs, brillants comme des charbons, restaient levés vers le ciel. Il entendait des voix intérieures, et pendant la nuit voyait en rêve des figures bizarres. Ses concitoyens commencèrent à le vénérer comme un élu de la grâce, et son renom de sainteté le précéda, lorsqu'il se rendit en Irak, puis en Égypte, où Bibars, le sultan qui régnait alors, le reçut avec distinction. Il s'établit à demeure dans Tantah, et y mena une vie ascétique d'une rigueur inouïe. Avant qu'il se procurât un vêtement nouveau, l'ancien devait s'être pourri sur son corps; le temps pendant lequel il regardait fixement le ciel devenait de plus en plus long; on lui attribuait toutes sortes de miracles, même d'avoir rendu la vie à des cadavres. Il prêtait conseil et appui à ses partisans dans tous leurs besoins, il se vengeait inexorablement de ses détracteurs par la souffrance et la mort. Il trépassa à l'âge de quatre-vingt-seize ans. On ne commença à fêter le jour de sa naissance que longtemps après; mais son *molid,* une fois institué, ne cessa plus de gagner en faveur.

La vue de sa personne produisait toujours un effet puissant. De sa tête on n'apercevait, dit-on, que deux grands yeux d'un noir profond, un nez aquilin très saillant et la portion des joues avoisinante, la région inférieure d'un front jaune clair et les contours d'un visage

(1) Danseurs et musiciens qui souvent revêtent le costume féminin.

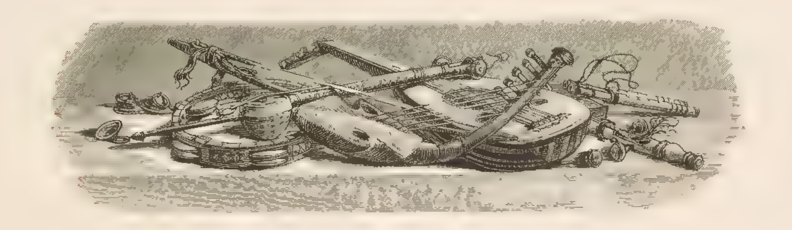
(2) Il vaudrait mieux écrire *Hemengeh.* C'est une sorte de violon avec une caisse fort petite et percée à jour, en noix de coco. Le chevalet repose sur une peau de poisson qui recouvre l'ouverture de la noix comme une peau de tambour.

(3) *Shishéh,* en persan, *verre :* c'est une pipe formée d'un fourneau en verre et d'un long tube flexible.

largement modelé. Tout le reste disparaissait sous deux litâm, ou mouchoirs voilant la face, tels que les Bédouins en portent encore aujourd'hui. Depuis le commencement de sa vie ascétique il ne quitta plus ces litâm : un de ses élèves, Abd-el-Medjîd, ayant obtenu, à force d'instances, la faveur de soulever seulement la partie supérieure du masque, fut si fortement impressionné par la vue de ce visage consacré à Dieu qu'il rendit l'âme peu après.

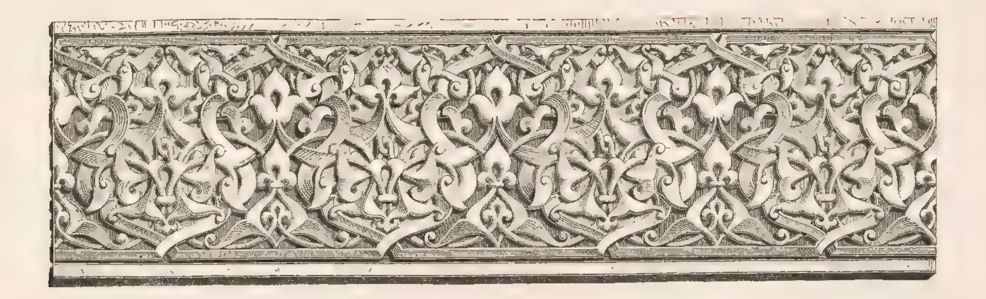
Les fêtes de Tantah sont toujours l'occasion de troubles et de querelles. Le gouvernement du Caire en a plusieurs fois décrété la suppression, mais en vain, tant on craint la colère de ce saint si dangereusement vindicatif, quand on s'attaque à son culte. Aujourd'hui encore, il passe pour accomplir quantité de miracles et pour s'immiscer volontiers dans les plus minces affaires de famille, dans celles-là surtout, car le saint arabe n'a pas, comme ses confrères chrétiens, à intercéder auprès du Tout-Puissant : c'est un rôle qui est réservé exclusivement au Prophète. Il lui est seulement accordé d'emprunter quelque peu à la puissance miraculeuse qui lui a été prêtée, et d'en faire don, plus ou moins libéralement, à ceux qui visitent son sépulcre. Derrière une grille en bronze ouvragé, sont dressés, et son sarcophage en granit recouvert de velours rouge, et le sarcophage de son fils Farag. Une ferveur respectueuse se peint sur les traits des dévots qui viennent y prier. Ils en sortent riches d'espoir et de sérénité. N'est-ce pas là que le Grand Ahmed, ainsi que l'être miraculeux nommé Koutb, et de qui relèvent les ouélis ou saints, entendent directement et sûrement leur prière? Nous aurons occasion de voir au Caire des mosquées plus belles et remontant à des époques plus célèbres; dans aucune nous ne verrons réuni pareil nombre de dévots si profondément absorbés par la ferveur de leur prière. Ici, pour la première et la dernière fois pendant nos voyages, nous avons rencontré le fanatisme musulman porté à un tel point que, seuls, notre sang-froid personnel et l'intervention du sheikh de la mosquée nous sauvèrent de sérieux dangers. La foire de Tantah ressemble par bien des traits aux panégyries célébrées à Bubastis, et que décrit Hérodote : peut-être faut-il voir dans l'une la continuation des autres.

Avant de quitter ce lieu de pèlerinage, et de reprendre notre voyage à travers la région orientale du Delta, nous visitons une fois encore les tentes dressées en avant de la ville. Les pèlerins y campent par centaines de mille, et, le long du canal Tantah, nous assistons à maint spectacle qui nous reporte au temps où les fils de Jacob parcouraient ces pâturages.

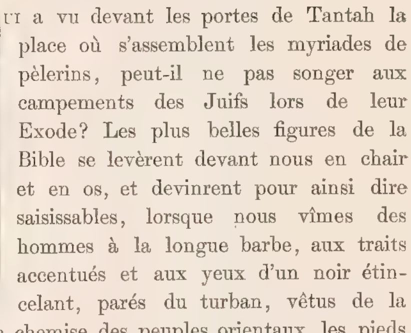





FATMÉ.



# GOSEN.



Qui a vu devant les portes de Tantah la place où s'assemblent les myriades de pèlerins, peut-il ne pas songer aux campements des Juifs lors de leur Exode? Les plus belles figures de la Bible se levèrent devant nous en chair et en os, et devinrent pour ainsi dire saisissables, lorsque nous vîmes des hommes à la longue barbe, aux traits accentués et aux yeux d'un noir étincelant, parés du turban, vêtus de la robe en forme de chemise des peuples orientaux, les pieds nus, mais non sans dignité ni sans distinction dans les mouvements d'un corps que rien n'entrave, errer pensifs, ici, prendre soin du bétail; là, se quereller en paroles précipitées et en ripostes rapides; plus loin, aider des femmes voilées à désaltérer leurs chameaux.

Nous nous trouvons à la frontière du pays de Gosen; les images bibliques revivent en nous et nous invitent à visiter ces lieux que nous avons appris à vénérer dès l'enfance, et que Pharaon concéda à son ministre Joseph pour les siens et leurs troupeaux.

Nous voici de nouveau à même de prendre le chemin de fer. Nous changeons de wagon une première fois à Benha'l-Assal, une seconde fois à Zagazig. Nous sommes déjà sur le territoire du vrai Gosen, c'est-à-dire de la province orientale du Delta. Autant qu'on peut en déterminer les limites,

il affectait la forme d'une trompe de chasse dont le pavillon ouvert à l'Orient venait aboutir à la grande voie d'eau qui sépare l'Afrique de l'Asie. Le canal d'eau douce, qui existait déjà au temps du séjour d'Israël en Égypte, et qui a été récemment rétabli par M. de Lesseps, baignait la frontière sud; au nord, le lac Menzalèh; à l'ouest, l'ancienne branche tanitique, réduite aujourd'hui à n'être plus qu'un canal étroit.


TENTE DE BÉDOUINS.

Quelque grands changements qu'aient opérés les siècles dans Gosen, ils n'ont pu effacer les traits qui en caractérisaient le paysage. Partout où atteint l'inondation du Nil, de même que le long des rives du canal d'eau douce, la terre fécondée récompense le travail du paysan par de riches moissons; dans les parties hautes, bien loin vers l'Orient, s'étendent de vastes plateaux arides sur lesquels poussent quelques plantes du désert et où les bergers campent avec leurs troupeaux. C'est au nord, dans le canton du lac Menzalèh, que la nature du pays paraît avoir subi le changement le plus complet. A l'endroit où, jadis, les pasteurs sémites faisaient paître dans de gras marais leurs innombrables troupeaux de bœufs, une eau saumâtre, amère, roule ses vagues; où, jadis, des citadins paisibles accumulaient des richesses dans mainte ville florissante et industrieuse, de pauvres pêcheurs sèchent maintenant leurs filets, devant des huttes misérables.

Nous invitons nos lecteurs à nous suivre, à travers les champs labourés et les solitudes, jusqu'au lac du pays de Gosen.

C'est de l'ancienne Bubastis, aujourd'hui Zagazig, que nous partons pour notre excursion. Elle sert de centre au commerce du coton de la province orientale, et les principaux employés du gouvernement y résident : il y a beaucoup à voir dans la gare de cette ville florissante. Les salles d'attente sont d'une propreté aussi occidentale que les bureaux des négociants européens dans la ville même, et plus d'un voyageur a négligé de faire ici un excellent déjeuner, pour se donner le plaisir de contempler les étranges compagnons de route qui se rencontrent dans cette gare. Ce sont surtout les pèlerins de la Mecque, venus de toutes les parties de l'Orient, qui, pendant les semaines qui précèdent le mois du pèlerinage, attirent, aux balustrades et sur les perrons, le regard de l'étranger. Chaque musulman doit, une fois au moins dans la vie, aller aux lieux saints, devoir que les chemins de fer et les bateaux à vapeur ont rendu plus aisé de notre temps. Les musulmans affluent ici des trois parties du monde. Les Kabyles élancés de l'Algérie et les Maures de Tunis, avec leurs burnous blancs, présentent l'aspect le plus majestueux. Ce sont les Tartares qui tiennent le plus à leur comfort; ils portent avec eux leur samovar russe et ne peuvent pas, même au milieu des sables arides du désert et sous le


FEMME DE TUNIS.



PÈLERIN DE TUNIS.

soleil d'Afrique, se séparer de leurs bottes et de leurs bonnets de fourrure. Ici, sont accroupies, sous la garde d'une vieille duègne, les trois femmes d'un Turc. Le mari, méfiant, se promène de long en large devant son petit harem et vous jette un regard furieux : il s'imagine que l'œil de sa plus jeune femme, que le léger voile turc laisse à découvert, vient de rencontrer le vôtre. Une Européenne élégante et jolie regarde avec curiosité ses sœurs moins libres. Que ne diraient pas ces dernières, si elles savaient que cette jeune fille non voilée vient, sans escorte, du lointain pays d'Allemagne, et que, livrée entièrement à elle-même, elle songe à s'en aller aux Indes, pour y donner, à des garçons, des leçons en toute sorte de science ?

La gare de Zagazig ne manque pas de vie : il y eut un temps où ce lieu était, non pas

seulement une station de passage, mais un but de voyage, et attirait plus de pèlerins qu'aucune autre ville en Égypte.

Là bas, à quelques minutes de la gare, s'élève une butte haute et étroite, qui renferme les ruines de la vieille Bubastis. La ville populeuse a disparu de la terre, et la parole fatidique du prophète Ézékiel s'est accomplie entièrement : « Ses jeunes gens sont tombés sous l'épée, et ses




STATUE DE SEKHET.


MOMIE DE CHAT.

femmes ont été emmenées en captivité! » Les vitrifications qu'on remarque sur les pierres noircies prouvent que c'est bien le feu qui a détruit la ville, ainsi que le temple qui se dressait au milieu de la ville, ce temple dont Hérodote disait, que beaucoup d'édifices le surpassaient en grandeur et en richesse, mais aucun en élégance.

Les Arabes appellent Tell Basta les ruines de Bubastis. Nous y trouvâmes, sept ans auparavant, les morceaux de deux statues de la déesse à tête de chatte qu'on y honorait, tantôt sous le nom de Bast, tantôt sous celui de Sekhet. Elle est l'image de cette passion ardente qui attire l'homme vers la femme : la fille du dieu Soleil, qui lutte à morsures brûlantes contre les

ennemis de son père et, dans l'enfer, punit les coupables; puis encore l'Aphrodite qui, le sceptre de fleurs à la main, préside aux joies de l'amour et au plaisir de l'ivresse et des fêtes. En raison de cette double nature, elle porte tantôt la tête de la lionne furieuse, tantôt la tête de la chatte caressante. Des foules immenses, — Hérodote parle de 700,000 personnes, — se pressaient à ses fêtes. Hommes et femmes s'entassaient sur les mêmes bateaux, et les femmes dépassaient en licence leurs compagnons. Le chant, le son des flûtes, le caquetage, le bruit des mains frappées l'une contre l'autre, ne cessaient de retentir pendant toute la durée du voyage. En passant devant chaque ville, on harcelait de railleries grossières ceux des habitants qui restaient à la maison : dans Bubastis même, on offrait de grands sacrifices, et on buvait plus de vin que pendant tout le reste de l'année.



LE « PÈRE AUX CHATS » QUI ACCOMPAGNE LA CARAVANE.

Le même historien, à qui nous devons la description de cette fête, raconte que les chats morts étaient embaumés, puis envoyés à Bubastis, où on les enterrait. Aucune trace ne subsiste des hypogées de chats, cependant le souvenir de l'antique sainteté de ces animaux n'a pas entièrement disparu. Il n'y a pas longtemps encore qu'au Caire on dépensait une certaine somme d'argent à nourrir ces chats affamés. Jusque dans les dix dernières années, la grande caravane de la Mecque était accompagnée par une vieille femme qui emmenait avec elle plusieurs chats et s'appelait la « mère aux chats : » aujourd'hui, c'est un homme qui les conduit. Cette coutume étrange devait peut-être l'existence au souvenir des chats qu'on transportait à Bubastis, lors des pèlerinages vers l'Orient.

Quand notre déesse a sa tête de lionne, les monuments l'appellent aussi Astarté, et racontent qu'elle accordait aux peuples d'Asie une protection spéciale. Il n'y a point de doute que, de bonne heure déjà, on rencontrât beaucoup de Sémites parmi les habitants de

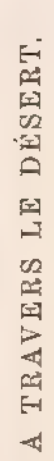
Bubastis. Les Sémites pullulaient dans toute la partie orientale du Delta, et il y avait peu de localités qui, même au temps des Pharaons, ne possédassent un nom sémitique à côté de leur nom égyptien.

La capitale, d'où la province allouée à la race de Joseph tirait son nom de « Gosen, » s'appelait Pa ou Pha-*Kos*. Les Hébreux l'appelaient Gosen ainsi que son territoire : aujourd'hui encore s'élèvent, auprès du village arabe de Fakoûs, des monceaux de ruines, au milieu desquelles nous avons trouvé le nom du Pharaon de l'oppression.

On peut à présent gagner Fakoûs en chemin de fer : autrefois nous nous y étions rendus à cheval, et avions ainsi parcouru les terres cultivées et les parties désertes du Delta. Nous trouvions un accueil hospitalier chez les fonctionnaires égyptiens, chez les marchands de coton grecs, dans la maison des riches propriétaires campagnards. Nous n'oublierons jamais la nuit que nous passâmes, dans les environs de Fakoûs, avec un jeune Anglais qui, après avoir installé chez un bey les machines à vapeur dont on se sert pour purifier le coton, et le séparer des graines qu'il renferme, demeurait là pour les conduire et les réparer au besoin. Depuis deux années, mon hôte dirigeait les plantations et les établissements industriels de son patron turc, et sa charmante jeune femme l'avait suivi en Égypte. On ne peut rien imaginer de plus solitaire que la vie de ce couple sans enfants. Tous deux avaient renoncé aux joies du présent pour s'assurer les moyens de mener dans leur patrie une existence indépendante. Ils avaient toujours devant les yeux un but fixe, un chiffre à atteindre. Aussitôt qu'ils auraient complété la somme dont il s'agissait, ils étaient prêts l'un et l'autre à quitter immédiatement les plaines plantureuses qui les entouraient à perte de vue de leur immensité monotone; mais pas avant! Pour atteindre ce but, l'homme et la femme s'imposaient mille privations. Nul ornement, si misérable fût-il, dans les chambres larges et pauvrement meublées de leur habitation; aucune goutte de vin n'avait jamais brillé dans les quelques verres qui leur appartenaient; ils repoussaient aussi résolument l'un que l'autre les enchantements d'un voyage à Alexandrie ou au Caire; rien ne les rattachait au monde qu'un journal anglais, et un petit tas de lettres déchirées à force d'avoir été lues. Je les vis éparses sur la table à ouvrage de la douce créature, que les femmes arabes du village évitaient comme une maudite, parce qu'elle montrait aux hommes sa charmante figure non voilée. « Voici deux ans, me dit-elle, que je n'ai parlé à aucune Européenne; je ne comprends pas les femmes arabes et elles me méprisent de tout cœur. » J'avais avec moi quelques bouteilles de vin rouge, j'apportais maintes nouvelles du monde et de la vie : nous passâmes la moitié de la nuit à causer, et on me dit adieu comme à un frère, quand je fis amener mon alezan superbe pour aller à



LE COTONNIER.



A TRAVERS LE DÉSERT.

travers Gosen jusqu'à Zoan, la Sân d'aujourd'hui, la ville où Moïse accomplit ses miracles devant Pharaon.

La première partie de notre route passait à travers un pays bien entretenu, coupé de canaux, et différant fort peu de celui que nous avions rencontré dans notre voyage à Rosette. Auprès de quelques maisons de paysans, je trouvai des jardins potagers en pleine prospérité; parmi les palmes, plus d'un arbre et d'un arbuste européen, même le blé d'Égypte avec ses lourds épis, me rappelèrent le souvenir de la patrie. Les champs cessèrent enfin, et je mis le pied sur le sol du désert, sol stérile, couvert çà et là d'efflorescences salines comme d'une mince couche de glace. Bientôt la solitude m'enveloppa de toutes parts, et pour la première fois je ressentis, en même temps que le charme merveilleux de l'isolement au désert, cette émotion étrange qui s'empare si aisément de l'esprit du voyageur, et dont on retrouve les effets dans la brillante imagination des Arabes. Ils peuplent en effet ce désert sans vie d'un monde de formes fantastiques et merveilleuses. Ici s'assemblent et habitent les races des esprits, ici se donnent rendez-vous les djinns et les goules, qui traversent l'air sur des montures bizarres en formes d'animaux, sauterelles, porcs-épics, araignées. Les plus pieux parmi les fidèles croient à leur existence, car le prophète lui-même s'inquiéta de leur sort. Beaucoup d'entre eux se convertirent à l'Islam; d'autres sont méchants, tourmentent les hommes, et ont le diable pour maître. Les djinns s'élèvent jusqu'au ciel pour en surprendre les mystères; mais les anges font bonne garde, et les étoiles filantes, que le voyageur campé au désert voit tomber pendant les nuits tranquilles, sont les traits enflammés qui rejettent à terre les esprits rebelles.


LE FROMENT D'ÉGYPTE (*Triticum sativum*).

Quand vous traversez le désert silencieux, parfois, aux heures de la prière, un appel éclatant, prolongé, vient frapper votre oreille. Votre œil n'aperçoit aucun être vivant, et pourtant les sons deviennent de plus en plus distincts. Une crainte légère vous saisit, vous escaladez en hâte la colline qui vous masquait l'horizon, et vous voyez, entouré de ses brebis bariolées, un berger solitaire qui, de sa voix la plus forte, lance sa prière au vent. Les esprits entendront l'isolé, et lui rendront témoignage au jour du jugement. Ne ressemblent-ils pas aussi à des spectres ces voyageurs arabes, perchés sur leurs chameaux, enveloppés de vêtements clairs, muets et accompagnés de vautours, lorsqu'aux heures du crépuscule ils s'avancent sur les routes silencieuses du désert?

Ce sont là les terreurs du désert : il a aussi des attraits irrésistibles que je décrirai ailleurs. Ici, la course à travers la solitude n'est pas de longue durée, et les hommes ne sont pas rares. Trois fois nous rencontrons des Bédouins, reposant sous leurs tentes basses avec quelques chameaux et de petits troupeaux de bétail amaigri. Un peu avant le coucher du soleil, nous atteignons la bande étroite de terre fertile qui borde l'ancien bras tanitique du Nil. Au temps des Pharaons, il arrosait la partie la plus considérable de Gosen plus abondamment qu'il ne

fait aujourd'hui. On l'appelle à présent canal Moezz, canal de Sân el-hager. De l'autre côté de l'eau sont les huttes de pêcheurs du bourg de Sân. Nous appelons : personne ne paraît pour nous conduire à l'autre bord. Un pêcheur d'un village voisin, qui s'était attaché à mes pas, me proposa de me porter à travers les bas-fonds. En moins de rien, il eut retiré sa chemise de fellah, s'accroupit, et m'invita à monter sur son large dos. J'hésitai, car je me sentais sous le coup d'une surprise étrange; il me semblait qu'un des sphinx hyksos de Sân, dont nous ferons bientôt la connaissance, ressuscitait et m'invitait à l'enfourcher. Combien de générations se sont transmises en héritage ces pommettes saillantes, ces lèvres puissantes, ces formes trapues, musculeuses, si différentes du type national égyptien élégant et élancé! Et je ne suis pas



BERGER DANS LE DÉSERT.

le seul qui ait rencontré par centaines des gens dont la figure fût frappée à ce coin : pareille chance est arrivée à Mariette, le célèbre archéologue au service du khédive, qui a sorti du sable et rendu à la lumière du soleil et à la curiosité du savant tant de monuments en Égypte, entre autres ceux de Tanis.

Je ne dirai point comment le descendant des Hyksos me transporta au delà de l'eau sur ses larges épaules; comment mon serviteur et mon palefrenier le suivirent, ma selle sur la tête et tenant mon cheval par la bride; comment j'atteignis l'autre rive, sec par en haut, mais ruisselant par en bas; comment, après le coucher du soleil, je trouvai un abri dans la maison hospitalière du digne Ahmed Backshîsh. Le potage, la poule farcie de riz et de raisins secs, le poisson grillé qu'on me servit, furent du goût du voyageur affamé autant que le contenu de ma dernière bouteille de vin plut au fils de la maison, le majestueux Moustafa. Ce fut



RUINES DI TANIS.

sans doute par politesse envers son hôte, qu'il renonça à quelques-unes des joies du paradis, et pécha contre le précepte de sa religion qui recommande l'abstinence du vin. Quant au sommeil de cette nuit, mieux vaut ne pas vous en parler. Le tapis où je reposais était simplement étendu sur la terre battue; à quelques pas dormaient mon palefrenier, mon domestique, divers pêcheurs, et j'avais oublié de prendre ma poudre insecticide!

Aussi saluai-je le crépuscule du matin comme une délivrance, pris un bain dans l'eau glacée du Nil, et suivis le fils de mon hôte aux restes de Tanis.

Quelques minutes après j'étais au milieu des ruines. Beaucoup des villes et des temples que nous visiterons ont laissé des débris plus considérables et mieux conservés : aucun amas de décombres ne l'emporte sur celui-ci en charme pittoresque. J'errai de monument en monument, et m'efforçai de me faire une idée de l'ensemble; avant d'examiner et de copier les inscriptions une à une, je montai sur un tertre situé au nord, et m'assis à terre, auprès du tombeau effondré d'un sheikh. De là, on pouvait dominer et contempler tout le champ des ruines, et j'y retournai plusieurs fois. La ville devait être fort grande; c'était une des résidences royales les plus brillantes et un des centres policés du royaume. Ce n'est qu'à Thèbes qu'on retrouve pareille abondance de grands monuments en granit; mais aucun des édifices somptueux qui jadis se dressaient ici n'est assez bien conservé, pour qu'on puisse en rétablir même le plan géométrique. Le grand sanctuaire, élevé par Ramsès II, le Pharaon de l'oppression, s'est écroulé sur lui-même. Des colonnes de granit à chapiteaux en tête de palmier, des colosses, douze obélisques brisés, gisent à côté d'autres morceaux plus petits, en un pêle-mêle confus. Une légende arabe raconte que les Pharaons étaient des géants qui, à coups de baguettes magiques, savaient soulever les masses de rochers les plus lourdes : s'il fallait être un géant pour élever ces monuments, il a fallu nécessairement une volonté surhumaine pour les anéantir à ce point. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer les monuments un à un : disons seulement, en passant, qu'on en trouve beaucoup parmi eux de la plus haute importance.

Chaque époque de l'histoire d'Égypte, à l'exception de la plus ancienne, a laissé ici un souvenir. Seul, au milieu des débris, je contemplai auprès de moi, sur le penchant de la colline, les fondations en briques des maisons des particuliers, détruites; à mes pieds, les temples et les palais écroulés l'un sur l'autre, là-bas, bien loin, les champs cultivés et les pâturages, et des images éclatantes des jours passés se présentèrent à mon esprit : formant un contraste énorme avec la tristesse d'aujourd'hui, le passé de Tanis redevint pour moi un présent actuel et vivant.

C'est à Thinis, près d'Abydos, dans la haute Égypte, que grandit la puissance des Pharaons. Les premières générations fondèrent Memphis, et la civilisation de la vallée du Nil se développa rapidement de la première cataracte aux côtes de la Méditerranée. Ici même, des tribus de sang sémite venues de l'Est s'établirent solidement, dès le temps des constructeurs de pyramides. Une partie d'entre elles faisait paître ses troupeaux dans les marais du pays qui forment à présent le lac Menzalèh, tandis qu'une autre traversait sur des vaisseaux agiles la mer, odieuse aux Égyptiens, et fondait des entrepôts aux bouches orientales du Nil. Au commencement du troisième millénaire avant Jésus-Christ, les étrangers commencèrent à opprimer les Égyptiens, qu'ils finirent par dominer entièrement. Leurs princes résidant à Héracléopolis, non loin de Tanis, sur la frontière orientale du nome Séthroïte, s'emparèrent du trône des Pharaons, et régirent en maîtres la vallée du Nil jusqu'au moment où les descendants des

rois égyptiens détrônés réussirent à les vaincre et à les anéantir. Vers le milieu du troisième millénaire, une famille originaire de Thèbes réunit sous son sceptre l'Égypte entière, y compris le domaine de ces étrangers. Les Amenemhâ et les Ousertesen, que nous reverrons souvent encore, construisirent à Tanis, en l'honneur des dieux égyptiens, des sanctuaires superbes, et y placèrent devant leur trône leurs propres statues taillées dans la pierre dure. Ils fortifièrent la frontière orientale du pays, mais, dans la conscience de leur puissance, ils accordèrent l'entrée de l'Égypte aux émigrants sémites qui venaient se prosterner devant eux et leur ap-



LES FOUILLES A TANIS.

porter des présents. La douzième dynastie, si célèbre depuis, s'éteignit dans la personne d'une femme, et une race moins forte monta sur le trône des Pharaons, au moment même où une migration de peuples sémites, venus de l'Asie Antérieure, se précipitait vers le sud à pied et à cheval. Les Égyptiens essayèrent bien de repousser les hordes sauvages qui fondaient sur eux : ils furent repoussés, et leurs rois obligés de se retirer dans la haute Égypte, tandis que les Asiatiques s'établissaient à l'est du Delta, fortifiaient solidement Péluse, qu'on appelle aussi Avaris, et choisissaient Tanis pour résidence de leurs princes. Ils se mêlèrent bientôt avec les gens de leur race qu'ils trouvèrent installés au bord du Nil, et ne tardèrent pas à subir les conséquences de cette loi historique, d'après laquelle les conquérants d'un pays plus

civilisé doivent se plier aux mœurs et aux usages des vaincus et sont contraints à l'assujettissement par leur victoire même. Nous les connaissons sous le nom d'Hyksos, c'est-à-dire princes des Schosou ou Bédouins, et nous savons, par les quelques monuments qu'ils nous ont laissés, qu'ils s'assimilèrent de toutes pièces la manière d'être égyptienne, même en ce qui concerne l'art. Comme les Pharaons, ils firent élever, pour représenter symboliquement leur propre personne, des sphinx à corps de lion et à tête d'homme : la face de ces images était modelée sur leur visage et reproduit presque leurs portraits. Les plus beaux de ces « sphinx hyksos » avaient déjà été transportés au Caire quand je visitai Tanis; mais quelques-uns étaient encore là, à moitié enterrés dans le sable. Combien leur ressemblaient les gens auxquels j'eus affaire à Sân et sur les bords du lac Menzalèh !



SPHINX HYKSOS.

Les Hyksos restèrent plus de quatre siècles en possession du pouvoir. La haine nationale des vaincus flétrit leur mémoire, les représenta comme des pillards détestables, et leur pardonna difficilement d'avoir placé à côté des anciens dieux leur Baal, qu'ils décorèrent du nom de Set-Typhon, divinité égyptienne, et qui, après avoir été adorée comme maître de la guerre et des pays étrangers, finit par être redoutée et persécutée comme représentant tous les troubles et toutes les contradictions qu'on remarque dans la vie de la nature et de l'homme. La religion égyptienne ne connaît pas de mal absolu en opposition au bien; le mal n'y est qu'un état transitoire vers le salut à venir, comme la mort n'est que le seuil d'une vie qui est vraiment la vie parce qu'elle dure éternelle. Seth recevait dans les villes hyksos les marques du respect le plus profond : on donna son nom, non seulement à des rois, mais à des portions de territoire, qui formèrent le nome Séthroïte et confinèrent à l'orient du nome Tanitique.

Tandis que les Hyksos dominaient au nord de la vallée du Nil, l'ancienne dynastie continuait de régner dans l'Égypte supérieure. Un manuscrit sur papyrus nous apprend qu'une querelle au sujet d'un puits dans le désert, fournit aux Pharaons le prétexte de se soulever contre les envahisseurs d'Asie. Une grande guerre de délivrance commença, qui dura plusieurs dizaines d'années et se termina par le siège et la prise d'Avaris. On trouve encore aujourd'hui, à Tell el Her, les traces du camp retranché des Hyksos, et, à Tanis, les édifices somptueux construits par leurs rois. Dans tout le nord-est du Delta, leur postérité vivante est encore reconnaissable à sa ressemblance avec les ancêtres.



JOSEPH ET PHARAON.

Les Égyptiens vainqueurs contraignirent le gros de la population hyksos à émigrer. Une partie des vaincus se retira par terre en Asie, une autre partie s'embarqua pour les îles de la mer de Karpathos : le reste, qui s'était adonné aux occupations de la paix, demeura dans le Delta.

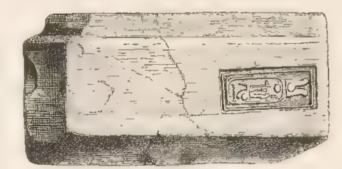
Les longues guerres contre l'étranger avaient retrempé solidement les forces de l'Égypte. Aussi voyons-nous les Pharaons de la XVIII$^e$ dynastie, qui résidaient à Thèbes, pousser jusqu'à l'Euphrate et remplir avec les richesses de l'Asie les trésors de la cité d'Ammon. Les Hébreux continuèrent, sans qu'on les inquiétât, à garder leurs troupeaux dans les grasses plaines de Gosen que leur avait abandonnées un Pharaon reconnaissant. Chacun connaît la belle histoire du ministre Joseph, et le passage où la Bible raconte comment la famille de Jacob s'accrut au point de devenir un peuple. Nous sommes en ce moment sur le théâtre même des événements qui précédèrent l'Exode.



RAMSÈS II, D'APRÈS UNE STATUE DE TURIN.

Les derniers descendants du vainqueur des Hyksos usaient leurs forces dans des querelles religieuses : Ramsès I$^{er}$ les précipita à bas du trône. Il eut pour fils Séti I$^{er}$, pour petit-fils Ramsès II, le Sésostris des Grecs, pour arrière-petit-fils Ménephtah, le Pharaon de l'Exode des Écritures sacrées. Plus d'un bas-relief et d'une statue nous montrent le portrait fidèle des principaux membres de cette dynastie. La conformation particulière de leur visage appuie l'hypothèse, confirmée d'ailleurs par plusieurs autres faits, de leur origine sémitique. La gloire militaire de Sésostris est demeurée inaltérable, grâce aux récits des écrivains classiques : on connaît moins ce que lui et son père firent comme constructeurs. A Thèbes, nous admirerons les édifices immenses qu'ils fondèrent, et nous apprendrons, par une inscription du temple de Karnak, que Séti avait déjà creusé un canal qui réunissait le Nil à la mer Rouge, tout en arrosant le territoire méridional de Gosen. Dans le voisinage de son ancien lit, on a trouvé les ruines d'une ville que Ramsès II construisit. Là, près de Maskhouta, nous vîmes, sans parler d'un monument de granit, une muraille épaisse bâtie en briques estampées au nom du Pharaon de l'Exode.

Nous en trouvâmes de pareilles à Tanis, que les monuments appellent aussi la ville de Ramsès, et la Bible Ramsès tout court. A Ramsès et à Pithom, est-il dit dans l'Écriture, les Égyptiens obligèrent les enfants d'Israël au travail forcé, et « leur rendirent la vie amère « par une dure servitude, en les employant à faire du mortier, des briques et toute sorte « d'ouvrage qui se fait aux champs. » Et Pharaon commanda aux quartiers-maîtres qui surveillaient les travaux : « Vous ne donnerez plus de paille à ce peuple pour faire de la « brique, comme vous faisiez hier et avant-hier; mais « qu'ils aillent et qu'ils s'amassent de la paille. »

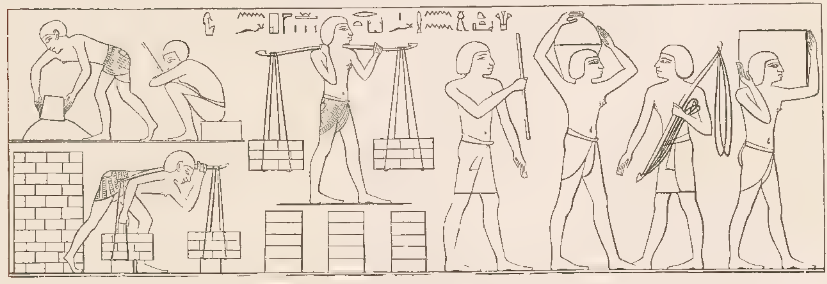

BRIQUE AU NOM DE RAMSÈS II.

Quelle meilleure preuve à l'appui de ces paroles que la brique pétrie en terre mêlée de paille, trouvée au pays de Gosen, conservée aujourd'hui au musée de Berlin, et dont nous donnons ici la représentation? Elle porte le nom de Ramsès, qui résida fréquemment à Tanis, en fit la base d'opérations de ses campagnes, et y termina la plus longue de ses guerres, en signant le traité conclu avec le plus illustre de ses adversaires, le prince des Khétas?

C'est contre des peuples sémites qu'il lui fallait d'ordinaire tourner ses armes. Aussi n'y a-t-il



pas lieu de s'étonner s'il comprima rudement et chercha à occuper par les travaux forcés les races apparentées à ses ennemis qu'il laissait derrière lui dans le Delta? Des papyrus vénérables renfer-



OUVRIERS DE RACE SÉMITE, FABRIQUANT LA BRIQUE.
TOMBEAU DE REKH MA RA, A THÈBES.



MOISE SAUVÉ DES EAUX.

ment des rapports qu'un inspecteur d'Hébreux adresse à ses supérieurs, et nous apprennent avec quelle vigilance infatigable le gouvernement surveillait les ouvriers et s'efforçait d'assurer leur bien-être matériel. Les employés louent en paroles enthousiastes les attraits du pays de Tanis et la fertilité de Gosen. Les représentations figurées des hypogées thébains nous montrent les chiourmes d'ouvriers en pleine activité. Les gens qui puisent de l'eau, attaquent le sol à la pioche, pétrissent l'argile, remplissent les moules en bois et empilent les briques, tandis que le contre-maître les surveille un bâton à la main, ne sont pas des Juifs, mais d'autres Asiatiques qui, longtemps auparavant, sous le règne de Thoutmès III, avaient été emmenés à Thèbes, comme nous l'apprennent les inscriptions, afin de « fabriquer la brique pour les édifices « restaurés du trésor de la ville d'Am« mon. » A côté de la seconde scène, on lit la légende : Prisonniers que Sa « Majesté amena pour les travaux du « temple de son père Ammon. » Dans une troisième inscription on vante la vigilance des gardiens, et l'on prie les dieux de récompenser le roi qui leur a fourni du vin et de bonnes provisions. Un des surveillants crie aux gens : « Je porte le bâton, ne lambinez point ! »

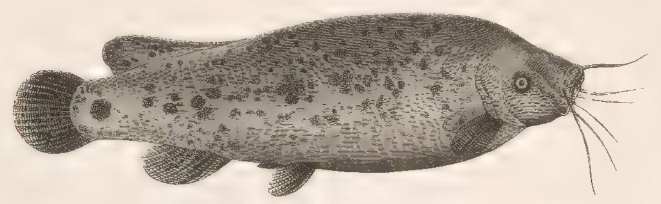


MÉNÉPHTAH.

Qui peut regarder ces images sans songer au labeur forcé des Juifs ? Peut-être est-il l'œuvre de leurs mains, ce mur sur lequel je suis resté assis de si longues heures, dans Tanis, la ville de Ramsès. Peut-être, sur cette même eau que j'ai franchie hier, la mère anxieuse de Moïse déposa-t-elle la corbeille de roseaux où dormait son enfant. Le Pharaon devant qui Moïse accomplit ses miracles résidait à Tanis : le Psalmiste l'affirme expressément. C'est d'ici que partit l'appel à la révolte des masses esclaves, d'ici que Ménéphtah, ses chevaux, ses chars, s'élancèrent à la poursuite des fugitifs. Nous pouvons même montrer au lecteur le portrait du roi indécis qui donna, dans son angoisse, le consentement, puis le reprit, lorsqu'il s'imagina être à l'abri du danger. On conserve au musée de Boulaq une autre représentation du même prince, où les traits du visage sont encore plus efféminés que dans celle-ci. Avec l'exode des Juifs finit le rôle que Tanis joua dans l'histoire de l'humanité. Populeuse comme elle l'était, elle garda son importance pour l'Égypte longtemps encore : elle lui fournit même, au huitième siècle avant Jésus-Christ, une nouvelle dynastie d'ailleurs insignifiante.

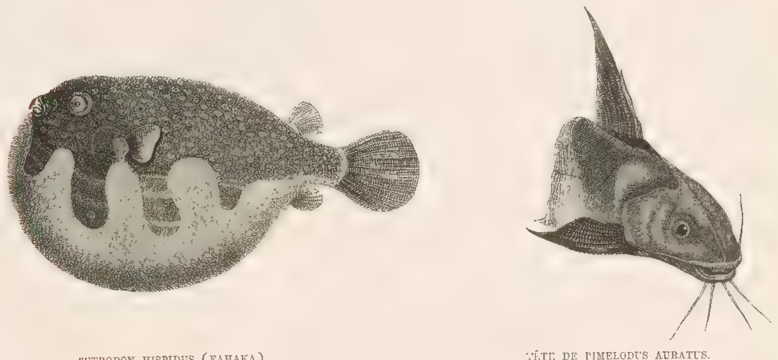
Nous quittons notre place auprès du tombeau du sheikh, et, le bâton à la main, nous errons de débris en débris. La plupart des inscriptions sont dédiées aux dieux Ammon, Phtah ou Râ-Harmakhis. Plus d'un monument attire notre attention, mais le plus grand

nombre est à moitié enseveli sous le sable, et il est défendu aux gardiens, sous les peines les plus sévères, de donner aux étrangers la permission de les dégager. Le dépit occasionné par l'heureux accident qui permit à Lepsius et à ses compagnons de découvrir ici même un monument d'une importance extraordinaire, était encore trop vif dans l'esprit des directeurs des fouilles. Ce monument a déjà acquis, sous le nom de Pierre de Tanis ou Décret de Canope, une grande célébrité. Nous le retrouverons au musée de Boulaq où il est conservé. Contentons-nous de mentionner, en passant, la grande stèle de granit, encore couchée parmi



MALAPTERUS ELECTRICUS, TORPILLE, RA'AI.

les décombres, datée d'une ère qu'on ne rencontre nulle part ailleurs et qui commence à l'époque des Hyksos, le colosse en porphyre de Ramsès II, sur lequel on distingue encore les traces d'un coloris éclatant, les chapelles en pierre grenue semblable à l'albâtre, le torse de femme qui a, comme les amazones, la mamelle droite peu développée et la gauche saillante,



TETRODON HISPIDUS (FAHAKA). — TÊTE DE PIMELODUS AURATUS.

les images noires de Sekhet à la tête de lionne, enfin les statues assises de basalte sombre ou de granit rose tirant presque sur le pourpre.

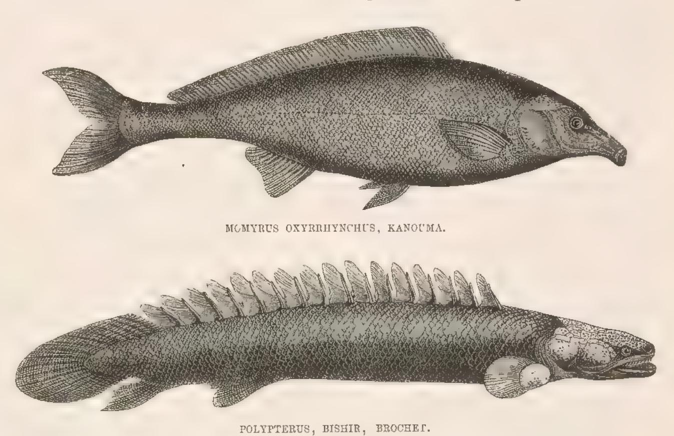
Le matin du jour qui suivit ma deuxième nuit sans sommeil, l'animation régnait à Tanis, devant la maison de mon hôte. Plusieurs pêcheurs étaient arrivés sur de grands bateaux, le long desquels les filets pendaient en bon ordre, et mettaient à l'encan, comme ils font chaque mardi et chaque vendredi, de grandes corbeilles en roseaux remplies de poissons du lac Menzaléh. Le tableau que présentait cette vente était étrange à tous égards et ne sortira plus de ma mémoire.

Rien en Égypte n'est plus véritablement africain que la population des eaux. Le Nil nourrit les mêmes poissons que le Sénégal : avec leurs têtes plates, leurs petits yeux, leurs longues barbes, ils semblent appartenir à un âge du monde antérieur à celui auquel appartiennent les gracieux habitants de nos eaux douces. De beaucoup les plus communs sont les silures, qu'on appelle karmoût. La célèbre torpille à taches noires (râ'ad) est un silure, et quelques variétés de cette espèce doivent aux longs filaments qui leur sortent du dos et du ventre un aspect tout à fait repoussant. Le plus singulier d'apparence est le fahaka (tetrodon), qui, lorsqu'il est gonflé, ressemble à une petite citrouille pansue, munie d'yeux éveillés et d'une petite bouche souriante où brillent quatre dents blanches. Le kanouma, avec son long groin incliné par en bas, est l'oxyrrhynque des anciens Égyptiens. Le brochet (polypterus) est particulièrement intéressant, car il se rattache à une des espèces du monde antéhistorique, celle des ganoïdes. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu dans les peintures, mais je crois qu'il a servi de prototype à l'un des caractères hiéroglyphiques. Bouillis ou rôtis, je mets sans contredit nos poissons du Nord bien au-dessus de ceux d'Égypte, qui sont tous plus ou moins mollasses. J'en ai goûté mainte espèce, et le seul auquel je puisse accorder un éloge sans restriction est le bayâd, à la chair d'un blanc éclatant, dont on rencontre des individus de très forte taille.



SAN. — VENTE DU POISSON A LA CRIÉE.

La vente se prolongea au milieu d'une grande animation, et, non moins que les marchandises, les acheteurs étaient bien propres à captiver l'intérêt d'un spectateur européen. L'irritabilité et l'emportement que l'éducation et les mœurs ont réussi à étouffer chez nous, au moins dans la vie publique, se déploient ici, sans voile et sans contrainte, et avec plus de vivacité peut-être que partout ailleurs, dans les questions de propriété. Avec quelle sauvagerie les pêcheurs essayaient de couvrir la voix l'un de l'autre, quel feu brillait dans leurs yeux noirs, avec quelle violence ils tiraient leur corbeille à eux quand on leur offrait trop peu, combien de fois le digne Ahmed ne dut-il pas crier : « Attention, ou gare à vous! » et jouer de son bâton de palmier!



MORMYRUS OXYRRHYNCHUS, KANOUMA.

POLYPTERUS, BISHIR, BROCHET.

Plus d'un joli petit poisson passait dans la corbeille placée derrière lui, et il savait mêler habilement la force qui tranche sans appel à l'aimable douceur : là surtout où une mêlée paraissait inévitable, il ramenait les parties au calme par des paroles de conciliation et des mains caressantes. Quelles intonations merveilleuses ces gens-là mettent au service de chaque sentiment! Je pense moins, en disant cela, aux criailleries et aux piaillements de leur colère, qu'au velouté et à la douceur séduisante que sait prendre leur voix lorsqu'elle flatte et veut concilier. Une riposte suivait l'autre. « Ton œil, ô marchand! » crie un pêcheur à qui le prix de l'acheteur paraît trop faible. Celui-ci, qui se trouve maltraité injustement : « Mets-toi un turban de paille autour de la tête (sois aussi sot qu'il te plaira), mais n'oublie pas ton devoir! » Une réponse mordante arrive, et celui qui est pris à parti affirme qu'il vaut mieux que son critique; mais ce dernier, qui est d'esprit souple et de langue agile, riposte : « Chaque bête qui a une bosse s'imagine être un chameau! »

Quand la criée fut finie, les pêcheurs voulurent me vendre un pélican et deux beaux hérons qu'ils avaient pris vivants. Ils ne remportaient chez eux que fort peu d'argent, car ils n'ont qu'un tant pour cent sur le prix de leur prise : le gros du profit revient au possesseur du droit de pêche sur le lac Menzalèh, droit qui est affermé chaque année pour 1,500,000 francs.

Je visitai le lac avec des pêcheurs du bourg maritime d'El Matarîyéh. Il est grand, semé d'îles, et séparé de la mer par une langue de terre fort mince. Il égale en superficie le duché de Saxe-Meiningen, et est si richement peuplé d'oiseaux de toute espèce, que le savant Brehm affirmait qu'ils consommaient chaque jour pour leur nourriture soixante mille livres de poisson. L'histoire bien connue du baron de Münchhausen qui, avec la baguette en fer de son fusil, avait percé et embroché d'un bout à l'autre toute une bande de canards, paraît ici moins invraisemblable : surtout au temps de la couvée, des masses innombrables d'hôtes ailés habitent les petites îles et les fourrés de roseaux du lac. Gardez de croire que le beau dessin du peintre Gentz qui accompagne cette partie du récit soit le moins du monde exagéré. Canards, oies chenalopex, cigognes, hérons, pélicans, *Abou monâs* et flamands aux riches couleurs, dont quelques chasseurs seulement parmi les gens de Menzaléh connaissent les stations, mouettes, hirondelles de mer, aigles et faucons dorés ou noirs qui tuent à leur tour les meurtriers ailés du poisson, se trouvent assemblés par légions dans ce paradis d'oiseaux. Le chasseur, qui va d'île en île, peut ici faire un butin immense, surtout lorsqu'il sait diriger son petit bateau de sa propre main. L'eau est presque partout peu profonde et ne submerge les îles les plus basses que pendant le temps de l'inondation. Les plus hautes de ces îles sont nommées *Gebel,* « montagnes, » par les pêcheurs.

Des images ineffaçables d'un monde où la main de l'homme ne s'est encore fait que peu sentir, d'une nature exubérante comme aux premières époques, calme et pourtant riche de vie, s'imposèrent à mon esprit, tandis qu'un bateau pêcheur de Matarîyèh grossièrement ponté me promenait sur ce lac, qui aujourd'hui encore fait la joie du chasseur, et peut-être, nous pouvons dire certainement, un jour, dans quelques dizaines d'années, sera rendu à la culture.

On ne saurait douter que de larges espaces, à présent recouverts par les eaux, n'aient servi aux paysans de champs ou de pâturages dans des temps plus anciens, et n'aient nourri le bétail des bergers. Aujourd'hui encore, bien que le lac communique avec la mer par quelques étroites ouvertures, le limon du Nil se dépose sur le fond : des savants sérieux ont affirmé expressément qu'avec les moyens techniques que nous avons à notre disposition, on pourrait



UN PARLEMENT D'OISEAUX SUR LE LAC MENZALÉH.

aisément et d'une manière profitable aux fauteurs de l'entreprise, transformer de nouveau le lac en terre de rapport. Sur plusieurs des îles on trouve encore les traces d'une ancienne culture qui ne s'est éteinte complètement que depuis quelques siècles. Il ne reste sur l'île Tenîs que peu de chose de l'ancienne ville d'Isis, *Ta-n-Isi;* mais on y voit encore maintenant de grandes ruines d'édifices, et les historiens arabes racontent qu'au temps des califes, nulle part mieux qu'ici on ne tissait les étoffes de luxe. Le damas, les gazes fines et les riches draps d'or de Tenîs (Tinnys) étaient renommés par tout l'Orient, et enrichissaient les mêmes insulaires, qui aujourd'hui, profondément dégradés, gagnent péniblement et misérablement leur pain avec le filet et la voile.



BARQUE DE PÊCHEURS SUR LE LAC MENZALEH.

Et pourtant, après avoir été en rapport avec ces hommes simples et bizarres, on ne peut s'empêcher de songer à eux avec complaisance. Je les vois devant moi ces formes trapues qui, à Matarîyèh, s'attroupaient avec l'étranger autour du grand feu de charbons; je vois devant moi les figures élancées des femmes qui accompagnaient un mort en se lamentant, et il me semble que, nulle part dans toute l'Égypte, je n'ai rencontré race plus belle. Nulle part dans les États du khédive on ne trouve visages plus mâles, traits où se reflète mieux le sentiment de la valeur personnelle, que ceux des descendants des Hyksos. On les appela d'abord *Amou,* comme tous les Asiatiques de race sémitique, au temps des Pharaons, et plus tard Biamites (Pi-amou). Encore au neuvième et au dixième siècle de notre ère, ils donnaient fort à faire aux califes Merwân II et Mâmoun. Le nom de Malakiyîn, qu'ils s'attribuent à eux-mêmes, leur vient du temps où ils appartenaient à la chrétienté. Tandis que les autres Égyptiens se

ralliaient à la doctrine d'Eutychès, les simples Biamites restèrent fidèles à la croyance orthodoxe et s'appelèrent *Melkites,* « royaux, ou sujets de César. » Ils demeurèrent insoumis aux Français; c'est depuis peu de temps, depuis quelques années seulement, que les autorités s'aventurent à prendre leurs fils pour le service militaire. Vers l'Orient, la création du canal de Suez a donné au lac Menzaléh une limite nouvelle et, pour ainsi dire, tracée au cordeau.

Tournons-nous maintenant à l'ouest. Dans les environs de Damiette (Damyât), à l'embouchure de l'ancienne branche Phatnitique, aujourd'hui bras de Damiette, nous trouvons une contrée plate et unie comme tout le Delta, mais qui pourtant présente beaucoup de traits particuliers. Et d'abord, l'Européen remarquera les champs de riz nettement tracés : on les cultive ici de préférence en septembre et en octobre. Cette espèce de céréales n'était pas tout à fait inconnue des Égyptiens, au temps des successeurs macédo-



ROUE HYDRAULIQUE DANS LES ENVIRONS DE DAMIETTE.

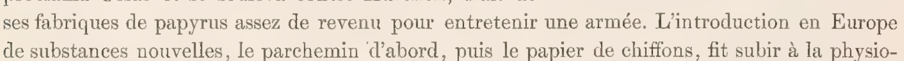
niens d'Alexandre le Grand : cependant les Arabes furent les premiers à en importer la culture de l'Inde, d'où elle est originaire, aux bords du Nil.

De Damiette même il y a peu de chose à dire. Un banc de sable rend difficile l'entrée du port que bordent de hautes maisons mal entretenues. Le bazar est d'une longueur inusitée; les mosquées renferment des colonnes précieuses arrachées à des constructions antiques; les faubourgs ont de superbes jardins. Le plus beau de tous appartient au consul d'Allemagne, un brave et riche Levantin nommé Souroûr. Damiette compte aujourd'hui de trente à quarante mille habitants. Dans l'antiquité, elle n'était point célèbre. Sous les Arabes, elle fut renommée à cause de ses filatures, où des ouvriers, chrétiens pour la plupart, fabriquaient des étoffes ornées d'images et les brocards les plus fins : telle pièce valait trois cents dînars, plus de douze cents francs. Le long siège qu'elle eut à subir de la part des croisés, et qui se termina par la prise de la ville, lui assure une place dans l'histoire.

Les fermes du voisinage de Damiette possèdent de grands sycomores majestueux et bien proportionnés : d'autres espèces d'arbres ombragent les approches des villages. Dans les jardins fleurissent les pêchers et maint autre arbre fruitier. Partout on entend le grincement des norias

mises en mouvement par des buffles : elles versent une eau abondante dans des canaux et des rigoles à ciel ouvert, qui la distribuent aux champs. Le bétail réussit à merveille : les buffles et les bœufs, le beurre et le fromage de Damiette n'ont point leur pareil dans toute l'Égypte. Le botaniste qui cherche des plantes rares au bord des canaux, trouvera ici les derniers spécimens d'une famille autrefois nombreuse sur le Nil, les lotus blancs et bleus, dont le paysan mange encore aujourd'hui la graine réduite en farine. Quant au papyrus, qui jadis était pour ainsi dire le roi de tous les produits du Delta et rapportait aux habitants des richesses immenses, il n'a été vu ici par aucun voyageur digne de foi. Et pourtant, sur ce même bras du fleuve qui arrose le pays, on cultivait avec soin l'espèce la plus estimée de ce *Cyperus,* auquel notre *papier* doit son nom, et dont la moelle fournissait, non pas à l'Égypte seulement, mais aux autres peuples civilisés de la Méditerranée, une matière excellente à recevoir l'écriture. Encore au temps des califes, il y avait dans le Delta des fabriques de papier : puis le parchemin finit par tuer le produit égyptien. C'était un article de commerce des plus importants, car l'Alexandrin Firmus, lorsqu'il se proclama César et se souleva contre Aurélien, tirait de

NYMPHÆA LOTUS, FLEUR DE LOTUS.



ses fabriques de papyrus assez de revenu pour entretenir une armée. L'introduction en Europe de substances nouvelles, le parchemin d'abord, puis le papier de chiffons, fit subir à la physionomie du Delta une métamorphose complète. A la place de ces fourrés qui formaient « une « forêt sans branches, un buisson « sans feuilles, une moisson dans « l'eau, une parure des marais, » on cultive maintenant le riz, le maïs, l'indigo, le coton. Les habitants du Delta ont perdu jusqu'au souvenir de la plante qu'on a cultivée chez eux pendant des milliers d'années, et que Strabon appelle avec justice « un bâton « pelé surmonté d'un plumeau. » L'Européen ne le connaît que dans les serres, ou bien il l'a vu au bord de l'Anapos, si, durant son voyage d'Italie, il a visité Syracuse. Il ne soupçonne guère qu'il se heurte, chaque jour et presque chaque heure, à des idées et à des mots qui doivent leur origine au papyrus d'Égypte.



NYMPHÆA NELUMBO, FLEUR ET FRUIT DU LOTUS.

*Papyrus* et *Byblus* sont deux formes différentes du même nom. Du premier est sorti notre

*papier,* du second notre *bible.* Pour préparer le papyrus, on divisait la moelle renfermée dans la tige en bandes minces, qu'on plaçait l'une sur l'autre, puis qu'on faisait adhérer l'une à l'autre et qu'on polissait. On collait bout à bout les feuillets ainsi obtenus, et le premier d'entre eux était appelé *protokollon,* protocolle. Les longues bandes de papyrus ne pouvaient naturellement se conserver que si on les roulait. Chaque livre devenait un *rôle,* et ce mot s'est maintenu avec ce sens dans notre langue de théâtre. Les anciens employaient déjà pour écrire des encres de deux couleurs différentes : la noire servait au texte, la rouge était réservée aux têtes des chapitres. De là nos *rubriques.* Les Romains appelaient communément le papier *charta* ou *carta :* c'est chez nous *charte* et *carte.*


PIED DE PAPYRUS.

Nous connaissons diverses espèces de papiers égyptiens. Chacune tirait son nom, soit du lieu d'origine, *saïtique, tanitique;* soit d'une personne haut placée, *livienne, cornélienne;* soit de l'usage auquel elle servait, *hiératique, papier pour billets de théâtre, papier-sac.* Des rouleaux de papyrus de grandeur extraordinaire et de belle conservation sont arrivés jusqu'à nous. Cette substance avait été découverte en Égypte de fort bonne heure, dès avant le temps des pyramides : son plus grand emploi coïncide avec la splendeur d'Alexandrie.

Le papyrus cultivé dans le nome Sébennytique était particulièrement renommé. Sur l'emplacement de la capitale de ce nome, où naquit l'historien Manéthon, s'élève aujourd'hui Samanhoud. C'est un misérable village sur la rive gauche du bras de Damiette; nous passons devant lui en quittant Mansourah pour remonter le courant.

Mansourah, *la victorieuse,* est, après Tantah, la ville la plus importante de l'intérieur du Delta. C'est la capitale de la riche province Dakhalîyèh, où le commerce du coton a attiré nombre d'Européens, surtout des Anglais, des Allemands et des Suisses. Mansourah est relativement une ville neuve : elle fut construite sur l'ordre du calife Malek-el-Kâmel, vers 1220, pendant les croisades, après la prise de Damiette par les chrétiens. En ce temps, on trouvait dans le voisinage un pont solide qui reliait les deux rives du fleuve : aujourd'hui, on n'arrive qu'en bateau à Talkha, vis-à-vis de Mansourah, où est la station du chemin de fer. On doit prochainement construire ici un pont de fer portant deux voies ferrées.

Il n'y a pas grand'chose à dire sur la ville actuelle de Mansourah; mais plus d'un souvenir mémorable s'éveilla en nous, quand nous visitâmes la chambre modeste dans laquelle un des plus puissants rois d'Occident vécut quelque temps prisonnier. Louis IX de France fut battu, sous les murs de Mansourah, par l'armée du jeune sultan el Mo'azzam Touranschah, et dut se rendre aux infidèles, avec son frère Charles d'Anjou et la fleur de la chevalerie

française. Le sultan traita son ennemi prisonnier avec considération, mais fut tué par ses propres soldats : Louis et ses barons recouvrèrent la liberté, le 6 mars 1250, au prix d'une lourde rançon et de l'évacuation de Damiette.

Avec un bon vent, on peut aller de Mansourah à Behbît el Hagar, l'une des plus remarquables parmi les villes ruinées de l'Égypte. Rien de plus gai, pendant cette traversée, que la vue des champs bien cultivés sur les deux rives du fleuve. Je débarquai en face du bourg d'El-Ouish, auprès d'un vieux quai; et, à peine me fus-je enfoncé dans l'intérieur que je me crus transporté en Europe. Je rencontrai rarement un palmier; les arbres que je trouvais sur mon chemin étaient des peupliers blancs, des tilleuls, des saules, auxquels se mêlaient, il est vrai, des acacias du Nil, des *lebakhs*, des tamarindes, et des arbrisseaux *bernoûf*. Je marchai bon train, et, au bout d'une bonne demi-heure, je me



MURS DE SOUTÈNEMENT LE LONG DU BRAS DE DAMIETTE.

heurtai aux débris parfaitement reconnaissables d'un mur d'enceinte. Au milieu s'élevait une butte de décombres gigantesque, seul reste du beau temple de Pa-hébît, « le lieu de fête; » on y adorait la grande déesse d'après laquelle les Romains donnèrent à la ville le nom d'Iseum. Les rues et les places de la cité antique ont complètement disparu, aucune trace d'habitation ancienne n'est reconnaissable parmi les huttes de fellah du bourg de Behbît. Ici, comme partout en Égypte, les maisons des dieux étaient construites de matériaux plus durables que les maisons des hommes, et les débris en granit du temple d'Isis de Hébît sont assez solides pour défier encore plus d'un siècle. Ils sont là, au milieu de l'ancienne enceinte du temple, et semblent ne former qu'un seul amas puissant de blocs, de fragments de colonnes, de morceaux d'architraves, de dalles détachées du toit ou ayant servi de degrés. Je n'ai rien rencontré de plus original que ce temple, effondré sur lui-même comme au geste d'un magicien. Ce n'est pas l'action lentement destructive du temps, ce n'est pas la faible main des hommes qui a pu produire cette chute subite d'un édifice en granit.

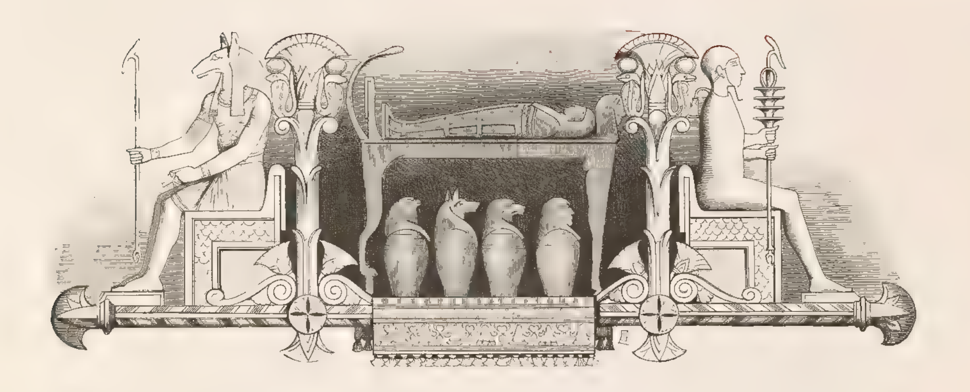
Un tremblement de terre a dû l'abattre d'un seul coup. Le souvenir en est resté vivant chez les fellahs, ainsi que la mémoire de l'animal consacré à la déesse à tête de vache, qui a si longtemps reçu ici le culte le plus respectueux, et dont l'image est visible sur plus d'une pierre. Tandis que je me reposais auprès des débris de granit, un homme de Behbît me raconta l'histoire suivante, bien connue d'un chacun dans la localité. « Au temps de Salomon s'élevait « ici un beau temple, dans lequel vivait une vache envoyée par Dieu lui-même, et que per- « sonne ne devait toucher. Il y eut une fois une femme qui se servit de la bête pour nourrir « son enfant nouveau-né. Elle pénétra secrètement dans le temple et chercha à traire la « vache; mais le pis ne donna point de lait. Alors la femme maudit la vache. A peine « avait-elle prononcé le dernier mot, l'édifice géant s'écroula avec un craquement terrible, « enterrant sous ses ruines la criminelle et son enfant. Le soir, quand on frappe sur les « pierres, la vache fait entendre un mugissement. Beaucoup des gens de Behbît, qui appel- « lent nos ruines *Hagar gamous*, la pierre de la buffle, prétendent l'avoir entendu. » — Quel spectacle splendide devait présenter ce temple, quand le soleil se jouait encore sur les masses polies du granit gris et brun dont il était construit. Les inscriptions nous apprennent qu'il avait été élevé par le roi Ptolémée II Philadelphe (287-247 av. J.-C.). On n'a aucun renseignement sur l'époque de sa chute, et on ne réussira jamais à reconstituer le plan de l'édifice : car, il n'en reste pas pierre sur pierre. Il nous fallut compter quatre cents pas, pour faire le tour de ce haut tumulus qu'on doit escalader, comme on ferait la pointe d'une montagne de granit. Le dallage de la cour du temple subsiste peut-être encore sous une couche de terre; car, dans l'intérieur du mur d'enceinte, il ne croît qu'un peu de blé, auprès d'une flaque, à la place où se trouvait le lac sacré indispensable à tout sanctuaire égyptien.

Je retournai à Mansourah avant la tombée de la nuit. On peut se rendre aisément de là aux ruines de Mendès, la ville du bélier sacré. Toutefois nous ne les visitâmes pas : nous nous sentions entraînés vers le sud, vers les pyramides et le Caire, où bat le cœur de l'Égypte.





LE NIL AVANT SON PARTAGE.





# MEMPHIS.
# LES PYRAMIDES.

T déjà, le train approche de la ville des califes. Déjà, avant que nous atteignions la station de Kalyoub, les pyramides se lèvent sur l'horizon lointain. Elles sont vraiment la marque distinctive du Caire; c'est à elles que s'attache la plus ancienne histoire de la métropole aujourd'hui disparue de la terre, et dont le Caire doit être considéré comme le successeur. Avant de pénétrer dans la capitale moderne, reportons-nous jusqu'à l'antique Memphis, et jusqu'aux monuments vénérables qui s'élèvent sur le sol de sa nécropole.

Mille fois déjà on a appelé le Caire la cité des pyramides. Ce n'est pas sans raison : de chaque point élevé de la ville on aperçoit les formes simples de ces remarquables constructions. Toutefois, il n'y a que des rapports extérieurs entre la capitale animée qui s'étend sur la rive droite du Nil et les corps de pierre impérissables qui lui font face. Depuis sa fondation, le Caire a vue sur les pyramides; mais les plus an-

ciennes pyramides avaient déjà quatre mille ans de durée derrière elles, avant qu'on eût posé la première pierre de la première maison du Caire.

La capitale, avec son orgueilleuse citadelle, là-bas, au loin, est une parvenue qui est arrivée rapidement à une grande fortune par la chute d'un prédécesseur vénérable. Memphis tomba, et de ses ruines le Caire s'agrandit. Il faut prendre cette phrase au pied de la lettre. A mesure que la nouvelle ville, fondée par Amr de l'autre côté du fleuve, devint plus importante, les habitants de l'ancienne résidence des Pharaons y émigrèrent, emmenèrent avec eux les vieux édifices memphites, transportèrent au delà du Nil les blocs bien taillés et les poutres en pierre, et les employèrent, soit à fonder des maisons nouvelles, soit à bâtir de puissantes murailles en maçonnerie. Les monuments de marbre et d'albâtre furent brisés et calcinés dans les fours à chaux. Mainte colonne des plus anciennes mosquées sort des temples memphites. La vieille ville devint une carrière de blocs tout préparés, qu'on ne ménagea point. On s'en servit même avec tant d'imprévoyance, qu'aujourd'hui il ne reste rien de la ville la plus antique et la plus considérable de l'Égypte, rien, si ce n'est quelques tas de décombres et quelques débris plus ou moins endommagés de monuments.

Les rues, les places, les palais, les temples, les écoles, les fortifications dans lesquelles les Memphites ont vécu par centaines de mille, remué, travaillé, prié, souffert, joui, trafiqué, pensé, profité des plaisirs de la paix et livré des batailles sanglantes, tout a complètement disparu. Memphis, ville des vivants, n'est plus; mais la ville des morts, la nécropole de Memphis, comme si elle participait à l'indestructibilité de ses habitants endormis en Osiris, s'est conservée d'une manière admirable. Ici, comme ailleurs, c'est l'endroit où on peut le mieux se rappeler ce trait par lequel les Grecs cherchaient à caractériser le genre d'esprit des Égyptiens : « Leurs maisons sont des auberges, et leurs tombes des maisons éternelles; l'existence « terrestre est pour eux un court voyage, et la mort la vraie vie. » En fait, leurs cimetières ont survécu à leurs villes, et leurs tombes ont prolongé leur vie jusqu'à nous.

Il n'y a point de centre de civilisation humaine plus vénérable que celui que nous allons visiter, point de monuments plus anciens que ceux qu'on a découverts ici. Celui qui va tout droit aux pyramides, se rend par la même occasion à la nécropole. Nous suivrons notre chemin à nous, et nous apprendrons à connaître la ville des vivants avant de pénétrer dans celle des morts. Comme rien ne nous gêne, ni question de temps ni raison de convenance, nous préférons nous confier à un bateau du Nil plutôt qu'au train qui traverse le territoire de Memphis, et nous abordons à Bédréshêin, gros bourg habité par les Fellahs. Les bois de palmiers qui l'entourent, sont parmi les plus beaux de l'Égypte. Comment pourraient-ils ne pas prospérer ? Ils enfoncent leurs racines dans le sol sur lequel a vécu, pendant plus de quatre mille ans, une des villes les plus populeuses du monde!

C'est un vrai plaisir de galoper sur la digue qui traverse cette plaine : il n'y a jamais excès de soleil ou excès d'ombre sous la couronne des palmiers, et la succession incessante des effets de lumière nous préserve du sentiment de la monotonie. Et pourtant tous les arbres de ces bois, pris isolément avec leurs troncs en forme de colonnes et leurs têtes empanachées, se ressemblent terriblement! Le modèle en est beau, mais on dirait qu'il est unique, et ils sont bien loin de présenter les différences individuelles de nos chênes et de nos hêtres.

Sur le petit port de Bédréshêin sont entassés de gros paquets de côtes arrachées à la couronne des palmiers et dépouillées de leurs plumets : c'est vraiment un spectacle étrange de voir les Fellahs grimper le long des troncs unis, et s'attacher solidement à la tête des arbres

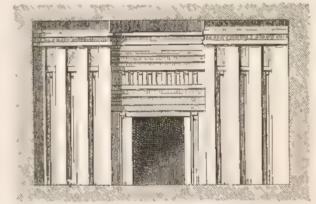


LE BOURG DE BÉDRÉSHÊIN.

pour abattre les branches, féconder artificiellement les fleurs et cueillir les régimes de dattes.

Derrière les bois de palmes, des champs verts bien cultivés. Du haut du monceau de ruines le plus considérable qui s'élève dans la plaine, on domine tout le large espace sur lequel était jadis la célèbre cité des pyramides. Ici, se dressent les maisons du bourg arabe de Mît-Rahinèh; au sud, la villa d'un riche Arménien; au sud-est, les restes les plus importants de la ville; plus au nord, des débris de temples; plus au sud, le colosse renversé de Ramsès II. Dans la hutte qui l'avoisine, sont conservés les fragments trouvés par M. Mariette sur l'antique emplacement de Memphis. Si on regarde au nord, on ne voit que bois de palmiers et terres de labour : à l'ouest, l'œil, après avoir passé par-dessus la plaine cultivée et cherché à embrasser toute l'étendue de l'horizon, est retenu par un panorama de la nature la plus remarquable. La montagne de calcaire jaunâtre qui, sur des milles de longueur, barre, comme un mur, l'occident de ses pentes nues et sans végétation n'est ni divisée en un grand nombre de rameaux, ni assez haute pour être imposante, ni taillée d'une coupe agréable; mais, en guise de dômes pittoresques ou de glaciers étincelants, elle est, aussi loin que l'œil atteint, couronnée de pyramides. Il semble qu'elles aient poussé avec les rochers sur lesquels elles se dressent et qu'elles doivent durer autant qu'eux.

Si la colline, au sommet de laquelle nous sommes établis regardant l'ouest, portait réellement la citadelle de Memphis et le palais des rois, le choix de l'emplacement était des plus heureux. Déjà Lepsius avait fait remarquer que c'était peut-être le seul point duquel on pouvait dominer tout Memphis, et qui permît à chaque constructeur royal de surveiller l'avancement de sa pyramide. Même le groupe le plus septentrional d'Abou-Roâsch pouvait être aperçu d'ici avant qu'on l'eût ruiné. A présent, il n'y a plus de visible sur l'horizon septentrional que les grandes pyramides, celles qu'on nomme les pyramides de Gizéh d'après le bourg voisin, puis, plus au sud, les groupes de Zaouyet el Aryân et d'Abousîr. Sur notre droite et à petite distance, l'orgueilleuse pyramide à degrés de Sakkarah avec ses sœurs très endommagées, et, plus au sud, le groupe des pyramides de Dashoûr, qui appartient à l'espèce de ce qu'on a appelé *Pyramides tronquées*. Les plus méridionales de toutes, celles qu'on ne peut pas apercevoir de notre colline, n'appartiennent plus à proprement parler à la nécropole de Memphis; même sans les compter, il n'y a pas ici moins de quatre-vingts de ces mausolées surprenants. Et que de syringes à façade plus ou moins richement découpée s'ouvrent sur les pentes de la montagne et sont recouverts de sable! Ce cimetière, le plus grand de tous les cimetières, s'étend, si on y comprend la pyramide de Mêidoûm, sur une longueur de soixante-treize kilomètres : ces proportions énormes forment comme une échelle, à laquelle on peut mesurer, et la grandeur de l'antique Memphis, et sa longue existence.


FAÇADE D'UN TOMBEAU.

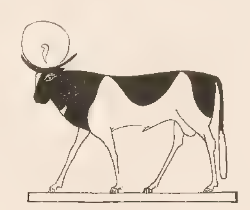
Ménès, le premier roi d'Égypte, la fonda, d'après la tradition. Le nom, *Men-nofri,* signifie en égyptien « une bonne place. » Afin de se procurer un emplacement approprié à la construction des principaux édifices, le Pharaon détourna le fleuve dans un lit nouveau, qui partageait la plaine entre les montagnes libyque et arabique en deux parties égales. Voilà ce que les prêtres contèrent à Hérodote : lors de son voyage en Égypte (454 av. J.-C.), les digues de Ménès, au sud de la ville, étaient encore inspectées avec soin et consolidées chaque année par les gouverneurs persans. Dès que le sol fut raffermi

et qu'on eût pris les précautions nécessaires pour la rectification des berges du Nil, Ménès éleva au dieu Phtah un sanctuaire, qui fut le centre de la ville pendant les longs siècles de son existence, et fut agrandi et enrichi par tous les Pharaons jusqu'au temps des Césars romains.

A la tête des dieux égyptiens, le premier et le plus ancien de tous est l'antique Phtah de Memphis. On l'appelait le créateur des mondes, l'être d'où sont sortis les germes, les lois, les conditions de toute existence. Il était au commencement; le premier de tous les dieux de lumière, il avait créé l'œuf, d'où sortirent, après qu'il l'eût ouvert, le Soleil et la Lune. *Phtah* signifie l'*ouvreur*. Phtah-*Sokar*-Osiris, qui régnait sur la nécropole de Memphis, et dont le nom s'est maintenu dans le nom de Sakkarah, fournit au soleil couché et aux hommes morts les conditions d'un nouveau lever et la résurrection à la vie éternelle de l'autre côté de la tombe. Hapi était l'animal sacré de Phtah, dans le temple duquel on l'entretenait soigneusement. Il reposait derrière un rideau d'étoffe précieuse, sur une molle couche, était nourri avec une bouillie de fine fleur de farine d'orge et de froment mondé, avec du lait et des pâtisseries au miel doux, avait, dans un édifice spécial, un harem de vaches. Sa mère elle-même recevait des hommages : on la traitait avec richesse et on lui donnait une stalle particulière. Le nombre de ses serviteurs était grand : plus grand encore le nombre de ses visiteurs, car on lui attribuait la faculté de voir dans l'avenir. Il ne pouvait toutefois répondre que par un « oui » ou un « non » aux questions qu'on lui posait. S'il prenait le fourrage d'un visiteur, l'oracle était favorable, s'il le refusait, c'est que les affaires qu'on avait soumises *in petto* à sa décision devaient tourner mal. Ce fut un présage de mort pour l'astronome Eudoxe de Cnide, quand le taureau, au lieu de lui manger dans la main, se mit à lui lécher le vêtement. Germanicus mourut bientôt après que l'oracle d'Hapi lui eut été défavorable. On adorait aussi avec Hapi un serpent sacré : sur le lac qui était toujours à côté des temples égyptiens, nageaient des barques somptueuses consacrées à la divinité, et sur ses bords verdissait un bois sacré. Tous les Pharaons qui se firent enterrer dans les pyramides servirent Phtah dans ce sanctuaire, dont le grand prêtre, le *Sam,* occupait le plus haut rang du sacerdoce égyptien. Les rois confièrent souvent cette dignité à leurs propres fils : elle survécut aux Pasteurs, et, dans le temps même de la plus grande gloire des Pharaons, fut remplie par Khâmous, l'héritier du grand Ramsès, mort avant son père. Ce prince puissant, que les Grecs appelèrent Sésostris et qui orna de monuments presque chaque ville des bords du Nil, donna à notre temple un éclat souverain, en faisant dresser ses colosses devant les portes.



LE DIEU PHTAH DE MEMPHIS.



LE BŒUF HAPI.

Nous connaissons l'événement qui amena cette consécration. Comme Sésostris revenait d'une de ses campagnes guerrières, le gouverneur infidèle qu'il avait laissé en Égypte lui offrit près de Péluse un grand banquet; après que le roi et les siens, échauffés par le vin, se furent retirés pour prendre leur repos, il fit mettre le feu au palais de bois qu'il avait élevé à cette intention. Ramsès échappa comme par miracle, et dans sa reconnaissance, orna le temple de Phtah de ces colosses. L'un d'eux, le seul grand monument qui reste de Memphis, la « ville des vivants, » *Onkh-touï,* est étendu à mille pas au sud du bourg de Mît-Rahinèh, face contre



HABITANT DE MEMPHIS.

terre. Ce géant de pierre, de la taille de sept hommes et plus, appartient aux Anglais : peut-être se décideront-ils à l'envoyer un jour rejoindre l'obélisque d'Alexandrie, sur les rives de la Tamise.

Après l'expulsion des Hyksos, quand la résidence des Pharaons fut transportée de Memphis à Thèbes, la ville de Ménès continua à jouir d'une grande prospérité jusqu'aux basses époques. Son port sur le Nil, qui est souvent mentionné dans les textes, était le marché de toutes les productions du pays, et le commerce qu'elle entretenait n'était pas renfermé dans les limites de la vallée. Un quartier particulier était assigné aux Phéniciens et à leurs factoreries. C'est là que s'élevait le temple de l'Aphrodite étrangère, Astarté-Ashéra, avec son bois sacré, où la jeunesse s'assemblait pour servir la déesse. Ce quartier était l'asile du plaisir; dans le quartier purement égyptien, les citoyens vivaient tranquilles et vertueux. Beaucoup d'industries étaient en pleine activité, et la science était en honneur parmi les prêtres du plus haut rang. Les écoles qui dépendaient du temple de Phtah, de son fils Imhotep et d'autres dieux, étaient célèbres, et plus d'un écrit composé par les élèves est arrivé jusqu'à nous. Le maître, qui résidait d'ordinaire à Thèbes, se rendait de temps en temps au palais de Memphis, et le château de cette ville fut toujours considéré comme l'un des plus puissants boulevards de l'empire. Les Grecs le connaissaient bien sous son nom égyptien de *Mur-Blanc*. Les monuments et les classiques nous parlent de plus d'un siège soutenu par cette citadelle et de plus d'un assaut livré aux murs de la ville. Les Assyriens et les Perses ne tiennent l'Égypte pour conquise qu'après que le *Mur-Blanc* est tombé, et le quartier militaire qu'il entourait devait être fortement peuplé. Memphis n'était pas seulement une des villes les plus populeuses de l'ancien monde, c'en était aussi l'une des plus étendues : encore au temps de sa décadence, il fallait une demi-journée de marche pour la parcourir du nord au sud.



URÆUS SACRÉE.

Sa grandeur reçut le premier coup mortel, quand le fils de Philippe fonda Alexandrie, et par là donna à la basse Égypte un cœur nouveau, où débouchèrent toutes les veines qui portaient la vie au pays. Puis, quand les armées de l'Islam eurent soumis la vallée du Nil, quand leurs chefs, fuyant Alexandrie et Memphis, construisirent, sur la rive orientale du Nil, auprès du château romain de Babylone, Fostât d'où sortit plus tard le Caire, et en firent leur résidence, la ville nouvelle succéda aux droits et aux possessions de la vieille cité des Pyramides : quelques siècles après, celle-ci n'était plus qu'une ruine, mais une ruine sans égale. Il n'y a pas sept cents ans que le savant et infatigable Abd-al-Latîf, de Bagdad, la visitait et mettait ce qu'il y avait vu par écrit. « Malgré l'immense étendue de cette ville et la haute antiquité « à laquelle elle remonte, nonobstant toutes les vicissitudes des différents gouvernements dont

« elle a successivement subi le joug, quelques efforts que différents peuples aient faits pour « l'anéantir, en en faisant disparaître jusqu'aux moindres vestiges, effaçant jusqu'à ses plus « légères traces, transportant ailleurs les pierres et les matériaux dont elle était construite, « dévastant ses édifices, mutilant les figures qui en étaient l'ornement, enfin, en dépit de ce « que quatre mille ans et plus ont dû ajouter à tant de causes de destruction, ses ruines « offrent encore aux yeux des spectateurs une réunion de merveilles qui confond l'intelli- « gence, et que l'homme le plus éloquent entreprendrait inutilement de décrire. Plus on la « considère, plus on sent augmenter l'admiration qu'elle inspire; et chaque nouveau coup « d'œil que l'on donne à ses ruines est une nouvelle cause de ravissement. »

Nous ne pouvons ici énumérer un par un les monuments qui excitaient l'étonnement d'Abd-al-Latîf, et qui ont disparu depuis longtemps. Les lions qu'il vit dressés en face l'un de l'autre étaient sans doute des sphinx. Tout le sol était couvert de ruines et de débris de murailles; le nombre des colosses brisés, parmi lesquels il eut l'occasion d'admirer la statue de Ramsès II dont nous avons parlé plus haut, était immense. Après Abd-al-Latîf, on ne pensa plus que rarement aux restes de Memphis. Ils disparurent peu à peu : on transporta pierre après pierre sur l'autre rive du Nil, et plus d'une sculpture vénérable fut mise en pièces dans des accès de fanatisme insensé. Vers le milieu du XV[e] siècle, un émir fit briser la « Chapelle Verte, » si souvent admirée, taillée dans un seul bloc monstrueux de pierre aussi dure que l'acier, et recouverte néanmoins de figures et de légendes. La statue en or, aux yeux de pierre précieuse, gardée jadis dans cette œuvre merveilleuse, consacrée peut-être à Khonsou, le dieu Lune, avait disparu depuis longtemps. Abd-al-Latîf décrit, avec une indignation profonde, la soif d'or qui dévorait ses contemporains comme une maladie; il nous apprend que toutes les parties des ruines, même les mieux cachées, étaient fouillées systématiquement par des chercheurs de trésor à qui tout ce qu'ils trouvaient était bon. Les crampons d'airain furent arrachés des maçonneries, les gonds enlevés aux montants des portes, les colosses percés pour y chercher des trésors. Ils s'introduisaient dans les fissures de la montagne, comme des voleurs dans une maison, se glissaient en rampant sur le ventre par chaque ouverture : beaucoup d'entre eux perdirent ce qu'ils avaient en recherches infructueuses, et d'autres, qui n'avaient rien, entraînèrent mainte personne riche à jouer leur fortune, et aussi leur bon sens, sur l'espoir d'acquérir des trésors considérables. On oubliait mille désappointements, sitôt que se répandait la nouvelle d'une trouvaille heureuse. Enfin, ces ruines dépouillées refusèrent la récompense avare qu'elles avaient parfois accordée à tant de peines; le cultivateur chassa le chercheur de trésors, et contraignit le sol de Memphis à produire, sous formes de céréales et d'arbres à fruit, un or mieux gagné.

Et maintenant, en nous dirigeant vers l'ouest et en parcourant le sable jaune des champs de pyramides et de tombes, nous savons ce qu'était la ville qui y déposa ses morts dans le plus gigantesque des cimetières. Commençons notre tournée par le nord, et visitons en premier lieu les plus grandes des pyramides, celles qui empruntent leur nom au village voisin de Gizèh. D'excellentes voitures, roulant sur une bonne chaussée, nous amènent en une grande heure à la porte de notre hôtel. Les gens du Caire vont souvent, le dimanche, visiter les pyramides par manière de passetemps : il n'y a guère de « promenade à la campagne » qui présente autant de charmes et soulève autant d'émotions de toute sorte.

Dès le matin, la voiture, attelée de chevaux rapides, traverse à grand fracas le pont de fer qui réunit le Caire à la belle île de Gezîrèh. Bientôt après nous laissons derrière nous l'île



COLOSSE RENVERSÉ DE RAMSÈS II.

et son château, ainsi que le bras du fleuve qui la baigne au sud. Une chaussée artificielle, tirée au cordeau et bien entretenue, nous conduit en avant dans les terres, à l'ombre des lebakhs. Le château et les jardins vice-royaux de Gizèh, clos de hautes murailles, restent sur notre gauche; le vert humide des champs coupés de canaux réjouit l'œil, une vapeur d'un bleu tendre voile le couchant. L'air est d'une pureté et d'une fraîcheur parfumée, tel qu'on ne le trouve au matin nulle part ailleurs qu'en Égypte, durant l'hiver. Le rideau de vapeurs suspendu à l'horizon se déchire de minute en minute : telles que des triangles énormes, nettement découpés, les pyramides se dressent devant nos yeux. Le mur de nuages se referme : à droite et à gauche, tantôt nous apercevons des buffles paissant, tantôt des bandes de hérons argentés, tantôt un pélican solitaire qu'une balle partie de notre voiture pourrait abattre aisément, tantôt des paysans à moitié nus qui travaillent, et les bourgs toujours placés en dehors de la route. Plus loin deux aigles blancs s'enlèvent : l'œil suit leur fuite, et, regardant en l'air, voit les vapeurs disparaître insensiblement; le bleu du ciel brille de plus en plus clair, le soleil lance enfin des rayons dont rien n'obscurcit l'éclat. C'est l'heure à laquelle, dans le temps des Pharaons, les prêtres, assemblés devant la porte des temples, adressaient des hymnes au dieu de la lumière apparaissant sous forme d'Horus enfant, après avoir vaincu, terrassé, mis en fuite, mais non pas anéanti et tué, Set, l'ennemi de son père, l'obscurité et ses complices les nuages et les vapeurs. La lutte s'apaisait pendant la durée du jour, puis recommençait aux heures du soir, et se terminait au préjudice du dieu lumineux, qui se retirait à son tour dans le monde inférieur, pour remporter une nouvelle victoire au matin du jour suivant. « L'enfant est le père de l'homme : » le petit garçon Horus devenait Râ, le puissant dieu du soleil.

Le jour est éclatant et chaud : devant nous, les pyramides dévoilées laissent à nu toutes les dégradations qu'elles ont subies au cours des milliers d'années. Les chevaux modèrent la rapidité de leur course, car le chemin s'élève et deux murs le resserrent à droite et à gauche. Ces murs sont une défense contre le deuxième domaine du même dieu qui commande aux ténèbres, le sable du désert hostile à la vie. Aussi loin s'étend la solitude, aussi loin s'étend son empire; mais où brille l'eau et verdit le sol, Osiris et son cycle de dieux portent le sceptre. Partout où l'eau atteint le désert poussent les plantes et les arbres. Après qu'Osiris eut tenu dans ses bras la femme de Set, il laissa sur la couche sa couronne de mélilot.

Malgré les murs, cette partie du chemin est ordinairement recouverte de sable. Nous laissons sur la droite un hôtel aujourd'hui abandonné; la route décrit une courbe audacieuse, et bientôt les chevaux haletants débouchent sur le plateau qui porte les plus hautes parmi les pyramides.

Nous nous arrêtons devant la plus grande de ces œuvres humaines, que les anciens vantaient comme des « merveilles du monde. » Il est inutile d'en décrire la forme : chacun connaît la figure géométrique à laquelle elles ont donné leur nom, et ce n'est pas ici le lieu d'exprimer en chiffres leur volume. C'est seulement en les comparant à d'autres monuments dont l'image est présente à notre esprit, que nous pouvons nous donner une évaluation exacte de leur grandeur. Disons une fois pour toutes, que Saint-Pierre de Rome a 131 mètres de haut, et la grande pyramide, celle de Chéops, en rétablissant la pointe, 147 mètres, soit 16 mètres de plus : si le Chéops était creux, on pourrait y enfermer le puissant dôme de l'édifice romain, comme on fait une pendule sous le cylindre de verre qui la protège. L'église de Saint-Étienne, à Vienne, et le clocher de Strasbourg, n'arrivent pas à la hauteur de la



LE SPHINX ET LES PYRAMIDES.

grande pyramide, mais la nouvelle tour de la cathédrale de Cologne la dépassera. En ce qui regarde le volume et le poids des matériaux employés, aucune autre construction au monde ne peut soutenir, même de très loin, la comparaison avec la grande pyramide. Si on s'avisait de débiter la tombe de Chéops, on pourrait, avec les blocs ainsi obtenus, construire un mur qui fermerait les frontières de la France. Si, avec un bon pistolet, on tire horizontalement en l'air, du sommet de la grande pyramide, la balle va tomber au milieu de la face. Ces comparaisons, et les autres du même genre, ne sont qu'un moyen par lequel on cherche à donner à ceux qui n'ont jamais visité l'Égypte une idée suffisante des dimensions de cette construction



AU PIED DU CHÉOPS.

gigantesque : celui qui est à leur pied et qui, du sol sablonneux où il se tient, lève les yeux vers leur pointe, n'a pas besoin de pareils secours.

Nous descendons de voiture juste en face le côté nord du Chéops. Dans le triangle d'ombre nettement dessiné qu'elle projette, des femmes accroupies vendent des oranges et des provisions de bouche de toute espèce, les âniers attendent avec leurs grisons, les voyageurs se reposent, au retour de leur ascension laborieuse. Nous n'en sommes pas encore là, et si nous voulions échapper à cette fatigue, ce ne serait pas chose facile : car, depuis que nous sommes descendus de voiture, nous sommes poursuivis par des gens noirs, nerveux, vêtus de haillons, qui nous offrent leurs services d'une manière pressante. Ils s'appellent avec orgueil « Bédouins, » mais n'ont de commun que les défauts avec les fils orgueilleux du désert. De toute façon, il est non seulement prudent, mais nécessaire, de s'assurer leur assistance, bien qu'il soit impossible de perdre son chemin pendant la montée.

C'est à l'endroit où la chute des pierres qui remplissaient l'intervalle entre chaque gradin, a laissé le plus à nu le noyau de la pyramide, qu'on entreprend l'ascension. Jusqu'au sommet nous resterons sur un escalier de pierre polie; mais les degrés sont inégaux, et, toujours considérables, ont de temps en temps la hauteur d'un homme. Deux ou trois grands gaillards nous accompagnent. L'un saute devant nous, les pieds nus, saisit notre main et nous tire à lui; un autre suit le voyageur, lui étaie le dos, le pousse et le lance en haut; un troisième le saisit de côté sous le bras et le soulève. Moitié se hissant, moitié hissé, on monte, et ces drôles agiles vous accordent difficilement un moment de repos, quand vous demandez à reprendre haleine et à essuyer la sueur qui perle sur votre front. De plus, ils ne cessent pas tout le long du chemin de crier et de mendier avec importunité un bakhshîsh : ils nous harassent de tant de manières qu'ils semblent vouloir, de parti pris, nous faire oublier la reconnaissance que nous leur devons pour leur aide.



BÉDOUIN ET FELLAH.

Enfin nous voici au but. Le sommet de la pyramide a roulé à terre depuis longtemps : nous sommes sur une plateforme assez spacieuse. Après que notre poitrine haletante et les battements précipités de notre pouls se sont calmés, après que nous avons rudement repoussé les « Bédouins, » qui nous pressent de changer notre or ou d'acheter des antiquités fausses, nous abaissons notre regard dans l'espace; plus la contemplation dure, et plus nous laissons agir sur nous le charme de cette vue lointaine, plus elle nous semble significative et incomparable. La fertilité et l'aridité, la vie et la mort ne se touchent nulle part de si près sans intermédiaire. Là-bas, vers l'est, coule le large Nil, moucheté de blanches voiles latines gonflées au vent : sur ses rives, comme des tapis d'émeraude, s'étalent les champs et les prés, les jardins et les bois de palmiers. Semblables à des nids d'oiseaux perdus dans la ramée, les bourgs reposent sous la couronne des arbres, et au pied du mont Mokattam, teint à présent d'un jaune d'or étincelant, plus tard, au moment où le soleil s'en ira, illuminé, par un reflet du couchant rouge, d'une lueur rose et



ESCALADE DE LA PYRAMIDE.

mauve, la ville des Califes s'élève avec ses mille mosquées, dominée de haut par la citadelle et par le minaret du mausolée de Mohammed Ali, le plus élancé de tous les minarets; citadelle et minaret sont les deux marques auxquelles on reconnaît vraiment le Caire et qui demeurent visibles de plus loin. Comme une couronne verte sur la tête d'un homme vivant, les jardins et les arbres entourent la ville. On ne saurait trouver ailleurs plus riche tableau de prospérité, de vie et de fraîcheur. Les filets argentés des canaux semblent une sève éclatante qui découle de ce charmant manteau de plantes. Le ciel est pur, et cependant des nuages passent sur la plaine : ce sont des volées d'oiseaux qui trouvent ici abondance de boisson et de nourriture. Combien est prodigue la bonté de Dieu, et combien le monde n'est-il pas riche et beau !

Les Bédouins nous ont quitté. Nous restons seuls sur la hauteur. Tout est calme. Aucun son ne nous arrive de près ni de loin. Nous nous tournons vers l'ouest, et l'œil n'aperçoit plus rien que murs de pyramides, tombes, rochers et sable, sable partout. Aucune herbe, aucun arbuste ne trouve à se nourrir sur ce sol avare. Du jaune, du gris, du brun terne; une monotonie ininterrompue recouvre tout en tout sens.

Ici et là seulement un point blanc brille sur le sable : c'est le squelette de quelque animal resté sur place. Calme, désolé, hostile à tout ce qui vit, le désert se déploie devant nous. Où finit-il ? Des jours, des semaines, des mois ne suffiraient pas au voyageur pour en atteindre la limite, quand même il réussirait à échapper au sable qui étouffe tout. Si la mort règne quelque part, c'est bien là. Ici, les Égyptiens voyaient chaque jour le soleil disparaître; ici, derrière la muraille que forme la chaîne libyque, commençait un monde qui était avec le pays fertile d'Orient dans le même rapport que le cadavre à l'homme vivant qui se meut à travers les luttes et les plaisirs de la vie. Nulle part sur terre il n'y a cimetière plus tranquille que ce désert : aussi a-t-on établi ici tombe après tombe, et, pour cacher le secret de la mort, la solitude a jeté son voile de sable sur les corps et sur les fosses. Ici, soufflent les terreurs de l'infini. Ici, où l'éternité commence aux portes de l'au-delà, il semble que l'œuvre de l'homme soit soustraite au sort commun de toutes choses terrestres et participe à l'éternelle durée.

« Le temps défie tout, mais les Pyramides défient le temps, » dit un proverbe arabe mille fois répété. Nous détournons notre regard du désert et le reportons sur le cercle de monuments qui s'élèvent auprès du Chéops. Tous reposent sur la roche vive, qui forme le sol véritable de ce plateau envahi par le sable. Le choix de l'emplacement avait été dicté par une pensée profonde, et rendu nécessaire par des considérations qu'un peuple laboureur et civilisé, comme étaient les Égyptiens, ne pouvait jamais perdre de vue. Il fallait mettre le cadavre à l'abri des eaux de l'inondation, et n'enlever aux besoins des vivants aucune partie de la terre cultivable. Une inscription grecque qu'Arrien, le disciple d'Épictète, fit graver sur le grand sphinx, exprime déjà cette idée. Elle commence ainsi :

Des dieux construisirent jadis ces formes qui brillent au loin,
Épargnant prudemment le sol des champs producteurs de froment.

Nulle part, dans toute la vallée du Nil, on n'a trouvé une tombe de l'ancien temps qu'atteigne l'inondation.

Si nous regardons au sud-ouest, nous apercevons tout près de nous une pyramide qui ne le cède que de fort peu en grandeur à celle de Chéops. La pointe garde encore son revêtement, et elle fut construite par le roi Chéfrên que les inscriptions nomment Khâfrâ. C'est

le second successeur de Chéops, et il paraît avoir achevé aussi le grand sphinx qu'on voit plus à l'est. La troisième pyramide est notablement plus petite, mais est bâtie avec des matériaux choisis soigneusement. Elle servait de mausolée à Mykérinos (Men-ka-râ), qui appartenait à la même dynastie que les précédents. Les petites pyramides à l'est, droit sous nos pieds, et celles qui sont au sud du Mykérinos, renferment les restes mortels des fils et des filles des Pharaons, qui ont fait édifier les grands monuments qu'elles avoisinent. Sur la face est de chacune des trois grandes pyramides, on distingue encore des débris : c'étaient les temples consacrés à Isis, dans lesquels on venait faire l'offrande aux mânes des rois dé-



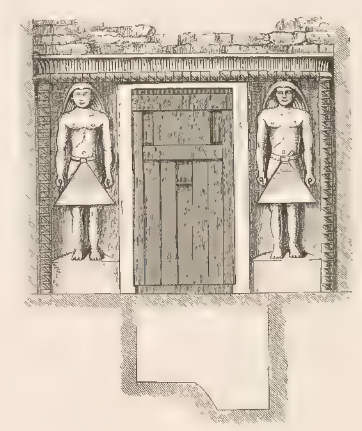
SECONDE ET TROISIÈME PYRAMIDE.

funts. Isis mère recevait dans son sein la partie divine du mort, et le ressuscitait en Horus enfant, qui, à son tour, se développait en Osiris. L'âme de chaque mort ne retournait pas à Dieu, comme on nous le disait, mais, lorsqu'elle était trouvée pure et véridique, elle se fondait dans l'unité de l'esprit du monde, d'où elle était issue, et lui prenait son nom d'Osiris. C'est pour cela qu'on pouvait rendre des honneurs célestes à l'âme devenue Dieu des Pharaons. Aussi longtemps que l'Égypte fut gouvernée par des maîtres indépendants, il y eut des prophètes d'Osiris Chéops (Khoufou), et des plus grands, parmi les constructeurs de pyramides. Ils accomplissaient les cérémonies du culte dans les temples aujourd'hui détruits dont nous avons parlé, et appartenaient d'ordinaire aux plus anciennes familles de Memphis.

Il ressort clairement de tout cela qu'Hérodote était mal informé, quand il racontait que Chéops et Chéfrén étaient des rois méchants et impies, qui avaient fermé les temples, et

s'étaient à ce point attiré la haine de leurs sujets que, par rancune, aucun Égyptien ne voulait prononcer leur nom.

Descendons maintenant, non sans difficultés, jusque dans la nécropole qui s'étend à nos pieds, et visitons les mieux conservées parmi les tombes recouvertes de sable, qui s'alignent en rangées bien ordonnées, ou examinons les syringes qui s'ouvrent sur les pentes du plateau calcaire où reposent les pyramides. Nous réussirons de la sorte à nous faire, de l'époque de Chéops et de ses successeurs, une image qui réhabilite complètement, et pour toujours, la mémoire si ignominieusement flétrie de ces princes. Au contraire des pyramides, qui ne portent aucune inscription, les chambres intérieures des tombes appartenant aux grands personnages de ces temps primitifs, sont couvertes entièrement de figures et d'hiéroglyphes. Les derniers nous font connaître les liens qui unissaient le défunt à ses suzerains, son titre, ses dignités, tout ce qu'il avait possédé sur terre. Peu d'entre eux savent, comme le général Ouna, nous raconter leurs actions guerrières. L'époque de la construction des pyramides est avant tout une époque de paix et de bien-être. La vie des gens nous est révélée, dans son ensemble, par les représentations auxquelles je faisais allusion. Chaque muraille de tombe est comme une page de pierre du plus ancien livre d'images que nous ayons, miraculeusement conservé par le sable qui le recouvrait. — Mais les procédés techniques du sculpteur étaient-ils assez perfectionnés, dans un temps si éloigné, pour donner aux formes multiples de la vie une expression vraiment artistique ? Un simple « oui » répondrait suffisamment à cette question, car en aucun temps, la sculpture n'a modelé sur les bords du Nil aucune figure plus parfaite qu'en cette époque, primitive entre toutes, et séparée de nous par cinq mille ans. La figure et les traits du roi, du porte-flabellum et des officiers de la couronne, sont rendus avec une vérité un peu réaliste et sont des portraits exacts. Quand on a vu l'admirable statue de scribe, trouvée dans la nécropole de Memphis, et conservée aujourd'hui à Paris, on ne saurait douter qu'on a eu sous les yeux la ressemblance exacte de l'homme qu'elle représente. La composition des groupes nombreux qui recouvrent la paroi des tombeaux ne mérite qu'un éloge restreint, mais quelle habileté possédait la main qui a su tailler dans le calcaire, avec de mauvais instruments, des contours aussi nets et des formes aussi caractéristiques, et cela, sans leur donner plus de quelques lignes de relief!


PORTE D'UN TOMBEAU, A GISÉH.

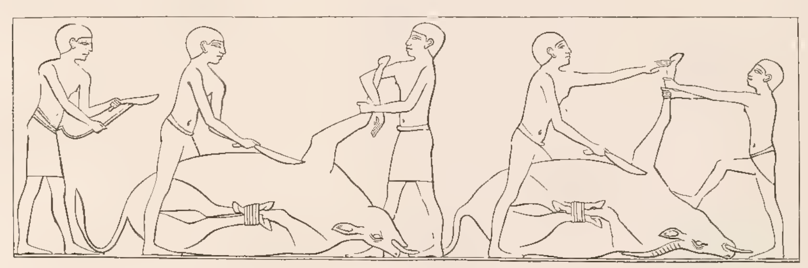

LE SCRIBE ACCROUPI.

Ce n'est pas l'art seulement, c'est toute la civilisation particulière aux Égyptiens, qui

sort de ces vieilles tombes et nous apparaît achevée et en pleine fleur. L'écriture suit déjà le même système qui est resté en usage jusque sous les Romains : la palette de scribe et le rouleau de papyrus se montrent déjà parmi les signes hiéroglyphiques. Les plus importants des ouvrages de science et de religion sont mentionnés, dans les écrits postérieurs, comme ayant été composés en ces temps reculés. On s'entendait déjà à employer le calendrier éternel que forment les étoiles du ciel; un sacerdoce instruit et bien organisé enseignait au peuple une doctrine religieuse riche à l'excès dans ses développements. Chaque pierre des pyramides est mesurée avec soin; l'orientation de chacune des faces de ces monuments selon les points cardinaux, prouve que l'architecte, qui n'avait pas encore à sa disposition l'aiguille aimantée, travaillait de concert avec l'astronome. Le pays entier était cadastré et divisé en districts administratifs. Chaque nome avait son gouverneur, et, au-dessus de ces gouverneurs, le Pharaon régnait non seulement comme maître absolu par la grâce de Dieu, mais comme successeur des dieux célestes, comme fils et image humaine du dieu solaire, Râ. Une cour nombreuse entourait le roi, qu'on honorait sous le titre de Perâa, en hébreu, Pharaon, la « Double porte. » Des « conseillers secrets, » des « chambellans, » des « trésoriers, » des intendants de la guerre, du harem, des ouvriers, des greniers à blé, des chœurs de chant, même de la garde-robe et des bains du roi, sont nommés dans les textes. Les chefs de nome, et les personnages qui approchaient le maître, recevaient la dignité héréditaire d'Erpâ-hâ ou prince du royaume, et, de si loin qu'ils fussent alliés à la maison des Pharaons, le titre de Souten-rokh, parents royaux. Les filles du roi étaient mariées à des gens de haut rang ou à des fonctionnaires qui rendaient de grands services : nous savons que quelques-uns de ces derniers reçurent cet honneur, en dépit de leur basse extraction. Des enfants bien doués, de famille modeste, étaient élevés avec les fils du roi : parmi les précepteurs des princes, on trouve jusqu'à des maîtres nageurs. Chaque Égyptien devait se contenter d'une femme légitime; une seule reine partageait le trône, et après sa mort, le tombeau de Pharaon. Cependant on parle aussi d'un harem, dans lequel vivaient nombre de femmes employées à différents offices pour le service du couple seigneurial, et que les rois se transmettaient par héritage de l'un à l'autre. La manie de construire, qui était la passion dominante de l'époque, nous frappe partout dans cette nécropole, et c'est bien une des plus fortes passions qui puissent se développer dans l'esprit de princes puissants. C'est ici qu'elle a vraiment débuté, pour se transmettre de race en race à tous les rois égyptiens, et même, vers la fin, à plusieurs membres de la famille des Ptolémées. Un historien spirituel a dit quelque part qu'on ne peut imaginer symbole matériel de la puissance d'un souverain plus solide qu'une grande construction. L'édifice même, exécuté rapidement avec des forces énormes, est déjà en soi une sorte d'image du souverain qui l'a fondé, et un legs qu'il fait aux époques plus calmes. Les Pharaons qui ont édifié les pyramides se sont livrés à cette passion avec toute l'ardeur dont ils étaient capables. On ne peut pas s'étonner qu'ils aient donné aux architectes une place d'honneur dans leur cour, ni que plusieurs des plus belles parmi les tombes que nous parcourons, appartiennent aux architectes en chef de Pharaon.

Beaucoup des tombes qu'il faut visiter ici ne se composent pas, comme les nombreuses habitations funéraires que nous examinerons, pendant notre voyage dans la haute Égypte, de chambres taillées dans le roc, mais de mausolées construits en plein air, et que les Arabes appellent *mastaba* (bancs). Elles sont bâties en pierres de taille; la base en est rectangulaire, et les murs sont penchés vers le haut, si bien que l'ensemble forme une pyramide, tronquée

à peu de distance du sol. Chaque mastaba renferme une chambre principale et une niche, murée d'ordinaire, qu'on nomme *serdâb* (couloir), et dans laquelle on trouve fréquemment



ABATTAGE DES ANIMAUX D'OFFRANDES.

la statue du mort. Le puits, dans lequel on conservait le cadavre, est habituellement à la partie occidentale de l'édifice. Les restes humains qu'on y a découverts prouvent, qu'au temps des constructeurs de pyramides, on n'entendait pas encore aussi bien que plus tard l'art de l'embaumement. La porte du mastaba s'ouvre le plus souvent à l'est, tandis que dans les pyramides l'entrée est sur la face nord. Les jambages en pierre de la porte sont ornées fréquemment de l'image du défunt. Ils portent un bloc cylindrique, le lintel, taillé sans doute à l'imitation du tronc de palmier arrondi qui, aujourd'hui encore, recouvre les portes des huttes de fellahs. Tous les murs intérieurs de ces monuments bizarres sont couverts des scènes dont j'ai parlé plus haut, et qui représentent la vie civile du défunt. Seuls, les plus riches et les plus considérables avaient les moyens de se préparer des tombes aussi durables et aussi coûteuses; aussi les tableaux, et les légendes qui les expliquent, nous montrent-ils partout le mort entouré de richesses variées, et figuré tel qu'on est au milieu de la vie. Il est rare de rencontrer une allusion à la mort et à l'autre monde; les gens en deuil, qui s'assemblaient dans le mastaba, ne devaient pas s'y lamenter, mais s'y rappeler le souvenir du père, du frère, du maître, qui était désormais un Osiris, un dieu qu'on pouvait honorer d'offrandes, mais qu'on ne pouvait pas pleurer. C'est au profit du bienheureux que sont faits les cadeaux qu'on apporte de tous les bourgs de son bien héréditaire; on immole pour lui des taureaux et des gazelles, des listes soigneusement gravées dans la pierre lui assurent, comme par actes authentiques et toujours valables, pour chaque jour de l'année viande, pain, volailles, lé-

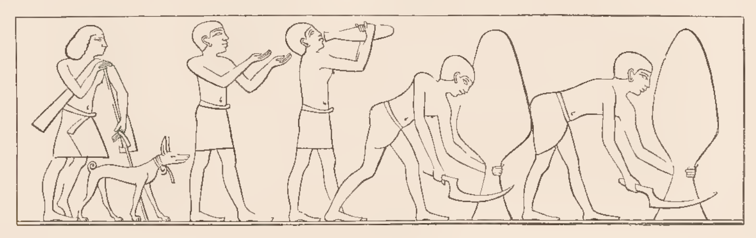


TROUPEAU D'ANES.



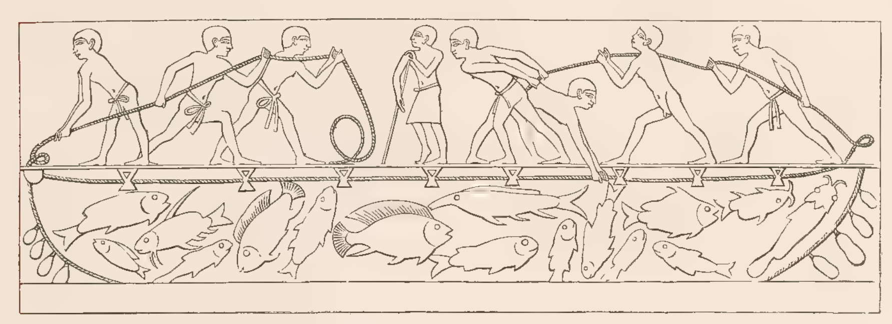
LE SEIGNEUR OURKHOUOU INSPECTANT SES CHAMPS.

gumes, gâteaux, lait. On lui adresse des prières; mais l'homme qui, vivant, avait été un des leurs, à qui ils avaient été unis par les liens de l'amour, de l'amitié, de la reconnaissance, de la dépendance, dont ils avaient partagé la fortune et les joies, restait toujours comme un



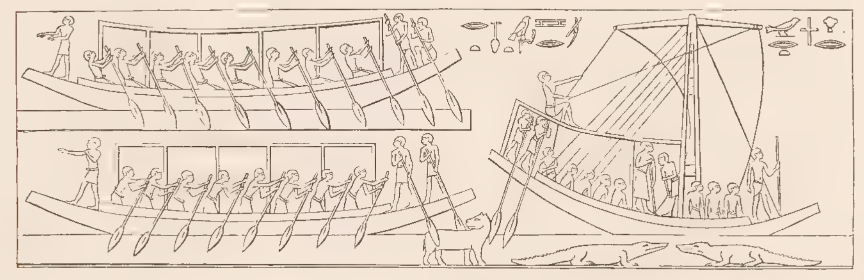
TRAVAUX RUSTIQUES.

joyeux souvenir dans la pensée de ces enfants d'une époque primitive. Chaque grand personnage était propriétaire foncier : sa richesse ne consistait pas en argent, — on ne savait pas encore ce que c'est que la monnaie, — mais en champs, en prés, en taillis de papyrus croissant au



PÊCHE AU FILET.

bord du fleuve, en vassaux qui exerçaient chaque métier pour son service, en animaux domestiques de presque toutes les espèces qui nous sont connues. Même certaines sortes qu'ils avaient apprivoisées, le héron et l'antilope par exemple, sont retournées à l'état sau-



CROCODILES ET HIPPOPOTAME DANS LE NIL.

vage. En revanche, ils ne connaissaient ni le cheval ni le chameau; les brebis paraissent avoir été rares, mais on en rencontre quelques-unes. Un seigneur de condition, au temps des pyramides, avait en troupeaux des biens considérables. Dans la tombe de Khâfrâ-ânkh et de sa femme Herneka, nous lisons qu'ils possédaient 835 taureaux, 220 bœufs sans cornes, 760 ânes, 2,235 antilopes et 740 chèvres communes. Un noble établi à Sakkarah avait le bétail le plus nombreux : les bœufs de différentes sortes qu'il énumère montaient, y compris les veaux, au chiffre de 5,300. On entretenait aussi des troupeaux de porcs. La volaille, surtout les oies et les pigeons, sont comptés par milliers.



GROUPE DE FEMMES ORIENTALES.

Les tableaux qui représentent la culture des champs, depuis le labourage à la charrue jusqu'à la moisson, ne manquent dans aucune tombe. Partout, des contre-maîtres armés du bâton surveillent des ouvriers revêtus d'un simple caleçon, et le seigneur Ourkhouou lui-même se fait voiturer à travers champs, dans une litière placée sur le dos de deux ânes. Un serviteur le suit portant l'ombrelle. Dans les vignobles, nous apercevons les vignerons en pleine activité, et dans les plantations d'arbres, on abat les troncs sous nos yeux. Il fait chaud, on se rafraîchit d'un coup d'eau à la gourde, en présence du surveillant qu'acompagne son lévrier. On employait le bois à construire des bateaux, dont les grands se servaient, non seulement pour des travaux d'utilité, mais pour leur plaisir, car la pêche, la chasse aux oiseaux, et toute espèce de chasse qu'on fait sur l'eau, comptent au premier rang parmi les plaisirs d'un homme de distinction. Aussi bien, les roseaux de la rive sont peuplés à l'excès d'hôtes ailés, il y a surabondance de poisson, et il est rare que le chasseur se mette inutilement en campagne, lors-

qu'il s'agit de lever un crocodile ou un hippopotame. C'est la récréation nécessaire de l'homme qui a un emploi à la cour, et dont les vassaux forment une sorte de petit État dans l'État. Ils exercent en effet tous les métiers : la menuiserie, la poterie, la verrerie, le tissage, la fabrication du papier, le lavage de l'or, la métallurgie. L'art du scribe est pratiqué avec ardeur. Les surveillants sont, par la même occasion, des comptables, et dans les chancelleries, des rangées entières de copistes sont à l'ouvrage. Les simples dons de la nature ne suffisent plus à la nourriture de chaque jour. On cuit, on rôtit, on boulange, et le nombre des différentes espèces de gâteaux, dont chacune porte un nom différent, est extraordinairement considérable. Les femmes, qui semblent avoir eu le teint remarquablement clair (elles sont représentées avec la peau jaune, tandis que les hommes ont la peau rouge), sont sur le même pied que les hommes et sont déjà appelées « dames de maison. » Où les fils manquaient, l'héritage leur revenait : la couronne pouvait passer à la fille de Pharaon. C'était d'abord d'après la mère, puis ensuite d'après le père, qu'on établissait la filiation des enfants, et les inscriptions nous ont conservé plus d'un sobriquet affectueux destiné à célébrer la douceur de l'épouse. La vie de famille est intime et digne à cette époque; la gaieté et la vivacité innocente sont exprimées partout. Beaucoup des phrases d'encouragement que le surveillant adresse aux ouvriers, ou un subalterne à un autre, même certaines peintures, sont de pures plaisanteries. Aucune époque de l'histoire d'Égypte ne laisse une impression plus agréable que celle-ci. Si les pyramides ont été appelées « les marques indélébiles de l'esclavage de mainte génération; » si, depuis Hérodote, on a prononcé toute sorte de malédictions contre les tyrans impitoyables qui les ont bâties, il nous semble que les maudisseurs se sont préparé à eux-mêmes un chagrin inutile, car la construction des pyramides n'est pas l'œuvre d'un peuple de misérables gémissants, et contraints sous le fouet à fournir des corvées monstrueuses : une nation jeune et vigoureuse a, pendant de longs siècles de paix inactive, appliqué avec joie le trop plein de ses énergies à mener à fin, sous les yeux et pour la divinité de son prince, une entreprise presque surhumaine. Toute considération contraire est mise de côté avec insouciance, et la joie que leur inspirait la faculté nouvellement acquise de maîtriser les difficultés techniques, poussa le premier constructeur de pyramides et ses successeurs à se jeter à la recherche de la solution du problème le plus difficile qu'ils pussent se poser. De même que la nature au berceau façonna l'ichthyosaure, de même les murailles cyclopéennes précédèrent la composition harmonieuse du temple grec, et que, dans la vie de l'individu, les jours d'une sage retenue suivent le temps des grands projets, en Égypte, les premiers monuments construits furent les plus gigantesques qui soient jamais sortis des mains humaines, les Pyramides. Sans doute l'homme du commun a dû souffrir, et beaucoup, pour les élever : nous ne croyons pas cependant nous tromper fort en affirmant que les contemporains de Chéops, qui aidèrent à l'accomplissement de l'œuvre grandiose, s'enorgueillirent d'y avoir pris part. Tout prince est sûr de l'approbation et de la collaboration de son peuple, s'il entreprend une œuvre qui doive témoigner un jour devant la postérité de la force et de la puissance de son époque. Les grands du temps ne se firent pas faute de raconter aux races futures ce qu'ils étaient par rapport aux pyramides de leur prince, et nous ne devons pas oublier que, dans l'esprit de ses sujets, ce prince était dieu. Une fois ce monument d'honneur terminé, le peuple retournait chez soi, comme les Israélites après la dédicace du temple de Salomon, « bénissant le roi, joyeux et de cœur satisfait. »

Il y a à peine un voyageur qui, en décrivant les pyramides, ne se soit laissé aller à pren-

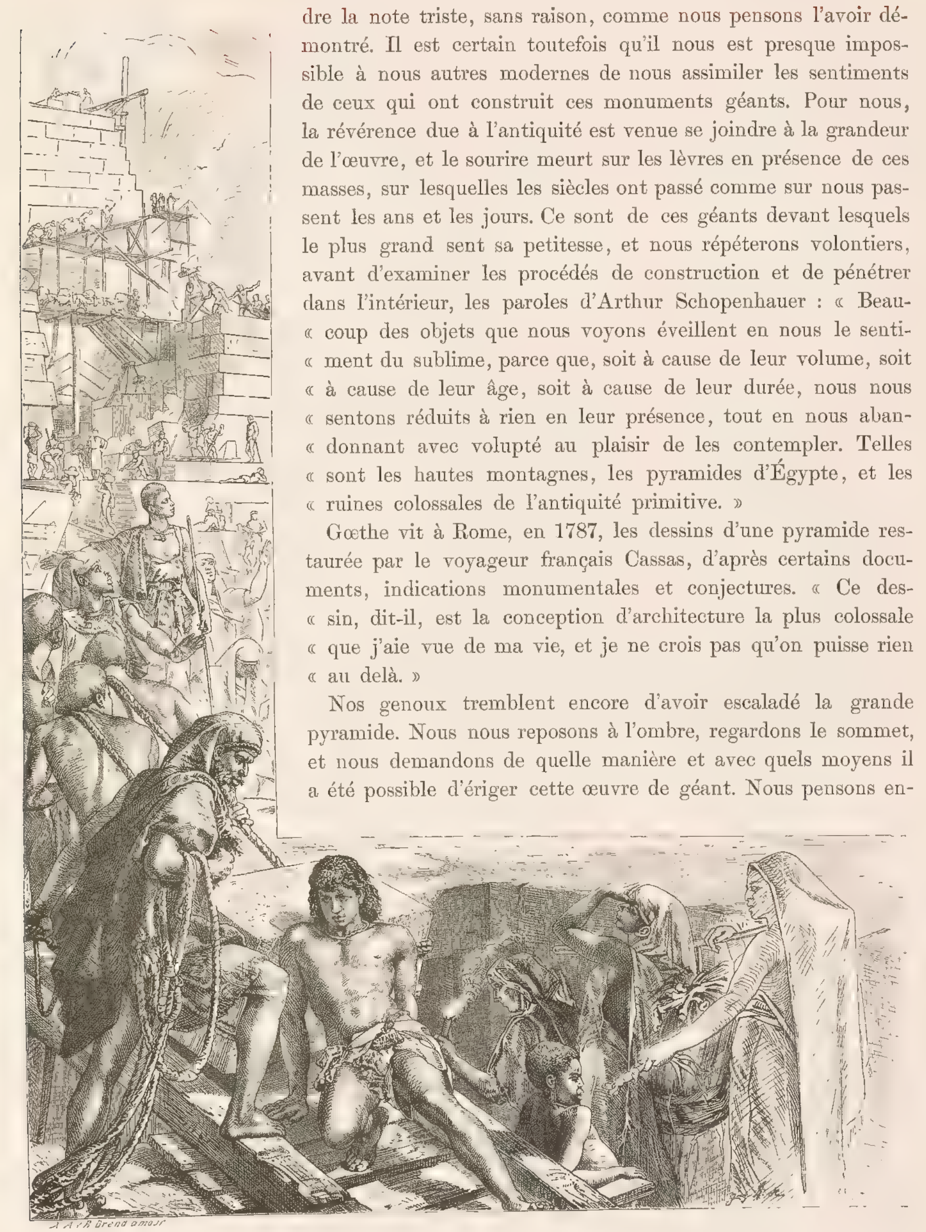


LES DEUX GRANDES PYRAMIDES AU TEMPS DE L'INONDATION.

dre la note triste, sans raison, comme nous pensons l'avoir démontré. Il est certain toutefois qu'il nous est presque impossible à nous autres modernes de nous assimiler les sentiments de ceux qui ont construit ces monuments géants. Pour nous, la révérence due à l'antiquité est venue se joindre à la grandeur de l'œuvre, et le sourire meurt sur les lèvres en présence de ces masses, sur lesquelles les siècles ont passé comme sur nous passent les ans et les jours. Ce sont de ces géants devant lesquels le plus grand sent sa petitesse, et nous répéterons volontiers, avant d'examiner les procédés de construction et de pénétrer dans l'intérieur, les paroles d'Arthur Schopenhauer : « Beau« coup des objets que nous voyons éveillent en nous le senti« ment du sublime, parce que, soit à cause de leur volume, soit « à cause de leur âge, soit à cause de leur durée, nous nous « sentons réduits à rien en leur présence, tout en nous aban« donnant avec volupté au plaisir de les contempler. Telles « sont les hautes montagnes, les pyramides d'Égypte, et les « ruines colossales de l'antiquité primitive. »

Gœthe vit à Rome, en 1787, les dessins d'une pyramide restaurée par le voyageur français Cassas, d'après certains documents, indications monumentales et conjectures. « Ce des« sin, dit-il, est la conception d'architecture la plus colossale « que j'aie vue de ma vie, et je ne crois pas qu'on puisse rien « au delà. »

Nos genoux tremblent encore d'avoir escaladé la grande pyramide. Nous nous reposons à l'ombre, regardons le sommet, et nous demandons de quelle manière et avec quels moyens il a été possible d'ériger cette œuvre de géant. Nous pensons en-

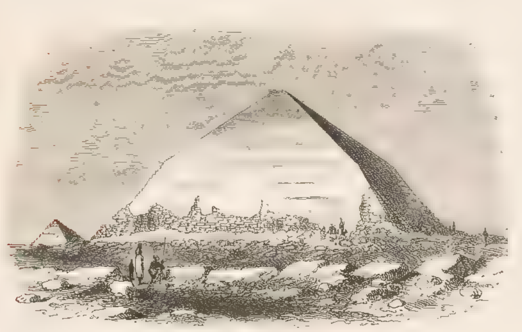


CONSTRUCTION D'UNE PYRAMIDE.

suite à l'étrange récit d'Hérodote, d'après lequel on aurait commencé à construire par la pointe et terminé par les parties qui touchent au sol. Preuve faite, son assertion s'est trouvée aussi bien fondée que cette autre affirmation du même auteur, dont l'exactitude s'impose désormais à tous les spectateurs : la pyramide de Chéops « a été construite par étages. »

Si les Anglais Perring et Wyse nous ont rendu le service d'avoir les premiers mesuré exactement les pyramides dans toutes leurs parties, c'est aux Allemands Lepsius et Erbkam que revient le mérite d'avoir découvert, à force de recherches fatigantes et de combinaisons ingénieuses, la méthode d'après laquelle elles ont été élevées. Celui qui connaît le travail des deux savants allemands comprendra la relation d'Hérodote et pourra facilement répondre à toutes les questions qui assaillent le spectateur réfléchi en face des pyramides.

Nous savons maintenant comme il advint que tel roi se fit élever un monument de taille gigantesque, tandis qu'un autre se contenta d'un tombeau beaucoup plus petit. Nous savons pourquoi on ne peut découvrir qu'une seule pyramide inachevée. Nous savons ce qui encouragea Chéops à entreprendre une œuvre, à l'accomplissement de la laquelle la durée moyenne d'un règne n'aurait nullement suffi, et dont pourtant on ne pouvait guère confier l'achèvement à des successeurs, dont chacun devait songer à son propre tombeau.

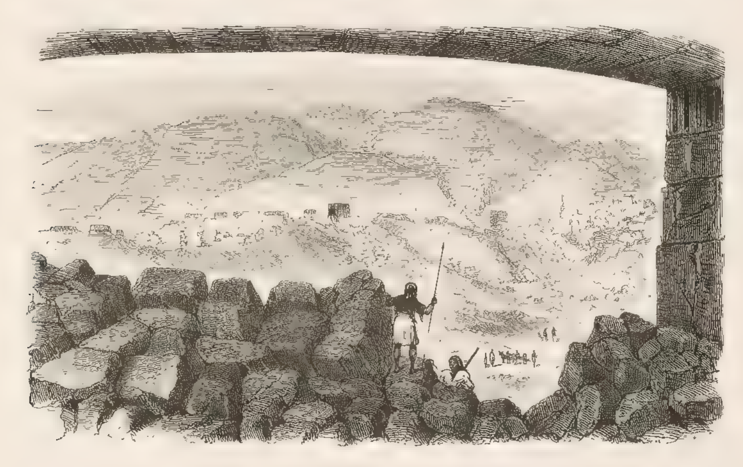

LES PYRAMIDES DE DAHSHOUR.

Sitôt qu'un Pharaon montait sur le trône, il commençait la construction de son mausolée. C'était d'abord un édifice de dimensions restreintes, une pyramide tronquée à parois presque droites. Quand la mort venait le surprendre, et pas avant, on surmontait ce noyau d'une pointe dont on prolongeait les surfaces d'inclinaison jusqu'au ras du sol. Si, après l'achèvement du premier noyau, on avait encore devant soi le temps et le pouvoir suffisants, on enveloppait la pyramide tronquée d'une couverture nouvelle de blocs formants degrés; et ainsi de suite, jusqu'au moment où toute addition nouvelle constituait à elle seule un ouvrage de géants. Dès qu'il s'agissait de terminer le monument, il fallait toujours commencer par élever la pointe, puis on remplissait les degrés qui attenaient à la pointe, et, en dernier lieu, les degrés inférieurs. La forme de la pyramide de Dahshour, celle qu'on nomme la pyramide tronquée est des plus instructives à cet égard : elle a reçu sa pointe; mais le successeur impie du roi qui l'éleva, négligea d'en achever la partie basse. Les pyramides ont donc été, en fait, achevées de haut en bas. Les pierres dont on remplissait les degrés n'étaient pas de celles qui pouvaient tomber aisément de leur place : c'étaient des blocs de cette forme dont les larges faces adhéraient l'une à l'autre, et qui, par leur propre poids, se sont maintenus pendant le cours de milliers d'années, aussi solidement que s'ils étaient reliés par le meilleur mortier. Il va de soi que le revêtement en plaques de pierre polie, qui s'est encore conservé sur le Chéops et le Mykérinos, partait également de la pointe.

Nous savons donc que la grandeur des pyramides augmentait selon la durée de vie de

leur constructeur, et qu'on était libre, à tout instant, de les terminer. On pouvait abandonner à la piété de l'héritier le soin de remplir les degrés, et, dans les premiers temps, on ne jugea même pas que pareille opération fût nécessaire, comme semblent le montrer les pyramides de Meïdoum et la pyramide à degrés de Saqqarah. « Si, dans le cours des siècles, l'ensemble « des relations concordantes s'était également conservé, on pourrait encore maintenant, par « les revêtements successifs des pyramides, comme par les couches concentriques des arbres, « supputer les années de règne de chacun des rois qui les construisirent. »

Le fini de chacune des parties est au-dessus de tout éloge. Hérodote savait déjà que les blocs avaient été pris dans les carrières situées au delà du Nil, transportés en bateau de l'autre côté du fleuve, et conduits au chantier par une levée qu'on avait passé dix ans à construire. On rencontre aujourdh'ui encore des restes considérables de cette chaussée; et quand même les pyramides auraient disparu, les carrières de Tourah et de Masara, au sud



CARRIÈRES DE TOURAH.

du Caire, dans la chaîne du Mokattam, nous apprendraient qu'ici vivait jadis le plus *bâtisseur* de tous les peuples. Les architectes des Pharaons s'enfoncèrent profondément dans le ventre de ces montagnes en nummulite compacte de la vieille époque tertiaire, pour y trouver la pierre sans défaut dont ils avaient besoin, et il est évident que les couloirs, les chambres, les salles qu'ils y creusèrent, répondent au volume des pyramides : aussi bien, tous les matériaux employés, à l'exception des plaques de revêtement en granit, ont-ils été extraits de ces carrières. Tourah s'appelait en égyptien Toroue. Le mot rappela le son de Troja aux oreilles des Grecs : ils donnèrent à la localité le nom de Troie, et, comme ils y trouvèrent au travail des prisonniers de guerre asiatiques, ils imaginèrent incontinent que c'étaient là les descendants des Troyens que Ménélas avait laissés sur les bords du Nil, quand, au retour, il visita l'Égypte avec Hélène reconquise.

Aujourd'hui encore on extrait beaucoup de pierres des carrières antiques pour les constructions du Caire. Les blocs et les plaques ne sont plus transportés à destination par des masses

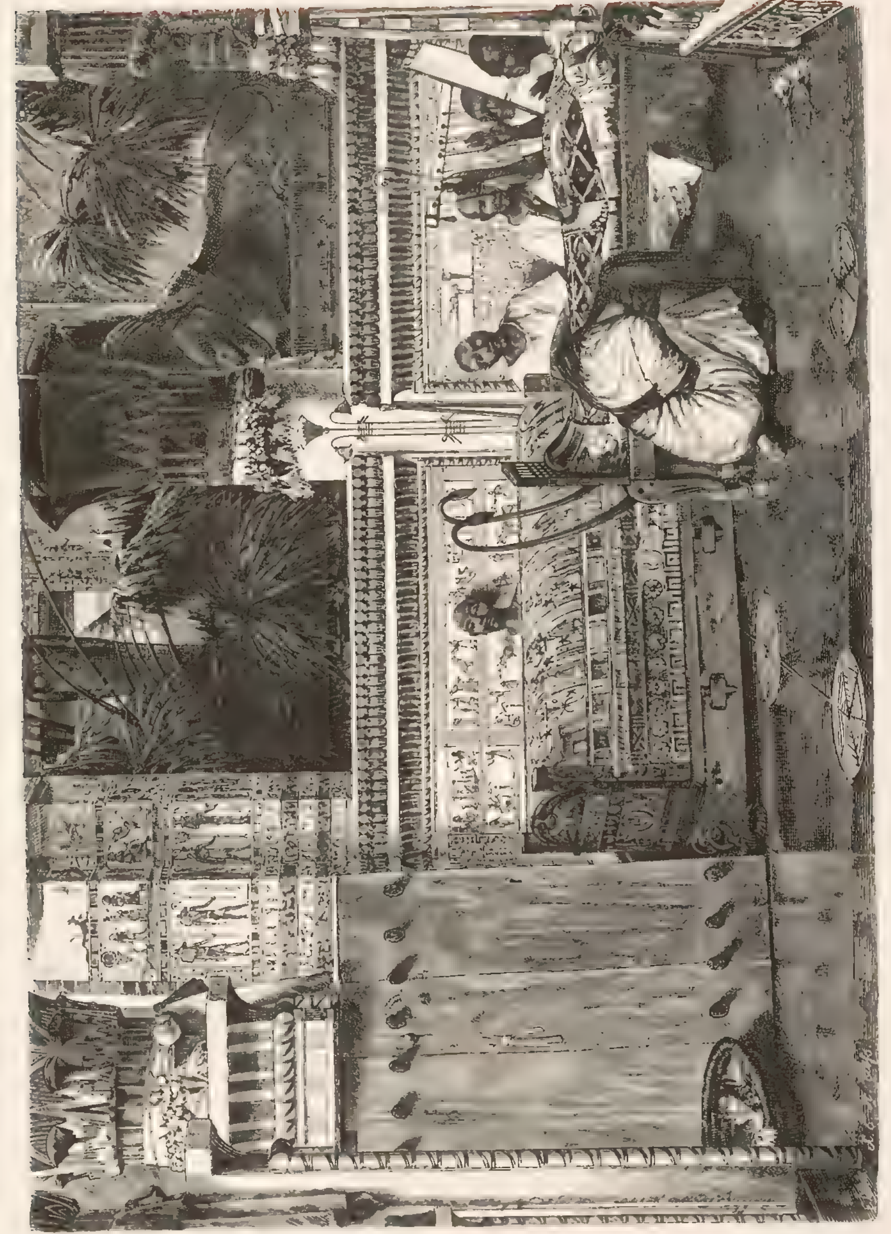
d'hommes attelés à des traîneaux posés sur des rouleaux mobiles, mais par des chevaux et des locomotives qui circulent sur des rails de fer; néanmoins, bien des choses encore nous rappellent les anciens temps, ne fût-ce, peut-être, que la forme des balances au moyen desquelles on pèse les matériaux.



PESAGE DES BLOCS DE PIERRE

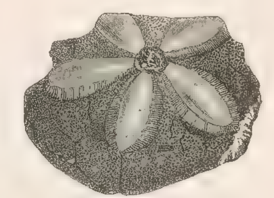
Parmi les blocs de calcaire du Mokattam mis en œuvre dans les pyramides, beaucoup se trouvent remplis d'innombrables nummulites.

La construction du Chéops occupa pendant vingt, et peut-être trente ans, cent mille hommes qu'on relevait tous les trois mois. Le drogman d'Hérodote lui lut une inscription dans laquelle on contait que, seulement pour fournir aux travailleurs les radis, les oignons et les poireaux, dont ils se nourrissaient, on avait dépensé six cents talents, soit 10,775,000 francs. « S'il en est vraiment ainsi, » ajoute l'historien d'Halicarnasse, « combien dut coûter le reste, l'outillage



VEUVE ÉGYPTIENNE SE LAMENTANT SUR LE CERCUEIL DE SON MARI.

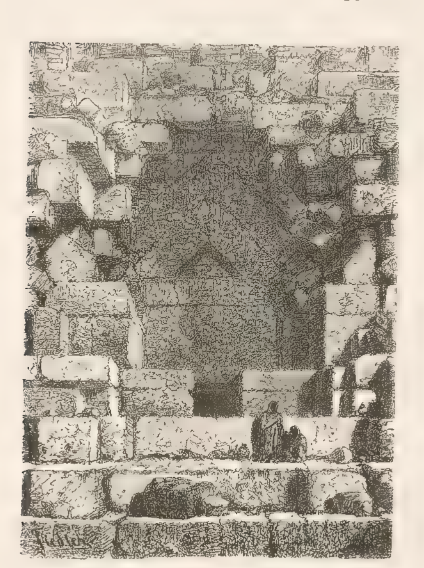
« en fer, l'entretien des ouvriers, leur habillement! » Nous partageons l'impression du Grec, et nous ne pensons pas que les chiffres qu'on lui lut aient été aucunement exagérés. Quant à l'inscription dont il parle, elle se trouvait non pas sur la pyramide elle-même, qui ne portait ni hiéroglyphes ni figures, mais à l'intérieur ou à l'extérieur d'une des tombes voisines.



CALCAIRE COQUILLIER DU MOKATTAM.

Mais déjà nos compagnons nous pressent de visiter l'intérieur du mausolée de Chéops. Les passages et les chambres des autres pyramides ne peuvent être parcourus qu'après de grands préparatifs, et l'excursion en offre des dangers réels; de plus, les différences d'ordonnance qu'on y remarque n'intéressent guère que les savants. Toutes présentent la même disproportion entre la grandeur de la construction et les dimensions mesquines des espaces utilisables qu'elle renferme : ce manque d'harmonie s'explique et paraît même bien entendu, lorsqu'on se rappelle que le but de l'architecte était d'élever un monument presque entièrement fermé et d'accès difficile, dans lequel un cadavre pût reposer en paix.

Une visite dans l'intérieur des pyramides n'est nullement agréable : plus on s'enfonce avant plus la chaleur devient insupportable ainsi que l'odeur spéciale des chauves-souris, qui habitent par légions les corridors et les chambres aujourd'hui inaccessibles. L'Égypte ne connaît point « le caveau humide » de nos poésies populaires! Les souterrains y gardent toute l'année la température moyenne de la localité dans laquelle ils se trouvent, et au Caire, cette température est d'environ 21 degrès Réaumur.



ENTRÉE DE LA PYRAMIDE DE CHÉOPS.

L'entrée de toutes les pyramides donne sur la face nord : dans le Chéops elle s'ouvre à la treizième assise. Nous allumons les flambeaux que nous avons apportés, et nous nous enfonçons d'abord en ligne droite, jusqu'à un bloc de granit énorme qu'on avait enchâssé dans le plafond, et qu'on en fit tomber pour fermer le passage après avoir introduit le sarcophage. Nous le contournons, car les chercheurs de trésors qu'il arrêtait n'ont pas réussi à le briser; ils ont creusé une galerie dans la muraille, afin de passer outre. Puis, nous montons par un corridor bas et sourd, à l'extrémité duquel un chemin horizontal s'ouvre, qui conduit à la chambre de la reine, et commence une galerie plus étroite mais plus haute, où nous pouvons nous tenir droit et respirer librement. La lumière des torches et des bougies se joue sur la surface des pierres du Mokattam unies et polies. Les blocs s'ajustent si exactement l'un à l'autre, que les joints sont à peine visibles. Les panneaux de pierre à la base des parois se sont conservés entiers, comme aussi les blocs de forme particulière qui servent de plafond. Les entailles parallèles qu'on remarque sur le sol et dans les parois étaient destinées à faciliter le transport du sarcophage. En-

core quelques pas dans un passage horizontal qui, au milieu, s'élargit en un vestibule fermé par quatre plaques de granit glissant dans des rainures, et nous nous trouvons dans la chambre du roi, devant le sarcophage violé de Chéops. Cette salle, la plus grande et la plus importante de la pyramide, et que nous pourrions en appeler le cœur, n'est pas exactement au milieu de la masse et ne se distingue ni par des dimensions majestueuses ni par de riches décorations. N'importe quelle chambre un peu vaste d'une de nos maisons particulières peut soutenir la comparaison en grandeur : elle n'a que 5m,80 de haut, et 10m,43 de long sur 5m,20 de large. Dix énormes plaques de granit forment le plafond, et leurs bouts portent sur les parois latérales. Le poids colossal de la montagne de pierre qui les surmonte les aurait certainement écrasées et brisées, si l'architecte prévoyant ne s'était préoccupé de les soulager au moyen de cinq chambres superposées. La première de ces petites salles, d'ordinaire inabordables, a été appelée, du nom de celui qui l'a découverte, chambre de Davison; Perring et Wyse, qui découvrirent les quatre autres, — la plus haute a la coupe d'un triangle, — ont eu le mauvais goût de leur donner les noms de Wellington, de Nelson, de lady Arbuthnot et du colonel Campbell. La découverte de ces chambres invisibles gagna en importance quand on y trouva le nom de Chéops. Les tailleurs de pierre l'avaient écrit en rouge sur les blocs dans la carrière même, et les ouvriers placèrent ces blocs dans la muraille de telle manière que les inscriptions sont renversées la tête en bas. A dire vrai, cette découverte n'apprit rien de neuf, et ne fit que confirmer ce qu'on savait depuis longtemps; on connaissait, en effet, déjà par les Grecs le nom du roi enterré dans la grande pyramide. Mais tant que nulle inscription en mots intelligibles ne nous donnait rien de certain, l'imagination restait libre, et il parut séduisant de rapporter au monument merveilleux de Chéops toutes sortes de spéculations profondes et de combinaisons ingénieuses. C'est ainsi que Jomard, et d'autres après lui, essayèrent, avec force sagacité, de démontrer que cette construction avec sa masse et ses dimensions, son orientation exacte d'après les points cardinaux, ses ouvertures dont la projection tombait droit sur l'étoile polaire, et ainsi de suite, avaient servi à des usages scientifiques. L'orientation soignée de la pyramide était un témoignage de sa destination astronomi-



DANS L'INTÉRIEUR DE LA PYRAMIDE.

que; il résultait de ses dimensions qu'on devait la considérer comme un édifice métrique, comme un étalon indestructible des mesures normales usitées en Égypte, ou comme un monument astronomique et chronologique. Toutes ces hypothèses, en dépit de la sagacité qu'on a dépensée à les soutenir, ne se sont pas vérifiées : nous avons déjà vu, en effet, qu'au moment de la fondation d'une pyramide, il n'était pas possible de déterminer exactement quel en serait le volume. Combien multiples aussi sont les idées qu'on a émises sur la destination des pyramides! D'après les Arabes anciens, elles furent élevées avant le déluge, afin d'y préserver de l'anéantissement les sciences de l'humanité vouée à la destruction. Des voyageurs chrétiens des premiers temps, qui ne connaissaient point les dimensions étroites des chambres intérieures, les tenaient pour les greniers à blé de Joseph; d'autres, pour autant d'observatoires et de gnomons dont l'ombre servait à mesurer le jour; quelques-uns, pour des phares élevés à l'intention des voyageurs perdus dans le désert. Beaucoup d'autres croyaient qu'on célébrait dans leur intérieur ténébreux les cérémonies mystérieuses et les épreuves de réception par lesquelles devaient passer les prêtres initiés aux mystères; même un certain H. Kuhn cherchait encore sérieusement, en 1793, à démontrer que les pyramides n'étaient pas l'œuvre de mains humaines, mais un jeu de la nature. D'autres, mieux informés, sachant que la véritable destination était de recevoir le cercueil d'un roi, s'évertuaient à prouver que le choix de la forme pyramidale pour une tombe avait une signification profonde. Les idées fondamentales de la religion et de la philosophie égyptiennes devenaient tangibles, grâce à elles. Il fallait désormais les traiter comme le symbole du royaume des esprits, qui monte, par degrés, de la base la plus large jusqu'à un sommet aigu; les comparer à l'échelle des idées de Platon, qui trouve son couronnement et sa pointe dans l'idée la plus haute, la dernière que l'homme puisse reconnaître. Elles montraient la nature des quatre éléments qui, divisés, remplissent la matière et se réunissent pour former un tout unique. Le feu, l'eau, l'air, la terre, sont nommés les parties composantes du monde et de toutes choses. Dans l'être primordial, c'est-à-dire en Dieu (Osiris), ils se trouvaient d'abord unis en indifférence ou en unité parfaite. Par la création, il arriva que le principe de lutte et de discorde (Typhon), mit en pièces la divinité (Osiris); mais l'amour (Isis) réunit les membres dépecés, qui sont les quatre éléments, et par eux reconstitua en Dieu, au moyen d'une liaison et d'un mélange habile et harmonieux, l'ensemble visible de l'univers et toutes les créatures. Tel fut le commencement du monde et de toutes les choses qui se produisirent en lui : aujourd'hui de même qu'alors, Isis réunit les quatre éléments, Typhon les sépare, et c'est là encore le procédé de toute création et de toute destruction. Les quatre faces d'une pyramide, qui se rapprochent par en haut, se séparent par en bas, rendent visibles à l'esprit la formule simple de toute la vie cosmique, l'union et la séparation des quatre éléments. — Ces spéculations ingénieuses répondent à la croyance qu'on avait de la science des prêtres égyptiens. Il est bien certain, d'ailleurs, que la pointe des pyramides avait une signification symbolique, car la pointe est réservée exclusivement aux mausolées royaux, et les simples particuliers faisaient déposer leur corps dans des pyramides tronquées. Cette règle ne souffrait aucune exception, et l'on a trouvé plus d'une peinture où la pointe de la pyramide est teintée en rouge, la base en noir. — Nous pouvons tenir pour assuré que les édifices indestructibles dont nous parlons étaient destinés à procurer une longue durée non seulement au cadavre, mais à la mémoire du prince qu'on y déposait. Aussi appartiennent-ils à cette classe de monuments dont un grand penseur à dit : « Évidemment, leur objet réel était de parler à la postérité « la plus reculée, d'entrer en rapport avec elle, et, par là, d'établir l'unité de la conscience hu-

« maine. Ce n'est pas seulement dans les constructions des Hindous, des Égyptiens, des « Grecs, des Romains, c'est dans celles des temps plus rapprochés de nous qu'on voit se ma- « nifester cet instinct qui pousse l'homme à parler à la postérité. Aussi est-ce une honte de « les détruire ou de les déformer, pour les faire servir à des emplois inférieurs et les utiliser. »

Les pyramides n'ont pas été épargnées par les mains criminelles : déjà sous les Romains, l'intérieur avait été ouvert par des préfets cupides. Sous les Arabes, les maîtres du pays se chargèrent eux-mêmes de la violation, qui certes n'était pas facile : comme ils ne découvrirent que des sarcophages vides et des cadavres, ils cherchèrent à se justifier devant leurs sujets des sommes qu'ils avaient gaspillées inutilement, et répandirent plus d'une fois le faux bruit qu'on avait trouvé exactement autant d'or qu'en avaient coûté les travaux d'ouverture. Quand les ouvriers de Mamoun (813 après le Christ), fils d'Haroun er Rachid, que chacun connaît par les contes des *Mille et une Nuits*, eurent pénétré à grand'peine dans l'intérieur du Chéops, ils y trouvèrent, dit-on, un trésor et une plaque de marbre sur laquelle on lisait : « Le roi Soundfo, fils « du roi Soundfo, en l'année Soundfo, ouvrit cette pyramide et dépensa « à cela une certaine somme. Nous lui remboursons ici ses frais; mais s'il « continue ses recherches, il sacrifiera beaucoup d'argent et ne gagnera « rien. » De fait, la recherche des trésors dans les pyramides n'a enrichi personne; si nous entendons parler souvent d'objets fabuleux qu'on aurait rencontrés ici, en somme, l'exploration des pyramides a été regardée comme un crime, que suivait d'ordinaire une prompte vengeance et même une prompte mort.

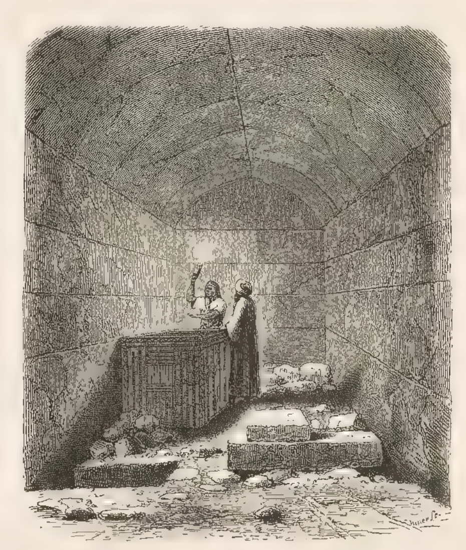


CERCUEIL EN BOIS DE MYKÉRINOS.

Les hardis et infatigables Anglais qui, il y a quarante ans et plus, explorèrent à grand prix les pyramides, n'y trouvèrent ni or ni argent, mais des trésors de grande valeur scientifique. La troisième pyramide, que les Arabes nomment *la colorée* ou *la rouge,* à cause de son revêtement de granit, pyramide qui dépasse de beaucoup le Chéops et le Chéfrèn par la perfection de l'appareil, fut celle qui les récompensa le plus richement de leurs peines. Ils y trouvèrent, non seulement des chambres intérieures fort intéressantes et un beau sarcophage de basalte brun rayé de brèche bleue, mais la partie inférieure de la gaîne momiforme en bois, dans laquelle avait reposé le roi : sur cette gaîne, une inscription nous apprend qu'Hérodote était bien informé, quand il nommait Mykérinos (en égyptien Menkarâ) le constructeur de la troisième pyramide. Le vénérable sarcophage coula bas sur la côte d'Espagne, avec le navire qui le transportait en Angleterre. Le cercueil en bois est conservé au Musée Britannique, et l'inscription ne présente au traducteur aucune difficulté. La voici :

« Osiris, roi de la haute et de la basse Égypte, Menkeourâ, vivant à jamais, né de « Nout, la dame du ciel, chair de Seb le roi des dieux primordiaux, puisse ta mère Nout « étendre sur toi ses ailes en son nom de *Mystère du ciel!* Puisse-t-elle accorder que tu « sois comme un dieu qui agit à son bon plaisir, roi de la haute et de la basse Égypte, « Menkeourâ, vivant à jamais. » On a même trouvé quelques restes d'ossements et les débris du linceul dont le cadavre enduit de bitume était enveloppé. Le drap mortuaire était en

laine, au contraire des bandelettes d'âge postérieur qui devaient être de lin. La salle où reposait Menkarâ est plus belle que n'importe quelle autre salle des pyramides. Elle est tout en granit. Le plafond est composé de blocs qui s'unissent par le milieu, et ont été taillés de manière à former un arc semblable à l'arc du gothique anglais : cela donne à la chambre l'aspect d'une chambre voûtée. Les autres chambres, et de nombreux passages obstrués par des blocs de pierre, ont appris que cette pyramide renfermait un autre corps que celui de Menkarâ, probablement, ainsi que l'affirment d'un commun accord l'histoire et la légende, celui d'une femme qui y fut déposé plus tard. La reine Nitokris, de la VI^e^ dynastie, paraît s'être emparée de ce mausolée, terminé longtemps avant elle ; comme on se rappelait encore aux âges postérieurs ses cheveux blonds et ses joues roses, on la confondit avec la célèbre Grecque Rhodopis, *au visage rose*, qui fut, dit-on, la femme du frère de Sappho et l'amie des Pharaons. On contait déjà à Hérodote que c'était elle, et nulle autre, qui était enterrée dans la troisième pyramide. Plus tard, le souvenir de la belle prit des formes nouvelles, et Rhodopis devint une sorte de Loreley arabe. Dans la pyramide orientale trôna une belle femme aux dents éblouissantes, qui affolait le voyageur qui se laissait séduire à ses charmes. Thomas Moore chanta :



CHAMBRE SÉPULCRALE DE MENKARA.

> La belle Rhodope, dit la légende,
> Trône en esprit, puissante et forte,
> Entourée d'or et d'appareil brillant
> Comme la vierge orgueilleuse des pyramides.

Les Bédouins savent aussi mainte histoire sur les génies attachés aux autres pyramides. L'un a la forme d'un enfant, l'autre celle d'un homme qui, brûlant de l'encens, fait chaque soir après le coucher du soleil, le tour des tombeaux. Aucun Bédouin n'ose s'approcher des pyramides, surtout de celle de Mykérinos, pendant la nuit. Et pourtant, tout ce que l'histoire et la légende nous disent de ce roi parle en sa faveur. C'était un pieux ami des dieux, qui rouvrit les temples et rendit le peuple à ses occupations et à ses sacrifices habituels. On le nomme le plus juste et le plus vénéré des rois, ce qui ne l'empêcha pas d'être un joyeux sire, s'il fit vraiment ce que lui prête la légende. Un oracle lui avait prédit qu'il vivrait encore six années, et mourrait dans la septième : chaque soir, au coucher du soleil, il alluma des lampes, but et se réjouit jusqu'au matin, et convainquit ainsi la prédiction de mensonge, car, changeant les nuits en jours, il fit douze années des six qu'on lui accordait. — Les contes relatifs à Rhodopis ne sont pas moins amusants. Avant de passer à l'état de Loreley, elle fut la Cendrillon de l'Égypte. On conte qu'un jour qu'elle se baignait, un aigle, ou, au témoignage d'autres écrivains, le vent, enleva une de ses sandales, l'emporta vers Memphis et la laissa tomber dans le

sein du roi qui rendait la justice. Ce prince, étonné par la beauté de la chaussure et par l'étrangeté de l'événement, envoya aussitôt des messagers pour rechercher la femme à qui appartenait la sandale. On la trouva à Naukratis et on la conduisit au roi, qui en fit sa femme, et, après qu'elle fut morte, construisit pour elle la troisième pyramide.

Comme on voit des fleurs croître sur les tombes, beaucoup d'images gracieuses se rattachent à ces sombres constructions.

Quittons maintenant les chambres chaudes, obscures, poudreuses, de l'intérieur, et dirigeons-nous vers la seconde pyramide : il est aisé de la reconnaître, grâce aux plaques de granit qui, aujourd'hui encore, sont bien conservées et en revêtent la pointe. Elle a été élevée par le second successeur de Chéops, Chéfrèn, que les Égyptiens appellent Châfrâ. L'intérieur n'en a rien de remarquable, mais près d'elle, au sud-ouest, se dresse un petit édifice carré, dans lequel il semble que se réunissaient les fidèles du roi pour rendre à ses mânes un culte pieux. C'est M. Mariette qui a mis au jour cette construction curieuse, enfouie depuis des milliers d'années sous le sable, et qui, en même temps, a fixé avec un certain degré de certitude le nom du fondateur : il y trouva, dans un puits alors rempli d'eau, mais aujourd'hui de nouveau comblé, sept statues qui toutes représentent Chéfrèn, le constructeur de la seconde pyramide. Sur la plupart on lit le nom du prince; la plus belle et la mieux conservée d'entre elles a reçu à juste titre une place d'honneur dans le musée de Boulaq, où nous la retrouverons. Elle est en une diorite si dure que le sculpteur Drake, en compagnie de qui je l'admirais, il y a des années de cela, m'assurait qu'il n'oserait sans inquiétude attaquer au ciseau pareille matière; pourtant elle est finie avec le plus grand soin dans toutes ses parties, et la manière réaliste dont est traité le visage, à la fois sérieux et plaisant, est digne de tout éloge. Le beau poli de la diorite n'a pas lieu de nous surprendre, si nous considérons l'édifice dans lequel les statues furent découvertes. Il est en blocs, partie de granit, partie d'albâtre, et les tailleurs de pierre qui les ont travaillés et polis à grand soin étaient bien capables de justifier toutes les habiletés que nous mettons à leur compte. L'ordonnance de cette construction est fort simple, et néanmoins intéressante : c'est le seul spécimen d'un édifice en forme de temple qui soit arrivé jusqu'à nous de ces anciens jours. L'angle droit règne partout, le pilier n'est pas encore de-



STATUE DE CHÉFRÈN.



TEMPLE DE CHÉFRÈN.

venu colonne, sur les parois ne se montre aucune inscription qui nous apprenne à quel usage étaient destinées les deux grandes chambres en forme de T, et les chambres latérales, avec leurs niches creusées en forme d'armoires dans le granit et dans l'albâtre. Plusieurs des puissantes plaques en pierre qui recouvraient la nef en croix (si je puis me servir de cette expression) reposent encore aujourd'hui sur les piliers de granit. Comment s'accomplissaient les rites que ces chambres cachaient aux yeux de la foule? Pouvons-nous conclure de la présence des figures de cynocéphale trouvées dans le sable, que le dieu Thot, à qui cet animal était consacré, était adoré ici de préférence aux autres dieux? Les statues de Chéfrèn ont-elles été précipitées dans le puits par des révoltés païens? L'ont-elles été seulement à la suite des édits chrétiens qui vouaient les idoles à la destruction? Est-ce ici le temple du sphinx dont parle une très ancienne inscription?


LE SPHINX DÉSENSABLÉ.

Question sur question se presse dans l'esprit du visiteur, et s'il tourne son regard au nord-ouest, ses yeux rencontrent, dans le voisinage immédiat, la silhouette gigantesque de la plus énigmatique des formes énigmatiques, le grand sphinx d'Égypte, le veilleur du désert, celui que les Arabes nomment Abou'l hôl, le père de l'épouvante. Comme de nos jours, dans l'antiquité son corps géant était déjà couvert et recouvert par le sable du désert. Seule, la tête, ornée de la coiffure royale regarde fixement vers l'est, comme la tête d'un personnage enseveli.

Plus d'une fois, dans ce siècle, le sphinx a dû se résigner à montrer au jour, dans l'intérêt de la science, son corps de lion surmonté d'une tête d'homme, et il est bien établi maintenant qu'il a été taillé dans le roc vif. Lorsque la pierre ne se prêtait pas à donner la forme du lion, on y a suppléé par la maçonnerie. Quel coup d'œil devait offrir cette figure qui, aujourd'hui encore, mesure vingt mètres du sommet de son crâne jusqu'au dallage sur lequel reposent ses griffes, quand les serviteurs de la nécropole en tenaient le sable éloigné et qu'on pouvait la contempler intacte, avec les majestueux escaliers qui conduisaient jusqu'à elle!

Bien des fidèles ont, durant des siècles, descendu ces degrés pour s'approcher de l'autel qui se dressait, sur un dallage habilement fait, entre les deux pattes de l'animal géant, car le

sphinx était l'image d'un dieu puissant. Les Grecs l'entendirent appeler Harmakhis (en égyptien Hor-em-khou), ce qui signifie Horus sur l'horizon, et désigne le soleil au moment de son lever. Harmakhis est la lumière nouvelle qui triomphe de l'obscurité, l'âme qui triomphe de la mort, la fertilité qui triomphe de la stérilité : vainqueur de Typhon, les formes mul-



UNE FIGURE DE SPHINX D'AUJOURD'HUI.

tiples qu'il revêt, et aussi celle de notre sphinx, ont renversé le révolté. Harmakhis, dans la ville des tombes, est pour les morts la résurrection; Harmakhis, qui est apparenté étroitement au matin, et dont le visage est frappé en plein par l'éclat lumineux du soleil levant, apporte au monde, après la nuit sombre, le jour nouveau; Harmakhis, sur la lisière de la terre fertile, bat la stérilité et empêche les sables d'envahir les champs. De là vient que son image, le sphinx, a été appelée, par les Égyptiens eux-mêmes, d'abord *Hou*, puis *Belhit,* ce qui, dans les deux cas, signifie le gardien, et par les Grecs *Agathodémon.* Chaque Pharaon passe pour être

une incarnation terrestre du dieu solaire; et c'est pourquoi les rois choisissaient de préférence la forme de sphinx pour représenter allégoriquement la nature divine de leur être. L'esprit était conduit, par le corps du lion puissant et prompt à s'échauffer, jusqu'à la conception d'une force matérielle ardente et irrésistible, par la tête d'homme, à la conception de la force intellectuelle la plus haute. Ce fut une inspiration heureuse que de choisir l'union de ces deux éléments, comme symbole d'un être à la fois tout-puissant et omniscient.

L'érection du sphinx était déjà commencée au temps de Chéops. Il fut achevé sur l'ordre de Chéfrèn, le constructeur de la seconde pyramide, et dédié à Harmakhis. C'est ce que nous apprend une grande stèle recouverte d'hiéroglyphes et dressée contre sa poitrine : elle nous raconte également que sous les princes de la XVIII[e] dynastie, 1,500 ans avant notre ère, il fallut déjà déblayer notre monument du sable qui le recouvrait. Thoutmès IV, pendant la première année de son règne, avait l'habitude d'aller chasser par là le lion et la gazelle, et de rendre ses devoirs à Harmakhis, c'est-à-dire au sphinx, quand il se reposait dans le voisinage. Il s'endormit une fois à l'ombre du géant, et rêva que le dieu lui parlait de sa propre bouche, « comme un père à son enfant, » pour lui ordonner de débarrasser son image ensevelie sous les sables. Au réveil, il se souvint de l'avertissement céleste. En souvenir de cette vision et des fouilles qui suivirent, il fit dresser une stèle commémorative qui existe aujourd'hui et n'est mutilée que dans quelques endroits.

D'autres inscriptions encore, de temps bien postérieurs, nous parlent des combats livrés au sable, qui tantôt montait imperceptiblement, tantôt, quand le khamsin soufflait, se précipitait à l'assaut en nuages de poussière ardente. Parmi les textes rédigés en grec se trouvent quelques vers remarquables de l'historien Arrien; la plupart des autres n'ont trait qu'aux visites des Césars et aux travaux de restauration qu'on faisait, soit au dallage de notre monument, soit aux murs qui en tenaient le sable éloigné. Dans les derniers temps, aucune main ne se leva pour le défendre de la destruction : même, au siècle dernier, pendant les exercices d'artillerie des mameloucks, on tira au visage du *Père de l'épouvante,* à ce visage dont Abd-el-Latîf disait, qu'il portait l'empreinte de la douceur et de la beauté, qu'il était embelli par un sourire plein de charme. Quand on demandait à ce voyageur arabe ce qu'il avait vu de plus merveilleux, il répondait : « L'exactitude des proportions de la tête du sphinx! » Aujourd'hui, cette figure géante a pris, par la perte du nez, l'aspect hideux d'un nègre.

Pourquoi l'homme détruit-il si volontiers les œuvres de l'homme? La main des dévastateurs s'est étendue même sur les pyramides. Quelques princes désirèrent en employer les blocs bien taillés; d'autres, dans leur rage fanatique contre l'ouvrage des païens, les raser jusqu'à terre. L'idée de les faire sauter au moyen de la poudre ne fut abandonnée, plusieurs fois, que par la crainte de mettre le Caire en danger. Le sable, ennemi des œuvres élevées ici, s'est montré en même temps leur ami : cela seul qu'il a caché et protégé est arrivé intact jusqu'à nous, cela et aussi la partie de la nécropole de Memphis qu'on appelle Sakkarah.

Détournons-nous de Gizéh et marchons vers le sud. Nous nous tenons sur la lisière du terrain cultivé; laissons sur la gauche les cimetières de Zaouiêt el Ariân et les groupes majestueux des pyramides d'Abousîr; arrivés près d'un petit étang, autour duquel volettent des pluviers et où les bergeronnettes viennent boire, nous commençons à escalader les buttes nues et houleuses qui forment la lisière du désert. Après quelques instants de marche sur un sentier sablonneux, au milieu de monticules, de tombes à moitié comblées, d'ossements blanchis, de linges de momie qui sortent à demi du sable, la vérandah spacieuse d'une maison

fort simple vient frapper agréablement nos regards. C'est la Bêt Mariette, comme disent les Arabes, le pied à terre de l'homme qui a réussi, à force de pénétration, de zèle et de courage, à arracher au sable de la nécropole de Sakkarah des milliers de monuments dont beaucoup d'importance capitale. Les gardiens de cette maison, bons Arabes à barbe grise, nous offrent des sièges et de l'eau filtrée. Le déjeuner prend une saveur exquise à l'ombre de cette vérandah après notre chevauchée à travers le désert.

Un des vieux surveillants nous mène avec plaisir aux monuments que nous lui indiquons. Nous voyons d'ici l'un d'entre eux, la pyramide à degrés; mais beaucoup d'autres que nous connaissons par des descriptions sont introuvables, même avec l'aide des gardiens, car le sable infatigable, à qui Mariette les avait arrachés, les a déjà reconquis.

Des ruines de Memphis, nous apercevions la pyramide à degrés : nous tournons au sud-ouest pour arriver jusqu'à elle. Elle se compose, — qu'on me pardonne l'expression, — de six étages dont le dernier, qui est le plus élevé, mesure onze mètres et demi. Si nous l'examinons de plus près, nous trouvons qu'elle se distingue de ses sœurs sous plus d'un rapport. Elle n'est



MAISON DE MARIETTE A SAKKARAH.

point orientée selon les points cardinaux; la base n'en est pas carrée mais rectangulaire; elle a été jadis entourée d'un mur, et l'intérieur peut passer à bon droit pour entièrement original. Le général prussien Minutoli l'a fouillée et décrite. Une des quatre entrées se trouve, contre tous les usages, placée au sud; deux des chambres sont revêtues, comme d'une mosaïque, de plaques de faïence verte incrustées dans le stuc; les plafonds étaient ornés d'étoiles. Les chambres et les passages sont presque entièrement obstrués de vases brisés en albâtre et en marbre, de morceaux de sarcophage, de pierres sculptées tombées du plafond ou des parois latérales. Un crâne fortement doré, des plantes de pied dorées, et d'autres restes intéressants du passé, ont péri à l'embouchure de l'Elbe avec le navire qui les portait.

Ce qu'un élément sauve, l'autre l'anéantit au service du temps destructeur. Même cette orgueilleuse construction à degrés est destinée à s'écrouler bientôt sur sa base de roche solide. Elle est pourtant la plus vieille de toutes les montagnes artificielles qui l'entourent, et elle a vu plus de siècles que tout autre monument des mains humaines.

La pyramide de Ko chomê, ou du Taureau noir, aurait été bâtie sous les princes de la première dynastie. Une partie de la nécropole de Sakkarah porta certainement ce nom de Kochomê, et, si Mariette ne se trompe pas, pendant tout le temps de l'ancien empire, les restes

vénérables du saint taureau Hapi ont été déposés et conservés dans les chambres intérieures de la pyramide à degrés. Ce fait expliquerait le nom de Kochomê, en égyptien Ka-kham, le Taureau noir. Ce n'est pas ici le moment de démontrer tout au long l'antiquité d'un monument; disons seulement que, si divers détails semblent, dans la pyramide à degrés, être, par la date, postérieurs aux mausolées de Gizèh, selon toute vraisemblance, la pyramide elle-même est sensiblement plus ancienne qu'ils ne sont.

Que de doutes et d'impossibilités se pressent ici sous nos pas. Les anciens nous parlent beaucoup de cette localité. Les pyramides sont toujours à leur place, le Sérapéum a été retrouvé, comme nous allons voir, les milliers d'années n'ont pas pu effacer le nom de Sakkarah qui se



PYRAMIDE DE SAKKARAH.

rencontre déjà dans les vieux tombeaux sous la forme *Sokari;* mais où est le lac sacré qu'on faisait franchir en bateau à la momie d'Hapi? où sont les prés superbes qui verdoyaient à l'ouest du lac, et que l'on comparait aux champs d'asphodèle chantés par Homère? où se trouvait le sanctuaire de la sombre Hécate et la statue de la Justice sans tête? où s'élevaient les portes du Cocyte et de la Vérité? où se dressaient enfin ces nombreux édifices sacrés ou privés dont parlent les papyrus grecs?

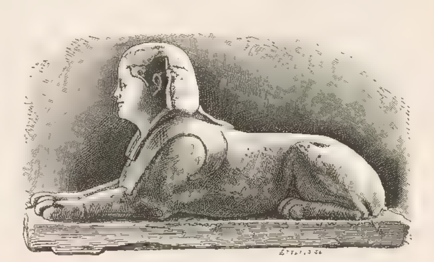
Ici, au milieu des tombes, dans l'antiquité, des milliers de vivants sont venus chercher la bonté de Dieu, le repos de l'âme et le succès sur terre.

Retournons à la maison Mariette, et tournons nos regards vers la plus importante des découvertes de ce Français infatigable : le Sérapéum, c'est-à-dire le sanctuaire de ce dieu Sérapis, dont nous avons décrit le temple splendide dans le chapitre consacré à l'antique Alexandrie.

C'est ici, à Sakkarah, que, depuis les temps primordiaux, on enterrait les taureaux sacrés que les Égyptiens appelaient vivants Hapi, morts Osar-Hapi, Osiris-Apis. On les adorait comme une incarnation de l'âme d'Osiris dans le monde inférieur, c'est-à-dire du principe qui éveille tout ce qui est mort à la vie nouvelle. On appelait Sokari le dieu qui présidait aux métamorphoses de l'âme jusqu'au moment de son absorption complète dans l'esprit du monde. Le temple d'Osiris-Apis s'élevait sur le domaine de ce dieu, et le Sérapis grec était sorti d'une modification de l'Osiris-Apis égyptien. C'est pour cela que, plus tard, à côté des tombes égyptiennes d'Hapi et de leur temple, on dressa un Sérapéum grec.



SPHINX DU SÉRAPÉUM.



SPHINX DU SÉRAPÉUM.

Lorsqu'en 1850 on trouva plusieurs sphinx dans le voisinage de l'endroit où s'élève aujourd'hui sa maison, Mariette se rappela un passage de Strabon, dans lequel ce géographe consciencieux raconte qu'il y a dans la nécropole de Memphis un Sérapéum, bâti sur un emplacement si sablonneux que les sphinx y sont à moitié cachés sous la poussière, et que, pendant les grands vents, les visiteurs du temple sont mis en danger par les tourbillons de sable. Aussitôt s'éveilla dans son esprit le désir de rechercher s'il ne pourrait pas découvrir les restes du Sérapéum, à l'endroit même où Fernandez avait déterré les sphinx. Il commença à fouiller, et, comme les ressources mises à sa disposition n'étaient pas des plus abondantes, il eut besoin de toute son énergie pour surmonter les difficultés qui se dressaient devant lui. Le sable amoncelé s'était coagulé, pour ainsi dire, et durci : souvent les parois des tranchées qu'on y avait creusées à grand'peine s'écroulèrent et comblèrent le passage. On finit cependant par découvrir l'allée des Sphinx; on la suivit, et il se trouva qu'elle avait relié le Sérapéum grec à l'égyptien. Mariette mit à jour d'abord le sanctuaire hellénique, à présent envahi de nouveau, puis ces tombes d'Hapi qui comptent parmi les merveilles de l'Égypte, et que vient voir tout Européen qui visite le Caire. Le temple, dont ces tombes ne sont pour ainsi dire que les caves, s'est écroulé depuis longtemps, et, à contempler aujourd'hui l'immense désert muet qui s'étend à l'entour, on ne peut même pas soupçonner quel aspect différent présentaient ces lieux sous les rois Ptolémées et jusque sous les Césars romains. Dans le voisinage des somptueux bâtiments du temple habitaient les diverses classes de prêtres du dieu, les gardiens et les domestiques des animaux sacrés. Des écoles et des auberges s'ouvraient aux pèlerins, accourus des parties les plus lointaines du pays; des négociants offraient leurs marchandises au bazar ou dans des boutiques; des casernes abritaient les troupes en garnison dans l'endroit; enfin, au temple du dieu se rattachaient des cellules sans apparence et qui pourtant méritent une mention, car on peut les considérer comme l'origine du monachisme chrétien. Les papyrus grecs nous apprennent que, dès avant la naissance du Christ, des ascètes pénitents menaient ici, dans une solitude volontaire et rigoureuse, la sombre vie du reclus. Ils renonçaient de leur plein gré au

commerce de leurs concitoyens et à tout ce qui embellit l'existence, même au rire. Leurs misérables cellules n'étaient que du limon du Nil et de la brique crue; comme des nids d'hirondelle, elles se collaient aux murs somptueux du temple, partout où elles trouvaient une place, même sur le toit. Les parents apportaient aux reclus ce dont ils avaient besoin, et le leur passaient par le soupirail unique qui éclairait la cellule. Là, ils suivaient l'état de pureté, c'est-à-dire l'illumination interne, dans le service de Sérapis, et l'exaltation exagérée de leur âme leur faisait voir naturellement des rêves merveilleux ou des apparitions épouvantables. Quiconque sur terre se mettait au service de Sérapis, le dieu l'inscrivait au nombre des siens dans l'autre vie. Dès les temps les plus anciens, les monuments parlent d'amis, de suivants, de serviteurs d'Osiris. Rien de plus touchant que certains détails sur les deux sœurs jumelles Thaué et Taou, deux prêtresses d'Isis appartenant à Sérapis, qui nous ont été conservés par les propres minutes de leurs pétitions. Elles devaient, avec des cruches fêlées, descendre au Nil pendant les trois cent soixante-cinq jours de l'année, et, malgré la distance qui est assez considérable, rapporter l'eau nécessaire aux libations qu'on versait journellement devant l'autel de Sérapis : en récompense de ce travail de Danaïdes, elles recevaient chaque jour trois pains, chaque année quelque peu de blé et d'huile de kiki; encore ces fournitures étaient-elles faites si irrégulièrement que, pour ne pas mourir de faim, elles devaient chercher à obtenir des secours au moyen de pétitions.

Par contre, en d'autres occasions, même aux derniers temps, on n'épargnait point les frais. Quand Hapi mourut sous Ptolémée Soter Ier, on dépensa toute la somme considérable que l'on consacrait d'ordinaire à son enterrement, et, de plus, les prêtres se virent contraints à emprunter cinquante talents (281,250 fr.). Au temps de Diodore, un dévot donna pour le même objet cent talents, soit près de 600,000 francs.

Et maintenant, aux tombes du taureau qu'on enterrait en si grande pompe. Nous avons vu quels soins on prenait de lui dans l'Apiéum, c'est-à-dire dans la chapelle qu'il avait au milieu du temple de Phtah. Là, à côté de lui, on adorait aussi la vache qui lui avait donné le jour, et que, disait-on, un rayon de lune avait rendue mère. Dès qu'on trouvait un nouvel Hapi, on célébrait dans tout le pays des fêtes joyeuses, et on comblait de cadeaux princiers le possesseur de l'animal. Les prêtres devaient examiner si aucune des marques sacrées, — au dire d'Élien, il y en avait vingt-huit, — ne lui manquait. Il devait avoir la robe noire, sur le front un triangle blanc, sur le dos l'image d'un vautour, et sur le côté droit celle d'une demi-lune blanche. Les poils de la queue devaient être de deux couleurs. On inspectait aussi la bouche, car il devait y avoir sous la langue une excroissance semblable à un scarabée sacré. Il va de soi que beaucoup de cérémonies devaient s'accomplir avant qu'on enfermât l'animal dans le temple. Après sa mort, on l'embaumait avec soin, et la momie était transportée dans les souterrains à l'entrée desquels nous nous trouvons, et dont Mariette lui-même a raconté la découverte.



SCARABÉE, ATEUCHUS SACER.

« La tombe d'Apis est tout un édifice souterrain, et quand, le 12 novembre 1851, j'y pénétrai pour la première fois, j'avoue que je fus saisi d'une impression d'étonnement qui, depuis « cinq ans, ne s'est pas encore tout à fait effacée de mon esprit. — Par un hasard que j'ai « peine à m'expliquer, une chambre de la tombe d'Apis, murée en l'an 30 de Ramsès II, avait « échappé aux spoliateurs du monument, et j'ai eu le bonheur de la retrouver intacte. Trois

« mille sept cents ans n'avaient pas changé sa physionomie primitive. Les doigts de l'Égyptien « qui avait fermé la dernière pierre du mur bâti en travers de la porte étaient encore mar- « qués sur le ciment. Des pieds nus « avaient laissé leur empreinte sur la « couche de sable déposée dans un coin « de la chambre mortuaire. Rien ne « manquait à ce dernier asile de la « mort où reposait, depuis près de qua- « rante siècles, un bœuf embaumé. Il « est plus d'un voyageur qui, sans doute, « s'effrayerait à l'idée de vivre seul dans « un désert pendant quatre années; « mais des découvertes comme celle de « la chambre de Ramsès II laissent des « émotions devant lesquelles tout s'ef- « face et que l'on désire toujours re- « nouveler. »


TOMBES D'HAPI.

Notre vieux guide ouvre la porte qui empêche le sable de pénétrer dans les couloirs et dans les chambres. Les deux sections les plus anciennes des souterrains d'Hapi sont devenues inabordables : la dernière et la plus belle, avec ses soixante-quatre tombes, reste seule accessible aux visiteurs. Elle fut creusée sous Psamitik Ier, de la XXVIe dynastie (666 — 618), et fut agrandie encore sous le dernier des Ptolémées.

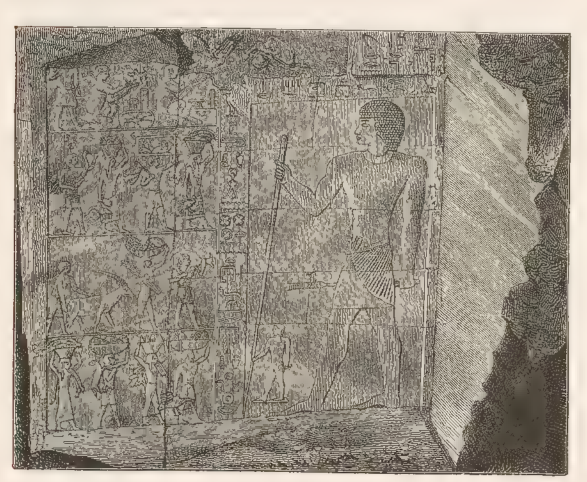

ANUBIS, LE GARDIEN DU MONDE INFÉRIEUR.

On allume les torches que nous tenons à la main. Quand un visiteur de distinction pénètre dans ces galeries, elles sont éclairées par des cierges qui reposent sur des supports en bois fort simples dressés à cet effet, ou par une lumière de magnésium qui transforme leur nuit en un jour éclatant. Ce qui frappe ici les yeux n'est pas long à décrire. Un vestibule, un long passage bordé de chambres, où sont les sarcophages; à droite et à gauche de l'entrée, trois couloirs secondaires, dépendants l'un de l'autre, et qui se rattachent au corridor principal, comme font les boucles au trait principal d'un P latin. Tout cela est creusé dans la roche vive, et, développé, mesure environ trois cent trente mètres de longueur. Le vestibule, au temps où Mariette l'ouvrit, ressemblait à une galerie d'inscriptions, car environ cinq cents stèles arrondies par le haut étaient fixées dans le mur, comme ex-voto de pieux pèlerins et souvenir de leur visite à cette tombe sacrée. Personne de ceux qui consacraient un de ces monuments commémoratifs n'oubliait de marquer sur la pierre l'année, le jour, le mois du roi sous lequel le défunt Hapi auquel il rendait visite était né, avait été intronisé, avait été enterré. On pense bien que, grâce à cette particularité, ces petits documents, aujourd'hui conservés

pour la plupart au musée du Louvre, ont rendu les plus grands services, quand il s'est agi de fixer l'ordre de succession et la durée du règne de beaucoup de Pharaons.

Vingt-quatre sarcophages sont encore là. Beaucoup sont encore maçonnés dans les chambres au milieu desquelles ils s'élevaient. Ils étaient en matières diverses, les plus beaux en basalte noir, d'autres en granit rouge, les moins précieux en calcaire. Les cuves étaient tout d'une pièce, mais trois seulement portaient une inscription. Les gens les moins doués d'imagination eux-mêmes se sentent inclinés à croire, en présence de ces sarcophages, qu'un enchantement les a transportés dans le Campo-Santo d'un monde de géants. Nous avons quelque répugnance à nous appuyer, en cet endroit, sur des chiffres de froide statistique : pourtant le lecteur se fera une idée approximative de la grandeur de ces cercueils, en apprenant que, tenant compte de leur creux, ils n'en pèsent pas moins, en moyenne, 130,000 livres.

Peut-être la différence énorme qu'il y a entre l'idée que nous nous faisons d'un cercueil, et ces cercueils qui se dressent devant nous, qui nous saisissent et dans lesquels nous pouvons descendre, est-elle pour beaucoup dans le sentiment qui émeut ici l'âme du visiteur. Ajoutez à cela la vénération, mêlée de crainte, qui se dégage de toutes les choses qui sont extraordinairement vieilles, et que de nombreuses générations ont contemplées avec un pieux respect. Ces sensations ne tiennent pas, il est vrai contre la cupidité de l'homme. Les tombes d'Hapi, elles aussi, ont été complètement pillées avant que le sable les envahît. Mariette trouva les couvercles des sarcophages déplacés, et sur beaucoup d'entre eux, en signe de mépris pour l'œuvre des païens, un tas de pierres.



PORTE DU MASTABA DE TI.

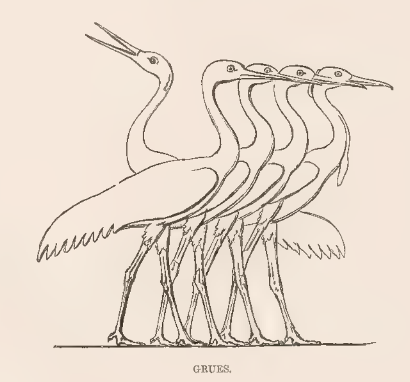
Dans la plus ancienne partie des tombes, celle qui est éboulée, Mariette découvrit un cadavre d'homme avec un masque d'or sur le visage, beaucoup de bijoux et d'amulettes précieux sur la poitrine. Les inscriptions ont permis d'y reconnaître les restes de Khâmouas, un des fils de Ramsès II, qui fut grand prêtre à Memphis, et qu'on cite souvent plus tard comme un prince dévot. Pour l'honorer par-dessus tout, il semble qu'on l'ait enterré au milieu des taureaux sacrés.

Le nombre des tombes comblées par le sable est grand à Sakkarah, mais les deux plus belles peuvent seules être mentionnées ici : les deux *mastabas* de Ti et de Ptahhotep, dont le premier seul est ouvert aux voyageurs. Ils furent édifiés l'un et l'autre par de hauts fonctionnaires, qui servirent la V$^e$ dynastie, celle qui succéda aux fondateurs des pyramides de Gizèh.



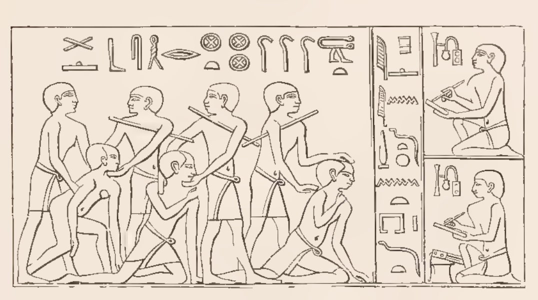
MASTABA DE TI.

On descend jusqu'à la porte d'entrée du mausolée de Ti, par un passage taillé dans le sable. Sur les piliers qui s'élèvent à droite et à gauche nous sommes accueillis par la figure sculptée en relief du dignitaire. Il s'appuie sur un bâton de commandement, et les inscriptions nous enseignent qu'il servit trois Pharaons. Il n'était pas lui-même de sang royal, mais on donna une princesse pour femme à l'homme qui était investi des plus hautes fonctions sacerdotales, et qui se vante d'avoir été l'ami et le chambellan des rois, d'avoir « trôné dans le cœur de son seigneur, » comme conseiller secret, « maître du secret, » même comme directeur de tous les travaux et de toutes les écritures de son souverain. Elle est souvent représentée à côté de lui. Elle s'appelait Nefer-hoteps, ce qui signifie « *sa paix est belle,* » et partout ses filles et elle sont désignées comme apparentées à la maison royale. Son mari l'honore d'ailleurs de ces titres auxquels toutes les femmes égyptiennes croyaient avoir droit, *Dame de maison, chérie de son époux, palme de grâce pour son mari.* Au milieu de la salle, aujourd'hui découverte, entourée de douze piliers, formée de murs solides inclinés vers l'extérieur comme les faces d'une pyramide, se trouvaient le puits et le sarcophage. C'est ici que les survivants et les serviteurs se rassemblaient pour faire les offrandes funéraires. Un corridor conduisait dans les petites chambres où étaient les statues du défunt et de sa femme. Toutes les murailles du mastaba sont bâties en calcaire très fin et recouvertes de bas-reliefs d'une délicatesse extraordinaire. Les contours sont nets et précis, et, si on laisse de côté l'incapacité de dessiner les objets en perspective, la clarté et l'expression avec laquelle ce qui est représenté est mis en évidence nous cause un profond étonnement. Mieux encore et plus complètement que dans les tombes de Gizèh, les mastabas de Ti et de Ptahhotep nous montrent tout ce qui rendait agréable la vie d'un Égyptien de haut rang, et ce qu'il devait recevoir de ses descendants, après sa mort, pour lui-même et pour le bonheur de son âme.

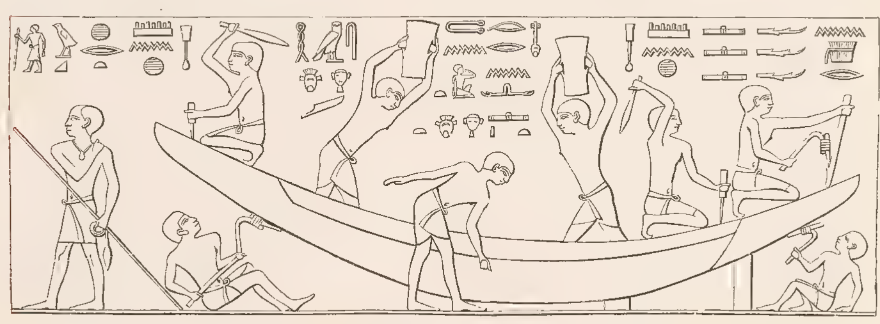

GRUES.

Nous aimerions à nous promener de muraille en muraille, à faire passer devant le lecteur un tableau après l'autre, mais nous ne pouvons lui montrer que ce qu'il y a de plus remarquable. La vie des nobles était partagée entre leur service de cour, l'administration de leurs domaines, les récréations qu'ils prenaient au milieu des leurs ou bien à la chasse. Ils racontent, en quelques mots bien simples, les rapports qu'ils avaient avec les princes; tout ce qui touche à leurs possessions et à leurs joies est représenté en images. Comme à Gizèh, nous apprenons la composition des troupeaux du défunt. Aucun moderne, même parmi les plus habiles, ne saurait dessiner le profil d'un taureau, d'un âne, d'une oie ou d'une grue, plus nettement que ces habiles artistes. Rien de plus animé que les scènes qui nous font assister à l'abattage des bœufs. De petites inscriptions nous aident à comprendre complètement la signification des représentations graphiques, et augmentent l'intérêt du spectateur. On nous confie quelle quantité de graisse donnera le bœuf abattu; au-dessus du surveillant lui-même est le nom qu'il porte, et plus loin, c'est un mot de politesse qu'un personnage crie à l'autre. Beaucoup de métiers et d'objets sont appelés par leur nom, si bien que ces figures n'ont pas peu assuré

le déchiffrement de la langue égyptienne. Tout cela n'est rien à côté de l'intérêt que présentent ces tableaux pour l'histoire de la civilisation. Leur haute antiquité est indubitable, et pourtant on a peine à le croire, quand on voit quelles formes stables toutes les relations de la vie civile avaient déjà au temps où ils furent tracés, et la facilité avec laquelle on maniait l'écriture pour l'usage de la vie journalière. Les biens-fonds et l'homme étaient la meilleure richesse de l'homme. Ici, nous apercevons des employés habiles dans l'art d'écrire, le calame et le registre à la main, et, devant eux, les vassaux de leur maître. Ces derniers sont précédés par le maire de leur village, et au-dessus d'eux on lit : « Appel des chefs de cantons pour la taxe. » C'était une affaire qu'on ne menait pas précisément avec douceur, et les fellahs ne payaient déjà leurs lourds impôts qu'à contre-cœur : le bâton, passé sous le bras des employés qui tiennent solidement les maires, le prouve bien. La ligne d'hiéroglyphes qui court entre les fonctionnaires et les paysans dit : « Taxe par les greffiers des « maines. » — Dans un autre endroit, on amène les bourgs appartenant à Ti : ce sont trente-six femmes qui apportent des produits naturels de toute espèce. Au-dessus de leur tête, cette inscription : « Apport de boissons et de mets des bourgs des biens de famille du chancelier Ti



LES MAIRES AMENÉS DEVANT LES SCRIBES POUR LE RÈGLEMENT DE L'IMPÔT.

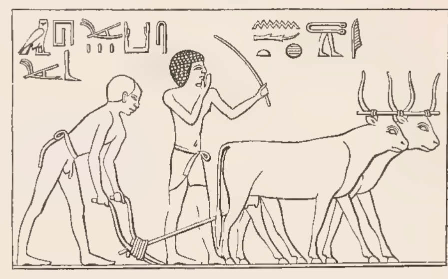


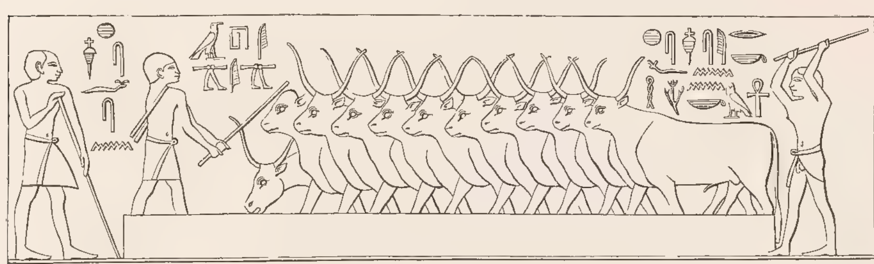
CONSTRUCTION D'UN BATEAU.

« situés dans la haute et dans la basse Égypte. » Auprès de chaque femme est le nom de la localité qu'elle représente. Un domaine aussi considérable, et dont les parties étaient si loin les unes des autres, imposait au propriétaire l'obligation de pourvoir avec soin aux moyens de communication. Le Nil et les canaux étaient, alors comme aujourd'hui, les voies de communication naturelles; aussi l'art de construire les navires était-il florissant. Certaines représentations nous montrent quels instruments les charpentiers employaient, d'autres la forme des bateaux une fois achevés, bateaux de course et bateaux de charge. On allait à la

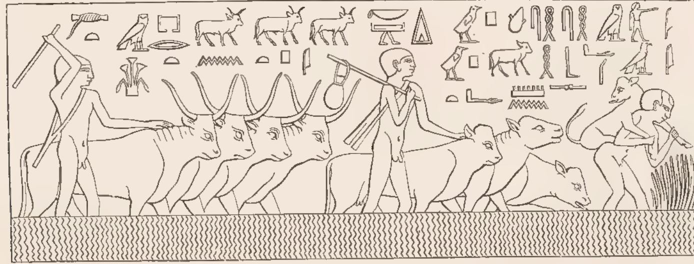
cordelle et à la voile, mais, au lieu du gouvernail mobile, on se servait d'une rame manœuvrée par un homme.

Alors comme aujourd'hui, les nobles Égyptiens devaient la meilleure partie de leur revenu aux champs fécondés par le limon du Nil, et nos tableaux nous permettent d'assister à chaque opération du campagnard et de la voir de nos yeux. Nous nous bornerons à montrer ici le laboureur au travail et les bœufs foulant le grain. Dans la première gravure, nous apercevons une paire de bœufs assemblés sous le joug. Au-dessus d'eux : « Tirez fort! » au-dessus du paysan qui dirige le soc : « Travail à la charrue. » La seconde nous rappelle le précepte biblique : « Ne liez pas la bouche du bœuf « qui foule. » Le taureau de tête au dessus du quel on lit : « Allez, troupeaux, allez! » met à profit cette belle doctrine; mais le surveillant lui allonge en échange un coup de bâton. Ailleurs on voit les semailles, les

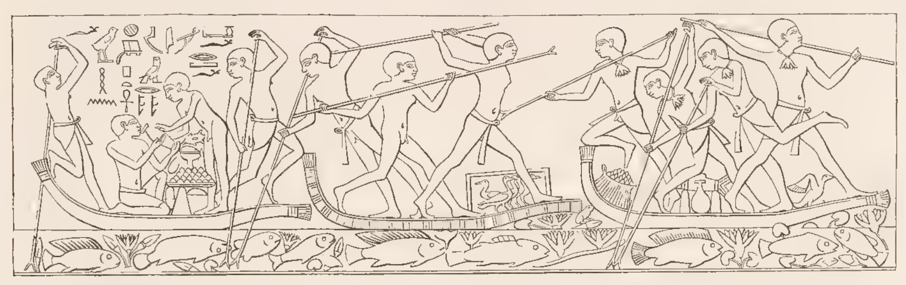

LABOURAGE.


BŒUFS QUI FOULENT LE BLÉ.

troupeaux de chèvres qui passent sur le grain, pour l'enfoncer dans le sol humide, la moisson des épis au moyen de petites faucilles, le bottelage des gerbes et leur entrée en grange a dos d'âne : jusqu'au glanage qui se trouve mentionné! S'il nous remet à l'esprit le livre de Ruth,


BÉTAIL PASSANT L'EAU A GUÉ.

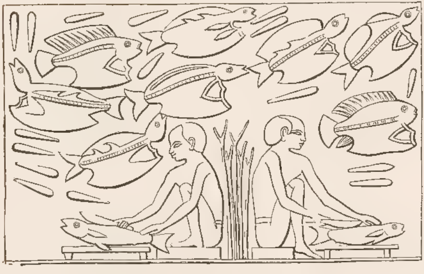
une autre représentation, celle du troupeau de vaches grasses qui passent à gué une flaque, nous remémore assez vivement le songe de Pharaon, que Joseph sut interpréter si habile-



RÉCRÉATIONS AQUATIQUES.

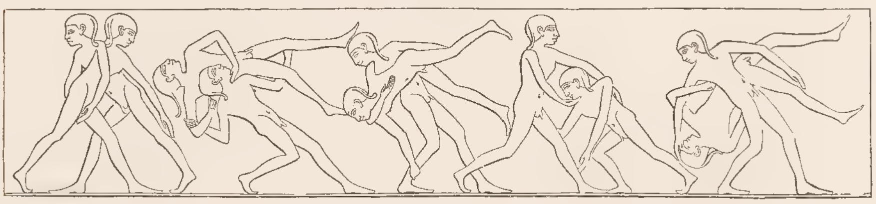
ment. La vue d'un hippopotame au tombeau de Ti nous fait penser au béhémot du livre de Job. « Ainsi que des tuyaux d'acier sont ses os, » et plus loin :

C'est le chef-d'œuvre du dieu fort,
Est-il fait pour qu'on joue avec lui?
Tandis que les montagnes lui offrent leurs pâturages,
Et que toutes les bêtes des champs y jouent plaisamment,
Il repose parmi les fleurs de lotus,
A l'abri des roseaux et du marais.



NETTOYAGE DU POISSON.

Dans un des tableaux de notre mastaba, qui a en grande partie conservé ses couleurs, nous voyons le noble Ti chassant l'hippopotame. Il a une taille double de celle de ses gens, et se tient droit appuyé sur son bâton dans la barque; autour de lui, un fourré de papyrus d'une hauteur extraordinaire et dans lequel nichent d'innombrables oiseaux. Un hippopotame et un crocodile se battent, mais toute l'attention du maître porte sur un gigantesque hippopotame qui est déjà saisi par un lacs, et contre lequel les chasseurs dirigent leurs lances. L'eau fourmille de poissons, et le produit de la pêche au filet et de l'amu-



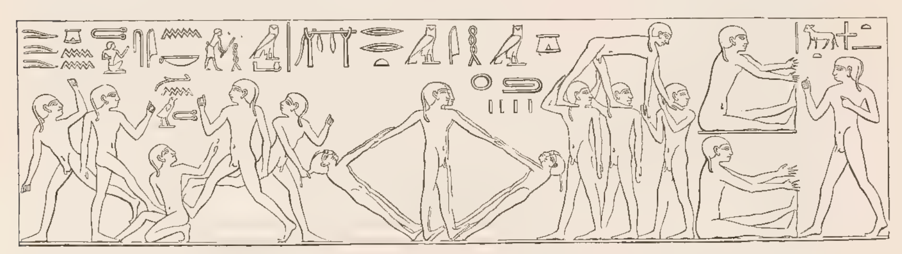
JEUX ATHLÉTIQUES.



UN CAMPEMENT DE BÉDOUINS

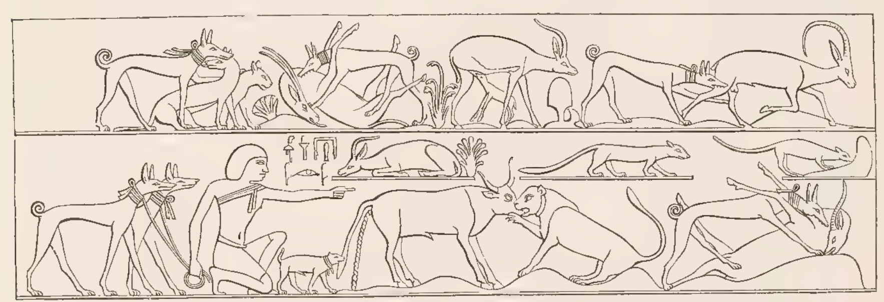
sante pêche au trident est immense. A terre, on ouvre les poissons, on les sèche, on les sale.

Ce n'est pas seulement sur l'eau, c'est dans le désert que la passion de la chasse con-



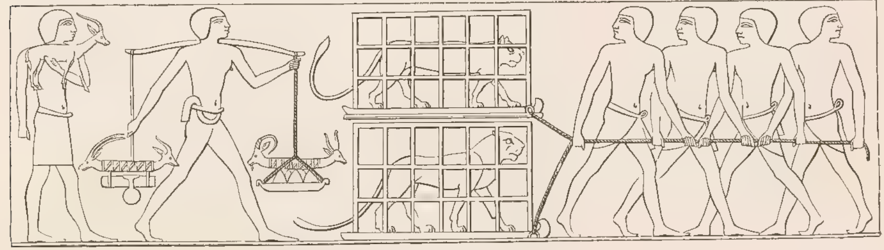
EXERCICES D'ACROBATES ET JEU DE MOURRE.

duit les nobles de ce temps. Au mastaba de Ptahhotep, le maître est représenté de grande taille, et devant lui une série de peintures qui nous rendent témoins de toutes ses récréations.



LA CHASSE.

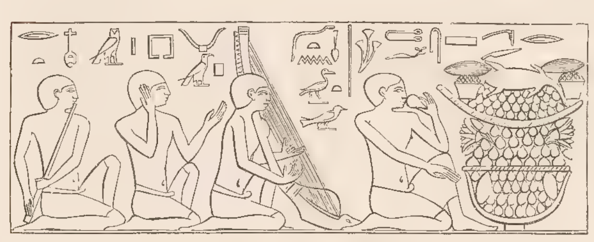
Des exercices de gymnastique, des luttes athlétiques, même ce jeu de doigts qu'on appelle *mourre,* et qui, aujourd'hui encore, est aimé de la plupart des peuples méditerranéens, tout est représenté.



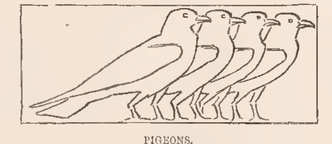
BÊTES SAUVAGES PRISES DANS LE DÉSERT.

Les espèces d'animaux qu'il poursuit avec ses chasseurs sont nombreuses. Ici, on prend les antilopes au lasso; là, des lévriers parés de larges colliers et bien dressés se précipitent sur

des gazelles. La vie domestique des bêtes de proie, celle même de la panthère et du chacal, est observée et retracée. Un lion fond sur un taureau. Nous rencontrons l'hyène, l'ichneumon, le fourmilier, et, dans le tombeau de Ti, un cerf. Qui sait le nom et le nombre des oiseaux qui viennent se prendre aux filets de Ptahhotep? Les chasseurs rentrent à la maison et rapportent à leur maître des mouflons, des gazelles, des lions vivants : ces derniers, emprisonnés dans des cages aux barreaux solides. Le serviteur Khnoumhotep mène par une laisse enroulée autour de sa main les chiens favoris de son maître qui ne doivent pas manquer même aux plaisirs qu'il a dans l'intérieur de la maison. Dans les familles de rang, on entretenait comme bouffons un singe et un nain. Devant Ptahhotep, assis sur un fauteuil à pieds de lion, des musiciens accroupis déploient leur habileté à jouer de la harpe et de la flûte. Le premier savant à qui nous devons la reproduction de ces scènes, Duemichen, s'indigne contre le vieux fonctionnaire qui permet à ses chiens d'assister à ce concert, et le croit capable d'avoir pris plus de plaisir à l'accompagnement obligé de ses camarades de chasse, qu'au morceau de musique qu'on exécutait devant lui.

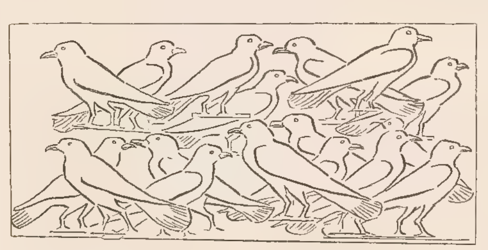


DIVERTISSEMENT MUSICAL.



PIGEONS.

En vérité, il est difficile de maintenir toujours son sérieux dans ces tombes. On dirait, à voir la gaieté qui respire dans toutes ces figures et dans toutes ces scènes, qu'elles veulent répondre au désir exprimé par le défunt de ne jamais songer aux siens qu'avec plaisir. Ici, un batelier crie à des gens ennuyeux : « Vous êtes des singes. » Un gardien entraîne un troupeau de chèvres à sa suite sur les semences qu'il s'agit de fouler, par l'appât d'une corbeille pleine de fourrage; on lit au-dessus : « C'est ainsi « qu'on aime le travail. » Une régate est courue devant Ti, et un des bateliers crie à son concurrent : « Tu es bien prompt! » — Au-dessus d'ânes qui filent : « On aime le prompt et on bâtonne le paresseux, dépêchez-vous! » — Au-dessus des moissonneurs : « C'est ici la faucille; je dis, faites ceci au bon moment. » On dit aux épis : « Vous voici à temps! » ou « Vous voici gros! » On tue un bœuf. Un des garçons crie à l'autre d'un ton de reproche : « Tiens donc! » La réponse : « C'est bien ce que je fais. » — Dans une scène analogue, un homme soulève la cuisse d'un bœuf égorgé et touche avec les doigts de sa main la bouche d'un camarade, en criant : « Vois ce sang! » à quoi l'autre : « Il est



BANDE DE PIGEONS.



OURAGAN AU [illegible]S[illegible]

pur. » Rien de plus charmant que les volées de pigeons : on les employait déjà en Égypte comme messagers, et, aujourd'hui encore, ils sont nourris dans les cabanes des fellahs les plus misérables. Parmi les scènes de chasse, on en trouve beaucoup qui sont grossièrement bouffonnes. Elles n'empêchent pas l'artiste de songer à la mort. Plusieurs tableaux nous montrent le convoi funèbre d'un noble. Des pleureuses ouvrent la marche, les animaux destinés au sacrifice suivent, puis des prêtres qui brûlent des parfums et arrosent le sol avec des essences consacrées. A côté du sarcophage marche la veuve, et derrière, nous apercevons les enfants et les domestiques, auxquels succèdent des processions de serviteurs chargés d'offrandes. Nombre d'inscriptions sont dédiées au gardien de l'enfer, au conducteur des âmes dans l'autre monde, Anubis à tête de chacal; on n'oubliait pas non plus d'énumérer le nombre et la nature des objets présentés aux mânes du défunt, et des fêtes auxquelles il fallait déposer ces objets sur l'autel du mastaba.



LA CABANE ET LES FAMILIERS DU FELLAH.

La plupart des nombreuses tombes de cette grande nécropole, celles-là même que le zèle des savants avait dégagées, sont de nouveau sous le sable. Beaucoup d'entre elles sont, dit-on, remarquables, entre autres celle du fonctionnaire Thounérêï, où Mariette a trouvé une longue liste de noms royaux, qui a rendu de grands services, lorsqu'il s'est agi de reconstituer l'histoire d'Égypte.

On ne saurait évaluer le nombre des monuments en pierre, en bois, en bronze, en matières diverses, qu'on a découverts ici dans les vingt dernières années. Cette partie du cimetière de Memphis a rendu au jour des bijoux de femmes en or, très finement travaillés, et incrustés de jaspe rouge, de turquoises, de lapis-lazuli et d'autres pierres précieuses. C'est aussi de Sakkarah que proviennent quelques-uns des monuments les plus beaux de la haute antiquité, dont nous ferons la connaissance au musée de Boulaq.

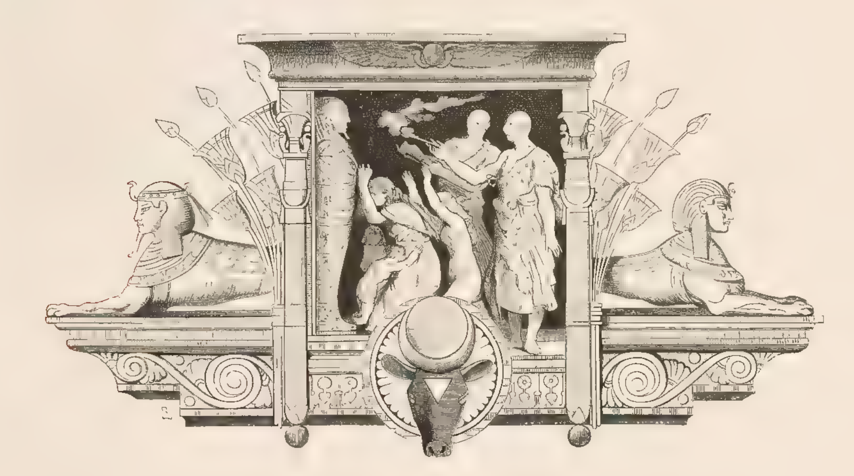
Une étude minutieuse de cette nécropole exige beaucoup de jours de travail. Si l'on s'enfonce plus avant dans le désert, pour visiter la construction remarquable qu'on appelle le mastaba de Pharaon, et qui était peut-être un abattoir où l'on égorgeait les innombrables animaux offerts à Sakkarah, il n'est pas rare de rencontrer une caravane de Bédouins. Venue des oasis de Libye, après un voyage fatigant à travers le désert sans eau, elle se réjouit à l'ap-

proche du Nil coulant à pleins bords, et se repose une dernière fois avant d'entrer dans le Caire qui scintille au loin.



MASTABA-FARAOUN.

Notre promenade de tombe en tombe nous a fait oublier l'heure et le temps. Le calme de la nuit s'étend sur l'immense champ des morts : seul le rire hideux des hyènes rompt le silence du désert. La lune s'est levée et jette les plis argentés de son voile lumineux sur les Pyramides, sur les déserts et ses lignes de collines, sur les campagnes rayées de vert.





# LE CAIRE.

## ORIGINES DE LA VILLE.

Il y a, dans un conte des *Mille et une Nuits,* un homme de Mossoul qui loue Bagdad comme étant *la Ville de la joie* et *la Mère du monde;* aussitôt le plus vieux des assistants répond : « Qui n'a vu le Caire n'a vu le monde. « La terre y est de l'or, les femmes y sont un enchan- « tement perpétuel, et le Nil y est une merveille. » La nuit d'après, Shéhérazade vante les charmes de la cité des pyramides en paroles enthousiastes : « Qu'est-ce que le bonheur de contempler une maîtresse « face à face, au prix de l'aspect du Caire? Qui l'a vu comprend qu'il « n'y a pas pour les yeux de trop hautes jouissances; et si l'on pense « à la nuit pendant laquelle le Nil atteint la hauteur désirable, on « rend la coupe encore pleine de vin à la main qui la tend, et on ne « songe plus à rien d'autre qu'à l'eau. Si tu voyais l'île de Rôda avec « ses arbres ombreux, tu serais jeté dans des transports de joie, et si « tu étais au Caire, auprès du Nil, vers le moment où le soleil cou- « chant l'enveloppe d'un manteau de lumière, tu te sentirais tout à fait « revivre au souffle de la douce brise qui passe sur les rives ombreuses. »

Ce sont là des paroles sonores, que l'imagination ardente du poète revêt de couleurs aussi éclatantes que le soleil couchant fait le ciel d'Égypte. Et pourtant, si jamais, du haut de la citadelle, vous avez contemplé la forêt des minarets, le Nil, et, bien loin à l'horizon d'occident, les pyramides; si vous avez parcouru les rues et les ruelles, les bazars et les mosquées, les places et les jardins; si vous vous êtes mêlé à la vie bariolée, changeante, exubérante, à la presse et au tumulte des habitants, quand le destin aurait refusé à votre âme le don

précieux de l'imagination et à votre cœur toute émotion poétique, vous songerez toujours au temps de votre séjour au Caire comme à une époque où il vous aura été donné de vivre au pays des fables et des merveilles.

Ici, se promener au hasard est rencontrer quelque chose de nouveau; ici, regarder seul est



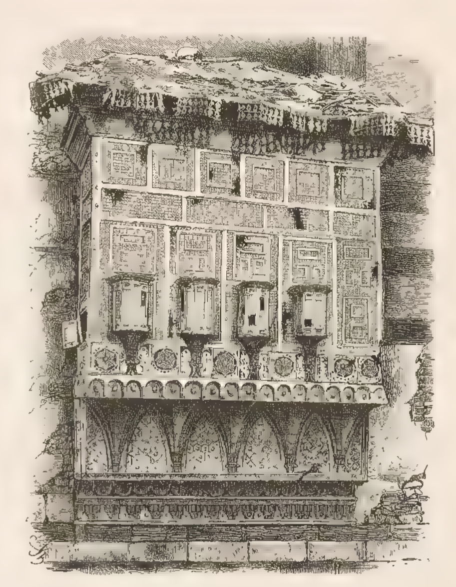
RUE DANS LE QUARTIER COPTE

un plaisir; ici, observer et s'instruire ne sont qu'un. Personne n'a quitté le Caire sans profit et sans chagrin; car, si chaque voyageur emporte d'ici des impressions multiples et des souvenirs qui illumineront longtemps sa mémoire, toujours se glisse au fond de son cœur une sorte de regret mélancolique, et il se sent rappelé aux bords du Nil comme par un ami dont les mains lui feraient signe de revenir. « Qui a bu l'eau du fleuve, » dit l'Arabe, « la regrette « toujours, et on ne s'égare pas impunément sous les palmiers. »



VUE GÉNÉRALE DU CAIRE.

Comment expliquer la fascination que cette ville étrange n'a jamais manqué d'exercer? Même dans ses parties les plus attachantes, elle n'est nullement ce que nous entendons par une *belle ville.* La montagne à laquelle elle s'appuie est entièrement dénuée de végétation, et elle-même est une des plus jeunes parmi les grandes villes de l'Orient. Par un côté seulement elle bat toutes les villes que je connais : elle est si féconde en changements que, dans l'espace d'une courte promenade, elle nous conduit à travers plus d'éléments divers de civilisation, plus de manifestations opposées de l'art, plus de contrastes naturels, que nul endroit au monde : ici, « les trois parties de la terre se touchent du front. »



MASHRÉBIYÈH.

Nous n'avons pas encore secoué la poussière que le vent du désert nous apportait parmi les restes grandioses de la cité des Pharaons, et déjà nous voici sur le trottoir soigneusement arrosé d'une rue, dont les deux côtés sont bordés de maisons élégantes bâties à l'européenne. Quelques pas plus loin, nous nous enfonçons entre les deux hauts murs de pierre d'une ruelle sombre. Aucune fenêtre aux vitres éclatantes ne met gaiement la vie domestique en rapport avec le va-et-vient de la rue : des balcons scrupuleusement grillés de treillages en bois font saillie devant nous, derrière nous, par-dessus nous, à droite et à gauche, et dérobent tout ce qui loge et s'agite au delà, aux regards du passant ou des voisins. A travers les fentes et les ouvertures, l'œil de plus d'une femme arabe s'abaisse sur nous, car le mashrébiyèh, — c'est ainsi qu'on appelle ces cages, formées de lattes disposées sur un riche modèle et artistiquement tordues, — donne de l'air aux appartements des femmes et permet aux belles de voir sans être vues. Le nom de ces saillies qui sont parmi les particularités qu'on n'oublie pas du vieux Caire, vient de l'arabe *sharâb, boire :* c'est là, en effet, dans des cavités rondes ménagées au plancher, qu'on met les goullèhs, vases en terre poreuse qui servent à rafraîchir l'eau. Ces ruelles vraiment orientales, si étroites que deux cavaliers ont peine à y passer de front, sont toujours remplies d'ombre et de fraîcheur; le Cairote a bien raison de les préférer aux larges rues des quartiers nouveaux.



CHIENS DES RUES.

Nous nous frayons un chemin à travers l'une des grandes artères de la ville, et passons devant la haute porte d'une mosquée. De pieux musulmans sortent et se dérangent poliment, pour faire place à des moines franciscains, qui semblent sérieusement se consulter auprès de la maison d'Allah. Ici, nous tournons dans une rue plus spacieuse. Hommes, bêtes, voitures

s'y pressent : tandis que les premiers causent ou s'appellent, on entend çà et là le braiement d'un âne ou le grognement d'un chameau, mais nulle part l'oreille n'est blessée par le tintamarre étourdissant des cités européennes, car les roues roulent sans bruit sur la chaussée molle et non pavée. Nous avons à peine réussi à nous ouvrir un passage à travers la presse, et déjà nous sommes arrivés sur une place déserte, environnée de maisons en ruines : des vautours planent circulairement, et, dans la boue, des chiens errants cherchent des os. Une ordure sèche et poudreuse, dans laquelle même les mauvaises herbes n'ont garde de prendre racine, s'entasse ici en monceaux épais, tandis que là-bas, derrière ce mur, dans les jardins bien




EN VOITURE PAR LA VILLE.

arrosés d'un riche, les plantes de toutes les zones se trouvent rassemblées, se gonflent de suc, et grandissent avec une rapidité merveilleuse. Devant la porte du parc, un eunuque monte sur un cheval arabe richement caparaçonné, et jette un coup d'œil sombre sur les belles Européennes, qui, riant et le visage découvert, passent à grand bruit devant lui dans leur voiture viennoise. Un coureur précède les chevaux lancés, et leur fraye un chemin à travers la foule, jusqu'au moment où ils s'arrêteront devant un magasin brillant, dont l'étalage met en vente tout ce que les capitales de l'Europe ont inventé de plus récent pour la parure des femmes. Juste en face, un Arabe offre, sur un char à bras misérable, sa pitoyable camelote, à laquelle il est difficile de donner un nom spécial. Une longue file de chameaux nous force à nous ranger. Comme des navires que traîne un remorqueur, chacun d'eux est attaché au

précédent, et a sur le dos une balle de marchandises qu'il porte au chemin de fer : le sifflement de la locomotive se mêle ici au grognement rauque de la patiente bête de somme. Dans les superbes jardins de l'Ezbékiyèh, la noire gardienne d'un marmot arabe s'assied à côté d'une bonne française et de l'enfant blond qu'elle surveille, tandis qu'un petit-maître italien allume sa cigarette à celle d'un trafiquant nubien. Des fenêtres ouvertes d'un salon orné de tables en marbre et de glaces à cadres dorés, s'échappent les derniers airs européens chantés devant une réunion de dames. Vous écoutez machinalement, et vous êtes tiré brusquement de votre rêverie par le son clair de l'or que des joueurs échauffés lancent sur la roulette, dans une pièce voisine de la salle de concert. Vous tombez de là dans une ruelle latérale, bordée de



SAVANT ENFONCÉ DANS LA LECTURE DU CORAN.

balcons et de fenêtres de harem finement tournées. Devant un café, assis sur la terre nue, des personnages basanés et noirs écoutent, avec beaucoup d'agrément, le récitatif nasal d'un chanteur populaire ; mais cette musique simple ne dit rien à votre oreille blasée, et vous vous dégagez de la foule. Cette fois, c'est une belle allée, et vous marchez à l'ombre de grands lebbakhs, pour vous retrouver bientôt entre les parois d'une ruelle étroite, bariolée, vivante. Le large Nil vous apparaît et scintille au loin, une forêt de mâts se dresse devant vous : c'est le port de Boulaq. Côte à côte avec un steamer richement équipé aborde un lourd chaland nubien aux voiles latines en lambeaux, identique pour la forme aux bateaux que nous voyons, sur les tableaux du temps des Pharaons, apporter les tributs du Soudan à l'Égypte. Non loin du port s'élève un superbe musée, dans lequel les monuments de l'antiquité sont classés selon les données les plus rigoureuses de la science occidentale, et, parmi tous les Égyptiens qui

passent devant cet établissement, vous en trouverez à peine un entre cent qui soit capable de vous apprendre son âge ou de vous dire si Pharaon, — c'est le nom dans lequel il résume toute l'histoire de son pays avant Jésus-Christ, — a vécu il y a trois cents ou il y a trois mille ans. Pourtant, même chez ces ignorants, le désir de science habite parfois. Dans ce grand bâtiment de Boulaq, de fines mains égyptiennes tirent de presses européennes les feuilles imprimées soigneusement d'ouvrages d'érudition arabes. Si nous tournons le dos à l'Imprimerie nationale et au port, et que nous rentrions dans le Caire proprement dit, nous rencontrerons dans les cours de la mosquée El Azhar, qui tient lieu d'université, et dont nous aurons occasion de parler longuement, plus d'étudiants peut-être que dans n'importe quelle école publique de l'Occident. Apprenez seulement à connaître les savants qui, avec une frugalité sans pareille, n'aspirent ici qu'à se rassasier du pain de l'esprit, et demandez-vous ensuite, si vous avez jamais vu quelque part un chercheur aussi absorbé dans son étude que le vieux musulman qui, là-bas, s'efforce de bien comprendre le sens d'un passage difficile du Coran.

Il semble vraiment que cette ville étonnante soit une mosaïque de contrastes. Aujourd'hui les fonds du tableau gardent encore la couleur de l'Orient, mais chaque figure orientale est chassée l'une après l'autre par une figure occidentale : qui, désirant connaître la vie orientale, voudrait prendre le Caire pour centre de ses études, devrait se hâter en vérité.

Que le lecteur nous suive : nous ne nous laisserons arrêter ni par l'espace ni par le temps. Le portail des palais, les portes des mosquées et des écoles, même les chambres les plus intimes des maisons, ne se fermeront point pour nous, car nous songeons à suivre la vie des Cairotes, grands et petits, du berceau jusqu'à la tombe. Nous nous introduirons chez eux pour assister à leur travail et nous asseoir à leurs fêtes, et, dans les endroits où des amis assurés auront plus facilement libre accès que nous-même, nous nous déchargerons sur eux de nos fonctions de guide.

Il sera aisé de montrer dans ces pages le Caire tel qu'il est; mais, pour y réussir, il sera nécessaire de nous le représenter tel qu'il était autrefois.

Memphis, la vieille capitale de la basse Égypte, doit être appelée la mère du Caire. Elle était à l'ouest du Nil, tandis que sa jeune fille s'étale entre le fleuve et les montagnes du Mokattam, entre le sable du désert et des jardins magnifiques. La montagne de calcaire que couronne la citadelle lui sert comme de point d'appui, tandis que le Nil, dont le cours rapide file le long des murs des jardins et des débarcadères du quartier occidental, l'invite à entretenir un commerce animé et à projeter au loin son activité.

La montagne derrière la ville est complètement nue et dépourvue de végétation. Avant, raconte une vieille légende, que le Seigneur Dieu se fût montré à Moïse sur le Sinaï, il confia à toutes les montagnes qu'il songeait à descendre sur l'une d'elles pour parler avec son élu. Aussitôt, toutes se dressèrent et s'allongèrent afin de paraître plus grandes. Seule, Sion, la montagne sur laquelle Jérusalem était située, se courba et se baissa. Le Seigneur, pour la récompenser de son humilité, ordonna aux autres montagnes de lui donner la végétation qui les ornait. Le Mokattam se sépara de toute verdure au profit de Sion, et cela lui valut son nom, car Mokattam rappelle un mot arabe qui veut dire *séparer*.

Au temps où Memphis était dans tout son éclat, il n'y avait de l'autre côté du Nil, en face des pyramides, que des localités insignifiantes. L'une d'elles, au sud, correspondait aux immenses carrières qui fournissent des matériaux aux constructions de la vieille résidence des



ÉCOLES POPULAIRES AU CŒUR DU CAIRE

Pharaons. Les Égyptiens l'appelaient Ta-roue; nous avons déjà raconté comment les Grecs déformèrent ce nom en celui de Troja et inventèrent à ce sujet une de ces légendes qui leur plaisaient tant. Une autre, qui, plus tard agrandie, devint la plus ancienne partie du Caire, s'appelait Babylone : on prétendit qu'elle devait son origine à des Babyloniens amenés par Cambyse en Égypte. Nous y reviendrons : pour le moment, nous devons nous occuper de la troisième localité, la plus grande de toutes, qui florissait ici dans l'antiquité, la vénérable cité du Soleil, Héliopolis. Elle était située à quelques kilomètres au nord-est du Caire actuel, et était une des plus renommées parmi les villes policées de l'antiquité. Personne ne se dispense d'en aller visiter l'emplacement, car on y voit un arbre, une source et une pierre qui sont comptés d'ordinaire parmi les principales merveilles de l'Égypte; en outre, je connais peu de récréations aussi agréables qu'une promenade à cheval ou en voiture, faite en cet endroit de grand matin, ou, le soir, quand les ombres commencent à devenir plus longues.


JOCKEY NOIR ET JOCKEY BLANC.

Dès qu'on a laissé derrière soi les maisons de la ville et franchi le Khalîg, la masse imposante de l'Abbasiyèh apparaît avec ses casernes, son école militaire et son observatoire. A droite, la grande piste, bordée de tribunes en bois, sur laquelle on fait les courses en janvier. Les chevaux anglais et les chevaux arabes descendent dans la lice, et comme la lutte dure à peine quelques minutes, les premiers réussissent à battre les bédouins; mais ceux-ci sont plus beaux que leurs concurrents septentrionaux, et l'emportent de beaucoup en ténacité. Le jockey à peau brune ne se tient pas moins solide en selle que l'Anglais, et cependant le second, tout fier de sa courte stature, regarde avec un orgueilleux dédain les formes maigres et mal nourries du premier. Aucune classe de la population du Caire n'entretient les haines de race avec autant de vivacité que les cochers ou les écuyers. L'Arabe aime les chevaux, et ne veut remettre à aucun étranger le droit de les soigner sur le sol natal. Aussi est-il arrivé souvent que les jockeys anglais importés par de riches Égyptiens, ont été l'objet de tentatives meurtrières de la part de leurs rivaux basanés. On fait aussi courir des dromadaires, et vraiment c'est un curieux spectacle de voir les formes presque « antéhistoriques » des « vaisseaux du désert » écarter leurs jambes longues et raides, munies de larges pieds mous, et se dandiner d'avant en arrière dans la rapidité de leur course. Leurs écuyers brunis les

excitent par des paroles glapissantes; mais, en dépit de ces incitations et de leur vigueur naturelle, ils n'atteignent jamais la vélocité du cheval. En revanche, ils ont la capacité innée de soutenir leur train longtemps encore après que le cheval, qui les avait aisément dépassés pendant la première heure, s'est abattu râlant. On appelle *hegîn* les dromadaires de course; nous dirons ailleurs l'estime qu'on a pour les meilleurs d'entre eux, et les distances incroyables qu'ils peuvent parcourir sans se reposer.

L'Abbasiyèh vient à peine de disparaître à nos regards et déjà l'air pur du désert, dont notre chemin effleure la lisière, joue autour de nous. Le chemin est poudreux et chaud; mais bientôt l'ombre des lebbakhs nous abrite à droite et à gauche, et quand nous approchons du château qui appartient à Tewfik, le khédive actuel, nos regards sont réjouis par l'aspect de



COURSE DE CHAMEAUX A L'ABBASIYÈH.

champs bien arrosés, de beaux jardins verdoyants, de vignes richement chargées de fruits.

Demandez au campagnard, quand il a semé le blé dont les épis mûrs attendent la moisson, demandez au travailleur sur le bord de la route, quand on a planté les arbres magnifiques dont le large dôme se projette au-dessus de la chaussée, ou le bel eucalyptus qui, là-bas, domine la haie, vous obtiendrez des réponses auxquelles vous croirez difficilement. Des arbres qui, en 1869, venaient à peine d'être plantés et avaient besoin d'un tuteur, commençaient, quand je les revis en 1873, à élargir leur couronne de feuillage. Le lebbakh (Albizzia Lebbek), depuis des années un des produits caractéristiques du pays, fut transporté ici des Indes orientales sous Mohammed-Ali. La reproduction par bouture, qui chez les autres espèces n'est possible que si l'on prend de jeunes pousses ou des branches nouvelles, réussit chez le lebbakh avec des branches grosses comme un homme, ou même avec des pièces détachées du tronc : c'est du moins ce que m'a affirmé le botaniste Schweinfurth.

Beaucoup des jardins que nous rencontrons sur notre chemin sont plus beaux, plus agréables, mieux entretenus que celui devant lequel nous mettons pied à terre; aucun n'est plus célèbre. C'est là que s'élève, environné d'une grille, le sycomore sous lequel, dit-on, Marie et le Christ enfant se reposèrent pendant la fuite en Égypte. Le khédive Ismaïl, lors de son séjour à Paris en 1867, en avait galamment fait cadeau à l'impératrice Eugénie. C'est un arbre fort vieux, et pourtant ce n'est que le successeur d'un arbre plus vieux, qui était déjà mort en 1672, au moment où Vansleb visitait l'Égypte. Des moines du Caire racontèrent à ce voyageur véridique, que l'arbre de Marie s'était abattu de vieillesse en 1656, et lui montrèrent les débris qui étaient conservés comme reliques très précieuses. Toutefois, les jardiniers lui indiquèrent une souche qu'ils prétendaient être le reste du vieux sycomore. — L'arbre actuel paraît avoir été planté exactement sur le site de l'ancien. Le tronc en est rongé, déchiqueté, percé, et beaucoup de voyageurs ont écrit leur nom sur l'écorce. Non loin de là, au fond d'un puits, un filet d'eau douce sourd de la terre, qui, partout ailleurs, dans le voisinage, ne fournit que de l'eau saumâtre et amère : il sert à arroser le jardin au moyen d'une double noria. Il est mentionné dès une haute antiquité; si le baumier, dont l'Italien Brocardi compare la feuille à celle de la marjolaine, ne pouvait, selon une tradition fausse à laquelle on a cru pieusement pendant des siècles, croître qu'ici et rien qu'ici, cela tenait, disait-on, à l'influence bienfaisante de cette eau qui servit à l'arroser dans la légende de Marie. On prétend que le Christ enfant fut baigné à cette source, et que, depuis ce temps-là, elle ne cessa de donner de l'eau douce. Ailleurs, on raconte que Marie lava ici les langes du Sauveur, et que partout où une goutte tomba, la terre produisit un baumier. Quand les meurtriers lancés à sa poursuite approchèrent de la famille, la Vierge et l'Enfant se cachèrent dans un creux du sycomore; une araignée fila sa toile, et les déroba aux regards de ceux qui les cherchaient. Que d'éléments païens il y a dans cette légende! Le mythe égyptien, lui aussi, avait un dieu qu'on mit dans un tronc d'arbre à l'abri de ses persécuteurs, et des baumiers nés de l'eau avec laquelle les habitants du ciel avaient arrosé la terre.



JARDINS SUR LA ROUTE D'HÉLIOPOLIS.

Les Arabes nomment le jardin et ses environs, y compris les ruines d'Héliopolis situées à un petit quart d'heure de marche, Aïn-Shems, qu'on traduit habituellement, en songeant à la source, « Source du Soleil, » mais qui paraît avoir signifié en réalité « Œil du Soleil. » — Une idole portait ce nom, qui était demeurée debout au milieu des débris; on prétend qu'elle dé-

pouillait de sa dignité quiconque, tenant un emploi, osait se présenter devant elle. Le sultan Ahmed-ibn-Touloun aurait entendu parler de cette légende, se serait allé placer devant l'idole, aurait ordonné aux tailleurs de pierre de la mettre en pièces, et aurait rendu l'âme après une maladie de dix mois. Nous savons de reste qu'il mourut en Syrie. Cette idole nommée « l'Œil du Soleil, » était probablement une statue égyptienne qui était restée pendant des années dans les larges salles du sanctuaire d'Héliopolis.

Le célèbre temple du Soleil est le seul en Égypte qui nous ait été décrit exactement par un Grec, le géographe Strabon. Aussi faut-il s'affliger d'autant plus vivement que la prédiction



LE SYCOMORE DE MATARIYÈH.

de Jérémie se soit si pleinement accomplie à son égard : « Il brisera les statues dans le temple « du Soleil, au pays d'Égypte, et brûlera au feu les maisons d'idoles égyptiennes. »

En dix minutes, nous avons atteint les maigres débris du temple, et nous nous arrêtons devant le superbe obélisque, le plus ancien des monuments de ce genre, le seul qui, ayant été dressé dans les temps antérieurs à l'invasion des Hyksos, aujourd'hui encore montre le ciel de sa pointe. Les obélisques étaient dédiés au dieu Soleil; aussi ne devons-nous pas nous étonner d'apprendre que la ville d'Héliopolis était pleine d'obélisques. Il en subsistait encore tant de débris au temps d'Abd-el-Latîf, que cet écrivain les déclare innombrables. La plupart des obélisques que les Césars transportèrent à Rome, à Constantinople, à Alexandrie, entre autres les aiguilles de Cléopâtre, avaient été, à l'origine, dressés ici devant les portes du temple du Soleil, jamais isolés mais deux à deux. Celui même que nous admirons en ce moment a eu son frère, qui a été renversé en 1160 de notre ère, non en 1260 comme le rapporte Makrîzî. Les Arabes virent encore sur l'un et sur l'autre le revêtement en cuivre de la pointe, et les



FUITE EN ÉGYPTE.

traces du vert-de-gris qui avait teinté les faces d'un rouge brun. Les morceaux de l'obélisque abattu gisent peut-être encore, profondément enterrés, dans le voisinage de son camarade plus stable; quatre mille ans et plus se sont écoulés, depuis le jour où Pharaon Ousortesen I[er] l'éleva devant les portes du temple. Les inscriptions identiques qu'il porte sur les quatre faces sont dans le style à la fois simple et grand de l'époque : elles renferment le nom du prince à qui le monument doit d'exister, et nous apprend qu'il avait été dressé au milieu des fêtes. La base est profondément enfouie dans la terre, car depuis lors le sol environnant s'est exhaussé de 1[m],88 par les dépôts successifs de limon du Nil; des guêpes maçonnes ont bâti leurs nids dans le creux des hiéroglyphes. Au temps des califes, il s'appelait, ainsi que son frère, l'*aiguille de Pharaon*.

Héliopolis, que les Égyptiens nommaient An et les Hébreux On, est mentionnée de très bonne heure dans l'histoire. Le temple du Soleil, qu'elle renfermait, était aussi vieux que l'adoration de l'astre du jour, à laquelle se rattache tout l'ensemble de la théologie dans la vallée du Nil. Râ, et ses deux formes principales, Harmakhis, le soleil levant, Toum, le soleil couchant, combinées en Toum-Harmakhis, était adoré ici, et, à côté de lui, des divinités féminines, parmi lesquelles Hathor Jousâs et Nebt-Hotep tiennent un rang éminent. Nous ne mentionnerions pas Osiris-Soup, qui est souvent cité parmi les dieux du nome héliopolitain, si nous ne pensions pas que son nom est l'original de celui d'Osarsyph, que les historiens grecs de l'Exode ont attribué à Moïse.

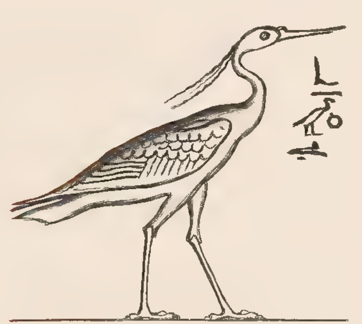
Déjà, au temps des guerres divines, le temple du Soleil avait donné asile aux dieux. Typhon et Horus, blessés l'un par l'autre, furent pansés et guéris dans la *grande salle* d'Héliopolis. Un manuscrit sur cuir du Musée de Berlin nous apprend que le temple fut rebâti par Amenemhâ I[er] et son fils Ousortesen, de la XII[e] dynastie. Il ne manque pas de témoignages égyptiens et grecs pour nous dire, que le dieu à qui la terre doit la lumière, éveillait et entretenait aussi la force lumineuse de l'esprit, et que, sous sa protection, florissait une école de prêtres savants, dont la renommée dépassait celle même des établissements analogues de Saïs, de Memphis et de Thèbes. Hérodote célèbre les érudits héliopolitains comme étant les plus instruits de l'Égypte; si les Grecs leur reprochèrent leurs formules et leurs méthodes mystiques, ils admirèrent leurs connaissances en astronomie et dans les autres sciences. On pouvait montrer aux touristes, dans la ville abandonnée, les maisons que Pythagore, Platon, Eudoxe, avaient habitées, tandis qu'ils fréquentaient les écoles de la ville du Soleil et les cours qui ne s'ouvraient que difficilement aux étrangers.

Quelques noms de savants héliopolitains sont arrivés jusqu'à nous. Faut-il y ajouter celui du prêtre Putiphar de On, dont Pharaon donna la fille Asnath pour épouse à son favori Joseph? — Nous pourrions, si la place nous le permettait, raconter beaucoup de particularités sur les possessions du temple qui, au temps de Ramsès III, s'étaient accrues jusqu'à devenir immenses, sur ses dotations, sur les arbres et les animaux sacrés vénérés dans son nome. Nous nous bornerons à signaler le bœuf Mnévis au poil clair, le lion à robe lumineuse, qu'on entretenait ici, et par-dessus tout le phénix. Chacun connaît le mythe de l'oiseau du pays des palmes, qui renaît de ses cendres, et les apporte à Héliopolis tous les cinq cents ans : c'est l'image symbolique de ces consolantes espérances innées au cœur de l'homme, que tout ce qui est mort, flétri, éteint dans la nature, va au-devant d'une vie, d'une floraison, d'une flamme nouvelle. La figure du phénix, dit Horapollon, signifie le voyageur qui revient chez soi de l'étranger, après une longue absence. Il avait donné son nom à Vénus, le plus beau et le plus brillant parmi les

astres du ciel oriental, celui dont le coucher matinal semblait garantir le prompt retour au soir, et présager au mourant qu'il était réservé à son âme, sur le point de s'éteindre, de briller d'une lumière nouvelle dans la nuit de la mort.

Les Égyptiens appelaient le phénix, Bennou; dans beaucoup d'inscriptions, on parle du temple entier ou d'une de ses parties comme de la *maison du Bennou*. Toute l'Égypte, au témoignage d'auteurs récents, prenait part à ses pèlerinages. Les Pharaons les plus brillants joignaient à leur nom le titre de « prince d'Héliopolis, » à l'exclusion de tout autre titre; d'orgueilleux conquérants, qui, dans Memphis, se bornaient à offrir un sacrifice au dieu Ptah, se soumettaient dans le sanctuaire du Soleil à beaucoup de cérémonies et se faisaient initier aux mystères du dieu.

Amenemha Ier, le fondateur du sanctuaire, s'écriait, après avoir commencé le travail qui ne devait être achevé que par son fils Ousortesen : « Qu'il ne soit pas détruit au cours du temps, « qu'une fois fait, il dure! » Ce souhait du grand roi, qui nous a été transmis par le papyrus de Berlin, ne s'est pas accompli : de l'édifice qu'il croyait élever pour l'éternité, rien ne reste que l'obélisque et quelques blocs de pierre à peine dignes de mention. C'est injustement qu'on accuse le Perse Cambyse d'avoir détruit le temple et la ville du Soleil, car, longtemps après lui, on pouvait décrire l'un dans toutes ses parties, et l'autre était florissante : les écrivains arabes nous dépeignent encore plus d'un débris aujourd'hui disparu du sanctuaire.



L'OISEAU BENNOU, D'APRÈS UN PAPYRUS FUNÉRAIRE.

Abd-el-Latîf parle d'Héliopolis, Aïn Shems, comme d'une petite ville avec des murailles ruinées mais encore debout, et qu'on reconnaissait aisément avoir appartenu à un temple, car on y trouvait de grandes et épouvantables idoles en pierre taillée, hautes de trente coudées, et dont les membres étaient bien proportionnés. La porte de la ville, — peut-être le pylône du temple décrit par Strabon, — était encore intacte. Presque toutes les figures, les montants de porte et les morceaux que vit notre auteur, étaient couverts de représentations figurées et d'inscriptions hiéroglyphiques.

Si nous nous demandons ce que sont devenues les énormes quantités de pierre dure bien taillée, que des auteurs dignes de foi ont vues ici, il y a relativement peu de temps, la réponse est simple : le Caire, cette grande ville qui a crû dans le voisinage immédiat du temple du Soleil, les a emportées, et, pour les retrouver, il faudrait arracher de terre les fondements de ses palais, de ses mosquées, de ses maisons. Héliopolis a partagé le sort de Memphis. Nous connaissons maintenant tout ce qui reste du vieux Phénix; revenons au jeune oiseau Soleil qui est sorti de ses cendres.

La même route que nous avons suivie en venant nous ramène au Caire. L'âne qui nous porte est aussi infatigable que son conducteur Ahmed, type traditionnel du gamin égyptien, dont nous aurons souvent à parler plus tard. Nous traversons la ville entière du nord au sud, franchissons le Khalîg, qui la traverse en diagonale d'un bout à l'autre et fut, dit-on, creusé par Amr, afin de relier le Nil à la mer Rouge. Nous voici à son lieu d'origine. Ici, commence le vieux Caire, cette mère modeste d'une fille brillante, la Fostât des Arabes pendant les pre-



OBÉLISQUE D'HELIOPOLIS.

miers siècles de l'Islam. Arrivés à l'extrémité sud, après une courte promenade à travers des rues qui présentent le cachet d'une petite ville de province, nous entrons dans un quartier d'humble apparence, où se sont conservés des débris d'enceinte et une porte fortifiée d'époque romaine : c'est la Babylone d'Égypte, le fort où tint garnison, pendant des siècles, une des légions qui assuraient aux Césars de Rome et de Byzance l'obéissance de l'Égypte. A l'ouest, le château était baigné par le Nil, qui se sépare ici en deux bras, pour étreindre une grande île dont la forme rappelle la feuille de l'olivier sauvage : c'est Rôda, jadis unie à Babylone par un pont.



L'ILE DE RODA.

Les commencements de l'histoire du Caire et de la domination arabe sont étroitement liés à ces localités.

En l'an 638 après Jésus-Christ, une petite troupe de croyants, qui avaient adopté la nouvelle religion de Mohammed, conduits par Amr ibn el-Asi, passèrent de Syrie en Égypte. Auprès de Fârama, Amr tomba avec quatre mille hommes sur la nombreuse armée de César, conduite par le gouverneur grec Makaukas, et la mit en déroute, après une résistance d'un mois, grâce au secours des Coptes, c'est-à-dire des chrétiens indigènes attachés à la doctrine monophysite. L'auteur principal de cette défection n'était rien moins que l'archevêque d'Alexandrie, Benjamin; car, en ce temps de misérables luttes dogmatiques, les Grecs orthodoxes qui fermaient

les églises, pillaient les cloîtres, détruisaient la fortune de leurs rivaux par de lourdes amendes, ou les jetaient en prison, étaient pour les monophysites des adversaires plus odieux que les musulmans, et ceux-ci passèrent pour des libérateurs, prêts à débarrasser le pays des Césars hérétiques, des prêtres et des employés, des bourreaux et des oppresseurs. Après nombre de combats, les Grecs se retirèrent à Babylone, où ils furent assiégés par Amr lui-même, à qui le calife Omar venait d'envoyer des renforts.

Les soldats arabes de ce temps étaient des héros, leurs hommes d'État des sages, qui ne le cèdent en rien aux figures les plus nobles dont l'histoire des autres peuples a gardé le souvenir. Qu'est-ce qu'un Décius Mus, un Curtius, un Arnold de Winkelried, ont fait de plus grand que ce Zoubéïr, qui résolut de se sacrifier pour conduire les siens à la victoire? Il dressa une échelle dans le voisinage d'une brèche, l'escalada, sans être vu, l'épée à la main, et, du haut de son poste, cria à ses camarades un joyeux *Allah akbar!* auquel, sur son ordre, ils répondirent par de grandes clameurs. Les assiégés crurent qu'une grosse troupe d'ennemis avait franchi la muraille, se sauvèrent, et Babylone tomba aux mains des Arabes.

La garnison, battue, se retira dans l'île de Rôda, rompit les ponts qui la rattachaient à la terre ferme, et le gouverneur Makaukas noua des relations amicales avec les vainqueurs. Deux Coptes vinrent en ambassadeurs au camp musulman. Amr les retint plusieurs jours, afin qu'ils pussent observer le sérieux et la piété de ses soldats, puis rapporter aux leurs ce qu'ils auraient vu. De fait, la vie strictement religieuse et digne des croyants ne manqua pas de produire son effet sur les émissaires : après quelques discussions et quelques escarmouches, un traité fut conclu, dans lequel les Coptes s'engageaient à payer par tête, à l'exception des vieillards, des femmes et des enfants, une taxe annuelle de deux dinars. De leur côté, les vainqueurs renonçaient à tout droit sur les biens-fonds et la fortune mobilière des vaincus, et accordaient aux Grecs qui ne voudraient pas se soumettre à la capitation, le droit de se retirer librement. Nous avons déjà raconté, à propos d'Alexandrie, quel témoignage honorable Makaukas rendit aux Arabes, lorsque César lui reprocha amèrement de n'avoir pas su repousser douze mille hommes avec cent mille. Amr se rejeta contre cette ville, qui était le point central de la vie grecque en Égypte, après avoir reçu, sans coup férir, la soumission de tous les Coptes qui habitaient le Delta, en juin 641. Nous savons déjà qu'Alexandrie dut se rendre après une vaillante résistance. Amr désirait y établir sa résidence, et avait déjà commencé à y faire construire un palais pour lui, des quartiers spéciaux pour ses troupes; mais le calife ne se montra pas satisfait de cette mesure, et à bon droit, car la population turbulente du port, accoutumée aux luttes sanglantes des partis, se montrait peu disposée à devenir le centre de la vie nouvelle qu'il s'agissait de développer dans le pays.

Amr revint donc à Babylone, dans le voisinage de laquelle il avait laissé debout sa tente, *fostât*. Au moment de partir pour Alexandrie, il avait donné l'ordre qu'on l'abattît; mais on lui avait appris qu'un couple de pigeons avait établi son nid sur le couronnement, et il avait donné l'ordre de laisser telle quelle la maison de toile : « A Dieu ne plaise, dit-il, « qu'un Moslim refuse sa protection à un être vivant qui s'est réfugié sans méfiance à « l'ombre de son hospitalité! » Au retour, il trouva la vieille tente encore debout. Il s'y logea de nouveau, et décida la fondation d'une ville neuve, qui reçut en conséquence le nom de Fostât, *la tente*. Le nom arabe de l'Égypte, *Misr,* passa de bonne heure à la résidence nouvelle. Plus de trois cents ans plus tard, quand la Kahirâ, le Caire d'aujourd'hui, vint s'y joindre, le nom de Misr ou Masr lui fut appliqué par ses habitants et lui



LE MOKATTAM.


LA TENTE D'AMR.

resta : le nom de vieux Caire ne fut employé qu'à partir du moment où Fostât fut réduite à n'être plus qu'un faubourg de la jeune cité.

La fondation marcha vite sous la direction de quatre inspecteurs des constructions; les rues et les quartiers, où les soldats furent répartis selon leur race, succédèrent bientôt aux jardins et aux cultures, que les Arabes avaient trouvés en cet endroit. Ici, s'élevait la forteresse de Babylone, dont la *Porte de fer* s'ouvrait en face du Nil et du pont de bateaux qui reliait l'île de Rôda à la terre ferme; là, s'élevait la vieille église copte de Marie, antérieure peut-être à la fondation de Fostât, et dans la crypte de laquelle, comme sous l'arbre de Matariyèh, on montre encore aujourd'hui l'endroit où la sainte famille reposa, lors de la fuite en Égypte; plus loin, et jusqu'au pied du Mokattam, verdoyaient de beaux parcs et des vignes, au milieu desquels se dressait le *Château des lumières,* où les gouverneurs grecs et romains avaient coutume d'habiter quand ils visitaient ces parages.

Le célèbre nilomètre ou mekiâs de Rôda fut transporté, probablement de Memphis, dans l'île située en face de Babylone, après la fondation de Fostât. Makrîzî (1417) vit les restes d'un vieux nilomètre, dont les remplaçants, aujourd'hui encore, après toute sorte d'améliorations et de restaurations, servent à mesurer pour l'Égypte entière la décroissance de l'inondation, que tout le monde attend avec une anxiété indicible. Les Arabes pensent qu'il n'a été construit que cinquante-six ans après la fondation de Fostât. — Le pont de bateaux

est détruit depuis longtemps, et, si l'on désire visiter et le monument et l'île dans laquelle il se trouve, il faut traverser en barque légère un bras étroit du fleuve. On débarque au milieu d'un grand jardin mal entretenu, appartenant à l'héritier de Hasan pacha : des vignes, des orangers, des citronniers, des rosiers, des jasmins, mille espèces de plantes odorantes entourent de leur verdure un superbe château d'été construit en style turc. Le mekiâs est dans une chambre couverte, dont le plafond est soutenu de minces colonnettes en bois, et qui remplace la vieille construction détruite à la fin du siècle précédent. La colonne a huit pans, elle est maintenue à sa partie supérieure par une poutre, et porte sur son fût l'ancienne échelle des mesures arabes. Le bassin quadrangulaire au milieu duquel elle se dresse est en maçonnerie, et communique avec le Nil par un canal.

Dans les parois de la salle du mekiâs, il y a de petites niches ornées de colonnes d'angle fort simples et voûtées en arcs surbaissés, qui avaient déjà été modifiées au commencement du huitième siècle. Parmi les inscriptions coufiques qui se sont conservées jusqu'à nous, les plus belles sont de Mamoun, fils d'Haroun-er-Rashîd, l'ami des sciences, qui fit rebâtir le mekiâs, endommagé en 814 après le Christ. La restauration la plus souvent mentionnée est celle qui fut faite sous le calife el-Moutaouakkil, et à laquelle le nilomètre doit son nom de « nouveau mekîas. »



LE NILOMÈTRE.

Dès les temps les plus anciens, les Pharaons avaient reconnu la nécessité de connaître le moment précis où l'inondation commence à décroître : on possède quelques nilomètres qui ont été érigés assez loin en Nubie, par des rois de l'ancien empire, c'est-à-dire par des princes qui régnaient avant l'invasion des Hyksos. Pour que l'inondation fût réputée bonne, il fallait, au témoignage d'Hérodote, que le fleuve montât de seize coudées. S'il restait de beaucoup au-dessous, les champs placés haut dans la vallée manquaient d'eau et la famine se déclarait : s'il la dépassait sensiblement, il renversait les digues, endommageait les bourgs, et n'était pas encore rentré dans son lit au moment des semailles. Dans ce pays, où le paysan n'a ni pluies à attendre, ni gelées ou mauvais temps à redouter, l'échelle du nilomètre permettait aux prêtres de prédire en toute sécurité le bon ou mauvais produit de la moisson future, et servait également aux officiers du roi, qui faisaient dépendre la hauteur des impôts à répartir de la hauteur du Nil. Dès le principe, et encore aujourd'hui pendant le temps que la crue monte, on tenait le campagnard rigoureusement éloigné du pilier-échelle, et on le lui dérobait sous le couvert mystérieux d'une sainteté inabordable. Quel est en effet le souverain qui serait incliné à renoncer sans retour au plus important de ses droits, au privilège de fixer la quotité de l'impôt à régler? Au temps des Pharaons, c'étaient les prêtres qui informaient le roi et le peuple du moment où l'inondation commençait à décroître : aujourd'hui le droit de mesurer le Nil est réservé, sous la surveillance de la police du Caire, à un sheikh assermenté, qui a son propre nilomètre, dont le point zéro est marqué un peu plus bas que celui de l'ancien nilomètre. Les ingénieurs de l'expédition française furent les premiers à découvrir la fraude, à l'aide de



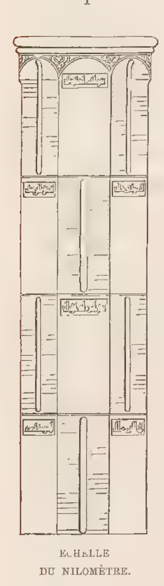
VIEILLE MAISON ARABE.



LE VIEUX CAIRE.

laquelle le gouvernement cherchait à s'assurer chaque année le maximum de l'impôt.

Quand le Nil est arrivé à la hauteur de quinze vieilles coudées arabes et seize kirât, — la coudée est de 54 centimètres et renferme vingt-quatre kirât, — il a dépassé de plus de huit coudées le niveau des basses eaux, et s'est élevé à l'altitude nécessaire pour arroser les parties hautes du sol : il a, comme disent les Arabes, atteint son *kefâ*. Le sheikh du Nil annonce cette heureuse nouvelle au peuple, qui attend en suspens, et l'on peut dès lors procéder au percement des digues. A toutes les époques de l'histoire, le commencement du retrait des eaux a été attendu avec une égale anxiété; jusqu'à nos jours on a conservé, au moment de leur arrivée, des coutumes et des expressions qui remontent en droite ligne au temps des Pharaons. Pourtant, lorsque le christianisme régna en maître, lorsque le peuple se convertit à l'Islam, on employa les moyens les plus énergiques pour déraciner le vieux culte du Nil, avec ses formes éclatantes, bigarrées, étranges. Mais toute religion, en passant, lègue au culte nouveau qui l'a remplacée bien des croyances qui se maintiennent à l'état de superstitions. Un écrit chrétien, daté du sixième siècle, nous prouve qu'on avait transporté d'Osiris à un saint Orion quelconque « l'agrandissement du Nil en son temps. » Les prêtres des anciens jours enseignaient qu'une larme d'Isis produisait la crue : les Égyptiens actuels répètent encore qu'une goutte divine, en tombant dans le fleuve, le force à monter.


ECHELLE DU NILOMÈTRE.

Dès qu'on rompt les digues, on jette dans le courant, au milieu de l'allégresse générale, une figure grossièrement modelée en limon, qu'on appelle *la fiancée*. C'est l'équivalent de la belle vierge qu'on y précipitait jadis dans le costume d'une mariée, afin d'acheter ainsi la faveur du dieu. Après la fondation de Fostât, comme l'eau ne voulait pas atteindre sa hauteur accoutumée, Ibn-Ayâs raconte que les Coptes demandèrent au gouverneur Amr la permission d'offrir au fleuve l'offrande à laquelle il avait droit. Le général refusa; mais comme le Nil se maintenait bas et que la famine paraissait imminente, Amr informa le calife Omar de ce qui arrivait. Son messager lui rapporta une lettre, avec ordre de la jeter au fleuve : Amr obéit, et, dès la nuit suivante, l'eau monta aux seize coudées nécessaires. La lettre du commandeur des croyants renfermait les mots suivants à l'adresse du « Nil béni d'Égypte : » — « Si, jusqu'à présent, tu n'as coulé qu'en raison de ta propre volonté, lâche ton courant; mais si l'inondation a été soumise aux ordres du Dieu très haut, nous prions ce Dieu qu'il lui accorde sa pleine croissance. » Cette histoire, fort jolie en elle-même, est assez peu croyable. La vieille religion égyptienne rejetait le sacrifice humain aussi résolument que le christianisme. Il est probable qu'avant l'Islam on précipitait dans le fleuve, non pas une jeune fille, mais une offrande, et Makrîzî raconte, avec un luxe de détails qui ne laisse point de place au doute, que, vers le commencement du quatorzième siècle de notre ère, les chrétiens avaient encore l'habitude, pour obtenir une bonne inondation, de jeter à l'eau une cassette renfermant le doigt d'un saint. C'est le cas de rappeler que le problème du retour périodique de l'inondation est résolu depuis longtemps. Elle doit son origine aux pluies qui tombent, chaque année régulièrement, aux mêmes époques, dans les régions tropicales, et à la fonte des neiges, sur les montagnes du pays où les deux Nils prennent leur source. La crue




OFFERTE AU NIL.

commence presque insensible au commencement de juin; à partir du 15 au 20 juillet, elle s'accentue de plus en plus, ralentit vers la fin de septembre, reste stationnaire pendant quelques semaines, souvent même décroît un peu, puis reprend et atteint son plus haut point au milieu d'octobre. Elle s'y maintient quelques jours seulement, puis baisse de plus en plus, jusqu'au moment où le fleuve revient à son état ordinaire.

C'est au nilomètre que l'île de Rôda doit sa plus grande réputation. Lorsqu'on s'y promène on n'y trouve de remarquable, en dehors des plantations, des maisons et d'une modeste tombe de sheikh, qu'un vénérable amandier à large ramure, que les Cairotes appellent un grand médecin, *hakîm kebîr,* auquel ils vont en pèlerinage, pour se guérir de la fièvre et des autres maladies inflammatoires. Les malades s'agenouillent à côté des racines et récitent des prières; les branches sont couvertes des pièces d'habillements les plus variées, ex-voto des patients et offrandes des guéris. La sainteté de cet arbre est prisée si haut, que les pèlerins prirent le désir qu'avait le peintre Welsch de le dessiner pour un sacrilège : ce fut seulement par force et par adresse qu'il parvint à terminer le portrait de ce médecin du règne végétal.

Une tradition veut que cet arbre ait été planté par Fatimâ, fille du Prophète; mais nous n'avons pu retrouver aucune trace de cette légende, et Soyoutî († 1506) ne la mentionne pas. — Nous sommes beaucoup mieux renseignés sur l'époque à laquelle fut élevée la plus ancienne des mosquées d'Égypte, celle qui porte le nom de son fondateur Amr, et que nous atteindrons en quelques instants, si nous quittons Rôda pour parcourir de nouveau les rues et les monceaux de ruines misérables dont Fostât se compose aujourd'hui.

La mosquée d'Amr a été appelée à bon droit la mosquée principale du Caire. Le conquérant de l'Égypte la fit bâtir à l'endroit où, pendant le siège de Babylone, le marchand Koutaïbah avait dressé sa boutique. Le nouveau temple avait cinquante coudées de long sur trente de large; le pupitre élevé qu'Amr avait destiné à la lecture du Coran fut enlevé sur l'ordre du calife, à qui il parut indécent que les auditeurs croyants fussent au-dessous du lecteur. En face de l'entrée principale était la maison du gouverneur. Elle a depuis longtemps disparu, et peu de portions de l'édifice d'Amr nous sont arrivées sous leur forme originale. Il fut mis bas, trente-trois ans à peine après son érection, par le gouverneur Maslama, reconstruit à nouveau, orné d'un minaret : deux siècles après, on dut le reconstruire une fois de plus, à la suite d'un incendie.

Quand, après avoir parcouru des ruelles sans apparence et franchi des tas d'ordures, on approche des murailles grises et poudreuses de ce monument, on ne se doute guère qu'elles enferment l'une des œuvres les plus vénérables et les mieux conçues de l'architecture arabe. Rien qu'à traverser la cour immense de la mosquée, on se sent d'abord déconcerté par la largeur de l'espace qu'entourent des portiques à colonnes, puis on s'afflige et on s'indigne à la pensée de l'indifférence pitoyable, qui abandonne ce noble monument à une destruction certaine; enfin, quand on a cherché, abstraction faite des lacunes et des parties ruinées, à se représenter l'ensemble de cette construction grandiose, on est saisi d'un juste étonnement et de ce pieux respect auquel l'homme se soustrait malaisément en présence de ce qui est vraiment grand.

On nomme la mosquée d'Amr « la Couronne des mosquées. » En un certain sens elle mérite ce titre, non seulement à cause de son âge vénérable et de ses formes grandioses, mais parce qu'en elle, et en elle seulement, les fidèles de toutes les religions qui reconnaissent un

Dieu unique se sont réunis plus d'une fois pour lui adresser leurs prières dans les temps de malheur commun.

Quel spectacle elle dut offrir, sous Mohammed-Ali, quand les musulmans, conduits par leurs oulémas, les chrétiens de toute confession, guidés par leurs évêques et leurs prêtres; les juifs,



COUR DE LA MOSQUÉE D'AMR.

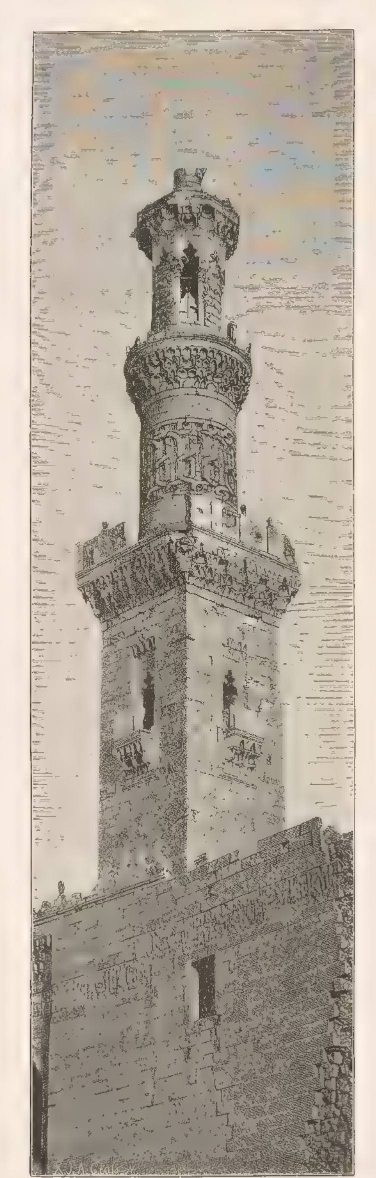
à la suite de leurs lecteurs et de leurs rabbins, entrèrent dans la large cour de ce temple et s'inclinèrent avec ferveur devant le Très Haut! Si cette procession grandiose n'avait pas eu seulement pour objet d'obtenir un bien terrestre, la crue du Nil, nous en parlerions plus volontiers encore que nous ne faisons en ce moment.

Un examen attentif de l'ordonnance de ce bâtiment me paraît d'autant plus nécessaire,



L'ARBRE DE FATIMA.

qu'il est le spécimen le plus parfait du temple, à l'époque la plus ancienne de l'art arabe. La mosquée n'était nullement, à l'origine, une maison de prière, mais une cour ouverte entourée de portiques à piliers ou à colonnes, dont les plus ornés sont dans la direction de la Mecque. Les minarets ne doivent manquer à aucune mosquée : ce sont des tours élancées, établies d'ordinaire à côté du portail, souvent au-dessus du portail même, et auxquelles le muezzîn monte, pour appeler d'en haut à la prière. La cour du temple qui existait à la Mecque avant l'Islam doit être considérée comme le prototype de la mosquée la plus simple; mais la patrie de Mohammed était demeurée si étrangère à la pratique des arts plastiques, que, pour construire les maisons d'habitation, on n'employait que de l'argile et des rameaux de palmier desséchés. Aujourd'hui encore, la mosquée de la Mecque consiste en une cour entourée d'arcades, au milieu de laquelle se trouvent la Caaba et le puits Zemzem. Le premier minaret fut probablement un tronc de palmier, où montait le prêtre qui appelait à la prière. Lorsque la religion du Prophète se préoccupa d'élever des temples, les croyants détournèrent violemment, à leur usage, les produits de l'art qu'ils rencontrèrent dans les pays soumis par eux. Ils ne songèrent nullement à s'assimiler ce qu'ils trouvaient de meilleur, à plier pour leurs besoins particuliers le travail d'étrangers plus avancés dans l'art. La colonne avec son fût élancé rappela aux fils du désert le tronc de leur palmier, la coupole leur tente, *koubba;* aussi empruntèrent-ils assez tôt ces deux éléments. Il est merveilleux de voir combien le génie grec modifia le modèle de la vieille colonne polygonale égyptienne, l'ennoblit avec le sens raffiné du beau qui animait les Grecs, et l'introduisit dans le temple dorique comme un membre organique qu'on ne put plus en séparer. Les Arabes, d'accord en cela avec leur religion et leur caractère national, en agirent différemment à l'égard des peuples qu'ils conquéraient à la pointe de l'épée. Ils arrachèrent sans scrupule les colonnes des temples et des palais qu'ils rencontrèrent, quelque majestueux qu'ils fussent d'ailleurs et dignes d'être conservés, les mirent dans leurs propres constructions, sans y rien changer, sans s'inquiéter de l'ordre auquel elles appartenaient, de l'épaisseur ou de la forme de leurs fûts, de la matière dans laquelle elles avaient été taillées.



MINARET DU TOMBEAU DE BARKOUK.

Si elles leur semblaient être trop courtes, ils leur donnaient des bases plus fortes : ce n'était pour eux que des supports auxquels il suffisait de donner une hauteur identique. Les Arabes empruntèrent la coupole aux Byzantins et la portèrent à sa perfection. La métamorphose, toute naturelle, en ogive du plein-cintre, depuis longtemps connu chez les autres peuples, se manifeste pour la première fois dans leurs monuments. Ce qui leur appartient bien en propre, c'est la riche ornementation des surfaces planes au moyen d'arabesques. Ils l'empruntèrent à l'art de tisser les tapis et les étoffes dans lequel ils avaient excellé de toute antiquité. S'ils ne l'employèrent pas dans leurs constructions les plus anciennes, c'est qu'ils n'étaient pas encore parvenus à l'abstraire du métier à tisser, du vêtement de fête, du plancher de la tente ou des chambres, pour la transporter sur la pierre.

On n'en trouve aucune trace dans la mosquée d'Amr. C'est plus tard seulement qu'elles devinrent la caractéristique inséparable du style arabe. Nulle part non plus nous ne rencontrons ces ornements en forme de stalactites, eux aussi propres à l'art arabe, qu'on emploie si souvent ailleurs pour relier artistement les parties horizontales et les parties verticales d'un édifice, et dont nous ferions bien d'utiliser les formes fantastiques, là où l'application en est possible.

Par contre, il ne manque à la mosquée d'Amr aucune de ces dépendances, aucun de ces objets mobiliers, que nous retrouverons dans toutes les mosquées, et que nous nous contenterons ici de présenter au lecteur. Ailleurs, il fera connaissance complète avec le tombeau du fondateur, les écoles, les fontaines publiques et les autres œuvres de bienfaisance qui sont attachées au plus grand nombre des temples. La cour dans laquelle nous avons reconnu la forme la plus ancienne des lieux consacrés au culte musulman, est nommée *sakhn el-gâmâ*. Au milieu, à côté d'un palmier et d'un acacia épineux, s'élève la fontaine, *hanefiyèh*, destinée aux ablutions prescrites par la loi; souvent elle est couverte et ornée richement. La cour de la mosquée d'Amr est entourée sur les quatre côtés de portiques à colonnes, qui s'appuient par derrière sur le mur d'enceinte sans fenêtre. Le côté du sakhn el-gâmâ qui est tourné vers la Mecque, ici le côté est, est considéré comme particulièrement sacré. Il renferme le sanctuaire ou *liouan*. Tandis que le portique au sud et au nord de la cour n'a que trois rangs, et à l'ouest un rang de colonnes doubles, qui du reste sont renversées, sauf une paire; du côté est, c'est une véritable forêt de colonnes. Placées sur six longues files, séparées par des intervalles égaux, elles forment une salle superbe, projettent des raies d'ombre étranges sur le sol recouvert de nattes en lambeaux, et présentent, dans leur ensemble, un tableau que personne n'oublie, même ceux qui ont visité comme nous la plus riche en colonnes de toutes les églises, la mosquée-cathédrale de Cordoue. La plupart des colonnes de la mosquée d'Amr sont en marbre, et les chapiteaux appartiennent à toutes les variétés imaginables de l'art antique. Ici, l'œil rencontre l'acanthe corinthienne, là, une volute ionique; à côté du chapiteau byzantin cubique, on voit le chapiteau du temps des Ptolémées, orné de fleurs et façonné de main grecque. Seules, les productions du vieil art égyptien sont exclues systématiquement, comme partout ailleurs dans les édifices arabes. Si ces colonnes pouvaient nous dire d'où elles viennent, de combien de temples ou d'églises magnifiques disparus jusqu'au dernier vestige du sol de Memphis, d'Héliopolis et d'autres villes antiques voisines du Caire, et qui étaient encore vivantes lors de la fondation de Fostât, elles nous donneraient bien des nouvelles! A présent, une colonne du temple d'Aphrodite porte peut-être l'extrémité d'un arceau dont l'autre moitié repose sur une colonne qui se

dressait près de l'autel d'une église dédiée à la Vierge. — Au fond de la salle, à l'endroit où un agréable demi-jour remplace la lumière éblouissante du dehors, s'ouvre la niche à prières, *mihrâb* ou *kiblah,* qui ne manque dans aucune mosquée; elle marque la direction dans laquelle les croyants doivent chercher la Mecque, sert à lire le Coran les jours de fête, et est souvent ornée très richement de mosaïques ou d'incrustations en pierres. A gauche du



LIOUAN OU SANCTUAIRE DE LA MOSQUÉE D'AMR.

mihrâb, le *mimbar* ou chaire, sorte de haute structure en bois à laquelle conduit un escalier droit, recouvert comme d'un manteau de découpures ou de marqueterie, et surmonté d'une coupole en bulbe renflé que porte une manière de baldaquin en bois. A droite de la niche, était le pupitre, *koursi,* aujourd'hui détruit, sur lequel repose, partout ailleurs, le Corân pendant le service. Plus près de la cour et dans la même rangée de colonnes que le mimbar, une estrade en bois, *dikkéh,* entourée d'une balustrade, juchée d'ordinaire sur quatre pieds ou sur quatre colonnettes; elle est tantôt mobile, tantôt fixée solidement aux colonnes de la mosquée, et sert, le vendredi, à réciter les louanges de Dieu et du Prophète. Cette



MIMBAR OU CHAIRE DE LA MOSQUÉE DE KAÏT-BEY.

fonction est remplie par les aides de l'iman ou khatîb, auxquels il incombe de répéter les versets du Coran, lus près de la niche, à voix assez haute pour qu'ils puissent être compris par les assistants les plus éloignés.

Abdallah, fils du fondateur de Fostât et du temple lui-même, est le saint qu'on vénère ici; sa tombe est au nord-ouest du liouan, et elle attire moins les Cairotes que ne font

trois des colonnes de la mosquée. Une superbe paire de colonnes qui se dresse dans le portique si tristement ruiné de l'ouest, est l'objet d'une ferveur toute particulière; on assure que seuls les vrais croyants peuvent passer entre les deux fûts qui la composent. Le riche, bien nourri, a naturellement plus de peine à se glisser par ce *trou d'aiguille* que le pauvre, maigre et souffrant la faim : plus d'un bon musulman jette un regard de regret sur sa panse imposante, et doit, pour ne pas se faire un mauvais parti, prêter bonne contenance aux railleries des maigres, lorsque le passage est trop étroit pour son ampleur.

La troisième des colonnes qu'on visite en pèlerinage est dans le liouan, non loin de la niche à prières. Elle porte les traces de la houssine du Prophète, ou, selon d'autres qui n'ont pas oublié que notre mosquée n'a été fondée qu'après la mort de Mohammed, les traces du fouet du calife Omar. Quand Amr commença les constructions de la grande cour, il pria l'un ou l'autre, — disons le calife pour rester dans les limites de la vraisemblance historique, — de vouloir bien lui envoyer une colonne de la Mecque. Le commandeur des croyants ordonna à l'une d'elles de prendre son vol vers Fostât, mais elle refusa par deux fois d'obéir, et resta immobile. Comme, au troisième commandement, elle ne montrait aucune disposition à se mettre en mouvement, le calife irrité lui donna un coup de fouet et la somma d'obéir au nom de Dieu et du Prophète. Aussitôt le fût de marbre s'enleva, traversa l'air comme un trait et s'abattit dans le chantier de construction. On remarquera l'effet produit par le nom du Prophète qui se détache en lettres blanches sur le fond sombre du fût. Si on tâte les caractères qui le composent, on ne sent ni saillie ni creux, et l'on s'explique difficilement sa présence dans la pierre : on dirait qu'il s'y est tracé de lui-même par un caprice de la nature. M. Lüttke suppose que, pour obtenir ce résultat, on a dû attaquer le marbre à l'aide d'un instrument contondant, de manière à produire de légers éclatements *sous* la surface.


L'ÉPREUVE.

Ce n'est plus qu'à de rares occasions que la mosquée d'Amr se remplit de fidèles. Il fut un temps où ses murailles, nues à présent, étaient revêtues de couleurs éclatantes et de dorures, où douze cent quatre-vingt-dix corans s'y étalaient sur autant de pupitres; où vers la tombée de la nuit, on n'y allumait pas moins de dix-huit mille lampes. Cinquante-deux colonnes seulement y sont encore debout : jadis le nombre en était, dit-on, supérieur à celui des jours de l'année. Quel aspect elle devait présenter, quand, dans l'espace éclairé à giorno, des milliers de croyants se disposaient à la prière, comme s'il se fût agi d'une bataille à livrer!

Personne ne s'assied dans les mosquées; on n'y trouve ni chaises ni bancs. Le musulman dit que la prière est une guerre contre Satan, qui cherche à empêcher tout rapprochement entre l'homme, Dieu et le Prophète. Aussi les gens en prière, comme des régiments qu'on mène à l'ennemi, se mettent-ils en rang tous ensemble. On dirait, à les voir, une troupe

guerrière rangée en bataille par un général : à leur tête, l'imâm conduit la charge et sert de chef d'attaque à cette lutte contre les esprits. Des couples d'anges, envoyés par le ciel, prennent part à l'action comme auxiliaires : ils se placent à droite et à gauche de chacun des fidèles, dès qu'il entre dans les rangs, et demeurent auprès de lui jusqu'au moment où finit la prière. Le front de la troupe porte le même nom que la ligne de bataille des soldats : il s'appelle *saff* dans les deux cas. Le poste de l'imâm, cette niche de prière dont nous avons parlé, est appelé *mihrâb* dans le langage ecclésiastique des musulmans, et les théologiens dérivent ce mot d'une racine *harb* qui signifie *guerre.* La prière commence, après les ablutions prescrites, par le *fâtiha,* la première soura du Coran, le *Notre Père* des musulmans, et se termine par un mot d'adieu adressé aux anges gardiens. Elle doit être accompagnée de mouvements et de prosternations, *rik'â,* dont le nombre change selon les moments du jour. L'âme



RANGÉE DE MUSULMANS EN PRIÈRE.

du fidèle reste souvent insensible aux impressions de ces formules strictement imposées; cependant, je n'ai rencontré nulle part des gens si profondément absorbés en esprit dans leur prière. Au Caire, comme ailleurs, le visiteur le plus assidu du temple passe aisément pour être le plus pieux des hommes, et ce ne sont pas toujours les motifs les plus désintéressés qui mènent les muslims à la mosquée; mais ce n'est pas seulement à la mosquée que le croyant prie. Plus d'une fois, dans l'isolement du désert, j'ai aperçu un voyageur, qui, dans la conviction d'être seul avec son Dieu, s'agenouillait sur son petit tapis à l'heure de la prière, et levait les bras de la manière prescrite avec autant de piété profonde, d'élan et de ravissement, que s'il lui eût été permis de fouiller du regard les cieux entr'ouverts.

Comme le chrétien et l'israélite, le muslim trouve partout son Dieu. Ses mosquées sont élevées sans qu'on fête la pose de la première pierre; elles n'ont aucun caractère sacré en soi, leurs pierres et leurs murailles ne reçoivent aucune consécration, car leur emplacement serait trop étroit pour recevoir le Tout-Puissant, qui a le ciel pour trône et fait de la terre

l'escabeau de ses pieds. *Mesgid,* — c'est la vraie prononciation du mot dont nous avons tiré *mosquées,* — signifie un lieu où l'on vénère le Seigneur; mais les Arabes donnent plus souvent à leurs temples le nom de *gâma'a,* lieu de réunion. La mosquée, en effet, doit être avant tout le lieu de réunion des croyants; ils s'y rassemblent le *iôm el youmâ, le jour de la réunion,* le vendredi, qu'on fête comme nous fêtons le dimanche, pour s'y confondre dans une forte et solide unité, et entendre proclamer du haut du mîmbar, par la voix du khatîb, cette doctrine encourageante : « Il n'y a d'autre dieu qu'Allah le redoutable, et Mohammed est le « prophète de Dieu. » A cet appel, toute l'assemblée se prosterne comme un seul homme face contre terre, renversée et, pour ainsi dire, écrasée sous le poids de cette grande vérité.

La mosquée qui, de l'aveu de tous, passe pour la plus vieille après celle d'Amr, est celle que le gouverneur Ahmed ibn-Touloun construisit et à laquelle on donne son nom. A



PRIÈRE DU MATIN AU DÉSERT.

l'époque de sa construction, deux cents ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis la fondation de Fostât; néanmoins, la vie des Égyptiens et le théâtre sur lequel elle se passait avaient subi une modification radicale dans toutes ses manifestations et dans toutes ses parties. Amr avait promis aux Coptes, qui recevraient l'Islam et payeraient la capitation, des droits égaux à ceux des croyants : aussi beaucoup d'entre eux passèrent-ils à la religion de Mohammed. La guerre, la peste, les soulèvements, les persécutions, l'oppression des faibles par les puissants, toutes les calamités imaginables, avaient, sous les Byzantins, décimé les habitants de la vallée du Nil, et préparé la place aux Arabes : beaucoup de leurs tribus s'établirent en Égypte, y perdirent rapidement leurs habitudes de vie errante, et y commencèrent, paysans à la campagne, marchands et artisans, savants et artistes dans les villes, une vie nouvelle qui était surtout le développement de la vie ancienne et pourtant présentait dans tous ses détails un aspect particulier. La langue des Égyptiens d'origine, le copte, raide, inflexible dans sa grammaire, remplie de mots grecs, fut bientôt dépossédée par l'arabe flexible et fin. Nous

avons déjà montré, à propos d'Alexandrie, avec quelle rapidité prodigieuse les Arabes transfigurèrent l'Égypte. Mais au lieu que la puissance destructive de l'Islam s'appesantît dans toute son horreur sur la cité grecque, la civilisation arabe trouva dans Fostât la neuve un lieu propice au développement de la force créatrice qu'elle portait en elle, et fit sortir des ruines une vie nouvelle, multiple dans ses manifestations, et prête à enrichir le monde de ses beautés.

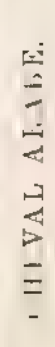
Omar meurt. Othman tombe assassiné. A Merouân II, le dernier des Ommiades, succèdent les Abbassides : deux cents ans à peine après sa fondation, Fostât n'était déjà inférieure à aucune ville de l'Orient ou de l'Occident en activité de vie scientifique.

Mamoun l'érudit (830), fils et second successeur d'Haroun-er-Rashid, visita l'Égypte et la ville fondée par Amr. Il y trouva une célèbre école de savants où l'on cultivait l'astronomie, à laquelle il se livrait lui-même avec passion, la jurisprudence, inséparable de la théologie, les sciences naturelles, la grammaire, la philosophie, et aussi ces sciences, l'algèbre et la chimie, dont les noms arabes n'ont jamais été remplacés même parmi nous. Il mesura le premier méridien terrestre, et construisit des observatoires où l'on employa des instruments jusqu'alors inconnus. C'est de son temps qu'on fit des traductions arabes de livres grecs, latins et hébreux, auxquelles nous devons la conservation de tant d'ouvrages anciens perdus sans cela.



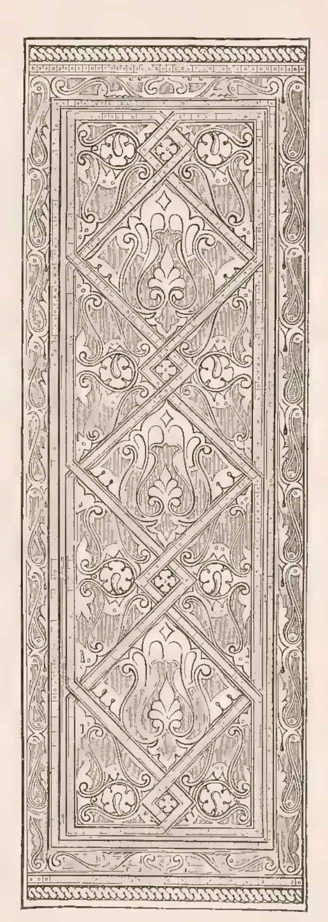
RUE D'AUTREFOIS.

Il répara et orna d'inscriptions encore existantes le nilomètre de l'île de Rôda. Fostât atteignit, sous son règne, un haut degré de prospérité : elle ne franchit pourtant les limites du Caire actuel que sous l'entreprenant et brave Ahmed ibn-Touloun. Cet homme extraordinaire gouvernait l'Égypte au nom d'un des faibles Abbassides qui résidaient à Bagdad. Son père, Turc de naissance, et prisonnier de guerre, fut incorporé dans la garde du calife : c'était une sorte de troupe prétorienne, à laquelle il arriva plus d'une fois de briser un sceptre et de donner une couronne. Touloun monta bientôt, par son habileté, aux postes les plus élevés dans le palais de son prince. Il eut un fils, Ahmed ibn-Touloun, bien doué pour les études scientifiques, brave et d'un esprit élevé, qui, nommé gouverneur de l'Égypte, sut non seulement la bien régir par sa sagesse, l'influence de l'or et la puissance de ses armes, mais se jeta en conquérant sur la Syrie, et fonda pour lui-même et sa famille une sultanie indépendante. Après avoir habité d'abord le palais construit par ses prédécesseurs au quartier des soldats, il agrandit Fostât dans la direction de la citadelle actuelle, par la fondation du faubourg el-Khatîya, s'y construisit un château magnifique, créa et dota richement nombre d'établissements de bienfaisance, où chaque vendredi il allait visiter lui-même les malades et les fous, exécuta toute sorte d'améliorations nécessaires, parmi lesquelles il convient de citer en première ligne un système de conduites d'eau, et finit par construire la mosquée qui porte son nom aujourd'hui encore. Située au sud-ouest de l'emplacement sur lequel s'éleva plus tard la citadelle, à mi-chemin du vieux Caire, elle fut bâtie, non



CHEVAL ARABE.

loin du large hippodrome où les nobles arabes exerçaient leurs chevaux, sur la colline fortifiée de Kal'ât el-Kebsh, *le fort du bouc*, à laquelle une légende attribuait un caractère tout spécial de sainteté. On conte, en effet, qu'Abraham y avait conduit son fils au sacrifice, et qu'elle devait son nom au bouc que le Seigneur avait envoyé comme offrande à la place d'Isaac. D'autres Cairotes prétendent que l'arche de Noé s'y arrêta après le retrait du déluge, et que le bouc fut le premier des animaux à en sortir. Enfin, des traditions plus anciennes rapportent qu'Ahmed trouva sur l'Ararat, en Arménie, les débris de l'arche, les plaça dans sa mosquée en guise de frise, et y fit graver le Cornn tout entier. Peut-être Ahmed ibn-Touloun, chef d'une nouvelle maison, se donna-t-il lui-même, à l'orientale, le nom du Bouc, le conducteur du troupeau, auquel cas l'épithète el-Kebsh s'appliquerait à lui.



ORNEMENT SUR UN ARCEAU DANS LA MOSQUÉE DE TOULOUN.

Ce prince bienveillant qui, se sentant près de mourir, demanda à ses sujets de s'assembler sur les hauteurs du Mokattam et de prier pour lui, les musulmans selon le Coran, les juifs selon le Pentateuque et les Psaumes, les chrétiens selon l'Évangile, ne voulut pas, lorsqu'il se fut résolu à construire une grande mosquée, dépouiller d'anciens édifices de leur parure pour en orner le monument de sa piété. Il ne pouvait, dit la tradition, arriver à bâtir un temple grandiose rien qu'avec des matériaux neufs, lorsque l'architecte grec qui avait posé pour lui les conduites d'eau, et qu'on avait emprisonné sur une accusation fausse, lui fit annoncer qu'il avait imaginé le plan d'une mosquée splendide, où l'on ne verrait nulle colonne, à l'exception de celles qui doivent se trouver de chaque côté de la niche à prières. — Le plan du Grec plut au prince : telle fut l'origine de l'œuvre admirable qui jusqu'à présent, malgré les dommages de toute sorte qu'elle a subis, reste debout selon le souhait formé par son fondateur. Ahmed ibn-Touloun avait, en effet, demandé au ciel que sa mosquée fût épargnée, si jamais l'eau ou le feu venait à détruire Fostât.

Ce monument peut être considéré comme un spécimen complet de l'architecture arabe des premiers temps; le plan en diffère assez peu de celui de la mosquée d'Amr. Sur trois des côtés, la cour quadrangulaire est entourée de halles dont la toiture plate en bois s'appuie, non pas sur des rangées de colonnes comme dans la mosquée d'Amr, mais sur des rangées de *piliers* et sur de lourdes ogives; dans l'intervalle de chaque arche s'ouvre une petite fenêtre en fer à cheval. Du côté de la Mecque, près de la niche à prières, il y a cinq rangées d'arcades et deux seulement de l'autre côté. Les quatre angles de chaque pilier sont ornés de demi-colonnes engagées, surmontées de chapiteaux byzantins en plâtre. Coste et de Kremer

après lui, ont vu dans ces éléments particuliers le prototype des faisceaux de colonnes formant piliers, si communs dans nos cathédrales gothiques. Nous ne trouvons encore ni la riche parure d'arabesques, ni, au-dessus du portail, les ornements en stalactites; les chapiteaux, les joints et les courbes des arceaux, sont revêtus à profusion de feuillages de style arabe, mais qui rappellent encore leurs modèles byzantins. Les sentences du Coran, tracées comme un bandeau sur les parois, juste sous les corniches, et écrites en coufique, avec des caractères qui se terminent en rameaux ou en fleurs, peuvent déjà presque passer pour des arabesques. Les fenêtres grillées dans le haut des murailles sont, elles aussi, entourées de



SANCTUAIRE DE LA MOSQUÉE DE TOULOUN.

feuillages. Les murs sont en briques cuites revêtues de stuc, et le couronnement de plomb, découpé à jour en formes fantastiques, qui les surmontait, est encore particulièrement remarquable, malgré les dommages considérables qu'il a subis. Dans le sanctuaire, de chaque côté de la niche à prières, se dresse une colonne byzantine. Le Mîmbar est en noyer et en ivoire d'un fort beau travail, mais a été exécuté au temps des mamelouks bahirites, lors d'une restauration de la mosquée. Au milieu de la cour, s'élève une coupole, destinée d'abord à abriter le corps d'Ibn-Touloun, et sous laquelle on trouve maintenant le bassin aux ablutions.

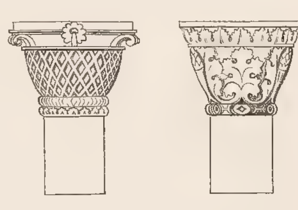
Des murs d'enceinte solides se développent au nord, au sud, à l'ouest, et assourdissent les bruits de la rue. L'édifice a beaucoup souffert au cours des siècles : l'on a peine aujourd'hui à se faire une idée de l'impression grandiose qu'il devait produire sur le spectateur, au



AHMED

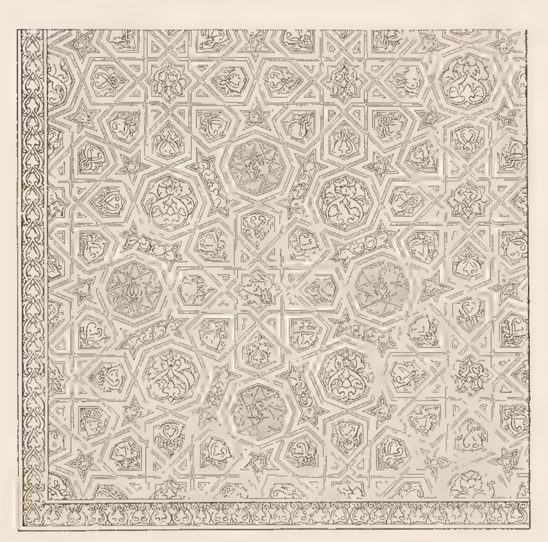
temps de son achèvement. Des quatre minarets qui flanquaient la cour, trois se sont écroulés depuis longtemps. On a presque partout muré les arceaux et partagé les arcades en cellules, où logent des Cairotes incapables de travail et des mendiants qui tourmentent les visiteurs. Des murs mal crépis, percés de fenêtres carrées et de portes, ont remplacé les salles hypostyles et entourent la cour. Seules, la frise et sa crête mutilée, les niches et les rosaces placées entre les arceaux murés, les côtés du liouan qu'on a épargnés et laissés ouverts, rappellent la splendeur primitive de cet admirable monument. Près du mur extérieur occidental, s'élève un minaret unique en son genre. La tour proprement dite repose sur une base carrée massive, et forme trois étages superposés, qui vont diminuant à mesure qu'on monte. L'étage inférieur est arrondi, le second et le troisième sont des polygones. La petite coupole qui les couronne a perdu sa pointe, mais nous savons que celle-ci, au lieu du croissant, portait une petite nef en cuivre où l'on mettait de la nourriture pour les milans qui vivaient autour de la mosquée.

Le trait particulier à ce minaret est l'escalier extérieur qui conduit le mouezzin d'un balcon à l'autre : il est si délabré aujourd'hui qu'on ne peut plus monter jusqu'au sommet de la tour, d'où l'on avait une des plus belles vues du Caire. On conte que, pendant une séance du conseil, Ahmed ibn-Touloun s'absorba en lui et se mit à tourner machinalement une bande de papier autour de son doigt. Lorsqu'il revint à lui et rencontra le regard de ses officiers fixé sur lui d'une manière interrogative, il leur apprit, pour s'excuser, qu'il voulait bâtir le minaret de sa mosquée sur le modèle du papier enroulé. L'édifice entier fut terminé en deux ans, et paru si coûteux aux Cairotes qu'ils murmurèrent au sujet des sommes immenses qu'on y avait dépensées : Ibn-Touloun dut leur assurer que la découverte d'un trésor lui avait fourni les ressources nécessaires. Il passe pour être tombé à trois reprises sur des richesses enfouies en terre; de fait, il consacra à des dépenses publiques un argent considérable, ce qui ne l'empêcha pas de modérer les impôts et même, une fois, de les remettre entièrement. Il avait entendu en rêve la voix d'un ami qui lui criait : « Quand un prince abandonne ses droits pour le bien du peuple, Dieu prend « sur lui-même de lui fournir des ressources. »


CHAPITEAUX DES COLONNES.

Ahmed ibn-Touloun, après avoir mené dans sa jeunesse une vie des plus simples, s'abandonna au luxe le plus effréné, à partir du moment où il proclama son indépendance. Il laissa un trésor considérable évalué à 1,555,000,000 de francs de notre monnaie, entretint dix mille mamelouks et leurs chevaux, sans compter trois cents chevaux réservés à son usage personnel, une garde de vingt-quatre mille esclaves, et cent vaisseaux de guerre. Malgré les faiblesses qu'on lui reproche, il n'en est pas moins l'une des figures les plus nobles de l'histoire d'Orient. Quand il mourut, au mois de mai 884, en dépit des guerres nombreuses qu'il avait eu à soutenir, en dépit de son amour du faste et des constructions, les innombrables sujets qu'il avait en Égypte et en Syrie pleurèrent amèrement sa perte. Bien qu'on priât toujours dans les mosquées de Fostât pour le bien des Abbassides, la dynastie qu'il avait fondée était réellement indépendante : dix-sept fils et seize filles, nés des femmes nombreuses qu'il avait reçues dans son harem, semblaient assurer à sa race une longue durée. Elle s'éteignit pourtant vingt-deux ans après la mort du fondateur, et la domination des califes abbassides dans le pays ne survécut

pas longtemps à sa chute. Les derniers gouverneurs qui reconnurent leur autorité avant l'avènement des Fatimites sont le Turc Mohammed-el-Ikhshîd et son esclave noir, Kafour. Celui-ci, après avoir servi avec une fidélité remarquable son maître et les deux fils imbéciles de son maître, finit par prendre lui-même le pouvoir dans un temps de famine, de peste et de guerre. Il mourut en l'an 976, pleuré surtout des poètes, qu'il avait libéralement protégés. L'imagination populaire fut frappée des contrastes que présentaient les commencements obscurs de sa vie et la gloire éclatante qui en avait couronné les derniers jours. On conta que les devins lui avaient prédit sa grandeur. « Un jour, » dit Abou Djafar-el-Mantikî, « il m'ap- « pela auprès de lui, et me demanda si je connaissais l'astrologue qui vivait dans telle maison. « Je répondis : Oui. — Que fait-il? — Il est mort depuis de longues années. — Écoute, « continua-t-il : un jour que je pas- « sais devant lui, il m'interpella et « dit : Permets que je te dise ton « sort. — Fais, dis-je. Il observa « donc les étoiles et s'écria : Tu « seras maître en cette ville, et tu « y commanderas à ton gré. J'a- « vais deux dirhem sur moi : je les « lui présentai et il me dit : Qu'est- « ce que cela? Je lui répondis : « Je n'ai rien de plus sur moi. Il « repartit : Je vais t'annoncer en- « core quelque chose : Tu seras « maître de plus que de cette ville, « tu parviendras aux honneurs su- « prêmes : alors souviens-toi de « moi. Sur quoi je le quittai. Or « hier je l'ai vu en rêve qui me di- « sait : Tu n'as pas tenu ta parole. « Je désire donc que tu ailles aux « renseignements, et que tu t'in- « formes s'il a laissé des héritiers. Je « me rendis à la maison qu'il avait habitée, et j'appris qu'il avait laissé deux filles, l'une « mariée, l'autre non. Kafour leur acheta une maison de quatre cents dinars, et donna en « plus, à la fille qui n'était pas encore mariée, deux cents dirhem pour l'aider à s'établir. » Le petit-fils de son maître, Mohammed, lui succéda à l'âge de onze ans; les parents de l'enfant profitèrent de son impuissance pour mettre la main sur son riche héritage.



MOSQUÉE D'IBN TOULOUN.

En ces temps de dure misère l'Égypte devait, comme un fruit mûr, tomber dans la main du premier vaillant qui essayerait de la saisir : ce puissant ne se fit pas longtemps attendre.

Quelques dix années auparavant, un homme hardi, Obéid-Allah, qui, à tort ou à raison, se donnait pour un descendant d'Ali, mari de Fatimâ, fille du Prophète, avait fondé dans le nord de l'Afrique un nouveau royaume chiîte. Il avait pris le nom de Mehdi, et, conduit par Dieu, avait fondé, dans une des péninsules du golfe de Tunis, la résidence florissante de Mahadiâ, aujourd'hui complètement détruite; après beaucoup de luttes, lui et ses successeurs rédui-



SULTANE.

sirent en leur pouvoir la majeure partie de l'Afrique septentrionale, la Sicile et la Sardaigne. Déjà Kasim, fils d'Obéid-Allah, avait fait la guerre en Égypte, attaqué Alexandrie et conquis le Fayoûm; cinquante-cinq ans plus tard, son arrière-petit-fils, Mo'ezz, appelé par les émirs égyptiens, essaya de s'emparer de toute la vallée du Nil. En février 969, il lança son général Djôhar vers l'est avec des troupes d'élite. Le vizir Ibn-el-Fourât, trahi par ses collègues, emprisonné par eux, puis remis en liberté pour tenir tête à l'ennemi commun, ne réussit ni à détourner ni à repousser l'invasion. Après des alternatives de négociations et d'hostilités pendant lesquelles les Mogrebim gagnaient toujours du terrain, la bataille décisive s'engagea près de Gizèh. Les partisans des Ikhshîdes furent battus et s'enfuirent précipitamment dans



MINARET ET COUR DE LA MOSQUÉE D'IBN-TOULOUN.

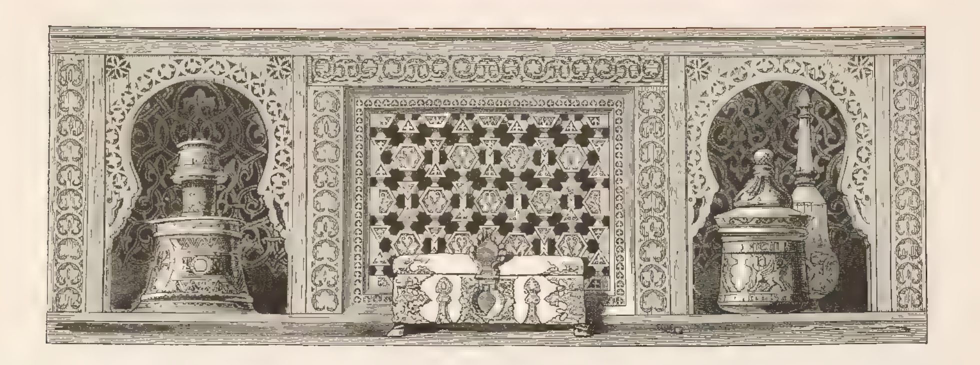
des directions opposées. Djôhar, vainqueur, franchit le Nil et campa au nord de Fostât, à l'endroit même où il devait bâtir plus tard le Caire actuel.

Quelques mois après son entrée dans la ville, il ordonna de l'agrandir dans la direction du nord par la fondation d'une ville nouvelle. Elle s'ajoutait au quartier el-Khatîyah, fondé par Ahmed ibn-Touloun, et devait servir d'habitation aux soldats de Djôhar ainsi qu'à la cour des Fatimites. Le premier coup de pioche fut donné sur le conseil des astrologues, au moment même où la planète Mars, en arabe *el-Kahîr,* le Victorieux, passait au méridien de Fostât. Selon d'autres auteurs, l'emplacement de la ville à construire fut marqué sur le sol par un trait, et entouré d'une courroie à laquelle pendaient des petites cloches de manière qu'à un signal donné tous les ouvriers pussent commencer le travail en même temps. Mais avant que l'architecte, qui attendait un geste de l'astrologue, eût donné le signal, les oiseaux de proie se

précipitèrent sur les câbles, un bruit de clochettes retentit partout, les ouvriers se mirent au travail dans l'instant même que la planète passait au méridien de la cité nouvelle. De là le nom de *Masr-el-Kahîrâ*, l'*Égypte victorieuse,* qu'on lui donna.

Une étoile de bon présage avait brillé au moment de sa naissance, et lui avait annoncé la puissance militaire. Djôhar tint à lui assurer la victoire, même sur le champ de bataille des esprits. Il ne se borna pas à bâtir dans la ville nouvelle des temples et des palais : un des premiers édifices dont il ordonna la construction fut une véritable université, la mosquée el-Azhar, qui, aujourd'hui encore, est en Orient le centre de toute vie scientifique.





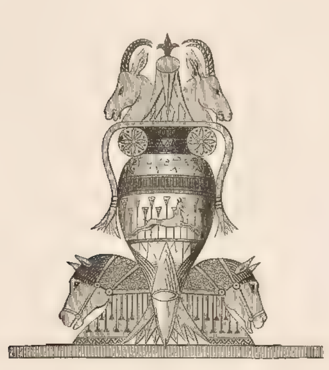
# LE CAIRE

## SOUS LES FATIMITES ET LES EYYOUBITES.

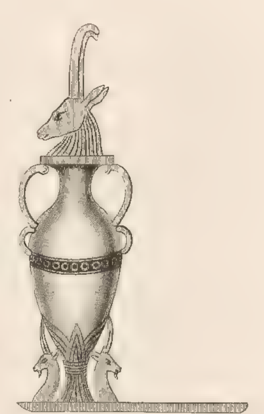
Vous avez vu quelle a été, depuis l'origine, l'évolution de la ville des califes. Nous voici arrivés maintenant aux limites de la période la plus éclatante de son histoire : nous nous sentons tentés d'interrompre l'exposition chronologique que nous avons entreprise, pour vous décrire la mosquée el Azhar et en exposer les merveilles à votre admiration. Depuis sa fondation par Djohâr jusqu'à nos jours, elle est la source à laquelle toute la vie intellectuelle et religieuse des Cairotes, après s'être abreuvée pendant des siècles, s'abreuve encore à présent : elle mérite donc, à bon droit, qu'on l'appelle le cœur et le cerveau de la ville des califes. Nous passerons pourtant devant sa haute porte sans y entrer; plus tard, quand nous n'aurons plus à craindre d'interrompre le fil du récit, nous remettrons le lecteur aux mains d'un guide indigène qui le conduira dans l'intérieur de cet établissement célèbre. Djohâr dota richement l'école nouvelle, et assura largement le traitement des professeurs et l'entretien des étudiants.

Presque aussitôt après la fondation du Caire, le calife Mo'ezz y transporta son palais : trois années plus tard, il y fut enterré avec ses prédécesseurs, dont il avait fait venir les corps en Égypte. C'est à ses successeurs immédiats que le Caire, que l'Égypte, doivent leur gran-

deur. Ils gouvernèrent soigneusement et sagement un empire qui s'étendait bien loin vers l'ouest, ouvrirent au commerce de nouvelles voies qui pénétrèrent dans l'Inde et jusqu'au cœur du continent africain. Les caravanes partaient de Tanger, dans le voisinage immédiat des États maures d'Espagne, traversaient, par Kairoân et Tripoli, le nord de l'Afrique, et amenaient des quantités incalculables de marchandises dans les khans du Caire, devenue rapidement la ville la plus considérable de l'Orient. Du Caire, partaient d'autres convois de chameaux qui mettaient en relation l'Égypte et la Syrie tandis qu'on échangeait dans les ports de Clysma et d'Aïdab, sur la mer Rouge, les marchandises destinées à voyager sur mer contre celles qui arrivaient d'outre-mer. Les Fatimites aimaient à vivre dans des palais richement meublés; leurs officiers et leurs sujets riches, à l'exemple du maître, se firent construire des maisons splendides où le goût artistique des Arabes trouva nombre de fois l'occasion de se distinguer. — La cinquième soura du Coran défend aux croyants le vin, le jeu, la représentation des formes vivantes et le tirage des sorts. Aussi, ni la sculpture ni la peinture n'ont atteint, chez les Arabes, un haut développement et ne se sont élevées à la dignité d'arts indépendants. Néanmoins, sous les Fatimites, au Caire, on passa par-dessus la prohibition du Prophète : de leur temps, on se servait de tapis somptueux sur lesquels on voyait le portrait des souverains ou des hommes célèbres. Il y avait dans la capitale, des ateliers où l'on fabriquait des meubles artistiques de toute sorte, et d'où sortait mainte espèce d'ornements pour la table, entre autres des figures habilement modelées, qui représentaient des gazelles et des lions, des éléphants et des girafes. On déclarait incomparables certains vases de porcelaine vitrifiée qui avaient pour support des hommes ou des animaux. L'ancienne Égypte n'avait pas ignoré ce genre de poterie; mais les peintres au service des Fatimites semblent avoir dépassé de beaucoup les enlumineurs d'époque pharaonique, qui n'arrivaient jamais à rendre librement les objets, et ne connaissaient même pas les lois de la perspective. — Comment un artiste de l'antique Memphis ou de Thèbes aurait-il réussi à peindre des danseuses de manière qu'elles parussent sortir du mur ou s'y enfoncer, comme firent, selon le témoignage de Makrîzî, au Caire, sous les Fatimites, Ibn-Azîz et Kosêr. On parle encore de portraits des poètes éminents, exécutés à cette époque, et d'un tableau qui montrait Joseph au fond de la citerne, et excitait la plus grande admiration par sa couleur puissante. Les ateliers des sculpteurs ne produisaient pas seulement des ornements et des figures d'animaux fantastiques, mais des formes humaines et même des cavaliers armés de toutes pièces.



VASE ÉGYPTIEN ANTIQUE.



VASE ÉGYPTIEN ANTIQUE.

Les Arabes avaient de bonne heure échangé le costume misérable de leurs ancêtres contre



HAREM DANS UNE MAISON DU TEMPS DES CALIFES.

les vêtements magnifiques dont se servaient les peuples soumis par eux, et surtout les Perses. A la cour des califes de Bagdad, on dépensait des sommes considérables rien qu'en vêtements brodés des étoffes les plus rares. Les Fatimites essayèrent en cela aussi d'égaler les Abbassides : il se forma au Caire des ateliers de broderies sur soie, bien achalandés, qui fabriquèrent



ABOU-BEKR.



OMAR.

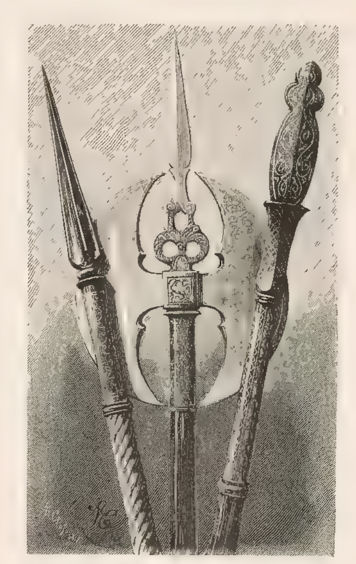


OTHMAN.



ALI.

des turbans brodés d'or, des habits d'honneur portant le nom des princes (*tirâz*), des vêtements de femmes recouverts d'inscriptions. Makrîzî a mille histoires à nous conter sur tous ces points, et sur les belles pièces de filature artistique arabe qui étaient conservées dans le trésor des Fatimites. Les vêtements d'honneur, ornés du *tirâz,* jouèrent un si grand rôle sous les successeurs de Mo'ezz, que l'intendant du tirâz finit par remplir à leur cour une des charges les plus importantes. Les orfèvres et les armuriers produisaient des œuvres fort coûteuses. Les orfèvres travaillaient pour les hommes aussi bien que pour les femmes, car les deux sexes aimaient à se parer de colliers et de bracelets. On raconte de certaines femmes qu'elles se surchargeaient d'or et de pierres précieuses au point de ne pouvoir marcher sans appui; quant aux hommes, ils dépensaient des fortunes pour leurs armes. La maison, comme ses habitants, était ornée à l'intérieur de tout ce que pouvait produire l'art contemporain. Les murs étaient revêtus de stuc peint de couleurs éclatantes, d'arabesques, de riches étoffes, de carreaux en faïence d'un émail inimitable. Les parquets étaient en mosaïque ou recouverts de lourds tapis. On cite, sous Mo'ezz, un de ces tapis qui représentait les villes les plus importantes du monde, et, à côté de chaque image, un texte explicatif en caractères d'or ou d'argent : il avait coûté 22,200 dinars en tout. Les menuisiers épuisaient leur art à incruster des bois précieux de teinte sombre avec des bois clairs, de l'ivoire, de la nacre; jamais coussins ou carreaux n'eurent vêtements mieux dessinés ou plus beaux que le damas fabriqué alors en Égypte. Nous avons déjà parlé des étoffes de Damiette : les figures des animaux les plus différents y étaient tissées dans la trame. Les lourdes étoffes dites *diback*, avec leurs grosses fleurs, se retrouvent encore aujourd'hui dans les chapes des prêtres catholiques. Les meilleurs ouvriers étaient les chrétiens coptes du Delta et



HALLEBARDE ET ÉPIEU POUR CHASSER LE LION.
A LAME INCRUSTÉE D'ARGENT; ÉPOQUE DES FATIMITES.



DAMAS DE SOIE ARABE.
XI^E SIÈCLE. HABIT AYANT APPARTENU A HENRI LE SAINT, A BAMBERG.
MUSÉE GERMANIQUE.

de Siout, dans la haute Égypte, où l'on fabriquait pour meubles des étoffes rouge pourpre. Même les simples objets de ménage en terre cuite et en laiton présentaient des formes gracieuses, et étaient ornés d'un riche travail *taoushîr*. On ne soignait pas moins les vases et les aiguières avec lesquelles on se lavait les mains après le repas, les lanternes qui éclairaient les cours et les salles, les assiettes, les plats et les vases, les boîtes, les terrines, les bols (*chordâdhî*) où l'on mettait les essences parfumées dont on se servait à profusion et qu'aimait déjà le Prophète, les mets sucrés, les fruits confits, les sirops, les sorbets qu'aujourd'hui encore les Cairotes savent préparer supérieurement de cent manières différentes. Les plaisirs de la table ont même inspiré des poètes, et beaucoup d'anciens voyageurs ont relevé d'une façon toute particulière le nombre de cuisiniers en plein vent et de rôtisseurs qui dressaient leur fourneau au coin des rues, ou le portaient çà et là sur la tête. « Là aussy, dit le vieux Sébastian Frank, sont jusqu'à quinze mille cuisines com-« munes, auxquelles on cuit chaque jour toute sorte de mets bouillis ou rôtis, pour ce que « les habitants cuisent peu en leurs maisons; mais beaucoup de cuisiniers s'en vont par la « ville, portant sur leur tête un feu préparé dans un fourneau, et tout autour, du bouilli et « du rôti sur des brochettes, et si quelqu'un veut avoir quelque chose, ils descendent le ré-« chaud de leur tête et donnent à l'affamé, selon son désir, pour argent suffisant. » Aujourd'hui encore on voit des gargottes au coin de beaucoup de rues et un grand nombre de marchands de comestibles ambulants. Un historien du temps de Saladin assure que s'il voulait décrire les différents mets sucrés qu'on prépare en Égypte, il lui faudrait composer un livre spécial. Une sorte de gros pâté, dont il donne la recette exacte, montre ce qu'était la manière de vivre des princes et des nobles de ce temps. On commençait par préparer la pâte avec trente livres de la farine la plus fine, qu'on pétrissait avec cinq livres et demie d'huile de sésame. On la partageait en deux parts. On roulait la première très mince, et on la mettait dans une grande poêle en cuivre, préparée exprès à cette intention et munie de fortes anses : sur ce lit, on étalait un hachis de viande, et sur le hachis le cuisinier entassait trente agneaux rôtis, bourrés d'une farce très fine aromatisée de pistaches broyées, de poivre, de gingembre, de cannelle, de lentisque, de coriandre, d'anis, de cardamome, de noix muscade. On arrosait le tout d'eau



ÉTOFFE ARABE.
MUSÉE GERMANIQUE DE NUREMBERG. FOND ROUGE SOMBRE,
FEUILLAGES VERTS, LES FIGURES ALTERNATIVEMENT BLEU ET OR.

de rose mêlée à de la muscade. Sur les agneaux et dans les intervalles, on disposait vingt poulets, autant de jeunes poules, et cinquante petits oiseaux, les uns bourrés et farcis, les autres rôtis dans du vin ou dans du jus de citron. On garnissait cette masse de petits pâtés de viande et de petites terrines remplies de préparations sucrées; on ajoutait encore, si l'on voulait, des morceaux de viande et des fromages frits; puis, quand le tout présentait la forme d'une coupole, on versait de l'huile de rose avec de la muscade ou de la poudre d'aloès, on recouvrait avec la seconde moitié de la pâte, de telle manière qu'elle contînt exactement la garniture et ne laissât pas la plus petite issue à la vapeur, et on enfournait le plat. Quand la pâte était bien cuite et prenait une teinte rose, on tirait le pâté du four, on l'essuyait avec une éponge, puis on l'arrosait d'eau de rose et de muscade. On le tenait pour très propre à être servi aux rois ou aux grands seigneurs pendant des parties de chasse ou de campagne, car il renfermait beaucoup de mets divers, était facile à transporter, se brisait difficilement, avait bonne mine, et mettait fort longtemps à se refroidir.



FEMME DU SHEIKH DES CUISINIERS.

La Perse, et plus tard l'Andalousie, produisaient la meilleure essence de roses, Bassora le vin de palmes le plus renommé, l'Arménie l'essence de saule la plus coûteuse, Koufa l'essence de giroflée et de violette la plus fine; on estimait par-dessus tout l'huile de lis égyptienne. Les aromates les plus exquis et les parfums les plus délicats étaient, sous les califes comme au temps des Pharaons, tirés de l'Arabie du Sud et de la côte des Somali. La dépense de parfums qu'on fit aux jours brillants de l'Égypte musulmane dut être énorme. La religion voulait qu'on se parfumât chaque vendredi; on frottait les cadavres d'huiles odorantes, on aromatisait les sorbets et les plats doux avec des essences végétales; la mode exigeait que chaque maison riche fût remplie d'une vapeur agréable, qu'un parfum délicat s'exhalât des lettres et des présents qu'on s'envoyait l'un à l'autre. Les femmes se baignaient dans de l'eau parfumée, les hommes se frottaient la chevelure de pommades odorantes, et les deux sexes employaient des fards roses,

jaunes et verts. Pendant les grandes fêtes, on brûlait des parfums dans toutes les rues de la ville, afin que le plus pauvre pût, rien qu'en respirant, éprouver une sensation de contentement. On ne manquait pas non plus de narcotiques : on tirait l'opium de Siout, et le sultan Bibars dut plusieurs fois lancer des édits contre l'usage du hâchîch. En dépit de la défense du Prophète, les dévots seuls s'abstenaient de vin. L'alcool a été découvert par les Arabes; encore au temps des califes, on fabriquait et on consommait la bière, cette boisson favorite de la vieille Égypte. Les poètes arabes ont composé maint chant joyeux en l'honneur du vin, et beaucoup de musulmans des premières époques refusèrent d'admettre que le Prophète eût défendu l'usage du jus de la vigne. On lit dans un vieux manuscrit de Tha'alibi : « Le Prophète « — le salut et la bénédiction de Dieu soient sur lui! — a établi que le vin était permis et bon, « afin que nous pussions nous fortifier lors de nos repas et avant le départ, et soulever le voile « de nos chagrins et de nos soucis. » Il est dit ailleurs : « Il n'y a qu'une âme vile pour « prohiber le vin, et qu'une âme noble pour le permettre, qu'un généreux et un magna- « nime pour le louer, qu'un avare et un ladre pour le blâmer. Mais craignez l'ivresse, car « elle est une honte et une chute. » Le vin est nommé « l'alchimie de la joie » et « le don le « plus agréable dont se réjouisse le monde! » — « Le monde est une maîtresse, et le vin, « l'humidité de sa bouche. » Ibn el-Mou'tazz chantait :

Laisse le temps, qu'il te soit long, ou qu'il aille trop vite pour toi!
Ne crie ton chagrin qu'au vin, qui est dans la coupe devant toi.
Pourtant, dès que tu auras bu trois fois, garde bien ton cœur
Que la joie ne s'envole loin de toi et ne laisse derrière elle en toi que la douleur.
C'est la médecine la mieux éprouvée qu'on puisse donner à tous les chagrins;
C'est pourquoi écoute ce que je te conseille, sachant ce qui t'est utile :
Laisse le temps, car combien n'y en a-t-il pas qui souhaiteraient
Améliorer le temps mauvais pour maint pauvre diable, — mais, hélas! ne le peuvent pas?

D'autres panégyriques du vin le louent tout entier, avec un enthousiasme ardent et sans restriction. Le buveur égayé chante en levant le verre :

Allons, vidons, avant que la vie nous quitte,
La coupe de vin jusqu'à la dernière goutte!

Que de vin on devait boire alors en Égypte, s'il est vrai que l'impôt sur le vin y rapportait plus de mille dinars en un seul jour! Les moines chrétiens paraissent avoir fêté la noble boisson avec la dévotion la plus constante; le poète Ibn-Hamdîs, qui vivait au temps des Fatimites, décrit d'une manière charmante une nuit qu'il passa tout entière à boire avec des amis, dans un cloître de la Sicile, sa patrie. C'est là qu'on trouvait les meilleures muscatelles, et pour une pièce d'argent il acheta « de l'or liquide. »

Dans leurs palais, les princes et les grands avaient, pour la table, une vaisselle en métaux précieux; ils avaient aussi des assiettes d'onyx et de pierres analogues. Les manches de couteaux et de cuillers en jaspe et en cornaline, les vases en cristal de roche, n'étaient pas rares. Le verre, transparent ou teint, servait à mille usages. Autant l'intérieur de la maison, les *mandara* destinés à la réception des visiteurs et le harem, étaient d'ordinaire luxueux, autant



JARDIN PRINCIER AU CAIRE.

les parties donnant sur la rue étaient simples : la défiance et la jalousie, la crainte qu'inspiraient la cupidité des princes et le regard envieux des passants, surtout sous les derniers sultans, imposaient aux riches l'obligation de cacher à leurs concitoyens les trésors de la maison.

Les jardins étaient l'objet de soins particuliers, car les Arabes s'entendaient à les cultiver mieux qu'aucun autre peuple contemporain. Les poètes et les prosateurs du temps nous parlent souvent de leur magnificence; le voyageur Abou Bekr el-Herâouï, qui est le Kiselak des Arabes, tant il a écrit son nom sur les monuments, compte, parmi les plantes qu'il vit à la même saison dans les jardins égyptiens, des roses de trois couleurs différentes, deux sortes de jasmin et de lotus, des myrtes, des jonquilles, des chrysanthèmes, des violettes blanches et parfumées; des giroflées, l'iris, le citronnier, des palmiers chargés de fruits arrivés à différents états de maturité, des bananiers, des sycomores, des vignes couvertes de raisins verts et de raisins mûrs, des figuiers, des amandiers, des coriandres, des melons, des concombres, et une multitude d'autres espèces de légumes, parmi lesquels je ne relèverai que l'asperge d'Égypte, déjà célèbre dans l'antiquité. — D'après un autre écrivain, les jardins du calife renfermaient, outre les plantes rares qu'on trouve dans nos jardins, des palmiers dont le tronc était revêtu de plaques de métal doré. Des tuyaux, cachés sous cette armure, apportaient de l'eau qui semblait sourdre de l'arbre lui-même. Des fleurs plantées serré, sans cesse dirigées et taillées avec art, formaient des tableaux et des inscriptions : dans les pavillons où l'on prenait le frais, des sources jaillissaient et des corbeilles pendaient des parois, où nichaient les oiseaux les plus rares. Des paons et d'autres oiseaux au beau plumage peuplaient les allées. Beaucoup de plantes ont passé, avec les Arabes, d'Orient en Occident, et ont été améliorées par eux dans le transport. Le monde des légendes orientales ne saurait se concevoir sans jardins. C'est dans les jardins seulement que le ciel bleu peut voir, à face dévoilée, les beautés qui font l'ornement du harem; aussi comme l'amour y pourrait former des liaisons secrètes, ils sont soustraits aux regards des passants par des murs élevés. Les temples eux-mêmes, pour richement qu'on sût en décorer l'intérieur, étaient relativement simples au dehors. Seuls, la porte principale, les frises, les minarets, les beaux ornements dont est revêtue la coupole, nous permettent de constater l'art des architectes et des sculpteurs : déjà sous les Fa-

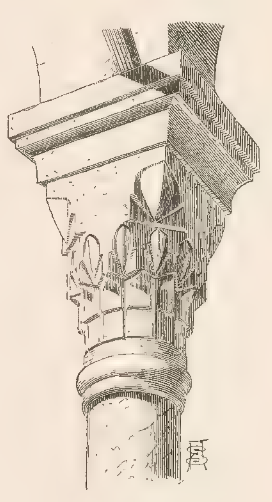


JARDIN SUR LA ROUTE D'HÉLIOPOLIS.

timites, ils avaient su transporter aux murs des palais et des mosquées les arabesques et les caractères longtemps réservés aux étoffes, et en avaient tiré, pour les surfaces plates, un système de décoration qui éveillait à la fois l'imagination et le sens artistique, la réflexion et la curiosité de s'instruire. Il ne nous reste que peu de chose des édifices élevés en ce temps. C'est un malheur; cependant, comme les livres ne manquent pas où sont décrites les splendeurs des Fatimites, on peut admettre en toute sécurité que différents éléments, propres à l'architecture arabe et dont nous donnerons des modèles empruntés aux époques postérieures, ont atteint leur développement complet sous ces princes. Cela est vrai surtout de ce qu'on appelle les stalactites, et qu'on a pris à tort pour une imitation de ces formes fantastiques de la nature, qu'on trouve souvent dans les cavernes où l'eau d'écoule goutte à goutte. Kuyler y voit « une « formation architectonique d'un genre particulier, dont l'apparence étrange peut passer aussi « bien pour un élément cons- « tructif, que pour un élément « organique dans le sens idéal, « et en même temps décoratif. « On le trouve employé comme « transition ou comme moyen « de passer aux parties qui sur- « plombent et font saillie : par « exemple, pour remplir les « angles lorsqu'on établit une « coupole sur une chambre « quadrangulaire, et même « dans certains cas fort dis- « tincts les uns des autres, pour « tenir la place d'arceaux et « de voussures entières. C'est « un système artificiel d'en- « corbellements dans lequel « de petites consoles et de « petites niches, surmontées « d'arceaux pointus placés entre les consoles, sont placées régulièrement à côté et au-dessus « les unes des autres, de sorte que le pied de la console supérieure repose presque sur « le sommet de la niche moyenne, ou même que les parties supérieures surplombent à « la façon de chandelles pendantes. » Techniquement, les stalactites servent à porter et à faire monter les parties. Schmoranz, un de ceux qui ont le mieux connu l'art arabe, les a divisées en trois classes : les arabes, les persanes, les mauresques. Chacune d'elles présente des particularités qui les distinguent, surtout dans la manière de traiter les matières dont elles sont faites, bois, plâtre, terre cuite ou pierre. Les stalactites non peintes, et dans lesquelles l'effet est produit par la simple action des ombres, diffèrent tout naturellement par la forme de celles qui sont peintes et bariolées.



CONSOLE FORMANT BALCON : MINARET DE LA MOSQUÉE D'EZBEK.



CHAPITEAU A STALACTITES TURC ET PERSAN.

Le palais construit par Djôhar pour ses maîtres a complètement disparu, mais nous avons la description poétique que fit le poète Ibn-Hamdîs d'un autre édifice de ce temps, le château du prince Al-Mansoûr Bougie, en Algérie.

Siècle après siècle a passé sur le pays des Grecs, sans voir
Un château, qui pût se comparer en magnificence à cet édifice.
Tu nous permets, ô Tout-Puissant, de goûter par avance les délices d'Éden,
Dans ces salles, hautes de plafond, dans ce château plein de fraîcheur ;
Leur aspect excite les croyants à de bonnes œuvres, car ils espèrent
Qu'au delà de la vie s'ouvrent pour eux des jardins aussi beaux que l'est celui-ci.
Même le pécheur qui les contemple abandonne les chemins de l'erreur,
Fait la pénitence de ses fautes passées et se rend digne de la grâce céleste.
Quand des esclaves en ouvrent les portes, les anges font retentir
A l'oreille de qui entre, ce joyeux salut : « Sois le bienvenu ; »
Les lions qui rongent à la porte les anneaux d'acier, élèvent
La voix pour dire un « Allah est le Tout-Puissant ! »
On croit qu'ils se préparent à bondir pour mettre en pièces celui
Qui entre dans la cour, sans que l'entrée lui ait été accordée.....
Semblables à des tapis tissés, sur lequel, en fine poudre,
Le camphre a été étendu, sont les dalles de marbre du château ;
Des perles sont incrustées tout autour, et, bien loin dans les airs
La terre lance des parfums, comme si elle était pétrie de musc odorant.
Quand le soleil se couche et que les nuits épaississent leurs ombres,
Ce château pourrait tenir lieu de soleil et briller dans la nuit d'un éclat égal au jour.

Il chante encore la source jaillissante de ce palais. Elle était entourée de lions qui vomissaient de l'eau dans un bassin, et le jet, en sortant de leur gueule, faisait un bruit aussi fort « que s'ils rugissaient. » Au milieu du bassin, se dressait un arbre en métal : des oiseaux, perchés sur les branches, laissaient échapper de leurs petits becs des filets d'eau dans lesquels jouait le soleil, et une pluie abondante jaillissait des feuilles. Ibn-Hamdîs accorde une pièce de vers aux portes et même au plafond de ce palais. Le tout était recouvert de métaux précieux, de sculptures, et orné de clous d'or. Sur le plafond, on voyait peints des jardins fleuris et des scènes de chasse. L'artiste qui avait dessiné celles-ci est loué hautement :

Il semble qu'on ait dû tremper les pinceaux dans le soleil,
Pour revêtir de telle lumière tout ce feuillage et toutes ces figures.



MOSQUÉE EL-HAKÎM.

L'édifice le plus important du temps des Fatimites qui subsiste au Caire, est la mosquée bâtie par le deuxième successeur de Mo'ezz. Elle est à demi écroulée et ne renferme plus que peu d'objets remarquables; mais, lorsqu'on sait ce que fut la vie du fondateur Hakîm, on est contraint d'avouer que ce calife, monté sur le trône à l'âge de onze ans, est une des figures les plus étranges de l'histoire, une de celles que ces aspects contradictoires rendent le plus incompréhensible. Il s'imagina être

dieu pendant les dernières années de sa vie; la secte des Druzes, aujourd'hui encore florissante en Syrie, le tient pour une incarnation du Très-Haut, et croit qu'il a disparu pour revenir un jour et recevoir l'adoration du monde entier. Le Caire ne lui doit pas grand'chose de sa prospérité, et les différentes classes d'habitants furent traitées par lui de vingt manières bien différentes, selon sa disposition du moment. Les Coptes chrétiens et les Juifs eurent lourdement à souffrir de ses persécutions, mais il leur accorda dans d'autres temps la liberté la plus complète, et permit même à ceux d'entre eux qui s'étaient convertis à l'Islam, de revenir à leur ancienne religion. Le bas peuple, au milieu duquel il avait prié tout jeune, et qu'il avait gagné par sa libéralité inépuisable, lui était dévoué, tandis que les grands le redoutaient. Rien qu'à son nom l'on tremblait dans le harem des riches, car il défendit à toutes les femmes de sortir de leur demeure, ou de laisser franchir le seuil de la maison même aux marchands de comestibles. Grandeur d'âme et petitesse d'esprit, sévérité désordonnée et douceur bonhomme, affabilité et hauteur poussée jusqu'à l'infatuation la plus formidable, dévotion étroite et intolérante au dernier point pour la doctrine chiîte et rejet complet de la religon de ses pères : toutes ces tendances contradictoires passèrent et se chassèrent l'une l'autre dans l'âme mobile de cet homme bizarre. Tantôt, il allait par les rues, en pompe, avec une suite nombreuse; tantôt, il sortait seul, monté sur un âne, ou restait une demi-semaine enfermé dans des salles obscurcies artificiellement, et cherchait à remplacer par des lampes et des flambeaux la lumière du soleil : une fois même, comme Néron, il mit le feu à sa résidence. Il finit par disparaître sans laisser de trace, dans une de ses promenades nocturnes sur le Mokattam. Il fut probablement assassiné, mais les Druzes attendent encore son retour. Il construisit trois mosquées, dont la plus belle, celle qui porte son nom, fut renversée par un tremblement de terre. L'édifice majestueux, surmonté d'un minaret assez laid mais un peu endommagé, qui servait d'observatoire sous son règne, s'appuie aujourd'hui contre la partie nord-est du mur de la ville, et se trouve entre les deux portes les plus importantes du Caire, Bab en-Nasr, la porte de la Victoire, et Bab el-Foutoukh, construite par le tout-puissant vizir Bedr el-Gamâli, sous le second successeur de Hakîm, le faible el-Moustansîr. Bab en-Nasr est une œuvre considérable de la meilleure époque de l'art arabe : les connaisseurs y admirent avec raison la solidité et la netteté avec laquelle les pierres ont été taillées. Bab el-Foutoukh, avec ses tours rondes, bien disposées et admirablement conservées, mérite semblable éloge. Aujourd'hui, quand on parcourt les faubourgs et qu'on approche de ces portes et de la mosquée de Hakîm, on aperçoit sur la gauche un petit cimetière; c'est là, au milieu des musulmans, dont il étudiait les pays et les mœurs, que J.-L. Burckhardt, le plus grand écrivain de voyages des temps modernes, a trouvé le repos éternel.

Ces deux portes ont été construites par le vizir, et non par le calife sous lequel elles furent bâties : c'est là un fait significatif. A partir de Moustansîr les vizirs réglèrent de plus en plus les destinées de l'Égypte, du Caire et de la dynastie fatimite. Elle compta huit princes encore après Hakîm, et s'éteignit aussi misérablement qu'elle avait brillamment commencé. Le califat d'Égypte reçut le coup mortel sous le faible Adid, moins par contre-coup des victoires que remportèrent, sous les avant-derniers Fatimites, les armées triomphantes de la première croisade, que par l'ambition et la jalousie des véritables maîtres de l'État, les vizirs, sans cesse en lutte l'un contre l'autre. L'un des derniers, Schaouer, pour consolider sa situation, demanda des secours à Nour ed-dîn, prince d'Alep, et ouvrit les portes de l'Égypte



BAB EN-NASR.

aux mercenaires kourdes du prince syrien que commandaient Shirkouh et son jeune neveu, le célèbre Salakh ed-dîn, Saladin, fils d'Eyyoûb. Après de nombreuses vicissitudes, et bien qu'il eût sans le moindre scrupule appelé les croisés à son aide, le vizir perdit par la main des Kourdes son emploi et la vie. Quand Shirkouh mourut, Saladin prit sa place




BAB EL-FOUTOUKH.

et gouverna d'abord au nom du dernier Fatimite, Adid, qu'il tint enfermé dans un palais avec ses femmes, bientôt, après la mort d'Adid, en son propre nom, comme sultan indépendant, mais sans prendre le titre de calife. Il était en effet sunnite, et pensa qu'il vaudrait bien mieux, pour sa sûreté, permettre qu'on priât, dans les chaires du Caire, au nom du calife abbasside, dont il partageait la croyance. A partir de ce moment, une nouvelle dynastie, qu'on appelle Eyyoubites, d'après Eyyoub, le père de Saladin, présida aux destinées de l'Égypte.

Les exploits guerriers de Saladin, son caractère chevaleresque, sa libéralité, sa bonté, l'ont maintenu beaucoup plus vivant dans la poésie et la légende des Européens que dans celle des Orientaux. Déjà Walter von der Vogelweide, pour demander un présent, s'écriait : « Songe « au benin Saladin ; » et benin veut dire ici, large et libéral. Dante lui assigne une place isolée dans l'espace où sont confinés les plus nobles parmi les païens :

Et seul, à part, j'aperçus Saladin.

Lessing et Walter Scott ont achevé d'entretenir l'image de Saladin vivante dans la mémoire de l'Occident. Sa valeur fit perdre Jérusalem aux croisés, et pourtant la chevalerie chrétienne trouva en lui un esprit de la même famille que le sien : la légende aime à croire qu'il était le fils d'une chrétienne, et qu'il se fit armer, par son prisonnier Hugues de Tibériade, chevalier de l'ordre du Temple. — Sa vie n'est pas exempte de petitesses, mais il fut un héros et un vrai chevalier, le seul en ce temps parmi ses coreligionnaires qui sut respecter la grandeur même de ses ennemis, un prince qui ne se fatiguait jamais de donner, qui donna des millions, et n'avait plus dans son trésor, au moment de sa mort, qu'une somme d'environ soixante francs. Sa sœur s'appelait Sitt esh-Shaméh, et l'histoire lui fait un titre de gloire d'avoir pris sur son propre trésor pour faire des aumônes, au moment de la mort de son frère, parce que le trésor de son frère était vide.

Saladin fonda et bâtit la citadelle qui domine majestueusement la ville. Si elle n'avait eu d'autre destination que de défendre le Caire et de le tenir dans l'obéissance, on ne pourrait dire que le choix de son emplacement était heureux, car elle est dominée par d'autres hauteurs, situées plus au sud, et qui la commandent complètement. Saladin voulait établir sa résidence dans le nouveau château, et Makrîzî raconte qu'il prit, pour y bâtir, la hauteur appelée « le pavillon de la Fraîcheur, » parce que la viande s'y gardait fraîche deux jours et deux nuits, tandis que vingt-quatre heures passées dans la ville suffisaient à la corrompre. Il avait d'abord habité le château des grands vizirs et donné à ses émirs le palais des califes; mais, après la chute des Fatimites et le rétablissement de la confession sunnite, il fut menacé des plus grands dangers par les chiîtes de la résidence, et il ne pouvait mieux choisir qu'il ne fit un emplacement d'où il tînt le Caire en respect. L'eunuque Karakoush fut chargé de construire la citadelle et le mur d'enceinte qui devait environner la ville. Ce ministre étonnant, qui paraît avoir été moitié fou, moitié sage, diminua le chiffre de la somme qu'on lui avait allouée pour les dépenses, en faisant détruire les petites pyramides de Gizèh, et exploiter, en guise de carrière, la troisième des grandes pyramides, celle de Mykérinos. Les blocs bien taillés qu'il volait aux mausolées des Pharaons furent transportés au-delà du Nil, et l'œuvre avança rapidement, bien que le sultan fut alors occupé à guerroyer en Syrie; elle ne fut terminée complètement que sous Melik el-Kamîl, le dernier neveu et successeur de Saladin.

La mémoire du directeur des travaux, Karakoush, est restée vivante en Égypte d'une façon toute particulière. Le pître, qui est un des personnages inévitables de chaque représentation dramatique, porte son nom, et il paraît réellement avoir mérité cette destinée par beaucoup de ses actions. Une veuve lui demandait un linceul afin d'ensevelir son mari, qui venait de mourir; Karakoush lui répondit : « La cassette aux aumônes est vide à présent, « mais reviens l'an prochain, car alors, avec l'aide de Dieu, je pourrai te donner le linceul. » Une histoire, qu'on met, sous une forme altérée, au compte de plusieurs autres person-



CITADELLE DU CAIRE.




PORTE DE LA RUE SOUKKARÎYÈH.

nages, est plus favorable à sa réputation. Un vol considérable avait mis le Caire en émoi. Karakoush demanda aux volés si leur rue était fermée d'une porte, comme c'était la coutume jusque dans les derniers temps : ils répondirent que oui. Il ordonna alors qu'on apportât la porte et qu'on lui amenât tous les habitants de la rue, mit l'oreille contre le bois, fit semblant d'écouter attentivement et dit : « Elle m'annonce que l'homme qui a volé l'argent porte une plume à son turban. » Le voleur porta involontairement la main à son tur-

ban et se trahit par là. Beaucoup des traits qu'on attribue à Karakoush peuvent être qualifiés de grossiers; toutefois, la confiance que lui témoignait Saladin semble prouver qu'il ne manquait pas de bonnes qualités.

Les Arabes appelèrent la forteresse nouvelle « le Château de la montagne; » les Cairotes



PORTE DES MAMELOUKS, DANS LA CITADELLE DU CAIRE.

disent par abréviation *el-Kal'aâ*, le Fort. Aujourd'hui une rue tortueuse, bien entretenue, y conduit; mais la vieille route à pic, entourée de hautes murailles, a, elle aussi, été conservée. Elle débouche près de la porte el-Azab, qu'on appelle aussi porte des Mamelouks, en souvenir de la tragédie sanglante qui se joua dans le voisinage, lorsque Mohammed-Ali anéantit ces nobles orgueilleux.

Le palais dans lequel les successeurs de Saladin ont résidé durant des siècles, a été plus



LA PLACE ROUMÊLÉH ET LA MOSQUÉE DE HASSAN.

tard abandonné entièrement : on n'en ouvre plus quelques salles, décorées dans le goût turc, qu'à l'occasion de grandes réceptions. Après la prise du Caire, en 1515, Sélim fit enlever les plus belles colonnes de marbre, et les expédia à Constantinople, avec les pièces les plus précieuses de l'ameublement. Il nous serait difficile de nous faire une idée de l'aspect que présentait un château arabe de ce temps et de la vie qui s'agitait derrière ses murs, si l'historien Guillaume de Tyr ne nous avait conservé la description de l'accueil que reçurent dans le palais des califes, au Caire, les ambassadeurs des croisés.

« Comme la maison de ce prince a des splendeurs toutes particulières, telles qu'on n'en « a jamais vues de notre temps, nous dirons ici avec soin ce que nous avons appris par « les rapports fidèles de ceux qui ont été chez ce grand prince, sur sa splendeur, ses « richesses incommensurables, sa magnificence extraordinaire, car il ne sera pas désa- « gréable d'avoir à cet égard quelques renseignements certains. Dès que Hugues de Césa- « rée, et avec lui le chevalier du Temple Godefroy arrivèrent au Caire, en conséquence de « l'ambassade dont ils étaient chargés pour le sultan, ils furent conduits au palais, qui « s'appelle en la langue du pays Kascere (Kasr), par un grand nombre de serviteurs « qui les précédaient bruyamment avec des épées, à travers des passages étroits et des « chambres entièrement sombres, où, à chaque entrée nouvelle, des troupes d'Éthiopiens « armés acclamaient à l'envi le sultan. Après avoir passé outre la première et la seconde « garde, ils parvinrent dans des chambres un peu plus larges et plus grandes, où pénétrait « le soleil et qui ouvraient en plein air. Ils y rencontrèrent des portiques pour les pro- « menades d'agrément, qui étaient soutenus de colonnes en marbre, avaient des plafonds « dorés, étaient ornés d'œuvres exquises et avaient un carrelage bariolé; si bien que tout « marquait la splendeur royale. Tout cela était si beau de matière et de travail, que les « deux envoyés ne pouvaient s'empêcher d'y porter le regard, et que leurs yeux ne pouvaient « se rassasier de contempler ces ouvrages, dont la perfection surpassait tout ce qu'ils « avaient vu jusqu'alors. Il y avait des viviers en marbre remplis de l'eau la plus pure; il « y avait des oiseaux de toute espèce, qu'on ne connaît pas chez nous, de voix diverses, « de forme et de couleur étranges, et surtout d'apparence merveilleuse pour nos compatriotes. « De là, les eunuques les conduisirent dans d'autres chambres, qui dépassaient les pre- « mières en beauté autant que celles-ci faisaient celles qu'ils avaient vues tout d'abord. Il « y avait là une multitude admirable de différents quadrupèdes, tels que le pinceau capri- « cieux du peintre, la licence du poète, et l'âme perdue dans les rêves de la nuit, peu- « vent seuls en créer, tels que les pays du Midi et de l'Orient en produisent, que l'Occident « ne voit jamais et dont il n'entend parler que rarement.

« Après beaucoup de détours et à travers beaucoup de chambres, qui pouvaient bien arrêter « celui-là même qui aurait été le plus pressé par ses occupations, ils arrivèrent enfin au « château royal proprement dit, où de fortes troupes de gens armés et une foule immense « de satellites marquaient bien par leur nombre et leur costume la gloire incomparable « de leur maître, et où les lieux mêmes montraient la richesse et les trésors illimités du « possesseur. Lorsqu'ils furent admis et introduits dans la partie intérieure du palais, le « sultan rendit à son maître l'hommage d'usage, en ce qu'il se jeta une et deux fois « contre terre, et l'honora et l'adora de telle manière comme personne ailleurs n'a accou- « tumé de témoigner son respect. Comme il se jetait contre terre pour la troisième fois et « déposait l'épée qui lui pendait au cou, voici que les courtines, lesquelles étaient brodées

« d'or et de perles choisies, et faisaient ombre au trône dressé au milieu de la salle, se séparèrent avec une rapidité incroyable, et le calife devint visible. Il avait le visage dévoilé, « et se tenait assis, en une pompe d'habits plus que royale, sur un trône d'or, et était environné d'un petit nombre d'eunuques serviteurs. »

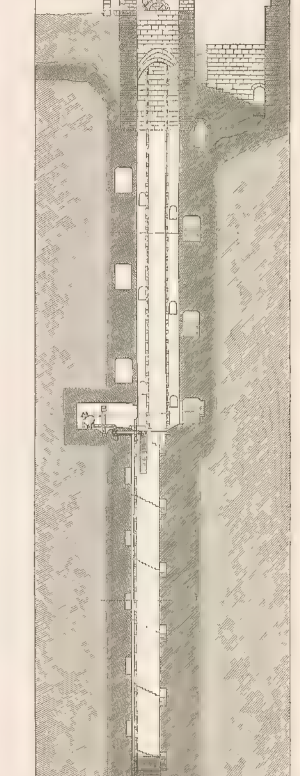
Une fois de plus la parole écrite a dépassé en durée la pierre et le métal. La citadelle du Caire a encore des parties qui remontent jusqu'au temps du fondateur. Mais des nouveautés de nature fort différente et de toutes les époques, les unes anciennes, les autres modernes, d'autres enfin contemporaines, se sont mêlées à l'antique et l'écrasent. Le château présente un fouillis fantastique de cours fabuleuses, de couloirs en méandres, de casernes et de palais, de parois rocheuses tombant à pic et d'horribles coupe-gorges. On est bien obligé de le considérer comme un tout, et pourtant il est impossible de décrire en quels éléments ce tout se décompose, et comment les parties dissemblables dont il est formé se tiennent l'une l'autre. Ici, les plus hauts minarets qu'il y ait au Caire montent et semblent toucher le ciel; là, le puits le plus profond de la ville s'enfonce jusqu'au-dessous du niveau du Nil; une vieille muraille, à moitié démolie, en pierre des pyramides, coudoie l'albâtre poli qui brille dans les cours et sur les murs d'une mosquée neuve, un palais aux colonnes splendides s'élève à côté d'un temple écroulé. Telle mosquée antique est aujourd'hui un grenier, telle aile de palais, jadis décorée avec un luxe fabuleux, est aujourd'hui une caserne.

Au débouché d'une ruelle étroite où l'on a peine à respirer, on entre dans un quartier baigné par l'air pur du désert, et d'où le regard peut s'abaisser sur le voisinage ou s'étendre sans obstacle jusqu'au loin. A nos pieds, une foule sans nombre s'agite ou se tient immobile sur la large place Roumêlèh, que prolonge l'ancien Karaméidan, aujourd'hui place Mohammed-Ali. La splendide mosquée de Hassan, qui domine cette place, est d'environ deux cents ans plus jeune que la citadelle, mais, dès le temps de Saladin, grands et petits s'assemblaient là, pour se livrer à toute sorte de plaisirs et assister, pendant le mois de shaoual, au départ du grand pèlerinage de la Mecque. En portant le regard par-dessus cette étendue vivante et remuante et par-dessus les grandes mosquées qui y sont semées, on voit devant soi la ville, qui s'étale au loin vers le nord et vers l'occident. Les figures humaines et les linges flottants ne manquent pas sur les toits plats, où les bouches à air s'ouvrent, semblables aux appentis qui abritent l'escalier des cabines sur les paquebots. Ces moulkoufs en bois forment comme une petite ville sur le dos de la grande, mais l'œil ne s'y arrête pas; il est attiré avant tout et enchaîné bien haut par les minarets, dont les silhouettes élancées montent ici, là, par centaines, aussi loin que s'étend la vue. Les rayons du soleil et l'éclat éblouissant des murs crépis à blanc aveuglent presque le spectateur qui regarde en l'air : il faut baisser les yeux et porter son attention au loin vers l'ouest, sur la nappe large et tranquille du Nil, sur les terres cultivées qu'elle arrose, sur les pyramides qui s'élèvent à l'extrême horizon, à la lisière du désert, sur les contreforts rocheux de la montagne libyque. Les pyramides sont pour le Caire ce qu'est le Vésuve pour Naples : elles en sont le signe distinctif, et quand, après



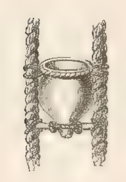
MOULKOUFS.

être restés pendant des heures au milieu des produits de la civilisation égyptienne, nous oublions la distance qui nous sépare de notre patrie, elles nous rappellent que nous sommes sur la terre des Pharaons. Le Mokattam vers l'ouest, et, vers le sud, à nos pieds, les tertres coiffés de moulins à vent, le désert, les collines de décombres, n'attirent qu'un moment notre attention : l'aspect étrange de la nécropole du Caire nous arrête plus longtemps. Des groupes de cimetières, éloignés l'un de l'autre, s'élèvent sur le sol sablonneux, et, derrière eux, des villes de mausolées à coupoles, dont les plus célèbres sont à bon droit les tombeaux des mamelouks, juste à nos pieds vers le sud, et plus loin, au nord-est de la citadelle, les tombeaux des califes.


LE PUITS DE JOSEPH.

Aussi longtemps que le soleil est haut dans le ciel, ce panorama grandiose est comme dépouillé de son charme inéluctable. Du gris, du jaune, du brun, du blanc éblouissant, çà et là du vert adouci par la poussière ou par l'éloignement, voilà les seules couleurs que l'œil rencontre. Mais au moment du lever du soleil, ou vers le soir, avant qu'il disparaisse derrière la montagne libyque, allez vous appuyer aux créneaux de la plateforme, dans la partie sud-ouest de la citadelle, et vous verrez quelle quantité indescriptible de teintes diverses le ciel répand sur ce tableau si riche et si intéressant. De petits nuages roses flottent comme des voiles légers autour des minarets, le Nil reflète dans son miroir des ors éclatants, les champs étincellent dans leur vêtement pers, et les montagnes lointaines se détachent en violet sombre sur le manteau de pourpre royale qui rayonne à l'horizon.

Il est difficile de s'arracher à ce spectacle : il faut pourtant rentrer dans les cours intérieures de la citadelle avant que la nuit tombe. Elles renferment encore deux œuvres du temps de Saladin, situées l'une près de l'autre : une mosquée presque entièrement dégradée, de style byzantin, avec une coupole écroulée, et un puits remarquable. Les Arabes l'appellent « puits de Joseph, » et veulent qu'il ait été creusé par le fils de Jacob, le ministre de Pharaon; en réalité, il doit son nom à Saladin, qui s'appelait tout au long Salakh ed-dîn *Yousouf*. Yousouf est Joseph. Abd-el-Latîf, contemporain du grand sultan, et qui l'avait connu personnellement, parle déjà de ce puits que Makrîzî a décrit exactement. Il a 88$^{m}$,30 de profondeur. Deux grandes roues, mises en mouvement par des bœufs, montent l'eau au moyen d'un chapelet de cruches : un réservoir ménagé à mi-hauteur reçoit l'eau qu'apporte la première, et alimente la seconde. Quelque importante que cette installation ait été autrefois, elle n'a plus qu'une valeur médiocre depuis l'introduction au Caire des pompes à vapeur. L'eau du puits de Joseph a d'ailleurs un arrière-


UN DES SEAUX DU PUITS DE JOSEPH.

goût saumâtre, et cela, comme l'affirme Makrîzî, par la faute de Karakoush. L'ouverture fournissait d'abord une quantité médiocre d'eau excellente : il la fit élargir, et par là provoqua l'apparition d'une source salée qui se mêla à la douce. Quant à la grande mosquée dont les minarets élevés et trop sveltes s'aperçoivent de loin au-dessus de la citadelle, c'est une œuvre de Mohammed-Ali, dont nous parlerons quand il sera question de ce prince.

Saladin avait, avant de mourir, fait la paix avec les croisés : ses descendants, — il laissa dix-sept fils et une fille, — reçurent de lui en héritage l'Égypte, la Syrie, l'Arabie et une partie de la Mésopotamie. Il avait, de son vivant, partagé ce riche territoire entre ses trois fils aînés; les autres membres de la famille eurent des villes et des districts qu'ils gouvernèrent avec le titre de princes. A son fils Melik el-Azîz succéda Melik el-Adîl, frère de Saladin, d'abord comme régent pour son neveu en bas âge, puis, après avoir déposé l'enfant qui n'avait que dix ans, comme sultan indépendant. Outre le nom qu'il portait avant de monter sur le trône, il se fit appeler Séif ed-dîn Abou-Bekr : il mit sur les monnaies, comme aussi d'autres membres de sa famille, à côté de son nom à lui, le nom du calife abbasside impuissant dont il reconnaissait la suzeraineté. On remarquera l'aigle héraldique à deux têtes qui s'étale sur une des pièces reproduites ci-dessous : elle revient sur des monuments antiques du Caire. Après Melik

MONNAIES DE MELIK EL-ADÎL (SÉIF ED-DÎN ABOU-BEKR, LE FILS D'EYYOUB). LA LÉGENDE L'APPELLE « LE ROI JUSTE. »

el-Adîl, les peuples musulmans de l'Asie occidentale et de la Syrie virent paraître de mauvais jours. Les Eyyoubites furent en lutte perpétuelle l'un contre l'autre, l'Égypte eut à supporter l'attaque des croisés, Damiette tomba en leurs mains, Melik es-Sâlekh, petit-neveu de Saladin, battit et garda prisonnier à Mansourah Louis IX de France, les Mongols bouleversèrent les vieux royaumes du continent asiatique, soumirent la Chine et poussèrent leur invasion sauvage jusqu'au cœur de l'Europe : lorsque l'avant-dernier des Eyyoubites, Melik es-Sâlekh, — le dernier fut assassiné quelques mois à peine après son avènement, — voulut se donner une garde du corps puissante, et qui lui fût aveuglément dévouée, comme l'avait été celle des Abbassides, l'exécution de ce projet lui fut rendue plus facile par les campagnes des Mongols. Beaucoup de guerriers échappés aux peuples vaincus, surtout aux Turcs et aux Kharismiens, passèrent à l'étranger et y cherchèrent du service; il ne manqua pas non plus d'esclaves turcs pris à la guerre, que personne ne pouvait payer plus cher que ne fit le riche maître de l'Égypte. Un poète contemporain remontra à Melik es-Sâlekh, qu'il appelle d'ailleurs un prince équitable et juste dans son gouvernement, que c'était une folie d'appeler à soi des autours et de les autoriser à s'établir dans le nid de l'aigle :

Les fils du noble Saladin,
Je vois qu'ils courent chez les courtiers à la recherche d'esclaves.
Bientôt ils iront au marché
Pour que les esclaves les achètent comme esclaves.

La prophétie du poète s'accomplit. Ces gardes du corps, qui s'appelaient humblement mamelouks, *esclaves,* se rendirent terribles aux ennemis de Melik es-Sâlekh et aux armées croisées, plus terribles encore à lui-même et à sa maison : son fils, le dernier rejeton de la famille, tomba sous leurs poignards. — En dépit du fracas d'armes qui semble tout recouvrir en ce temps-là, les arts de la paix ne furent nullement négligés, surtout au Caire. On étudiait, discutait, philosophait, dans les universités et dans les écoles; on chantait et on faisait des vers, dans l'entourage des nobles et des princes, dans les rues et dans les cercles d'amis. Les auteurs de l'époque des Eyyoubites se distinguent, non seulement par le contenu de leurs œuvres, mais par l'art et l'habileté qu'ils mirent à les écrire. Le secrétaire de Melik es-Sâlekh, Bohâ ed-dîn Zohar, jouissait de la plus haute réputation parmi les calligraphes; il était en même temps un poète et un homme d'une amabilité enchanteresse. Les belles poésies de lui, que M. E.-H. Palmer a publiées récemment avec beaucoup d'éclat, nous montrent jusqu'à quel degré de scepticisme les esprits du temps pouvaient s'élever, et dans quel monde élégant et raffiné se mouvait la société du Caire. Princes puissants, jolies femmes, fêtes dans les jardins, promenades sur le Nil, joyeuses beuveries, Bohâ eddîn célèbre tout. C'est dans la ville des califes qu'il disait à un de ses nombreux amis en vers charmants :



COUPE EN VERRE ÉMAILLÉ DE VIEUX STYLE ARABE.

Si tu viens amicalement chez moi
Je t'en remercierai bellement;
Si, — ce qu'à Dieu ne plaise, — tu ne viens pas,
Je tâcherai de te trouver une excuse.

A un ami dont la lettre avait rempli son cœur de joie, il répondait :

Tout ce que je puis jamais souhaiter
Ta lettre le renfermait et en était comme parée;
Mon cœur courut au-devant de toi
Et la dicta, tandis que tu écrivais.

Rien de plus fin que la manière dont il sait détourner de leur sens, en se jouant, les paroles du Coran, et dont il s'appelle le prophète de l'amour et de la jeunesse. Même comme satirique, il est étonnant. Un semblant de philosophe lui reprochait un jour de ne point comprendre ses arguments : il lui répondit sèchement qu'il n'était pas Salomon, et ne pouvait comprendre ce que les bêtes disaient.

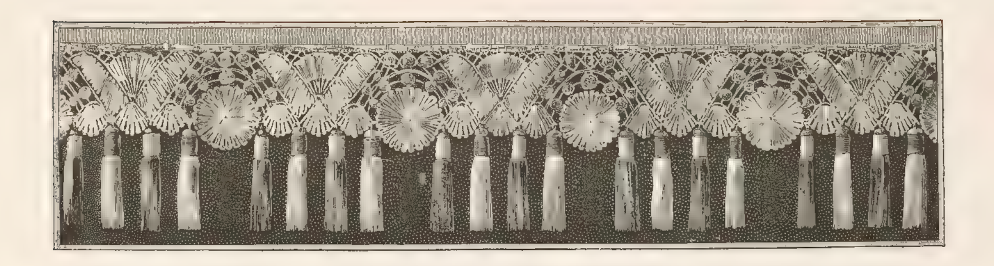
Son contemporain, qui fut aussi son biographe, Ibn-Khallikân, auteur de « *Vies des hommes éminents,* » nous apprend qu'il naquit à la Mecque ou dans les environs de cette ville. Il fut avec son protecteur Melik es-Sâlekh dans des termes qui font également honneur au prince

et au poète. Ibn-Khallikân le rencontra au Caire : « Il possède, écrit-il, une grande influence « sur son maître, qui l'estime très haut et ne confie ses secrets qu'à lui seul. Il n'use toute- « fois de son autorité que pour le juste, et fait du bien à beaucoup par son intervention bien- « veillante et ses services amicaux. » Après la mort du sultan (1249), il mena une vie retirée, et ne sortit plus que rarement de sa maison. Neuf ans plus tard, il périt de la peste qui alors ravageait le Caire. Son corps fut déposé dans le Karâfeh, la nécropole de la ville, à côté du mausolée de l'imâm Shâfe'î.





ÉMIR MAMELOUK.



# LE CAIRE

## SOUS
## LES SULTANS MAMELOUKS.

ITÔT après l'extinction des Eyyoubites, un des mamelouks qui étaient en garnison dans l'île de Rôda et qui s'appelaient pour ce motif les *Bahirites*, les gens du fleuve (de *bahr*, le fleuve), Eibeg, s'empara du pouvoir. Ses successeurs et lui forment la dynastie des sultans mamelouks bahirites, qui versa beaucoup de sang et fit beaucoup pour l'Égypte.

Le commencement de leur domination fut souillé par des meurtres abominables. Le palais de la citadelle leur servit de résidence, et le premier d'entre eux, Eibeg, y fut assassiné dans le bain par une de ses femmes. Une autre femme de la victime se chargea de la vengeance. Elle mit à mort sa rivale coupable et fit jeter le cadavre dans les fossés de la citadelle, où il demeura plusieurs jours sans sépulture. Le sort de cette infortunée échut à tous ceux qu'on soupçonna de complicité dans le meurtre.

Que de forfaits semblables la citadelle vit en ce temps-là, et quelles moissons terribles la mort fit derrière ses murailles! Sa faux frappait non moins fort la maison des Abbassides. Une horde mongole, aux ordres de Houlagou, venait de prendre Bagdad (1258) et avait massacré le dernier calife légitime, avec ses deux fils et tous ses parents les plus proches.

Lorsque le sultan Bibars monta sur le trône d'Égypte par un assassinat, il n'y avait plus de calife; le parvenu sentit la nécessité de donner à son pouvoir une apparence de légitimité et de consécration religieuse, s'il voulait ne pas avoir trop à compter avec ses nombreux sujets chiîtes, et avec les amis que les Eyyoubites et les Abbassides possédaient encore en Égypte et en Syrie. Aussi fut-il enchanté d'apprendre qu'un membre de la famille abbasside, un descendant du Prophète, qui se donnait pour le fils du calife Sahîr, avait échappé au glaive des Mongols. Il n'hésita pas à l'appeler au Caire, à le recevoir en grande pompe, à le conduire à la citadelle et à lui donner un palais. Le grand cadi dut reconnaître la légitimité de sa descendance et lui rendre hommage comme à un calife : Bibars lui prêta serment de fidélité, et se fit donner en échange, par le nouveau commandeur des croyants, la charge de régent de tous les pays soumis ou à soumettre à l'Islâm. Pour achever la comédie, il tint à recevoir le vêtement qui faisait de lui le substitut du nouveau calife, le turban noir, brodé d'or, la pelisse violette, le collier et les boucles d'or, plusieurs sabres d'honneur, deux javelines et un bouclier. Les étendards abbassides lui flottèrent sur la tête, et son cheval blanc avait la housse et les rênes noires, — le noir étant la couleur des Abbassides.

Le sultan accorda une grande liberté à ce suzerain qu'il s'était donné lui-même; mais, après que le calife eut été tué dans une bataille contre les Mongols, en chargeant à la tête d'une aile de l'armée, Bibars, tout en prenant pour le remplacer un autre membre de la famille abbasside, refusa la moindre autorité au nouveau maître des croyants et le tint prisonnier dans la citadelle. Les successeurs de ce malheureux eurent le même sort, et tous les sultans mamelouks gouvernèrent en leur nom, jusqu'au moment où Sélim I<sup>er</sup> l'Osmanli, après avoir conquis l'Égypte et le Caire, força le dernier de ces fantômes de califes à lui transmettre son titre, ses droits et sa dignité. C'est grâce à cette cession forcée que les sultans turcs qui règnent à Constantinople ont la faculté de s'appeler *commandeurs des croyants.* Toutefois, aujourd'hui encore, les Sunnites instruits se refusent à reconnaître leur suprématie dans les choses spirituelles, et n'obéissent en ces matières qu'au chérif de la Mecque, qu'ils nomment l'iman légitime.

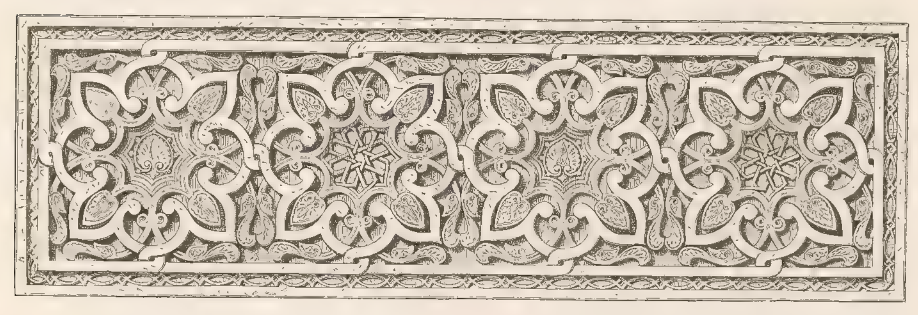
L'histoire des sultans mamelouks qui régnèrent sur l'Égypte n'est reliée à celle des États européens que par des fils ténus, et les feuillets sur lesquels elle est retracée sont souvent tachés de sang. Toutefois, les forfaits de cette race de soldats, qui réussit à chasser les croisés de Palestine, furent presque toujours commis avec l'épée, au lieu que l'Égypte avait été de bonne heure connue des Grecs comme « le pays des poisons, » et que, sous les Ptolémées encore, la jalousie préférait le poison à toute arme. Il y a quelques figures puissantes parmi ces sultans, dont beaucoup vinrent comme esclaves dans la vallée du Nil. La plupart d'entre eux, on ne doit pas l'oublier à leur honneur, protégèrent l'art et la science avec ardeur; les œuvres les plus nobles de l'art arabe qui aient échappé à la destruction leur doivent le jour. Le moristân de Kalaoun, l'établissement le plus riche, et la mosquée de Hassan, la plus belle des mosquées qu'il y ait au Caire, furent construits par des sultans de la dynastie bahirite; les mamelouks circassiens, outre de nombreuses mosquées, firent bâtir les mausolées célèbres sous le nom de *tombeaux des califes.* Pendant près de trois siècles (1250-1517) ces deux dynasties dominèrent, du haut de la citadelle du Caire, sur toute la vallée du Nil.

Bibars eut pour second successeur Kalaoun (1290). Ce prince remporta de grands succès sur les Mongols et sur les croisés, et les auteurs qui écrivirent pendant le règne de son fils le louent bien haut pour sa vertu et son amour de la justice. L'historien des califes ne peut pas lui épargner le reproche, trop justifié par le récit de ses actions, de n'avoir jamais respecté la foi du



PORTE DU MORISTAN DE KALAOUN.

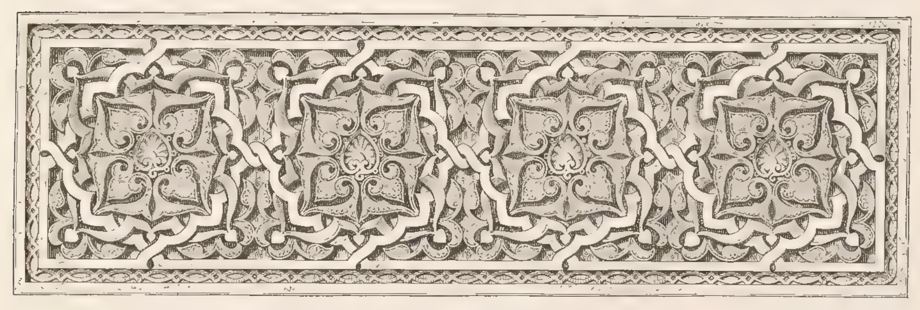
serment ni des traités, quand son intérêt lui commandait de la violer. Les Égyptiens furent beaucoup moins opprimés par lui qu'ils ne l'avaient été par son prédécesseur Bibars : ils eurent en partage tous les honneurs que les princes victorieux assurent volontiers à leurs peuples. Sa beauté extraordinaire avait valu jadis 1,000 dinars au marchand qui l'amena du Turkestan : elle



ENLACEMENTS : MORISTAN DE KALAOUN.

dut lui gagner aussi bien des cœurs. Enfin, il prit soin, par une fondation grandiose, de s'assurer le renom d'un bienfaiteur des pauvres et des souffrants.

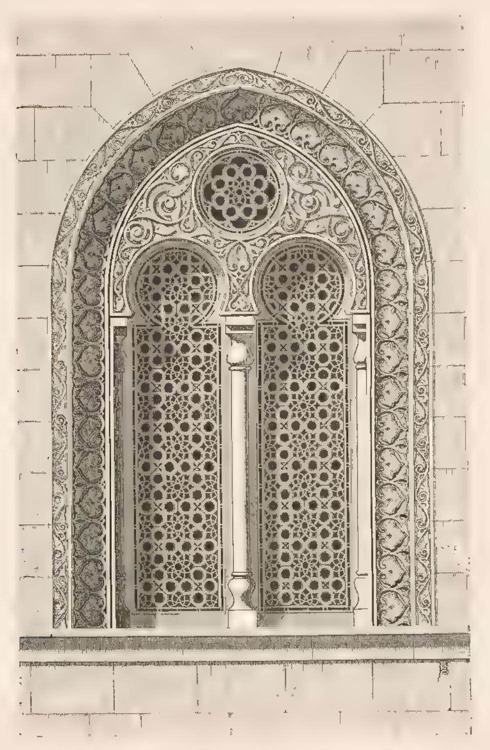
L'hôpital (*moristân*) qui porte son nom est situé dans le quartier nord-est de la ville, près du bazar des ouvriers en cuivre, qu'on peut voir travailler dans les chambres désertes de ce grand édifice. Il est, dès à présent, voué à une ruine misérable; seul le tombeau du fondateur,



ENLACEMENTS : MORISTAN DE KALAOUN.

belle construction d'un grand effet, auprès de laquelle étaient établis jadis cinquante lecteurs du Coran, est protégé contre la destruction. Les malades y viennent visiter les reliques du sultan et guérir, au contact de son turban, leurs maux de tête, au contact de son cafetan, leurs fièvres intermittentes. Le jeudi, d'habitude, les jeunes femmes et les mères se rassemblent ici avec de petits enfants. Les unes demandent, devant la magnifique niche à prières, une postérité masculine; c'est affaire de haute importance dans les familles arabes, et qui assure à la mère une

grande considération, tandis qu'on répudie aisément la femme qui reste stérile ou n'a que des filles. Celui qui a la chance de surprendre les femmes en dévotion près de ce lieu saint verra un spectacle des plus étranges : elles dépouillent leur vêtement de dessus, cachent leur visage de leurs deux mains, et sautent d'un côté à l'autre de la niche jusqu'au moment où elles s'affaissent d'épuisement. Il n'est pas rare de les voir demeurer longtemps étendues sur les dalles avant de sortir de leur évanouissement et de reprendre la force de se lever.



FENÊTRE DU MAUSOLÉE DE KALAOUN.

Beaucoup de mères amènent ici leurs petits enfants, d'ordinaire avant même qu'ils sachent marcher, afin de leur « délier la langue. » Pour obtenir ce résultat extraordinaire, on apporte les pauvres créatures jusqu'à une grande pierre plate de couleur sombre, qui se trouve auprès de la fenêtre de droite, on y exprime des citrons verts, on étale le jus sur la grosse pierre au moyen d'une pierre plus petite, et, dès que le minéral ferrugineux a teint l'acide en rose, on force les enfants à le sucer. Les bébés se refusent tout naturellement à goûter ce liquide, qui n'est rien moins que doux, et braillent à plein gosier. Cela réjouit la mère, car plus fort l'enfant crie, mieux on peut croire que le miracle s'opère et que la langue se délie. On attribue aussi des propriétés mystérieuses aux colonnes de la niche à prières. La partie inférieure de leur fût est recouverte d'une patine qui leur donne un aspect peu agréable. Elle doit son origine au jus de citron qu'a laissé la langue des enfants. Ces curieuses cérémonies n'ont jamais été décrites jusqu'à présent. L'architecte Schmoranz, qui est ici notre garant, fut surpris par des eunuques un jour qu'il les contemplait; peut-être ses dessins n'orneraient-ils pas les pages de ce livre, s'il n'avait pas si soigneusement étudié le mausolée de Kalaoun et s'il n'en avait pas si bien connu toutes les issues.

Outre les jeunes femmes et les mères, des gens ruinés viennent demander un meilleur sort auprès du cercueil de Kalaoun. De fait, fondation pieuse a rarement adouci autant de souffrances et de misère que le moristân. Il renfermait avec le mausolée, une école et un hôpital de dimensions énormes. A chaque maladie étaient réservées ses chambres particulières, où chaque patient avait son lit. On recevait les femmes dans une partie de l'édifice séparée de la division des hommes; les malades, riches ou pauvres, étaient soignés pour rien. Aux salles étaient attachés des laboratoires, des pharmacies, des cuisines, des bains, même une salle de cours où le



INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DE KALAOUN.

médecin-chef de l'institution donnait à ses internes des leçons de médecine. Les magasins de vivres étaient énormes, et la consommation si forte, que plusieurs administrateurs étaient occupés exclusivement à l'achat des denrées et à l'enregistrement des sommes dépensées à cet usage. — L'école dépendante de l'hôpital était richement dotée, possédait sa bibliothèque particulière, et avait une pension d'enfants, où seize orphelins pauvres recevaient le logis, l'habillement et la nourriture.

Cette fondation de Kalaoun survécut longtemps au souvenir de ses exploits guerriers; elle assure encore aujourd'hui des bénédictions à sa mémoire, car le musulman, lui aussi, tient la charité à vertu. Tout ce que fait le croyant, il doit le faire pour Dieu seul : le nombre de ses bonnes œuvres sera d'autant plus considérable que sa foi sera plus forte. L'idée, plus élevée et s'étendant à l'humanité entière, que le christianisme a conçue de l'amour du prochain, est étrangère à la religion de Mohammed; mais le croyant doit aux sectateurs de l'Islâm, amour, charité, libéralité, pardon et patience. Parmi les cinq actions obligatoires par lesquelles le muslim doit manifester sa foi, le Prophète lui-même met au second rang le don des aumônes, et au premier la prière. Aussi ne devons-nous pas nous étonner si nous voyons un prince musulman élever, dans la capitale du monde musulman d'alors, un établissement de bienfaisance tel que le moristân, dont le plan grandiose a été dicté par les considérations les plus nobles de la plus pure humanité, et si nous apprenons qu'aujourd'hui encore le Caire et chaque grande ville d'Orient peut se vanter de posséder de pareilles institutions.



ROSACE PRISE DANS UNE ÉCOLE POPULAIRE DU CAIRE.

Jamais les mendiants n'ont manqué dans la ville des califes; toutefois ces malheureux, aveugles pour la plupart, souvent conduits par des enfants, souvent aussi capables de reconnaître leur chemin avec une sûreté étonnante, sans autre guide que leur bâton, laissent rarement l'impression de la misère opprimée et honteuse. Ils demandent secours avec la conscience d'un droit personnel; si l'on comprend les pieuses sentences qu'ils adressent aux passants, on trouve qu'elles n'ont pas spécialement pour objet d'éveiller sa compassion, elles rappellent le riche à son devoir, qui est de partager avec d'autres son superflu; elles lui remettent à l'esprit le droit qu'a le nécessiteux d'attendre de celui qui a la richesse, au nom de Dieu, « le salaire de son indigence. » Aussi le mendiant dit-il : « Je suis l'hôte de Dieu et du « Prophète, ô Dieu généreux et magnifique! » ou telle autre sentence : qui lui donne sait que par son présent, il se constitue le créancier du Très-Haut. Beaucoup de mendiants disent : « Je « demande à Dieu le prix d'un pain! » et qui lui compte ce prix, crédite d'autant le Tout-Puissant. Ce devait être presque un sujet de honte pour nos riches, de voir quelle partie considérable de leurs revenus les Cairotes aisés dépensent encore aujourd'hui en charités de toute sorte. Les fondations pieuses, *aoukâf* (1), sont très riches et fort multiples : elles consistent en espèces ou en biens-fonds, qui sont administrés par quelques autorités compétentes. La plupart sont rattachées à des mosquées, et servent à l'entretien d'écoles ou *médreséhs,* ou de fontaines qu'on trouve toujours dans le voisinage des temples. Ces donations nommées *sebîl,* destinées à assouvir l'altéré, sont un grand bienfait dans une zone où ne tombent point les pluies, et dans une ville qui n'a

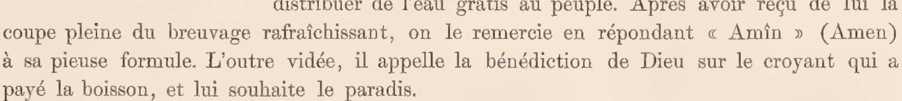
(1) C'est le pluriel de *ouakf.*

guère que des eaux d'infiltration saumâtres. Cette habitude bienfaisante de fonder une citerne est un legs évident du temps où les Arabes, encore nomades, parcouraient le désert : elle n'est pas sans utilité même pour les citadins. Le pauvre, à qui ce serait une grosse dépense de payer le porteur d'eau, devrait, avant de pouvoir rafraîchir son gosier desséché, aller jusqu'au Nil des points les plus éloignés de la ville, s'il ne trouvait pas, dans presque chaque rue, les fontaines dont je parle. Quelques semaines avant le début de l'inondation, l'eau du fleuve, d'ordinaire si agréable que Champollion l'appelait le champagne des eaux, et que Mahomet, disent les Arabes, aurait souhaité vivre éternellement s'il y avait goûté, devient trouble, malsaine et presque imbuvable : aussi est-ce en ce temps que les fontaines publiques sont le plus fréquentées. Beaucoup d'entre elles sont entourées de grilles en fer, en bronze doré ou en bois d'un beau travail. Un toit, dont le rebord fait une forte saillie, prête son ombre aux buveurs, que de petits escaliers conduisent jusqu'à la porte du réservoir où on répartit l'eau, ou jusqu'au tuyau de laiton par lequel on aspire la boisson restaurante.


FONTAINE PUBLIQUE.

Des inscriptions poétiques rappellent en lettres dorées le nom du fondateur; le nom arabe *sebîl,* ou plus exactement *sebîl Allâh,* signifie *le sentier de Dieu,* car nourrir l'affamé et assouvir l'altéré est pour le croyant le plus sûr de tous les chemins qui le conduisent vers Dieu après la mort. C'est pour cela aussi que les porteurs d'eau, qui cherchent à attirer sur eux l'attention des passants, en faisant cliqueter l'une contre l'autre leurs timbales de laiton, et dont l'outre bizarre semble presque un bouc aux pattes brisées, crient sans cesse : « Le chemin de Dieu, « ô altérés! »

Ces mots ont certainement dû retentir pour la première fois dans le désert. Les sentences pieuses, « Dieu te pardonne tes péchés, ô distributeur de la boisson! » ou « Dieu ait pitié de tes parents! » prennent un accent particulier sur les lèvres du sakkâ, quand, afin de rehausser l'éclat d'une fête, on le loue pour distribuer de l'eau gratis au peuple. Après avoir reçu de lui la coupe pleine du breuvage rafraîchissant, on le remercie en répondant « Amîn » (Amen) à sa pieuse formule. L'outre vidée, il appelle la bénédiction de Dieu sur le croyant qui a payé la boisson, et lui souhaite le paradis.



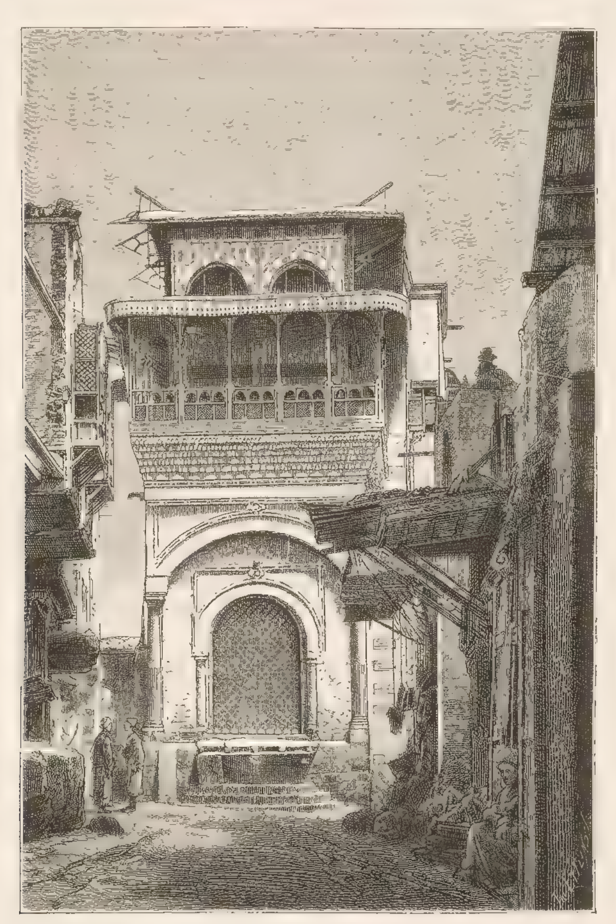
La fontaine, dans la ville des bords du Nil, a naturellement beaucoup moins d'importance que celle qu'on rencontre sur les chemins dans le désert; aussi la piété musulmane a-t-elle joint aux *sebîls* une autre espèce de fondation, comme pour montrer clairement combien on peut trouver de véritable humanité dans cet Islâm si décrié, et que nous accusons si souvent de n'avoir que des formules vides. Les fontaines publiques sont surmontées d'un étage renfermant plusieurs chambres, dans lesquelles se tiennent des écoles élémentaires, entretenues aux frais de la fondation, et réservées généralement à des garçons sans famille; de la sorte, chaque fondateur de fontaine mérite en même temps le titre de bienfaiteur des orphelins. Les plus anciens de ces établissements remontent à une époque où personne encore en Europe n'avait, que je sache, songé à élever des orphelinats.

Beaucoup d'écoles et de fontaines remontent au temps des mamelouks; nul prince n'a



UNE COUR DU MORISTAN DE KALAOUN.

fait peut-être autant qu'En-Nâsir, le plus jeune fils de Kalaoun, pour l'agrandissement et l'embellissement du Caire. Il monta sur le trône à l'âge de neuf ans, fut renversé une première fois par des émirs ambitieux, et obligé une seconde fois, après mainte action d'éclat, de renoncer volontairement au pouvoir; il finit par rentrer dans la citadelle, et y acheva,



PUITS ET ÉCOLE.

en toute indépendance, son règne de quarante-trois ans. C'était un prince intelligent mais méfiant, laborieux et habile, mais avide de jouissances, et adonné malheureusement à toute sorte de fantaisies coûteuses. Pendant son second sultanat, il battit les templiers, chassa les chrétiens d'Arad, et accomplit la grande action de sa vie : il écrasa les Mongols, dans la plaine de Merdj es-Soffar, et anéantit complètement leur armée, qui comptait plus de cent

mille hommes. Au retour de cette victoire, la population du Caire lui prépara une grande fête. On éleva, auprès de Bab en-Nasr, un superbe palais de réception, à côté duquel s'étendaient, renfermés dans de grands bassins, de véritables lacs de limonade, où les mamelouks désaltérèrent les troupes qui rentraient dans leur patrie. Les propriétaires des maisons, qui



UNE RUE DU CAIRE.

bordaient les rues par lesquelles passa le cortège triomphal, purent les louer, pour quelques heures, moyennant cent pièces d'or, aux étrangers innombrables que la curiosité avait attirés au Caire. — Peu après, un tremblement de terre renversa beaucoup d'édifices dont les débris écrasèrent des milliers d'habitants : on crut que Dieu l'avait envoyé pour punir l'orgueil et les déportements du peuple en liesse.



MENDIANT AVEUGLE.

La partie chrétienne de ce peuple devait bientôt endurer de grandes souffrances, mais d'une façon différente. Auparavant déjà, sous « l'homme-Dieu » Hâkim, ils avaient été fortement opprimés, et avaient dû se soumettre à des règlements humiliants. Nâsir se montra tolérant à leur égard, jusqu'au jour où l'envoyé du sultan de Maroc rencontra un chrétien qui passait droit sur son cheval, et repoussait orgueilleusement des musulmans qui l'abordaient d'un air soumis. Le More, outré de cette insolence d'un infidèle, fit des représentations au prince; celui-ci ordonna, dit-on, qu'on renouvelât les ordonnances sévères qui condamnaient les chrétiens à porter un turban bleu et les juifs un turban jaune, afin qu'on pût les distinguer des musulmans. Les femmes chrétiennes et les femmes juives durent porter sur la poitrine une marque particulière; il fut défendu formellement aux hommes de monter à cheval, et ils ne purent se servir de l'âne qu'à la condition expresse de s'y tenir à la manière des femmes. On prohiba les sonneries de cloches les jours de fêtes. Aucun chrétien ne put avoir d'esclaves musulmans ou employer un croyant à des travaux pénibles; aucun ne put désormais servir, comme employé, dans les administrations publiques.


ENTRE LES VIEILLES MAISONS.

Ces ordonnances donnèrent un aliment à la haine de la populace musulmane. Elle commença à maltraiter les infidèles, pilla les églises et les synagogues : il fallut l'intervention des princes chrétiens pour mettre un terme à ces excès lamentables.

Durant son troisième et dernier règne, Nâsir s'occupa de l'embellissement du Caire avec une libéralité qui tenait de la prodigalité. Il dépensa, dit-on, en constructions 8,000 dirhem par jour; encore ne les consacrait-il pas à payer les travailleurs, mais à les nourrir, car le peuple était astreint à la corvée, et les émirs lui fournissaient leurs esclaves comme maçons et comme terrassiers. Les architectes syriens qu'il employait pourvoyaient à l'entretien de leurs gens. Un canal, réparé par lui, métamorphosa en jardins d'immenses espaces déserts. Il se fit construire des palais superbes pour lui-même, ses femmes et ses enfants; ses émirs, piqués d'honneur, bâtirent des châteaux splendides et des maisons de campagne qui, bientôt, formèrent une ceinture à la ville. Plus de trente mosquées, des bains, des tombeaux, des cloîtres, datent de son temps; les gouverneurs de province suivirent son exemple avec tant de zèle, que le seul gouverneur de Damas fit jeter bas beaucoup de vieilles maisons dans sa résidence, afin d'en reconstruire de plus belles et d'élargir les rues de la ville.

Nâsir aimait les chevaux à la folie : il entretenait chez les Bédouins des connaisseurs, dont le devoir était de rechercher les plus beaux étalons. Il ne trouvait aucun prix trop élevé; il donna, dit-on, un million de dirhem pour un cheval d'une beauté renommée, et, par la quantité d'argent qu'il leur prodigua, détourna les enfants du désert des mœurs sim-



BORD DU VIEUX CANAL DU CAIRE.

ples de leurs pères. Il prenait lui-même part aux courses, et faisait tout pour assurer la victoire à ses cavales.

Chevaleresque en dépit de sa petite taille et d'un pied boiteux, il aimait beaucoup la chasse, surtout la chasse au vol, toujours très productive dans un pays aussi riche en oi-

seaux que l'était l'Égypte; cela, d'ailleurs, avait toujours été le plaisir favori de tous les nobles arabes. Il ne comptait jamais lorsqu'il s'agissait de faucons de race dressés avec soin : les chefs des écuries et de la chasse avaient ses faveurs toutes spéciales. Pour le reste, c'était un bon administrateur, qui avait à cœur d'ouvrir de nouveaux canaux, et qui s'occupait presque avec passion de l'élevage des moutons et des oies. — La bienveillance qu'il témoigna aux savants de son temps fut telle, qu'il éleva l'historien Abou'l Féda à la dignité de sultan de Hama, et lui conféra tous les droits et toutes les marques d'honneur qui lui revenaient à lui-même : il est vrai qu'Abou'l Féda se vantait de descendre du frère aîné



COURSES DE CHEVAUX.

de Saladin. Il pardonna beaucoup d'actions infâmes au fils de Kazouînî, en faveur de son père. Par malheur, ce prince qui, à de certains moments, se livrait aux exercices les plus violents, s'abandonnait plus souvent encore, corps et âme, aux occupations les plus insignifiantes. Il voulait être toujours environné de beaux esclaves de tous pays, hommes et femmes, et, après des périodes de travail écrasant, il donnait des fêtes brillantes dans lesquelles il se livrait à tous les excès! Son agonie fut longue et douloureuse; lorsqu'il eut fermé les yeux, quelques nobles seulement suivirent son corps. Une seule lanterne et un seul cierge précédèrent le cercueil de cet homme qui avait tant aimé le luxe et s'était distingué par tant de qualités solides. Il fut enseveli dans le tombeau de son père Kalaoun.

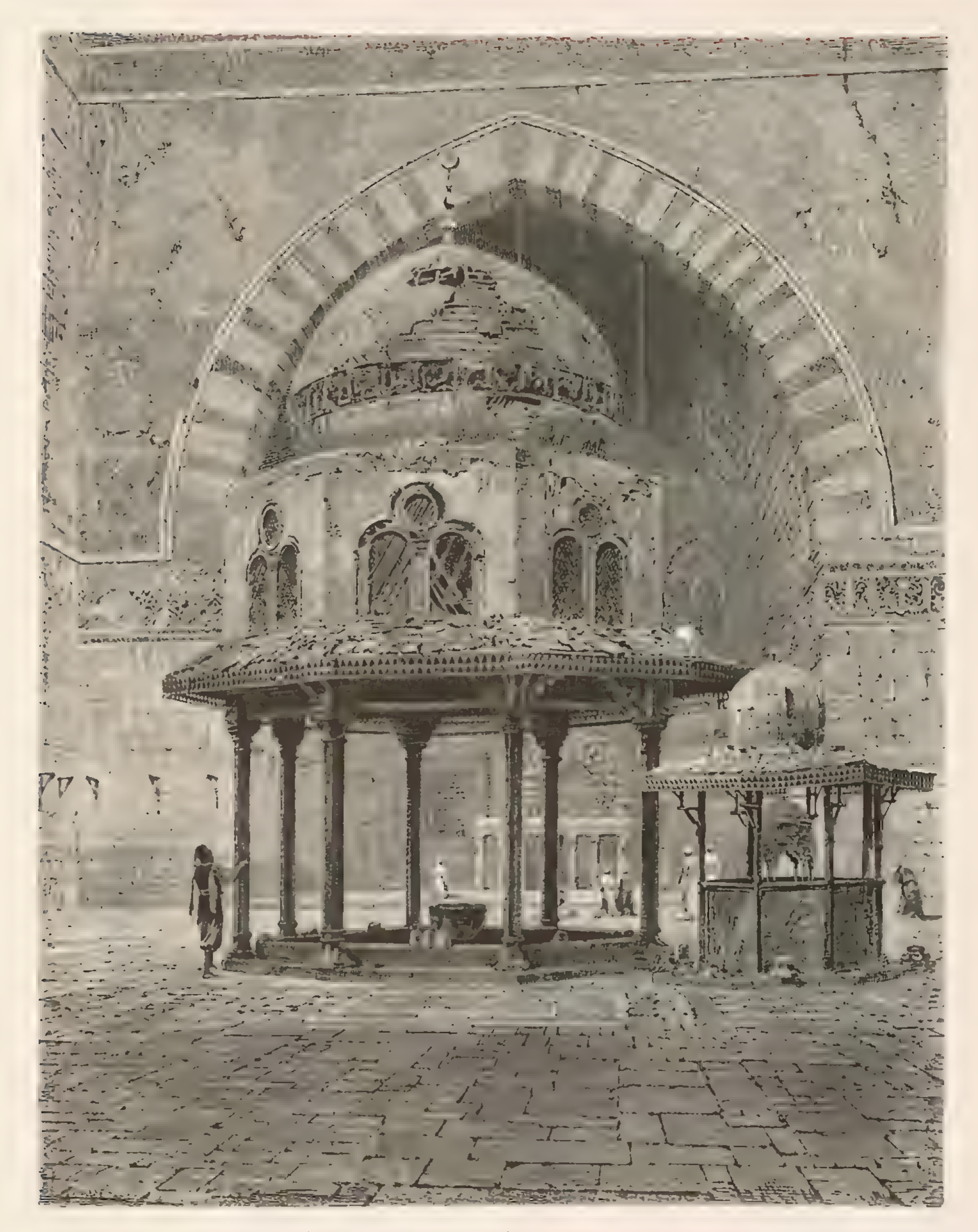
Les émirs avaient souvent promis de rester fidèles à la maison de Kalaoun, quand même il n'en resterait plus qu' « une fille aveugle. » Nâsir mort, ils disposèrent de son trône, et forcè-

rent les califes, qu'on entretenait vivants dans la citadelle comme des instruments de règne utiles, à prêter à leurs manœuvres la consécration religieuse. Nâsir, lui aussi, s'était servi de son Abbasside comme d'un drapeau, et l'avait conduit sur les champs de bataille. Les émirs donnèrent le sultanat à plusieurs petits-fils de Kalaoun; mais, parmi ces princes d'un jour, aucun, pas même Shâaban, fils d'En-Nâsir, qui nous a laissé d'admirables modèles de calligraphie et d'ornementation arabe, ne réussit à se maintenir au pouvoir. En six années, le trône changea six fois de maître. Enfin, un des fils de Nâsir, connu sous le nom de sultan Hassan, arriva au

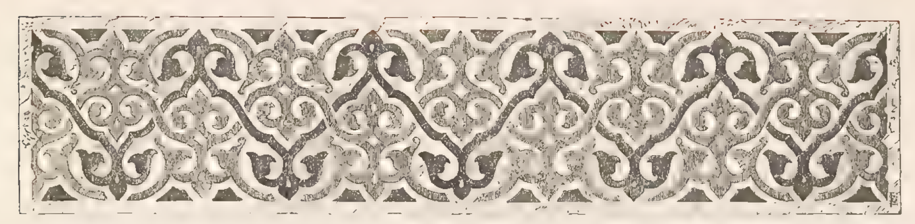


CHASSE AU HÉRON.

pouvoir à l'âge de onze ans, fut, au bout de quatre ans, forcé, malgré ses larmes, de rendre à ses nobles l'autorité qu'ils lui avaient prêtée, et, bientôt après, rétabli dans ses droits. Il préféra les employés égyptiens et arabes aux chefs mamelouks, et cette partialité lui attira l'inimitié des émirs : il avait vingt-cinq ans lorsqu'il s'enfuit pour échapper à son ennemi, le brave et habile intendant du palais, Yelbogha, fut pris, enfermé dans sa maison, puis assassiné. Quatorze ans séparent son avènement de sa mort. Ce court intervalle de temps fut signalé par une calamité épouvantable qui s'abattit sur le Caire, et par l'achèvement d'une œuvre admirable, qui aujourd'hui encore passe pour le plus bel ornement de la ville des califes. Hassan lui-même se réfugia à Siryakous, pendant la durée de la peste la plus terrible qui ait jamais frappé l'Égypte, et qui, de



INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.



ORNEMENT DE PORTE : MOSQUÉE DE SHAABAN.

novembre 1348 à janvier 1349, enleva chaque jour des milliers de victimes. Cette épidémie de « mort noire » se répandit de Constantinople sur l'Italie, sur l'Espagne, sur la France, sur l'Allemagne; elle paraît être venue aux bords du Nil par la Chine, la Tartarie, la Mésopotamie et la Syrie. Ce n'était pas aux hommes seuls, c'était à tout ce qui avait vie, même aux plantes, que

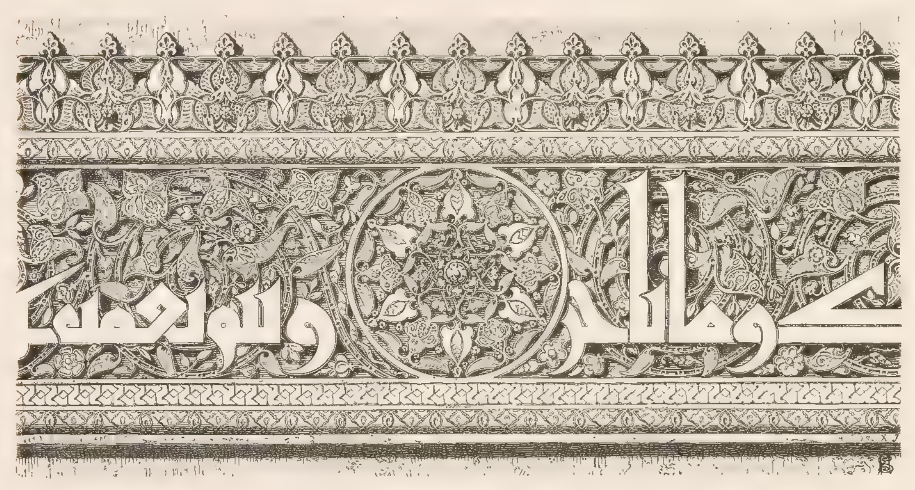


DÉBRIS D'ÉDIFICE DU TEMPS DES MAMELOUKS, ENCASTRÉS DANS UNE FONTAINE MODERNE.

s'attaquait le poison de cette maladie épouvantable. Les bubons se manifestèrent sur la plupart des animaux domestiques, et aussi sur les lièvres; les cadavres d'innombrables poissons flottèrent à la surface du Nil; les dattes, sur les palmiers, se remplirent de vers et devinrent immangeables. En deux mois, on enterra 900,000 personnes à Fostât et au Caire : on dit que, dans ce temps de morts soudaines, certaines propriétés foncières changèrent sept ou huit fois de maître par héritage.

A lire la description que fait Makrîzî du passage de cette épidémie, on ne se rappelle que trop la plaie épouvantable qui frappa le peuple de Pharaon, avant l'Exode des Juifs. Le même ange exterminateur, qui tua jadis les premiers-nés, vola de maison en maison sur les deux rives du Nil : aussi croyons-nous que c'est ici, plus que partout ailleurs, l'occasion de montrer à nos lecteurs le tableau où Alma Tadema représente une mère égyptienne et son fils mourant, pendant la dernière des plaies.

On comprend malaisément, après ces jours d'épouvante où les champs restèrent sans laboureurs, les maisons sans serviteurs, les altérés sans porteurs d'eau, ceux qui avaient besoin d'habits et de mobilier sans artisans; où chaque bien avait baissé de prix, que le sultan Hassan ait trouvé les moyens et la force nécessaires à édifier un temple qu'on vante, à raison, comme l'effort



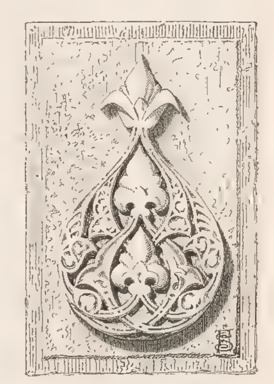
FRISE DANS LA MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

le plus superbe et le plus parfait de l'architecture arabe. Souvent, sans doute, il dut être dans l'embarras, car la construction de cette mosquée prit trois années entières et coûta chaque jour vingt mille drachmes d'argent. Comme on lui conseillait de suspendre un travail qui absorbait de si fortes sommes, il ne se laissa point détourner de son entreprise, mais répondit qu'il ne voulait donner à personne le droit de dire qu'un prince d'Égypte n'avait pas eu les moyens d'élever une maison à son Dieu. La mosquée terminée, on conte qu'il fit trancher les mains à l'architecte, pour l'empêcher d'aller construire ailleurs une œuvre aussi belle. L'édifice diffère essentiellement, par la disposition, des mosquées plus anciennes que nous connaissons, et on ne peut se dissimuler que le maître à qui l'exécution en fut confiée, ne sut pas échapper entièrement aux influences européennes, et plus spécialement à celle de l'art italien; il possède cependant toutes les parties que nous savons être indispensables à un temple musulman. La cour, *hosh el-Gâma*, est dans la mosquée d'Hassan, comme ailleurs, le cœur de l'édifice : seulement elle est plus petite, et, au lieu d'être entourée d'arcades, elle est flanquée, sur ses quatre faces, de quatre salles recouvertes



LA MORT DU PREMIER-NÉ.

chacune d'une arche élevée, du plus grand effet. La cour et les quatre ailes, prises dans leur ensemble, affectent la forme d'une croix grecque. On ne peut pénétrer dans cette cour découverte, que la lumière inonde, sans éprouver une impression profonde. Tout ce qui entoure le visiteur est disposé gravement, majestueusement, harmonieusement : s'il examine avec attention et un à un les détails de l'ornementation du sanctuaire et de la chambre sépulcrale, il sentira son goût satisfait par la richesse et la variété des jeux de lignes entre-croisées, par les formes élégantes et ingénieuses que présentent les figures qui reviennent régulièrement, et il cherchera à comprendre le sens des mots et des phrases du Coran, qui sont insérés dans les arabesques en guise d'ornement significatif, et frappent ses regards en maint endroit pour l'instruire, l'exhorter, et en même temps embellir la muraille. Rien de plus capricieux et de plus ambigu, au premier coup d'œil, que cette riche parure des parois; mais bientôt il reconnaît que ces lignes, non seulement s'enlacent en replis fantastiques, mais sont astreintes à des lois et à des règles certaines, et enchâssent des sentences destinées à élever le cœur et l'esprit. Le musulman ne doit employer aucune image pour animer la solitude de ses temples : il ne réussit à y introduire la vie qu'en se jouant hardiment avec les lignes et en adressant au spectateur des paroles chaleureuses. Toutes les parties de cet édifice splendide sont négligées et endommagées : pourtant on se sent l'esprit plus haut, lorsqu'on regarde les baies immenses qui s'ouvrent comme quatre portes géantes sur les côtés de la cour, et portent les murs, couronnés simplement de créneaux en forme de lis.


DÉTAIL DU GRAND PORTAIL : MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

La cour est dallée de marbre multicolore : au milieu s'élèvent deux puits, l'un grand, l'autre plus petit. Le premier est destiné aux ablutions des Égyptiens, et porte une coupole, dont la forme fantastique rappelle celle d'un globe terrestre, peint en bleu, qu'on aurait orné d'un croissant et entouré d'une large ceinture chargée d'une inscription en lettres d'or. Le second était d'abord réservé aux Turcs. Sur le côté sud-est de la cour, s'ouvre, avec une volée de vingt et un mètres, la baie de la voûte où est le sanctuaire. Il n'y manque aucune de ces pièces de mobilier que nous avons fait connaître au lecteur à propos du liouan de la mosquée d'Amr. La chaire est soutenue par des colonnettes en pierre : Hassan, qui, dans le temps qu'il était détrôné, s'était adonné aux études de théologie, y montait parfois pour prêcher au peuple qui demeurait en dehors du sanctuaire. Nombre de lampes descendaient des hauteurs du plafond très bas vers le sol, pour éclairer la chambre sainte, au moment de la prière du soir. Tout à fait à l'arrière-plan de ce saint des saints, se trouve la niche à prières, à l'entrée du *maksoûrah*, c'est-à-dire du mausolée destiné au fondateur de la mosquée. Il produit une impression de majesté étonnante : c'est une salle quadrangulaire, au milieu de laquelle se trouve le tombeau. Elle est recouverte d'une coupole qui atteint cinquante-cinq mètres de haut, et dont l'ouverture est raccordée au carré sur lequel elle s'appuie, selon le procédé classique, par un encorbellement en stalactites. Les murs sont revêtus par le bas de marbre de couleur, et portent une frise formée par des sentences du Coran écrites en gros caractères. On ne fait rien pour l'entretien de cette partie de la mosquée; les Cairotes n'en sont pas moins assidus au tombeau de Hassan, car ils ignorent qu'on ne trouva pas le cadavre, et que, par conséquent, il ne peut reposer en cet endroit. Ils se ras-

semblent de préférence dans les grandes salles, lorsqu'il s'agit de notifier publiquement toute sorte de sujets, mais beaucoup d'entre eux vont à la salle qui renferme le tombeau du sultan, afin d'obtenir la guérison de certaines maladies. Pour se débarrasser du catarrhe ou d'infirmités analogues, on arrose le seuil en porphyre du mausolée, on y frotte une brique miraculeuse qui est soigneusement conservée à cet effet, puis on se mouille la langue avec l'eau rougeâtre qui résulte de cette opération. Les deux colonnes de droite et de gauche ont aussi la réputation d'opérer des cures merveilleuses. Quiconque lèche l'une d'elles, est guéri de la jaunisse; les femmes qui sucent le jus d'un citron dont on a frotté l'autre, obtiennent d'avoir des enfants.

NICHE A PRIÈRES.

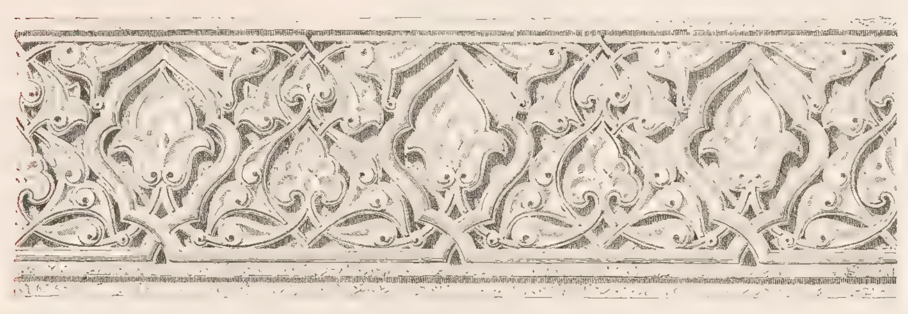
En vérité, ce n'est pas à ces pauvres âmes abandonnées à la plus misérable superstition que songeait l'artiste quand il conçut et bâtit le grand portail du nord. Quelques degrés y montent, et, du palier auquel ils conduisent, il jaillit à une hauteur de vingt mètres. Il se termine au sommet par une demi-coupole cannelée qui s'appuie sur des stalactites. Une riche parure d'arabesques orne les parois internes; une partie de la large corniche en haut-relief, formée par un encorbellement de petites niches qui entoure au dehors la mosquée entière, couronne l'ornementation de cette belle façade, où s'ouvre l'entrée réelle du temple. La grande coupole, légèrement renflée, est reliée au cube qui la soutient par un support polygonal. Le plus grand des deux minarets n'a pas son pareil au Caire pour la hauteur : il mesure quatre-vingt-six mètres. On ne saurait trop louer la solidité de la maçonnerie : elle est d'une force extraordinaire, et les colonnes engagées aux angles du bâtiment font du dehors l'impression de la perfection. Par malheur un des minarets avait des fondations moins fermes que le reste de l'édifice : il s'effondra peu après l'achèvement de l'œuvre, et détruisit dans sa chute le puits, et l'école que Hassan avait établie auprès de sa mosquée, et où trois cents orphelins recevaient l'éducation à ses frais. Ces malheureux furent écrasés tous ensemble par les blocs qui croulaient sur eux de très haut.

Nous nous sommes arrêtés longtemps à décrire cet édifice : c'est qu'on le regarde à bon droit comme le plus beau et le plus noble des mausolées à coupoles. Il n'en manque pas au centre de la ville; mais le plus grand nombre s'élève à l'occident du Caire, et forme des groupes im-



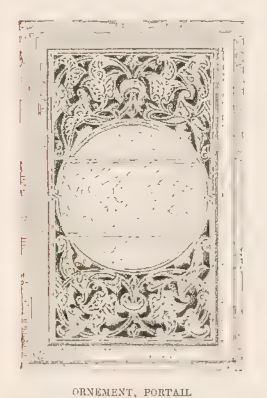
PORTAIL DE LA MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

portants, qu'on connaît sous le nom de tombeaux des califes et tombeaux des mamelouks. Ces derniers s'étendent jusqu'au sud de la citadelle, et l'on ne sait plus quels princes y reposent. Au contraire, des inscriptions bien conservées prouvent que les soi-disant tombeaux des califes n'ont aucun droit à porter ce nom. La plupart d'entre eux furent bâtis pour les succes-



ORNEMENT, PORTAIL DE LA MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

seurs des mamelouks bahirites, dont Hassan était (1361). On les nomme mamelouks borgites ou circassiens : Barkouk, Farag, Bours-bey, Inal, Kaït-bey, el-Ashraf, tous ceux dont les coupoles font le plus bel ornement des tombeaux des califes appartiennent à cette dynastie.



ORNEMENT, PORTAIL DE LA MOSQUÉE DU SULTAN HASSAN.

De 1382 à 1517, ces aventuriers sans loi régnèrent sur la vallée du Nil. Beaucoup d'entre eux vinrent en Égypte comme esclaves : ils avaient le nom de Borgites depuis Kalaoun, qui avait logé les Circassiens de sa garde dans les portes (*borg*) de la citadelle et leur avait donné un uniforme particulier.

Le premier qui réussit à s'emparer du sceptre, Barkouk, avait été esclave. Vendu en Égypte, il renversa les mamelouks bahirites et se maintint dix-sept ans sur le trône. Énergique, rusé, brave, mais cruel et méfiant, il poursuivait sans aucun scrupule le but à atteindre, et pourtant, malgré le sang qu'il versa, malgré les tortures dont il était prodigue, il resta jusqu'à la fin fidèle à son goût pour les sciences et pour les arts. Le grand historien, Ibn-Khaldoun, était de ses contemporains, et eut commerce avec lui, sans pouvoir le décider à prendre des mesures énergiques contre la puissance toujours croissante des Osmanlis, que son esprit vraiment prophétique lui montrait comme plus dangereux que les Mongols eux-mêmes, conduits qu'ils étaient par le conquérant Timour. La mémoire de Barkouk est toujours vivante au Caire, grâce à la belle mosquée qu'il éleva à côté de son tombeau, à celle qu'il construisit pour son harem, au puits, et à l'école qu'il institua avec des chambres d'habitation pour les étudiants, les maîtres et les employés du sanctuaire proprement dit. Deux belles coupoles dont l'une recouvre de sa voûte la sépulture des hommes et l'autre celle des femmes, deux minarets

couronnent cet édifice, dans le voisinage duquel le sultan Farag, fils et successeur de Barkouk, plaça son mausolée. Farag avait été précédé dans la tombe par le grand conquérant Timour, et cette mort sauva l'Égypte du danger le plus pressant qui menaçait son indépendance.

Nous ne fatiguerons pas le lecteur par le récit des luttes innombrables et sanglantes au sujet du trône, des soulèvements et des massacres dont le Caire fut le théâtre sous les mamelouks circassiens. Il ne pouvait être question parmi ces parvenus étrangers, ni de véritable amour pour la patrie, ni de sacrifice des intérêts personnels au bien de la communauté. L'Égypte est surnommée par les écrivains arabes « le trésor de la terre » ou « la mère du bien-être : » chacun d'eux en pilla les ressources presque inépuisables, avec une insatiable insouciance, et s'ils firent



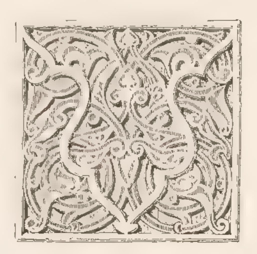
MOSQUÉE FUNÉRAIRE DE BARKOUK.

des monuments superbes, ce fut seulement pour montrer aux contemporains et à la postérité quelle était l'étendue de la puissance et des richesses qu'ils avaient à leur disposition. Une des plus belles mosquées du Caire est due au second successeur de Farag, qui s'appelait Shêikh-el-Mouaîyad et était arrivé comme esclave en Égypte à l'âge de douze ans. Il l'éleva à l'endroit même où se trouvait une prison dans laquelle l'avaient jeté ses ennemis. Pendant sa captivité, il avait fait vœu de changer le cachot en mosquée s'il parvenait jamais au pouvoir : sultan, il tint sa parole de la manière la plus brillante, car l'édifice, récemment restauré, qui porte son nom et qui renferme, outre son mausolée, celui de sa famille, lui coûta la somme énorme de quatre cent mille dinars. Il avait pourtant, comme un simple coup d'œil suffit à le prouver et comme nous l'apprennent les historiens, enlevé les colonnes à des maisons privées, à des palais, à des mosquées plus anciennes. Trente polisseurs et cent manœuvres y travaillèrent

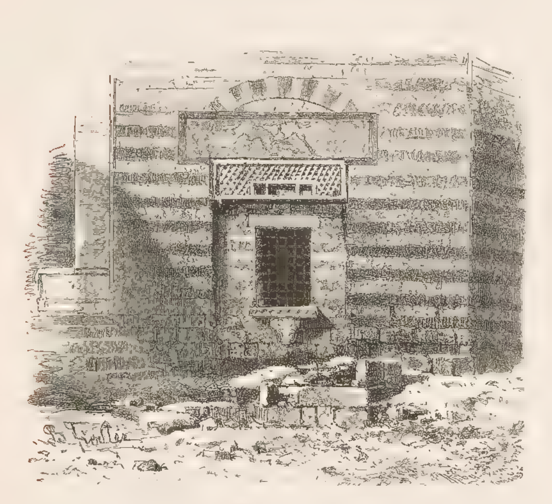
pendant des années. C'est peut-être la plus somptueuse des mosquées de la ville; mais on commence à y sentir la surcharge. Lorsqu'on s'efforce d'établir un rapport harmonieux par la beauté, la noblesse et la perfection des formes, entre les parties et le tout architectonique, il faut ne pas céder au désir d'éblouir le spectateur par l'éclat des couleurs, la richesse des matériaux employés et le débordement de la décoration. Comme dans les vieilles mosquées, la cour et la fontaine sont entourées d'arcades. Beaucoup des colonnes qui portent les arceaux appartiennent à l'ordre corinthien, sont l'œuvre d'artistes grecs ou romains, et ont été arrachées, comme nous l'avons déjà dit, à d'antiques édifices. Le sanctuaire produit un effet de splendeur spéciale avec son plafond découpé en compartiments, caissonné, peint et doré; mais cette impression, au lieu de résulter de la noblesse des lignes, n'est causée que par l'éclat de la matière et l'enduit coloré. Si l'œil se complaît en bien des endroits à regarder des détails charmants, il se sent bientôt repoussé par des formes dont la conception n'a rien d'artistique et dont l'exécution laisse à désirer. Shêikh Mouaîyad, grâce aux talents militaires de son fils, remporta des succès éclatants sur les champs de bataille de Syrie, et se fit un grand renom parmi ses contemporains, comme orateur, poète et musicien; la postérité, plus équitable et moins prévenue en sa faveur, déteste en lui le bigot cruel, avide, insatiable. Des voyageurs musulmans enthousiasmés ont appelé sa mosquée « une collection de beautés architecturales » et se sont écriés, dans un accès de ravissement, que « la solidité des co-
« lonnes montre bien en son fon-
« dateur le prince des rois de son
« temps. Le sculpteur avoue qu'en
« comparaison de cet édifice, le trône
« de Belkis (c'est ainsi que les musulmans nomment la reine de Saba) est de peu de valeur,
« et l'antique palais tant vanté des rois de Perse est à peine digne de mention. » — Pourtant, trois ans à peine après la mort de Mouaîyad, on constata qu'un des trois minarets penchait d'une manière appréciable. On convoqua des architectes en consultation, et ils déclarèrent, après délibération, que les pierres qui se détachaient coûtant la vie à beaucoup d'hommes, il fallait



ORNEMENT DE LA MOSQUÉE DE BARKOUK.



ORNEMENT DE LA MOSQUÉE DE BARKOUK.

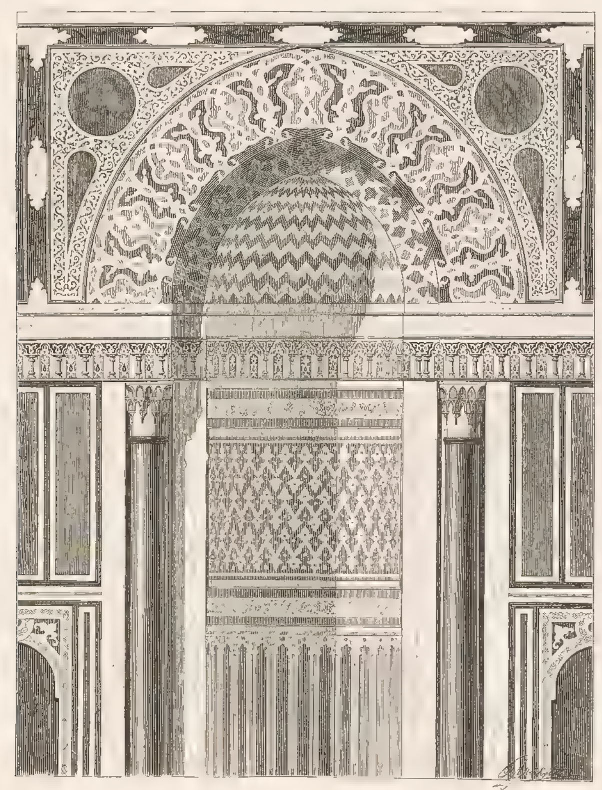


FONTAINE, MOSQUÉE FUNÉRAIRE DE BARKOUK.



LA VILLE DES MORTS, AU PIED DE LA CITADELLE.

raser le minaret. La porte de la mosquée resta fermée trente jours, et l'architecte Mohammed el-Bourgî eut à supporter longtemps encore les épigrammes des poètes du Caire. On ne manqua pas, bien entendu, d'excuser l'accident, en disant que les regards envieux des badauds, au moment où le travail n'était qu'à moitié terminé, le « mauvais œil » contre lequel, depuis le temps des Pharaons jusqu'à nos jours, le peuple ne cesse de se protéger par des amulettes et des

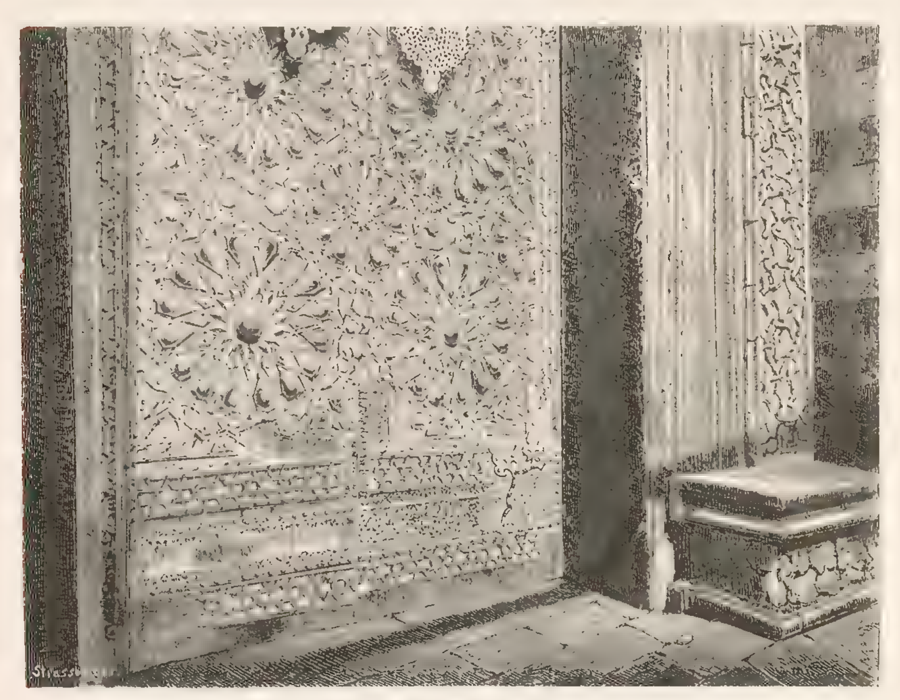


NICHE A PRIÈRES, MOSQUÉE DU SULTAN MOUAÎYAD.

formules magiques, avaient fait tout le mal. La superstition cairote s'attache avec une préférence marquée à cette mosquée et à la porte voisine, Bab ez-Zouêléh. Celle-ci est l'une des stations favorites du Koutb, cet être fantastique dont la résidence principale est le toit de la Caaba, à la Mecque, et qui se montre souvent aux croyants sous la simple forme humaine. Il guérit les rages de dents : les gens qui souffrent n'ont qu'à enfoncer un clou dans le bois de la porte ou bien à s'arracher une dent et à la laisser tomber n'importe où, en passant sous la voûte.

Au sultan Shêikh Mouaîyad succéda son fils, qui mourut trois mois après, et laissa le trône à son premier-né, âgé de dix ans. Le tuteur de l'enfant, Bours-bey, jadis esclave, disputa

bientôt et vola le pouvoir à l'enfant. Le mausolée de l'usurpateur est parmi les tombeaux des califes. Il mourut de sa belle mort, après seize ans de règne : il avait emmené prisonnier au Caire Jean, roi de Chypre, le chef de la piraterie qui désolait alors le commerce de la Méditerranée; écarté les Mongols de l'Égypte, bien qu'au prix d'une paix peu honorable; et conquis le titre de protecteur de la Mecque. En même temps que la ville sainte, le port de Djeddah, qui en dépend, était tombé entre ses mains. Le commerce de cette place venait de s'accroître considérablement : les vaisseaux qui venaient de l'Inde et de la Perse, et qui apportaient autrefois leurs marchandises à Aden, évitèrent ce port à partir de 1422, par suite des exactions du prince de Yémen, et abordèrent en grand nombre à Djeddah, où le pilote Ibrahim, de Calcutta, avait reçu bon accueil, d'abord avec un seul navire, et plus tard avec quatorze grands vaisseaux lourdement chargés. Dès 1426, quarante bâtiments de commerce venant de l'Inde et de la Perse étaient à l'ancre dans le havre de Djeddah, et payaient 70,000 dinars de douanes. Combien plus considérables devaient être les droits qu'acquittaient les pèlerins accourus de toutes parts, et qui, d'ordinaire, pratiquaient le commerce sans oublier le but pieux de leur voyage!



DÉTAIL DE LA GRANDE PORTE D'ENTRÉE, MOSQUÉE DE MOUAÏYAD.

La grande foire de Djeddah est, chaque année régulièrement, le théâtre où s'assemblent et se mêlent les représentants de tous les peuples ralliés à l'Islâm : aucune autre n'était plus

importante en ce temps-là. En effet, la mer Rouge était devenue, sous les mamelouks, la route où devait passer tout le commerce de l'Inde et de l'Europe. Le roi « infidèle » de Ceylan manda ses ambassadeurs au sultan Kalaoun pour conclure avec lui des traités de commerce. La missive du prince indien est caractéristique. « Ceylan est l'Égypte », écrivait-il, « et l'Égypte « est Ceylan. Je désire qu'un envoyé égyptien accompagne le mien au retour, et qu'un autre « soit établi comme résident à Aden. Je possède une quantité prodigieuse de pierreries et de « perles. J'ai des vaisseaux, des éléphants, de la mousseline, des étoffes de tout genre, du bois « de santal, de la cannelle, toutes les marchandises que vous apportent les négociants banians. « Mon royaume produit des arbres dont le bois sert à fabriquer des fûts de lance, et si le « sultan me demande vingt vaisseaux chaque année, je suis en état de les lui fournir. Du reste, « les marchands de ses États peuvent venir commercer en toute sûreté dans mon royaume, « car l'envoyé que le prince de Yémen m'avait mandé pour conclure avec moi un traité d'alliance, « je l'ai congédié par affection pour l'Égypte. Je possède vingt-sept châteaux dont les trésors « sont pleins de pierres précieuses; quant aux pêcheries de perles, elles font partie de mes « domaines, et tout ce qu'on en tire m'appartient. »

La renommée des mamelouks s'étendit plus loin encore : sous les fils et sous les petits-fils de Kalaoun, des envoyés vinrent au Caire de la part des Chinois, dont les jonques énormes servaient depuis longtemps au trafic de l'océan Indien. Les historiens de l'époque, accoutumés à voir, dans toute ambassade venant d'un pays inconnu, une manière d'acte de soumission à l'Islâm, se plurent à raconter, peut-être à tort, que la religion avait eu au moins autant de part que la raison de commerce à la démarche insolite du souverain de l'extrême Orient. « Les « ambassadeurs du roi de Cathay » rapporte Makrîzî, « arrivèrent au Caire en l'an 743 de « l'hégire. Ils avaient quitté leur pays, dès l'an 739, et apportaient des lettres adressées au « sultan Mohammed ibn-Kalaoun. On y lisait qu'un fakir, ayant voyagé dans le Cathay, et « y ayant résidé longtemps, ayait mis tout en œuvre pour détourner les habitants du culte « qu'ils rendaient au Soleil levant et pour les convertir à la foi. Le roi en entendit parler, « voulut l'entretenir, et, convaincu par l'argumentation du missionnaire, se fit musulman; « l'apôtre étant mort, il envoya des ambassadeurs en Égypte demander quelques livres « théologiques et un docteur qui pût enseigner exactement à ses sujets les pratiques de « l'Islâm. Le sultan accueillit parfaitement les députés, ordonna qu'on les revêtit de robes « d'honneur et leur fit remettre un choix d'ouvrages propres à les instruire d'une façon solide. » Le bénéfice temporel de ces missions fut grand pour l'Égypte. La petite ville de Koçêir retrouva un moment sous les mamelouks l'importance qu'elle avait eue sous les Ptolémées. La vieille route des caravanes, qui la reliait au Nil, se couvrit de longs convois de chameaux lourdement chargés : au point d'arrivée, à Keft et plus tard à Koûs, le nombre des barques à charger et à décharger ne pouvait plus s'évaluer sans peine. Il y en avait, dit-on, trente-six mille sur le Nil, et le Florentin Frescobaldi assure que, de son temps (1384), on voyait plus de bateaux dans le port du Caire qu'à Gênes, à Venise ou bien à Ancône. Alexandrie avait encore sous les mamelouks le privilège de fournir aux Européens les marchandises venant de l'Est dont ils avaient besoin. Tous les peuples, toutes les villes commerçantes y avaient leurs résidents; on a pu dire à bon droit qu'on aurait pu juger de la part qu'un peuple prenait au commerce du monde, par le nombre des représentants qu'il avait là. Il semble qu'ici comme ailleurs les Vénitiens aient tenu le premier rang parmi les commerçants; les Génois conclurent différents traités avec le sultan Kalaoun et son fils Khalil, le fondateur du khan

El-Khalil, le quartier commerçant le plus animé du Caire, et c'est à eux, comme aux maîtres de la mer Noire, que revint la besogne de conduire, sur les marchés de l'Égypte, les esclaves grecs et circassiens. La vallée du Nil, si pauvre en forêts et en métaux, devait tirer du



ESCLAVE ABYSSINIENNE.

Nord le bois de construction et le fer; sans l'importation de ces objets de première nécessité elle n'aurait pas été en état de construire un seul navire pour sa flotte. Celle-ci avait causé souvent aux Occidentaux les pertes les plus sensibles; une grande partie de l'or et de l'argent frappés en Europe s'écoulait entre les mains des infidèles d'Orient; le trafic des esclaves, parmi lesquels il ne se trouvait que trop de chrétiens et de chrétiennes enlevés, ne pouvait être approuvé de l'Église; aussi les papes défendirent-ils à plusieurs reprises aux marins



MARCHANDS DE TAPIS AU KHAN EL KHALIL.

européens de commercer avec les Égyptiens, et menacèrent de peines terrestres et de la vengeance céleste ceux qui transgressaient leurs ordonnances. Mais le gain assuré en ce monde parut plus attrayant aux négociants chrétiens que les foudres de l'Église ne leur semblèrent redoutables. Les bénéfices considérables qu'ils réalisaient aisément à ce trafic leur mettaient entre les mains le moyen d'acheter des permissions et des dispenses : cette considération allégea d'autant les scrupules qu'ils auraient pu avoir à échanger avec les infidèles de l'argent et des marchandises.

La part de ce commerce énorme qui coulait dans les coffres du sultan de l'Égypte était la part du lion. Les prix courants, qu'un des compagnons de Vasco de Gama a insérés dans la relation de son voyage, nous apprennent que les épices de l'Inde coûtaient cinq fois plus au Caire qu'à Calcutta, et cela en conséquence des droits énormes dont l'Égypte les avait frappées. C'est là que les sultans mamelouks trouvaient une grande partie de ces trésors que prodiguaient même les plus économes d'entre eux. Bours-bey, ses prédécesseurs, ses successeurs, passaient pour les princes les plus riches de la terre, et de fait, les sommes dépensées de leur temps en objets de luxe dépassent toute mesure. L'achat des nouveaux mamelouks et des nouveaux pages, des chevaux de race et des animaux pouvant servir de monture, coûtait chaque année des millions. J'ai déjà montré quelles sommes énormes dévorait l'amour des souverains pour la bâtisse; ce qui absorbait le plus d'argent, c'était encore la cour éclatante dont ils s'entouraient, leurs harems remplis à l'excès d'épouses et d'eunuques, d'esclaves circassiennes, grecques, abyssiniennes, dont beaucoup valaient une fortune, de chanteuses et de danseuses. La valetaille elle-même allait en habits de soie, et se prélassait en parures d'or. Les épouses et les esclaves favorites du sultan exigeaient des perles et des pierres précieuses, non seulement pour leur personne, mais pour leur mobilier et pour les litières dans lesquelles, escortées d'eunuques et de mamelouks, elles accompagnaient le maître à ses maisons de campagne.

L'Orient est le pays des cadeaux : il ne s'écoulait pas un jour sans que des objets de valeur, or, esclaves, chevaux, joyaux, vêtements d'honneur, ne passassent de la main du souverain dans celles des sujets. Sans doute la terre, cette terre la plus fertile du monde, fournissait beaucoup de ressources; à force d'écraser paysans et citadins sous le poids des taxes, d'imposer aux non musulmans des droits de rachat et des contributions, on garnissait les caisses vides et on les garnissait encore. Cependant toutes ces sources d'or auraient fini par tarir, et par se montrer insuffisantes à combler les déficits énormes que produisait le gaspillage, si le commerce n'avait rempli et rempli jusqu'au bord les coffres mis à sec.

Bours-bey réduisit d'une manière sensible l'or qui s'échappait de cette corne d'abondance, en interdisant aux particuliers le commerce des épices, en achetant, sur son estimation personnelle, toutes les marchandises venant de l'Inde. Il les fit revendre par ses gens, à des prix tellement insensés, que les maisons franques n'en prirent que ce qui leur était absolument nécessaire : les Vénitiens envoyèrent même une flotte à Alexandrie, et le menacèrent de rompre tout rapport avec ses États. Cette démonstration le décida à afficher des prétentions moins extravagantes; mais il garda le monopole du poivre et du sucre, et réserva pour ses employés le droit de vendre en Égypte la première de ces épices; bien mieux, il confisqua toutes les provisions qu'en avaient les marchands, et les dédommagea d'une façon si insuffisante qu'ils subirent des pertes fort lourdes. Bours-bey s'attribua de même la vente de beaucoup d'autres denrées; il souleva par là un mécontentement général qui se traduisit, chez ses sujets par des révoltes, chez les Vénitiens, les princes d'Aragon et de Castille, par la prise de beaucoup de navires égyptiens. Le dommage

que son avidité sans bornes causa aux pays qu'il gouvernait fut immense; car si nous en croyons Makrîzî, qui a peint son caractère des couleurs les plus noires, elle dépeupla et appauvrit l'Égypte et la Syrie.

Après sa mort, dans le court intervalle de trente ans, huit sultans circassiens se succédèrent, qui permirent aux Turcs de prendre Constantinople en 1453. Après le renversement du dernier d'entre eux, Timourboga, le mamelouk Kaït-bey, que Bours-bey avait acheté cinquante dinars, réussit à s'emparer du trône et à l'occuper vingt-neuf années durant. Dans sa jeunesse, ce parvenu s'était distingué par l'habileté avec laquelle il jetait la lance, et avait dressé les maîtres d'armes qui, au départ de la caravane de la Mecque, alors comme aujourd'hui, déployaient toute leur science. Sultan, il eut mainte occasion de marquer sa bravoure, se montra homme d'État accompli, infatigable et habile dans tout ce qui touche au gouvernement, mais violent et avare



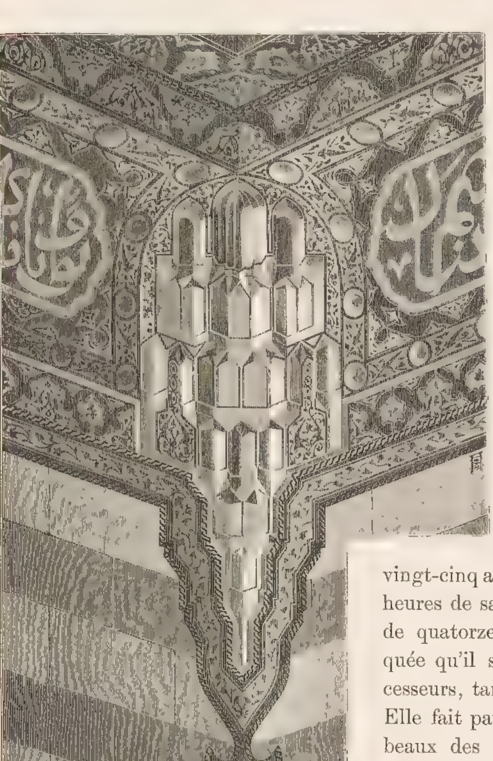
MAISON DE CAMPAGNE ET ROUE HYDRAULIQUE AU CAIRE.

jusqu'à la petitesse. Pendant la résistance heureuse qu'il opposa aux Turcs, sous Mohammed II et Bayazîd, le général Ezbek, qui donna son nom à l'Ezbékîyèh, la plus grande et la plus belle place du Caire, se distingua entre tous. Cet homme éminent, lui aussi, était venu en Égypte comme esclave, mais avait su s'élever par son travail aux dignités et à la fortune. Il avait acheté, pour y élever ses chameaux, une partie du terrain sur lequel s'étend aujourd'hui la place qui porte son nom : ce terrain, jadis couvert de maisons de campagne et de jardins, n'était plus, quand il en prit possession, qu'une solitude de décombres. Ezbek commença par rétablir le canal dont l'envasement, faute d'entretien, avait amené la ruine dans ce quartier, déblaya l'emplacement de l'ordure et des débris qui le remplissaient, et construisit, sur les côtés, de superbes édifices. D'autres grands personnages suivirent bientôt son exemple, et la mode s'établit, chez les gens riches et de distinction, d'avoir une maison sur l'Ezbékîyèh. Il mourut dans un âge avancé. La belle mosquée à laquelle il a donné son nom est un monument digne de l'homme extraordinaire en l'honneur duquel elle fut construite; la richesse et le goût de la décoration en sont particulièrement



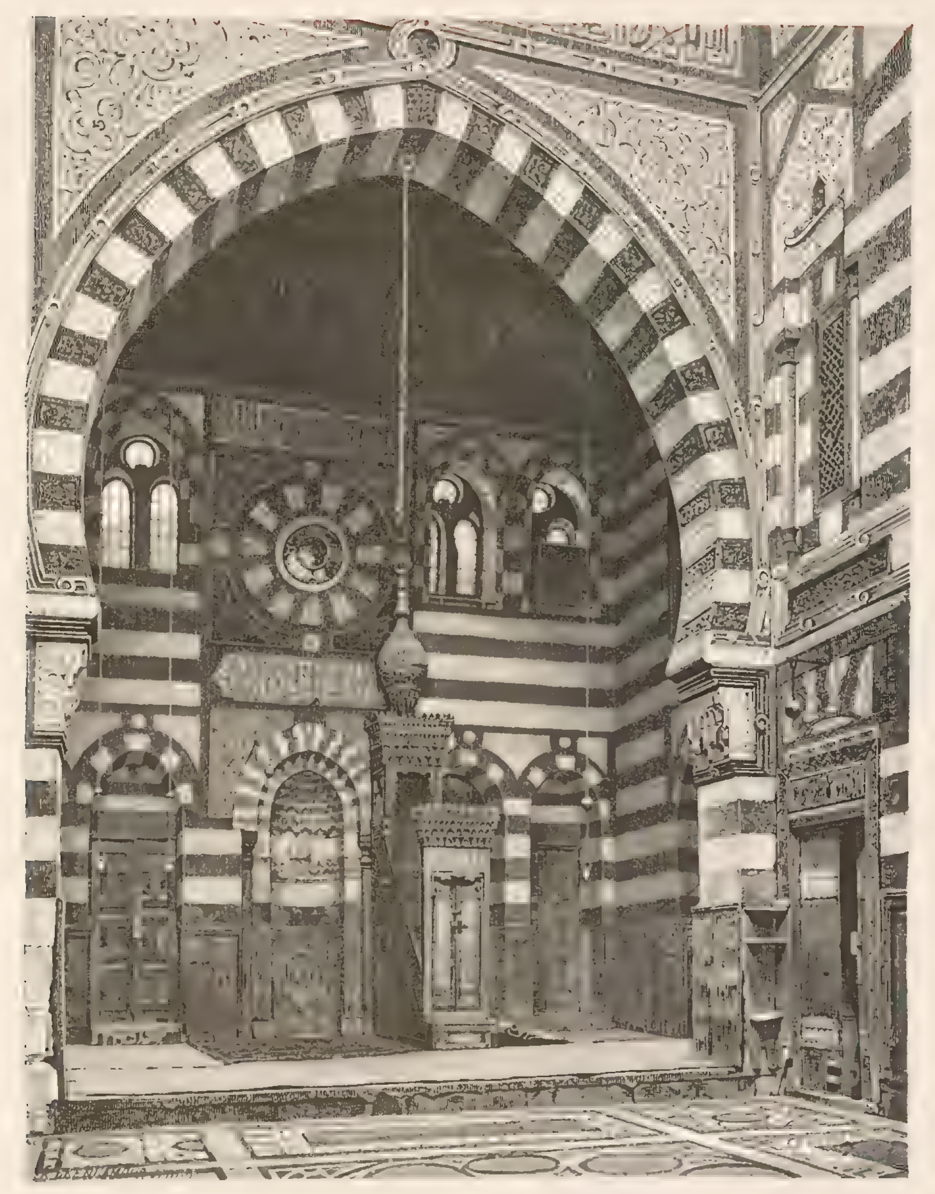
SULTANE EN ROUTE POUR SA VILLA.

estimés par les amis de l'art arabe, et l'école qui s'y rattache mérite qu'on la remarque. La place de l'Ezbékiyèh a traversé bien des vicissitudes, avant de devenir au Caire le centre de vie franque qu'elle est aujourd'hui, et dont l'éclat et la beauté sont, on peut bien le dire, connus du monde entier. Après avoir visité les superbes squares qui en occupent le milieu, s'être promené devant les pompeux hôtels, les grands édifices publics et les superbes maisons particulières qui l'environnent de toutes parts, et qui ne dépareraient aucune capitale européenne, on a peine à comprendre qu'en 1827, l'exact Prokesch-Osten pouvait encore nous dire, qu'elle reste sous l'eau une moitié de l'année, et est employée comme terre de rapport pendant l'autre moitié! La plupart des édifices qui s'élevaient jadis sur cette place remarquable, étaient détruits ou croulaient en ruines; beaucoup de ceux qui restaient encore debout étaient de style maure et « portaient l'empreinte d'une antique « splendeur. » Aujourd'hui, il serait difficile d'y trouver une seule pierre de l'époque des mamelouks.



DÉTAIL D'ARCHITECTURE A L'ÉCOLE DE LA MOSQUÉE D'EZBEK.

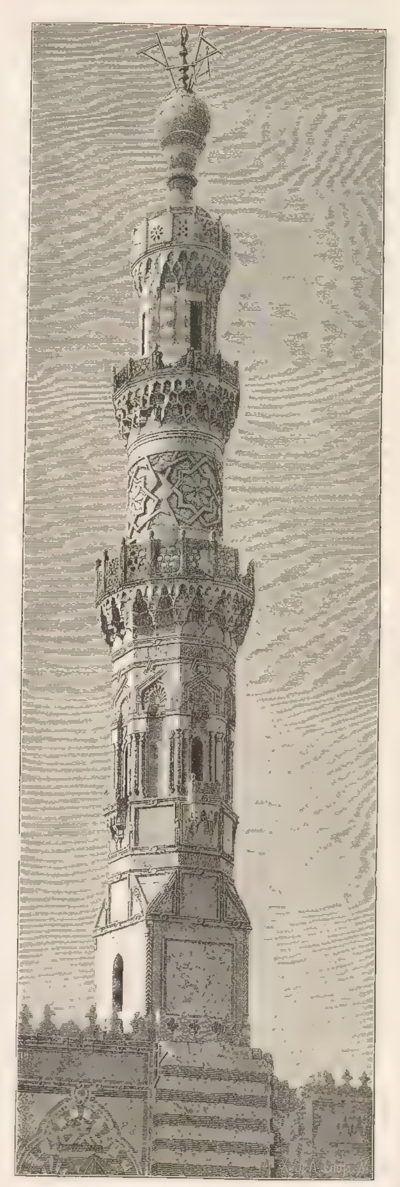
Kaït-bey mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il avait été forcé, pendant les dernières heures de sa vie, d'abdiquer en faveur de son fils, âgé de quatorze ans, et fut enseveli dans la belle mosquée qu'il s'était élevée, selon l'usage de ses prédécesseurs, tandis qu'il était encore parmi les vivants. Elle fait partie du groupe de mausolées nommé Tombeaux des califes. Lorsqu'on sort de la ville pour l'aller visiter, on passe devant un autre grand édifice qui porte, par corruption de *ouakkâlîyèh*, le nom d'okel de Kaït-bey, et fut construit par le même sultan. Au Caire, ainsi que dans la plupart des villes de l'Orient, il y avait une grande quantité de ces okels, ou khans. Ils servaient et servent encore à recevoir les marchands, ainsi qu'à mettre leurs marchandises en sûreté, et se composent d'une cour entourée de bâtiments, dont les étages inférieurs renferment des magasins voûtés, et dont les parties supérieures sont employées comme chambres d'habitations ou comme greniers. La plupart des okels, et selon Lane, il y en aurait encore deux cents au Caire, sont nommés d'après l'homme qui a construit ces établissements utiles, pour protéger le commerce et faire du bien aux marchands. On y pénètre par une porte qui est fermée le soir, et dont la clef de voûte est souvent revêtue de



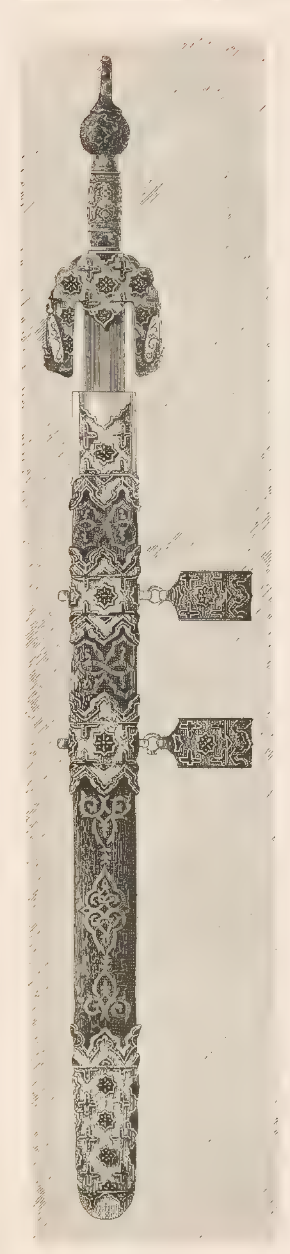
MOSQUÉE D'EZBEK.

beaux ornements. C'est le cas de la porte de l'okel de Kaït-bey, qui malheureusement a beaucoup souffert.

Le sultan Kaït-bey avait à sa disposition des architectes et des sculpteurs excellents. Cela est bien prouvé, en premier lieu, par son tombeau : chacun de ceux qui l'ont vu n'y pense plus qu'avec une admiration spéciale, et Coste, l'un des meilleurs connaisseurs de l'art arabe en Égypte, le nomme la mosquée la plus charmante du Caire. Qu'elle est belle, cette coupole que revêt, comme une dentelle de pierre, un réseau de bandes entrelacées, quelle grâce dans la forme et dans la décoration du minaret, quelle originalité dans la porte d'entrée! Une antichambre y conduit, qu'entoure un mur crénelé, et qui, du temps de Kaït-bey, comme les chambres analogues des autres mosquées sous les sultans antérieurs, paraît avoir servi aux réceptions solennelles des hôtes de haut rang, aux audiences des jours de fête, à rendre la justice. Dans la porte, à droite et à gauche, se trouve un banc de pierre, sur lequel, en pareille occurrence, on étendait des tapis, et où les hauts dignitaires devaient prendre place. Dans le fond, se dressait le trône du sultan, élevé de plusieurs marches audessus du sol. Pour s'en approcher, il fallait passer entre deux rangées de mamelouks parés d'armes éclatantes. L'ordonnance architecturale de cette mosquée ressemble presque partout à celle du sultan Hassan : un seul détail lui appartenait en propre, une lanterne en bois découpé, qui recouvrait la cour moyenne, et laissait pénétrer, en les tamisant, l'air et la lumière du jour. Elle s'est malheureusement écroulée depuis quelques années; mais les belles porportions des chambres intérieures produisent encore une impression d'harmonie parfaite, et font de la mosquée un de ces endroits particulièrement agréables, qu'on visite volontiers deux et trois fois, pour revoir la forme élégante des arceaux et des voûtes, la finesse des découpures, la souplesse et la fantaisie d'une ornementation qui, ici comme ailleurs, exclut toute saillie et tout relief, et n'admet que des surfaces planes. Il est rare d'y rencontrer un fidèle qui s'agenouille sur les débris du dal-

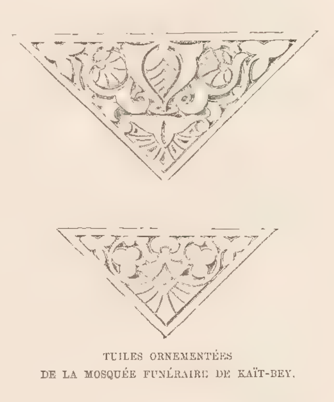


MINARET DE LA MOSQUÉE DE KAÏT-BEY.



ÉPÉE DE CÉRÉMONIE ARABE.

lage en marbre de couleur. Si quelque Cairote s'y rend par hasard, c'est pour y adorer deux cubes de granit enchâssés dans un revêtement hideux : l'un d'eux, le gris, porte la trace des deux plantes du Prophète, l'autre, le rouge, celle d'un seul des pieds de l'envoyé de Dieu. Kaït-bey les rapporta lui-même de la Mecque, où il avait fait un pèlerinage : il aimait en effet les voyages et les longues chasses, et visita plus tard les lieux saints d'Hébron et de Jérusalem. On raconte qu'à son retour d'Arabie, il fut reçu au Caire en grande pompe. L'atabeg Ezbek, le fondateur de l'Ezbékiyèh, lui donna à Matarîyèh un grand dîner; et quand il rentra dans les rues de sa résidence, il les trouva tendues de tapis de soie et richement décorées. Des chanteurs et des chanteuses se joignirent à sa suite en chantant des chants de fête, et les mêmes émirs qui, neuf ans plus tard, obligèrent le vieillard mourant à abdiquer en faveur de son fils, lui offrirent à l'entrée de la citadelle les présents les plus précieux.



TUILES ORNEMENTÉES DE LA MOSQUÉE FUNÉRAIRE DE KAÏT-BEY.

Sous les deux dynasties des mamelouks, la couronne d'Égypte fut invariablement conquise par un parvenu hardi, ou attribuée par les nobles ambitieux à l'enfant mineur d'un sultan antérieur. Au fantôme de calife abbasside revenait toujours la mission de confirmer et de proclamer le nouveau prince.

Le fils de Kaït-bey, Mohammed, était né d'une esclave circassienne, quand son père était dans sa soixante-douzième année. Pendant les trois années que dura son règne, il souilla son nom par une cruauté et des débauches effrénées. Les quelques traits de courage personnel et de libéralité dont nous parlent les historiens, sont mis dans l'ombre par la multitude des actions infâmes qu'il commit. Quiconque le rencontrait dans les rues de la ville, pendant ses expéditions nocturnes, était roué de coups, mutilé ou décapité. Il passait des nuits entières sur le Nil avec des chanteurs et des chanteuses; il pénétrait de force dans les maisons avec ses compagnons de débauche et ses esclaves noirs, pour enlever les belles femmes à leurs maîtres, et afin que la lumière ne lui manquât pas dans ses



INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE FUNÉRAIRE DE KAIT-BEY

courses nocturnes, il contraignait les marchands à éclairer leurs magasins avec des lanternes. Une troupe d'émirs et de mamelouks conjurés le surprit pendant une de ces expéditions de brigands, le tua, et laissa dans la rue le cadavre, que l'oncle et le successeur de Mohammed prit soin de faire ensevelir.

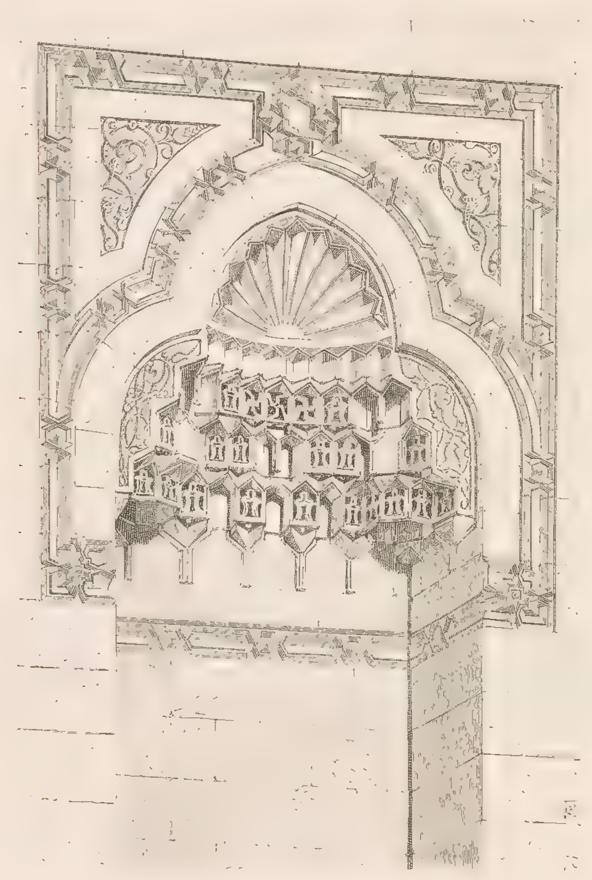
En moins de six ans, le trône changea quatre fois de maître : puis Kansouèh el-Ghourî, esclave de Kaït-bey, finit par s'y maintenir pendant quinze ans. Il appartenait à une maison princière, et n'avait pas moins de soixante ans quand il s'empara du sultanat. On ne peut lui refuser beaucoup de grandes qualités, et le Caire renferme encore quelques beaux monuments de lui. Il dut charger le peuple d'impôts nouveaux, et qu'on eut peine à extorquer, pour arriver à



LA CHANTEUSE FAVORITE DU SULTAN.

construire des édifices de grand style. Sans parler de plusieurs autres temples, la belle mosquée qui porte son nom dans la rue el-Ghourîyèh, et la fontaine-école située vis-à-vis, lui doivent d'exister. Il fit établir de nouvelles citernes et de nouveaux caravansérails sur la route des pèlerins de la Mecque; il entoura de constructions la citadelle du Caire, et traça, au pied de la colline qu'elle domine, un grand jardin planté d'arbres et de fleurs apportés de Syrie à grands frais. — Son costume et son armure étaient du plus haut prix, le harnachement de ses chevaux de sang était à la fois brillant et d'un goût exquis : il ne mangeait que dans de la vaisselle d'or. Les fils du sultan Nâsir avaient déjà comblé de richesses Anfak, la chanteuse la plus belle et la plus célèbre de leur temps. Cette femme remarquable avait été la favorite de trois sultans l'un après l'autre, et les perles et les pierreries dont les frères royaux avaient orné son turban, représentaient une valeur de 100,000 dirhem.

Kansouèh el-Ghourî, lui aussi, avait la main ouverte pour les chanteurs et pour les chanteuses, comme pour les musiciens et pour les poètes. Les conteurs avaient toujours, dit-on, le libre accès de sa personne. Aussi bien, quel temps et quelle contrée étaient plus propres à faire naître dans leur imagination des créations toujours nouvelles que cette terre d'Égypte, où la



PORTAIL DE GAMA EL-GHOURI.

fortune des grands et celle des petits changeait avec autant de rapidité que les figures d'un kaléïdoscope. Le prince d'hier était aujourd'hui couché dans la poussière; demain, le jeune homme qu'on avait vu esclave était un roi puissant, commandait et disposait de trésors inépuisables. Une heureuse opération commerciale, un service rendu au sultan, transformait rapidement un pauvre en riche; s'il plaisait au caprice d'un grand, un bourgeois aisé devenait un mendiant en un tour de main. Les merveilles de l'Inde, les palais de la Perse, même



CONTEUR PUBLIC.

la Chine lointaine, n'étaient pas seulement des récits qu'on lisait dans les livres : chaque jour des matelots et des conducteurs de caravanes, des négociants et des esclaves, apportaient les nouvelles de ces pays à la résidence des sultans mamelouks.



UN JEUNE HEROS DE CONTES ACTUEL.

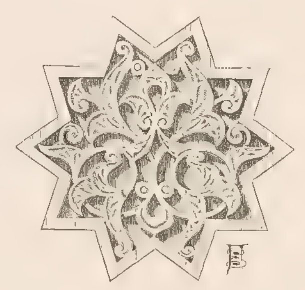
Tout ce que l'esprit le plus exigeant peut imaginer de plus complet en richesse, en plaisir des sens, en pompe, en magnificence, entourait les quelques heureux de ce monde que renfermait le Caire avec une abondance presque surnaturelle : pour dépasser dans la poésie et dans le roman cette réalité, on devait emprunter au royaume des fables ses formes et ses couleurs. Quelle avidité ne marquait-il pas ce peuple languissant dans une profonde misère, oppressé,

saigné à blanc, pour ces histoires merveilleuses que lui présentait le conteur! Elles l'enlevaient aux ténèbres de son présent et le ravissaient dans un monde de lumière éblouissante. A l'exemple du jeune Aladin, le plus pauvre des pauvres pouvait, en une heure de chance, voir le bonheur et la richesse lui tomber du ciel. Des figures vivaient dans l'esprit de chaque Cairote, qui répondaient aux types légendaires dont il avait entendu parler; l'imagination active et l'esprit rêveur des Orientaux coulaient sans cesse les vieilles histoires dans des formes toujours plus aventureuses et plus éclatantes. Le temps de Kansouèh el-Ghourî est le temps où fleurirent les contes orientaux; on ne peut s'empêcher de croire que les récits des « *Mille et une Nuits*, » dont la plupart couraient depuis longtemps de bouche en bouche, ont été transcrits sous son règne ou quelques années seulement auparavant.

Ces contes, les Arabes errants en avaient déjà charmé les heures du repos : ils aidèrent ensuite les gens des villes à oublier les soucis de la vie, ou bien à raccourcir, dans les chambres du harem, l'ennui du bien-être monotone. Les conteurs ont le droit de donner libre carrière à leur fantaisie, mais il faut qu'ils surmontent avec aisance et avec agrément les difficultés qu'ils se créent à eux-mêmes et que le jeu de la poésie enveloppe de formes agréables leurs pensées les plus profondes, de la même manière que les arabesques font les lignes fondamentales des édifices arabes. Ç'a été vraiment une inspiration très heureuse que de comparer la poésie des Arabes aux œuvres qu'ils ont créées dans le domaine des arts plastiques.

Oui sans doute, les contes orientaux et les arabesques sont les enfants irréels de la fantaisie, mais ils méritent notre admiration, comme tout ce qui est arrivé, dans le domaine du beau, à la plénitude et à la maturité de sa perfection. La religion arabe ne veut ni image, ni symbole; elle ne connaît aucun mystère, et à son déisme nu répondent les froides parois des mosquées pendant les premiers siècles de l'Islâm. Sans parure qu'ils sont, ils font la même impression que les pays de roches nues. Mais bientôt on s'essaya à vivifier la pierre, à l'assouplir, et on y réussit, sans transgresser les commandements de la religion, au moyen de ces contes en arabesques et de ces poésies en couleurs, dont sont couvertes les murailles, et dont un voyageur spirituel disait qu'il fallait les regarder comme « un bouillonnement d'eau pétrifiée. » Le rythme se compose de lignes, de palmes, d'étoiles, de fleurs, de caractères significatifs, qui agissent avec un charme irrésistible sur l'imagination du spectateur, mais non sur sa raison : elle cherche presque partout en vain l'ordonnance réfléchie des parties, une structure des organes conçue dans le sens de l'art occidental toujours avide du mieux, la proportion exacte entre les supports et la charge, une perfection satisfaisante de la corniche, et avant tout, la solidité de l'édifice.

La mosquée de Kansouèh el-Ghourî est la dernière qui nous reste à mentionner pendant cette arrière-floraison de l'architecture égypto-arabe. On ne peut lui refuser une certaine splendeur apparente : mais la dégénération du style commence à percer dans les détails. Le mausolée d'El-Ghourî, parmi les tombes des califes, est un cube coiffé d'une coupole surhaussée. Le sultan n'y put être déposé, car il tomba en 1516 sur le sol syrien, dans une bataille contre les Osmanlis, et sa tête fut portée au sultan Sélim qui, l'année d'après, mit fin pour toujours à l'indépendance de l'Égypte.



ORNEMENT DE LA MOSQUÉE EL-GHOURI.

Le commerce indien des Arabes qui, nous l'avons vu, assura pendant des siècles aux maîtres de l'Égypte de si riches trésors, reçut aussi sous Kansouèh el-Ghourî le coup mortel : en 1497, Vasco de Gama avait doublé le cap de Bonne-Espérance. Il trouva à Mélinda, sur la côte orientale de l'Afrique, un pilote arabe qui le conduisit au Malabar, dans des eaux que jamais marin européen n'avait connues jusqu'alors, mais où existait depuis des centaines d'années un commerce régulier qui atteignait la Chine et le Japon et avait rapporté des monceaux d'or aux musulmans.



MAUSOLÉE DE KANSOUÈH EL-GHOURI.

El-Ghourî ne se fit aucune illusion sur le danger que les Portugais faisaient courir aux intérêts de son peuple; éclairé par les Vénitiens, il envoya dans les mers de l'Inde une flotte imposante aux ordres de l'émir kourde Housêïn.

La première rencontre avec les occidentaux donna aux vaisseaux d'El-Ghourî une victoire chèrement achetée; mais en 1509, le grand Francesco d'Alméïda vengea son fils Lourenço, tombé dans une lutte glorieuse contre les Égyptiens, et détruisit la flotte d'Housêïn. Cette bataille navale fut livrée près de Diu : elle livra l'Inde aux Portugais, et anéantit pour jamais le commerce



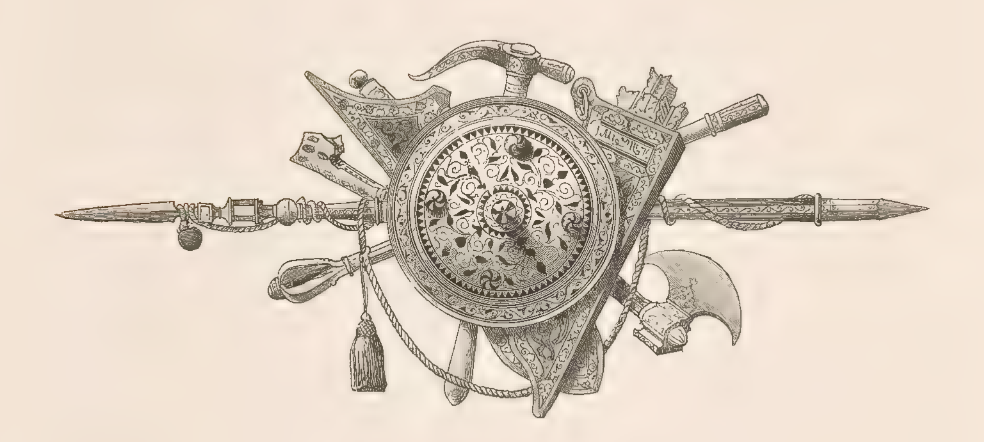
UN NOBLE ARABE.

des Arabes avec les États de l'extrême Orient. Les Osmanlis, maîtres de l'Égypte, firent plus tard une tentative pour s'emparer de Diu. Elle échoua complètement, et, jusqu'à nos jours, le drapeau turc n'a pas réussi à obtenir quelque influence dans les ports de l'Inde.

Les Portugais, vainqueurs, songèrent un moment à poursuivre jusqu'en Égypte même les restes de la puissance mamelouke. On prête à l'un de leurs héros, Albuquerque, le projet gigantesque de détourner le Nil vers la mer Rouge, par un canal qui aurait abouti auprès de Kocéïr, et de ruiner la partie la plus riche de la vallée, celle où trônait le Caire. Ce qu'ils ne réussirent pas à faire de la sorte, les Turcs de Sélim I^er^ le firent, peu de temps après, par la force des armes. Ils conquirent l'Égypte, et tout ce que ce pays renfermait encore de grandeur et de développement possible, de beauté et de valeur fut atteint ou détruit par la conquête. Ce fut un peu la faute d'El-Ghourî, qui avait hésité à entrer en campagne contre eux au moment favorable. Il périt bravement sur le champ de bataille, et eut pour successeur Tomân-bey, qui avait été son esclave. Les Cairotes donnèrent à ce prince le surnom de Mélik el-Aschrâf, le roi très honoré, et il sut mériter ce titre par sa grandeur d'âme dans l'infortune. Monté sur le trône le 17 octobre 1516, dès le 20 janvier 1517, les vainqueurs de son prédécesseur n'étaient plus qu'à quelques heures de marche du Caire. On en vint aux mains à Héliopolis, dans le voisinage du lac des Pèlerins, *Birket-el-Hagg*. Une division de l'armée ottomane attaqua le camp égyptien, une seconde tourna le Mokattam et tomba sur le flanc de Tomân-bey. Celui-ci se battit comme un héros des beaux jours de l'Islam : il avait déjà réussi à pousser jusqu'au cœur du camp turc avec deux émirs et une poignée de mamelouks hardis, à s'emparer de la tente du sultan Sélim, et à renverser les officiers qu'il y trouva, quand on lui apporta la nouvelle que son armée abandonnait le champ de bataille en pleine déroute. Les tranchées ouvertes et dissimulées dans lesquelles les Égyptiens avaient mis leur artillerie en batterie, étaient tombées aux mains des Osmanlis, et cela, par la trahison de deux mamelouks albanais, qui livrèrent à un pacha turc, leur compatriote, le plan de Tomân-bey, et lui signalèrent les fossés cachés sous des roseaux et la position des pièces. Lorsque les Ottomans eurent réussi à tourner l'armée égyptienne, cette artillerie aurait dû être retournée, mais les mamelouks n'avaient que de vieilles bombardes en fer, reposant sur des affûts sans roue, formés de poutres revêtues de métal, tandis que les Turcs se servaient de canons légers et faciles à manier. Aussi Kourt-bey, l'un des plus braves émirs de Tomân-bey, pris par les vainqueurs, avait-il le droit de répondre à Sélim, qui lui demandait où était passée son antique prouesse, « qu'elle n'avait subi aucune diminution. Les Ottomans devaient la victoire à leur « seule artillerie, avec laquelle une faible femme pouvait renverser les hommes les plus forts; « c'était d'ailleurs une invention franque dont un musulman ne devait pas se servir contre des « hommes qui croyaient à Dieu et au Prophète. » — Le sultan d'Égypte s'enfuit à Tourah, tandis que les Turcs s'emparaient du Caire et de la citadelle. Les soldats de Sélim, enivrés par la victoire, tuèrent et saccagèrent impunément jusqu'au moment où Tomân-bey leur reprit la ville par un coup de main hardi. Il ne put s'y maintenir que peu de temps. Les Turcs reconquirent la ville rue à rue, maison à maison. Au bout de trois jours de lutte, le sultan Sélim offrit aux révoltés une amnistie plénière que huit cents d'entre eux se résignèrent à accepter; sa clémence cachait une trahison. A peine les mamelouks eurent-ils mis bas les armes, qu'ils furent saisis par les soldats du vainqueur, conduits sur la place Roumêléh et décapités. L'incendie et le pillage achevèrent ce qu'avaient commencé la force et la ruse : on dit que cinquante mille habitants périrent. Tomân-bey, contraint d'abandonner de nouveau sa capitale à l'ennemi, se vit réduit à

chercher une seconde fois, sur les champs de bataille, le salut de l'indépendance égyptienne. Il se battit à Gisèh un jour entier avec un admirable mépris de la mort : le lendemain, il fut entraîné dans la fuite des siens, trahi par les Bédouins, conduit prisonnier devant Sélim et, après dix-sept jours de captivité, pendu par ordre de ce dernier sur la porte Ez-Zouêlèh, à un crochet de fer qu'on montre encore aujourd'hui. On assure que le Turc, quelques jours après, se repentit d'avoir fait périr, d'une mort ignominieuse, un adversaire qui n'avait, après tout, eu d'autre tort que de défendre trop bien sa patrie : il se rendit à la mosquée de Mouaîyad non loin de l'endroit où l'on avait exécuté son arrêt, se prosterna et arrosa les dalles de ses larmes comme pour faire amende honorable de son crime.

Ce fut la fin de la domination des mamelouks et le commencement du régime turc. Le dernier calife abbasside, Moutaouakkil, eut la vie sauve, après avoir transmis sans regret au prince Osmanli toutes ses dignités et tous ses droits. Il laissa, dit-on, deux fils qui moururent dans l'obscurité. La race abbasside disparut lentement et honteusement, consumée sur elle-même comme un bois pourri qu'on jette au feu : la série des sultans mamelouks finit comme la flamme d'une torche rapidement allumée que l'orage éteint.





DERVICHE ET AUTRES PERSONNAGES SACRÉS D'ASPECT EXCENTRIQUE.

# LE CAIRE

## SA DÉCADENCE ET SES TOMBES.

A partir de ce moment, l'Égypte n'est plus qu'une province de l'empire ottoman. Des gouverneurs envoyés de Constantinople résident dans la ville, et un général turc dans la citadelle du Caire. A côté d'eux, un conseil d'État composé d'officiers, de savants et de mamelouks de distinction : afin d'empêcher l'un d'eux de se concilier les habitants de la vallée du Nil, les gouverneurs n'étaient nommés que pour un an, et la brièveté de ce délai les invita à remplir en toute hâte, avant l'expiration de leur mandat, la seule de leurs fonctions qu'ils remplissent avec zèle, l'accroissement de leur fortune personnelle. Ils retournaient ensuite à Constantinople avec leur butin, et c'est là aussi qu'affluèrent tous ceux des revenus du pays que les employés ne réussissaient pas à soustraire au sultan. Ce pillage éhonté dessécha de plus en plus les sources les plus abondantes de l'aisance. Sous les princes mamelouks, le commerce avait introduit des masses d'or en Égypte, et la prodigalité des parvenus s'était appliquée à restituer au peuple dépouillé les sommes qu'on lui avait extorquées : sous les Turcs, tout ce qu'on vola fut perdu pour l'Égypte et échut à l'étranger. Le besoin et la misère s'abattirent aux bords de ce Nil qui répandait la richesse,

et cet état de choses ne s'améliora pas, lorsque la conduite des affaires passa des mains des employés des sultans de plus en plus débiles, à celles de vingt-quatre beys et de leurs mamelouks, qui commandèrent selon leur caprice dans les provinces, et n'accordèrent au pacha envoyé de Constantinople que le droit de recevoir d'eux le tribut annuel. Ces nouveaux maîtres prirent parmi eux un chef, le sheikh el-beled ou seigneur du pays, qu'ils mirent à leur tête, et comme, en tout temps, beaucoup de beys élevaient des prétentions à cette haute position, ce ne furent plus désormais que querelles sanglantes, dont les rues du Caire étaient le théâtre ordi-



DEVANT LES MURS DE MASR EL-KAHIRA.

naire. Vers le milieu du siècle dernier, un homme de valeur, Ali-bey, réussit enfin à établir, comme sheikh el-beled, sa domination sur l'Égypte entière. Il diminua le nombre des janissaires, augmenta celui de ses mamelouks, et, après avoir gagné le peuple, osa renvoyer le gouverneur à Constantinople. Il défia la sentence de mort que la Porte tenait suspendue sur sa tête, se fit nommer sultan en 1771 par le schérif de la Mecque : il se serait emparé de la Syrie, s'il n'avait été fait prisonnier et tué par un traître malavisé. Après sa mort, Ismaïl, Mourad et Ibrahim-bey se disputèrent le pouvoir les armes à la main : bien que la Porte favorisât le dernier, les deux autres surent bientôt se saisir de la vallée du Nil et de sa capitale, et conquérir un nom glorieux en défendant l'Égypte contre l'armée française de Bonaparte. Le Caire ne doit

à cette époque aucune fondation qui mérite d'être mentionnée : si le vieil éclat de la ville des califes y pâlit, si tout ce qu'il y avait de grand et de beau dans cette civilisation originale qui, implantée aux bords du Nil, y fleurit glorieusement, se détruisit et se ruina, la faute en est en premier lieu aux Turcs et à la mauvaise administration de leurs gouverneurs. Ceux-ci ont été pour ainsi dire les fossoyeurs de la splendeur ancienne ; il faut se souvenir qu'ils ont passé par là, pour s'expliquer tristement qu'il y ait au Caire tant de ruines, que les plus beaux édifices du temps des califes n'ont pas échappé à une ruine totale, aujourd'hui encore où l'on fait tant pour embellir la résidence du khédive, qu'au dehors des murs de la ville les monceaux de décombres succèdent aux monceaux de décombres, et que, devant les portes, parmi les restes des



RUINES DE LA MOSQUÉE D'IBN-TOULOUN.

tombeaux magnifiques et des maisons de plaisance, des vautours et des chiens sauvages se repaissent, sans être dérangés, aux carcasses répugnantes d'animaux morts et abandonnés.

Sans doute, c'est surtout à des motifs politiques que nous devons attribuer cette décadence, car, avant que la conquête française et le gouvernement de Mohammed-Ali eussent commencé pour l'Égypte des temps meilleurs, les chefs de l'État s'ingénièrent sans relâche, pendant trois cents ans, à piller, jamais à réparer ce qui était vieux ou à créer quelque nouveauté. Mais cette explication de la ruine qui atteignit les monuments ne s'applique pas à l'époque contemporaine ; Ignace Goldziher, un des modernes qui ont le mieux connu l'Orient d'aujourd'hui, et avec qui j'ai discuté sérieusement cette question, prouve d'une manière incontroversible, dans un mémoire encore inédit, que le caractère du peuple, son manque absolu de sens historique et la négligence des architectes de l'époque des califes, sont pour beaucoup dans la destruction des bâtiments civils et religieux les plus beaux.

Il cherche aussi à disculper les Cairotes du reproche d'irréligion : c'est en effet au manque

d'esprit religieux que beaucoup d'auteurs attribuent l'abandon où sont tombés les édifices du culte les plus vénérables. Il a été frappé, comme moi, de rencontrer à chaque pas des oratoires croulants, et qui servent néanmoins à une religion encore vivante et florissante autour d'eux, à une religion qui résume en elle le commencement et la fin, la somme et l'abrégé de tout l'enthousiasme dont est capable l'Égyptien rallié à l'Islâm. Où l'œil tombe, ce ne sont que débris de mosquées célèbres, de médréséhs, de saints sépulcres, dont l'histoire parle, dont elle raconte la splendeur, dont les ruines témoignent encore d'un antique éclat et d'une beauté passée. Il ne faut pas mettre ces restes lamentables au compte de la prétendue indifférence religieuse du musulman d'Égypte; car rien ne gonfle son sein d'un orgueil plus profond que la conscience de posséder, dans son Caire bien-aimé, des sources abondantes de vie et de science religieuse, en quoi la ville, qui fut la résidence des califes au temps de la décadence musulmane, peut lutter sans désavantage avec toutes les autres cités de l'Orient ancien ou moderne. Le Cairote est religieux : il est mahométan, mahométan dévot, mahométan des pieds à la tête et tout dévoué à l'Islâm. Mais Mahommed lui-même a établi ce principe fondamental que « l'Islâm n'est pas un système monacal; » le mot *Islâm* signifie *abandon de soi-même à Dieu,* et n'indique aucune tendance à la renonciation ascétique. Pour une fois que le moslim égyptien songe avec épouvante à tout « l'étalage d'épouvantements du Coran » et au luxe sinistre d'horreurs dont sont entourés les châtiments de l'enfer, il se réjouit cent fois des délices qui l'attendent au paradis. Loin de voir tout en noir, lui et les siens ne cherchent qu'à s'approprier en toutes choses la meilleure part. Sa religion lui accorde beaucoup de jouissances mondaines; il en use avidement et d'un cœur léger. Un vieil écrivain arabe, qui comparait entre elles les qualités physiques et spirituelles des Cairotes, leur attribue déjà avec raison la mobilité des girouettes et l'amour des plaisirs : un chrétien, observant leur existence mondaine, la façon légère, je dirai presque frivole, avec laquelle ils considèrent la vie et conçoivent l'univers, croira difficilement à la ferveur de religion qui n'abandonne que les plus dissolus parmi les musulmans. — Le tempérament prompt et variable, qu'ils ont commun avec d'autres peuples, dans les veines desquels coule un sang mélangé de beaucoup d'éléments divers, l'instabilité qu'ils ont héritée de leurs ancêtres nomades, doivent être certainement jetés dans la balance, si l'on veut expliquer l'insouciance avec laquelle ils ont entrepris d'élever leurs anciens édifices et avec laquelle ils les abandonnent à la ruine. Il ne leur vint jamais à l'esprit d'ériger des monuments solides, destinés à l'éternité. Ce qu'ils construisirent porte l'empreinte du passager et du variable : on dirait qu'ils n'ont pu oublier la tente, cette demeure de leurs pères qu'on dressait rapidement et qu'on arrachait ensuite. Même au temps des califes, on ne mit jamais à choisir les matériaux et à bâtir les édifices ce soin que nous admirons dans les œuvres des anciens Égyptiens. La recherche du plaisir, l'amour du brillant, l'imagination volage, la volatilité éphémère du moyen âge égyptien, ont pris forme et se sont manifestés dans un nombre infini de bâtisses mal assurées, revêtues richement de jeux de lignes et bariolées de couleurs éclatantes. « Elles sont merveilleuses à leur façon, ces « tombes musulmanes et ces mosquées du Caire, » dit un écrivain français. « Le plan, sur le « papier, en est tracé avec un art étonnant; et quand ils furent terminés, ils furent charmants « pendant deux siècles, si tant est que des visages crépis et fardés puissent être charmants; « mais aujourd'hui, ce ne sont plus que des ruines ignobles, des tas de poutres, de lattes et « d'argile, qui trahissent la légèreté et l'esprit superficiel de leur constructeur. » Ce jugement est plus dur qu'il ne convient; mais on ne doit pas se dissimuler que les seuls édifices bien

conservés des Arabes, sont ceux dont le gros œuvre originel ne servit pas à l'Islâm, ou dans lesquels on sent l'influence d'arts étrangers. Ce sont des Byzantins qui bâtirent Sainte-Sophie, à Constantinople; la mosquée de Damas est sortie de l'église Saint-Jean; les colonnes de la mosquée d'Amr ont été prises à des temples païens et chrétiens; la mosquée d'Ibn-Touloun fut construite par un Grec, et l'on ne peut méconnaître dans celle du sultan Hassan des traces d'influence italienne. Une des parties purement arabes de celle-ci s'écroula bientôt, et nous avons déjà vu quelle triste destinée subit, peu de temps après son achèvement, une partie de la mosquée de Mouaîyad.



FAMILLE ARABE AU MILIEU DES RUINES.

Nulle part on ne trouve descriptions plus enthousiastes d'édifices à peine terminés et dans tout l'éclat d'une fraîche nouveauté, que celles que nous ont laissés les poètes et les historiens arabes; mais qu'elles sont étranges! Le musulman, à qui pourtant sa religion commande de porter l'œil de la conscience interne sur ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé, ne sent rien pour les monuments du passé. Le langage populaire les confond tous sous le nom de *Koufrî,* païens; ils ne lui inspirent ni sympathie ni admiration: ils lui sont si indifférents, qu'il ne les dédaigne même pas. Dans les histoires relatives à l'Égypte, principalement dans les œuvres classiques de Makrîzî et Abd el-Latîf, les pyramides, le sphinx et d'autres monuments sont décrits, mais ces auteurs ne sont plus lus que d'un petit nombre de gens, et les restes de l'antiquité pharaonique n'ont pas trouvé place dans la conscience de ce peuple musulman. On pourrait affirmer sans crainte qu'il n'y a pas mille musulmans au Caire qui

aient, durant leur vie entrepris un voyage à âne dans la direction de Gizèh, exprès pour voir les pyramides et le sphinx; nous aurons à parler, dans la haute Égypte, de monuments grands et beaux qui ont passé pièce à pièce dans le four à chaux, et ont été calcinés ou démolis, pour être employés à la construction de fabriques et de palais. Un voyageur musulman de Damas, qui ne manquait pas d'intelligence, et comptait parmi les théologiens éclairés de son temps, entreprit, il y a environ cent soixante-dix ans de cela, un pèlerinage à la Mecque, par la Palestine, l'Égypte et l'Arabie. Il demeura plusieurs semaines au Caire, et décrivit ou chanta, sans en omettre aucune, les tombes de *ouéli,* saints, qu'il rencontra au dedans et au dehors de la ville; on ne trouve chez lui aucune mention des pyramides, ni de l'effet que leur aspect produisit sur un esprit qui, dans le fait, était fort impressionnable. Le riche propriétaire musulman qui se rend en Dahabièh, dans la haute Égypte, pour y visiter ses biens, se donne rarement, ou plutôt ne se donne jamais, la peine de faire une course à l'intérieur, afin d'admirer ces *colonnes d'éternité,* qui sont le but du voyage pour tant d'Occidentaux désireux de s'instruire; si néanmoins son œil curieux rencontre quelques débris du passé, il regarde à la légère ces choses bizarres, et manifeste l'impression, vite effacée, qu'il en a reçue par le seul mot *Fantasia.*

L'Oriental n'est nullement conservateur par nature; c'est plutôt un utilitaire dans toute l'acception du mot. Le vieux, quand même le temps y a marqué son empreinte et l'a rendu vénérable, ne lui inspire rien s'il n'y voit rien d'utile. La valeur artistique ou la signification historique d'un monument ne paraissent pas suffire seules à en justifier l'existence : la première condition pour cela est l'utilité. Il lui manque aussi, — cela dit et explique tout, — le sens historique, sans lequel on n'a aucune joie à conserver ce qui a été, ni aucune tendance à restituer exactement la valeur de ce qui est parvenu jusqu'à nous. Sans doute les historiens distingués n'ont pas fait défaut aux Arabes et la philosophie de l'histoire constitue une branche remarquable de leur littérature; ils n'ont pas, ce qui est pour l'Européen le fondement de toute éducation sérieuse, la faculté et le désir de se figurer le présent comme déjà passé et de reconnaître par là chaque phase de son développement. C'est pour cela que l'Oriental n'éprouve aucun chagrin quand on détruit les monuments du passé, et qu'il en efface insouciamment le souvenir du livre de la vie. Les *histoires* lui plaisent parce qu'elles récréent son esprit et stimulent son intelligence, qui ne se fatigue jamais d'emmagasiner des faits réels ou fictifs; l'*histoire,* telle que nous la concevons et la cultivons, destinée à ennoblir nos âmes par ce qu'elle met en œuvre et à développer notre énergie, est dépaysée parmi les ouvrages d'éducation de l'Orient. Dans les temps antérieurs, un seul historien, récemment découvert par la critique allemande et inconnu des Orientaux eux-mêmes, el-Fakhrî, qui assista à la destruction du califat par les Mongols et en écrivit le récit, insiste sur la nécessité d'initier la jeunesse à l'histoire; de nos jours, les réformateurs de l'instruction publique de l'Égypte moderne s'efforcent de cultiver la littérature historique et d'en donner la connaissance aux écoliers. Ces tentatives louables ne manqueront pas d'avoir une action profitable sur l'esprit et le caractère des générations qui viennent; la race d'aujourd'hui est malheureusement ainsi faite, que la tendance à conserver les vieux édifices lui manque entièrement. Ces enfants du présent, à qui l'avenir est un don que Dieu fait indépendamment de leur volonté, et à qui le passé demeure étranger, ne travaillent pas volontiers à la dévastation de ce qui existe, mais ne sentent pas non plus la nécessité de l'entretenir; la ruine de ce qui a été saint pendant des âges ne leur cause aucune douleur. Ce qui n'a aucune utilité pratique leur paraît mériter de tomber; il semblerait que l'esprit conservateur des anciens Égyptiens, l'ardeur si particulière, si passionnée, qu'ils marquaient pour

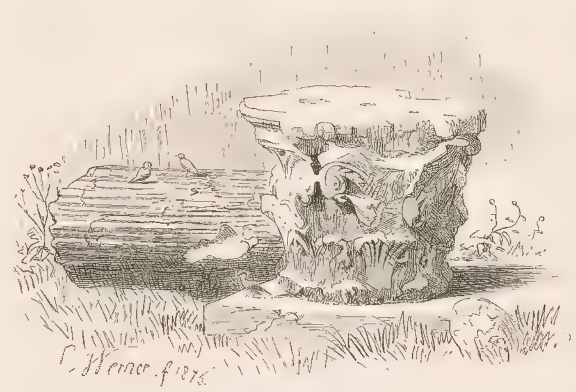


LES TOMBEAUX DES CALIFES.

l'entretien de ce qui existait, a complètement disparu de leurs descendants, par l'effet de nouveaux mélanges de sang. Ils préfèrent élever du neuf, qui leur procure à nouveau la joie d'ouvrir bien grands les yeux, et abandonnent à son destin ce que l'âge a rendu chancelant. Par malheur, depuis la conquête de l'Égypte par les Turcs, tout ce qu'on bâtit, non seulement n'a aucune solidité, mais encore manque de cette originalité charmante qui nous frappe partout, même dans les restes mutilés de l'architecture du temps des califes. Il faut presque se réjouir qu'en ce temps de décadence on se soit abstenu de restaurer les vieux monuments, car la seule tentative qui ait été faite en ce sens, a été des plus lamentables. Les mosquées du Caire sont d'ordinaire construites par assises de pierre alternativement rouge et jaune pâle : c'est un motif favori de notre architecture comme de l'architecture orientale, et on en voit nombre de spécimens, surtout en Toscane. Comme la couleur rouge avait pâli quelque peu, au moment de l'ouverture du canal de Suez, on voulut, en l'honneur des hôtes du khédive, mettre aux mosquées antiques un vêtement nouveau dont les couleurs ne sont rien moins que ternes. On confia à des peintres en bâtiment le soin de restaurer les superbes mosquées et les minarets d'autrefois; leur main malhabile a enduit les murs extérieurs du rouge ardent le plus commun et du jaune le plus criard. Cet habit de paillasse, rayé horizontalement, donne aujourd'hui un aspect horrible et dur à ces nobles monuments, dont les constructeurs avaient appris des anciens Égyptiens l'art de mettre soigneusement les couleurs, de les adoucir et de les éteindre. Les architectures d'époque turque sont laides de formes, surchargées d'ornements massifs, bariolées, sans goût. Par bonheur, elles n'ont plus que peu de temps à blesser l'œil de l'artiste, car plus encore que les autres elles n'ont pas été élevées pour durer, mais pour servir l'espace du moment qui les use. La postérité, à laquelle ne songeaient pas ceux qui les ont faites, se vengera d'eux en les oubliant. De même que la mobilité et l'esprit volage des Orientaux se manifeste dans leurs œuvres, il se reflète dans leur histoire politique. Les dynasties et les règnes isolés se succèdent avec une rapidité surprenante, et où trouve-t-on dans les annales de l'Orient moderne des lignes royales analogues à celles de l'antiquité ou de l'Europe? Le temps, dont l'avalanche puissante passe et roule sans jamais s'arrêter, ensevelissant toutes choses dans sa course impitoyable, le temps *ed-dahher,* ou comme les Arabes l'appellent volontiers, *la succession des nuits*, détruit tout. — Ce mot douloureux n'est nulle part plus vrai et nulle part plus souvent entendu qu'en Orient. « Sache, ô âme, qu'en ce monde tout, en dehors d'Allah, est périssable. » Cette maxime de l'Arabe



païen Lebîd lui valut l'honneur d'être mis sur la liste des poètes de l'Islâm, qu'il embrassa d'ailleurs pendant les dernières années de sa vie. Les historiens aussi dépeignent, dans les introductions travaillées avec un art infini de leurs ouvrages, non pas l'éternité qui se reflète dans les fortunes des peuples, mais l'instabilité qu'ils rencontrent partout lorsqu'ils considèrent les choses de la terre. Le peuple, qui ne se lasse jamais de créer des fables, attache souvent, comme nous l'avons montré, à des édifices sacrés et à des reliques des effets miraculeux et des légendes qui ne vivent qu'autant que les uns et les autres subsistent. Si les reliques se perdent ou que les sanctuaires tombent en ruines, la légende s'efface dans l'esprit populaire, se métamorphose, finit par se perdre entièrement, car traditions et légendes n'existent qu'à condition de s'appuyer sur un objet ou sur un endroit déterminé. Plus d'une tradition s'est éteinte avec les édifices du vieux temps, mais un grand nombre subsiste, et elles sont pour la plupart si monstrueuses et si folles que la répétition en peut paraître supportable à ceux-là seuls qui y croient. En voici deux parmi les moins niaises. Elles furent contées à Lane, le profond connaisseur de la vie cairote, et montrent bien quel était encore de son temps, entre 1820 et 1840, le pouvoir de la superstition sur l'esprit des habitants, même instruits, de la grande ville.



FRAGMENTS DE COLONNES.

Les *Mille et une Nuits* nous ont tous rendus familiers avec les djinns. Ils fréquentent de préférence les lieux déserts ou souterrains, mais prennent parfois la forme d'animaux et s'introduisent ainsi déguisés dans la familiarité de l'homme. Le sheîkh Khalil el-Medabighî, l'un des savants les plus renommés du Caire, avait un chat noir qui l'aimait beaucoup, ne le quittait jamais et dormait au pied du lit en dehors de la moustiquière. Une nuit, le bonhomme entendit qu'on frappait à la porte de la rue. Le chat se leva, ouvrit la fenêtre et demanda qui était là. Une voix bizarre répondit : « Je suis un tel; » — et elle disait un nom étrange. Le djinn : « Ouvre la porte. — On a prononcé le nom de Dieu sur la serrure, » répondit le chat, « je ne puis rien sur elle. — Alors, jette-moi deux petits pains par la fenêtre. — On a prononcé le nom de Dieu sur la huche. — Alors, donne-moi au moins une gorgée d'eau. » La cruche à l'eau avait été assurée contre toute tentative des esprits par le même procédé, et le mendiant se demandait ce qu'il allait devenir, pressé qu'il était par la faim et par la soif, quand le chat lui dit d'aller à la maison prochaine, s'y rendit lui-même et fit son aumône aux dépens du voisin. Le lendemain le sheîkh au lieu de donner au chat un petit morceau seulement de l'espèce de crêpe, *fatîréh,* qu'on servait d'ordinaire pour le déjeuner, lui en donna la moitié et lui adressa un petit discours bien senti : « O mon chat, tu sais combien je suis pauvre : apporte-moi un peu d'or. » Mais l'autre, au lieu de répondre, disparut et ne revint plus. Lane tenait cette première histoire



DARB EL-AHMAR.

de la personne même à qui elle était arrivée : l'authenticité de la seconde lui fut attestée par plusieurs garants dignes de foi. Elle fait partie d'une sorte de cycle légendaire qui se rattache à la porte Ez-Zouéléh ou El-Moutaouelli, qu'on tient pour opérer des miracles et servir parfois de résidence au chef mystérieux de tous les ouélis ou saints. Entre autres privilèges, le koutb possède le pouvoir de transmettre aux hommes simples et de bonne vie tout ou partie de ses vertus



[illegible], [illegible]. FEMME DU CAIRE.

miraculeuses. Il fait des ouélis, auxquels il donne certaines fonctions à remplir et les pouvoirs nécessaires à l'accomplissement de leurs nouveaux devoirs. Ces délégués exercent, sur une ville entière ou sur un quartier de la ville, une sorte d'autorité moitié spirituelle, moitié temporelle, qui leur attire parfois des accidents fâcheux : témoin le pieux épicier du Caire.

Ce dévot épicier avait un désir ardent d'être admis au nombre des ouélis. Il pria donc un homme qu'on reconnaissait généralement pour un saint, de lui procurer une entrevue avec le koutb. Après des épreuves de différente nature, elle lui fut promise : on lui recommanda de se rendre à la porte Ez-Zouéléh, et d'arrêter le premier individu qu'il verrait sortir de la

mosquée voisine d'El-Mouaîyad. L'épicier obéit; le koutb se présenta à lui sous l'aspect d'un vieillard vénérable, lui accorda sa demande, et lui ordonna de prendre en sa garde le district situé au sud de la porte, avec la rue nommée *Darb el-Ahmar.* Aussitôt l'épicier éprouva qu'il devenait ouéli, et sentit qu'il percevait des choses cachées au reste des mortels. Arrivé au district qui lui avait été assigné, il vit un marchand, qui avait des fèves cuites dans une grande jarre et en vendait aux passants. Il saisit soudain une grosse pierre, brisa le vase, et se tint coi, tandis qu'on lui administrait pour ce trait une forte volée. Le marchand de fèves, sa colère une fois refroidie, ramassa les débris de la jarre et y trouva un serpent venimeux. Il reconnut alors, dans celui qu'il avait roué de coups, un ouéli, qui l'avait empêché de vendre une marchandise, avec laquelle il aurait empoisonné ses pratiques, et conçut un violent remords. Le jour suivant, le pauvre saint s'en alla clopin-clopant à travers son district et brisa, sans songer aux coups qu'il avait reçus quelques heures auparavant, une grande cruche pleine de lait qui était à vendre dans une boutique. De nouveau, il fut bâtonné rudement par le propriétaire; mais les passants se souvinrent de ce qui s'était passé le jour précédent, et retinrent le bras de l'autre. On chercha parmi les débris de la cruche, et on trouva, tout au fond, un chien mort. Le troisième jour, le ouéli se traîna de nouveau dans le Darb el-Ahmar, non sans peine, car il était rompu. Il y rencontra un domestique, qui portait sur la tête un plateau chargé de mets et de fruits, destinés à un repas dans une maison de campagne. Le saint jette son bâton dans les jambes du porteur, qui culbute, et tout ce que contenaient les plats se répand dans la rue. Le domestique, furieux, tombe sur lui et lui fait tâter de son bâton autant qu'il s'attendait à recevoir de son maître pour sa maladresse. Cependant des chiens se précipitent sur les ragoûts épars et meurent rapidement après les premières bouchées. Cette circonstance apprit aux assistants que les mets renversés à terre avaient été empoisonnés, et on implora instamment le pardon du ouéli. Le saint homme frotta son corps meurtri, se dit qu'il n'était pas fort souhaitable d'apercevoir tout ce qui restait inconnu au reste des mortels, pria Dieu et le koutb de lui reprendre le fardeau de la sainteté, de le remettre dans l'état d'ignorance et dans l'humble condition où il était auparavant. Le ciel entendit sa prière et l'ex-ouéli, redevenu épicier, ne reçut plus de coups de bâton.

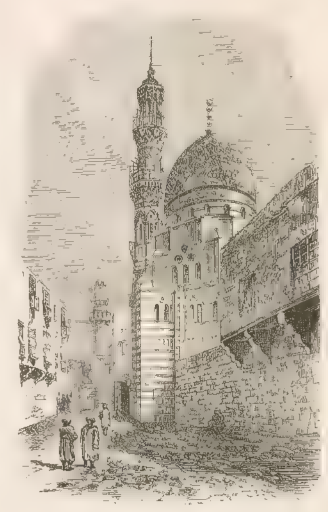
Un dévot vivait au Caire, vers 1835, qui portait au cou un collier de fer et passait pour être enchaîné, depuis plus de trente ans, dans un coin de sa chambre. Il s'enveloppait parfois d'une couverture comme pour dormir, et les naïfs croyaient de bonne foi qu'il était plongé dans un profond sommeil : mais, si on soulevait la couverture, on ne trouvait plus personne au-dessous. Un autre ouéli, accusé faussement d'avoir commis un crime, fut condamné et décapité : sa tête, séparée du corps, ouvrit la bouche et proclama l'innocence du martyr. Enfin, on raconte du saint nommé communément *Pierre de fer,* qu'il avait commencé par être mamelouk de Kaït-bey. Son maître l'envoya un jour porter un riche présent en argent à un sheikh vénérable. Le ouéli, après avoir refusé le cadeau, finit par l'accepter, serra les pièces de monnaie dans sa main, où elles se changèrent soudain en sang, et dit : « Vois, mon fils, ceci est votre or! » Le mamelouk prit peur, resta comme disciple auprès du ouéli, fonda un ordre de derviches; aujourd'hui, au Caire, on l'honore, et plus d'une légende se rattache à sa tombe.

Nous avons vu qu'on attribue des vertus particulières à beaucoup de reliques; on croit aussi que certains édifices ont en eux des forces miraculeuses. Une mosquée nommée *Gamâ el-Benât,* la mosquée des filles, a la propriété de marier les jeunes filles qui ont monté en graine. Tous les vendredis, un grand nombre de fidèles s'y rassemblent, comme dans les autres temples, pour



TOMBE D'UN SHÊIKH DANS L'ILE DE RODA

entendre le prêche et la prière. La jeune fille qui, malgré tous les efforts de ses parents, n'a pas réussi à entrer comme maîtresse dans un harem, et qui veut trouver un mari, n'a, d'après la tradition populaire, qu'à venir ici le vendredi, à la prière de midi, qui est la plus solennelle des prières de la semaine. Au moment où l'iman proclame à haute voix que Dieu est grand — *Allah akbar!* — où les croyants se prosternent pour la première fois, et touchent du front les nattes qui recouvrent le pavé elle doit monter, puis redescendre, dans l'espace qui sépare deux rangées de fidèles : elle est assurée de se marier l'année même, et de jouir, aux côtés d'un bon époux, des félicités de la vie conjugale.



TOMBEAU D'IBRAHIM AGA.

La plupart des légendes pieuses se rattachent aux tombeaux des saints qu'on nomme *ouélis* comme les saints eux-mêmes. Ils sont nombreux, et peuvent être considérés comme le centre de la vie religieuse des Cairotes. Les plus anciens d'entre eux ne sont pas moins mal conservés que les autres constructions du temps des califes. On les trouve parfois dans des mosquées qui portent le nom du saint qui y est enseveli; d'autres fois, ce sont des édifices indépendants. Une coupole les recouvre, et leur chambre étroite renferme en outre, comme objet principal, et dissimulé sous un tapis, le cercueil du saint à qui les visiteurs adressent leur culte. Ces *koubbéhs* s'élèvent d'ordinaire à l'endroit même où le saint dont ils recouvrent les restes mortels avait sa cellule ou plutôt son *coin* (*zâouîyah*) d'anachorète. On en rencontre à chaque pas dans tout l'Orient; car il est considérable le nombre des hommes dont le tombeau est devenu le théâtre d'un culte pieux, et nombreuses sont les légendes merveilleuses que la croyance populaire attache au lieu dans lequel ils reposent. Un musulman dévot ne passera jamais devant une tombe de la sorte, sans faire une prière muette, et sans invoquer pour ses entreprises l'appui du ouéli. J'ai déjà montré en décrivant le môlid de saint Ahmed Séiyd el-Bedaouï, à Tantah, ce que nous devons penser de ces tombes et entendre par un saint musulman.

La nuit, lorsqu'on revient d'une excursion plus lointaine que de coutume, on entend souvent, avant d'arriver au Caire, un récitatif monotone, plutôt qu'un chant, de sentences arabes, interrompu de temps en temps par un cri perçant, qui s'échappe de la poitrine d'un homme saisi par l'extase pieuse au milieu de sa prière. Une sorte d'horreur sainte surprend le voyageur; il ne peut s'empêcher de ressentir un certain effroi, lorsqu'à ses yeux se montrent, perdues dans les ombres de la nuit tranquille, les formes des derviches qui profitent des heures tardives pour exécuter, autour du tombeau d'un ouéli, leurs mouvements bizarres, et pour réciter à ciel ouvert le *zikr* mystique. J'aurai occasion de faire assister le lecteur à un *zikr* de ce genre, quand je le conduirai aux fêtes du Caire; l'étranger en visite dans la ville des califes peut, en tout temps, voir ces cérémonies religieuses d'un genre particulier, s'il entre à une certaine heure dans un couvent de derviches, *tekiéh*. Les *tekiéhs* sont pour la plupart élevés à l'endroit où résidait un ouéli, qui était en rapports étroits avec l'ordre auquel appartient le couvent.

Chaque jeudi, à la tombée de la nuit, on voit une troupe de derviches, des bonnets en pain

de sucre de feutre gris sur la tête et des lampes à la main, filer en procession par la rue Abdîn, puis tourner à gauche dans les culs-de-sac infects du quartier grec. Ils se rendent à une mosquée rarement visitée de l'étranger, et passent la nuit entière à faire le zikr sur le tombeau du saint qui y est enseveli. Plus d'un dévot non initié prend part à leurs exercices pieux, car le peuple recherche leur compagnie. Non seulement l'homme du commun, mais plus d'un Cairote instruit et bien élevé va au tombeau des ouélis, surtout à cause des miracles qu'on leur attribue : comme la plupart se font dans le domaine de la médecine, ces sépulcres exercent naturellement un attrait particulier sur les infirmes et sur les malades. Aux environs du Caire, on trouvait encore au siècle dernier, sous un sycomore, une koubbéh dont la poussière possédait la propriété de guérir l'animal dont on saupoudrait le membre malade. On se rend à certains tombeaux de saints parce qu'on espère y trouver aide et secours contre l'affliction matérielle; d'autres pour obtenir une postérité. A Za'ka, qui est un bourg frontière entre l'Égypte et la Syrie, non loin d'El-Arîsh, s'élève la tombe du shêikh bédouin Zouêyîd : la porte n'en est jamais fermée, parce qu'on croit que les trésors qu'on y conserve ne peuvent être dérobés par aucun voleur, et que celui qui y cherche asile échappe à ceux qui le poursuivent. D'ailleurs la même célébrité et la même considération s'attachent, non seulement aux tombeaux des saints qui font des miracles, mais à ceux des hommes qui ont été en rapport étroit, digne de mémoire, avec le développement de l'Islâm, entre autres, à ceux des *amis*, c'est-à-dire des personnages qui ont connu personnellement le Prophète. On met au nombre de ces derniers les soldats qui vinrent en Égypte avec Amr, et chaque tombeau que le peuple imagine appartenir à l'un d'entre eux partage les honneurs des tombes des ouélis. La tombe du même *ami* a beau être vénérée souvent dans quatre ou cinq endroits différents, nulle part on n'aperçoit un



DERVICHE EN EXTASE SE PERÇANT LA JOUE.

effort tenté pour éclairer les contradictions qui résultent de cette multiplicité, tant est grande la ténacité avec laquelle le peuple s'attache à de semblables traditions. La plupart de celles qui vivent encore en Égypte ont trait aux malheurs de la famille du calife Ali. Elles doivent leur origine à la dynastie des Fatimites, qui faisait remonter sa souche jusqu'à Fatima, femme d'Ali



AU COIN D'UNE VIEILLE RUE.

et fille favorite du Prophète, et donna la ville du Caire, où elle résidait, pour capitale à la domination chiite. Aujourd'hui encore, que le Caire passe à bon droit pour être le centre de la science sunnite, on tient avec obstination à ces légendes. La grande fête d'Ashourâ, par exemple, qui est d'origine juive, et qui doit commencer le dix de moharram, premier mois de l'année musulmane, est pour les Cairotes, grands amis d'Ali, un jour de deuil et de péniten ce. Ce jour-là, la

domination des Alides périt, et les deux fils d'Ali, Hassan et Houssêïn, subirent le martyre : on le fête, malgré les condamnations des sunnites, par des cérémonies lugubres et touchantes. La mosquée El-Hasanêïn sert de théâtre ordinaire à ces *fantasias,* dont une partie est entièrement théâtrale. Elle renferme, dit-on, la tête du martyr Houssêïn. Cet Houssêïn est l'un des




TOMBEAU D'UN MAMELOUK.

saints les plus vénérés des Cairotes, et ces gens, dont la particularité la moins plaisante est de jurer sans cesse, n'ont pas de juron plus fréquemment employé que : Par la vie de notre seigneur Houssêïn. — *Oua-hayât sîd-nâ Houssêïn!*

Le culte des Cairotes pour les tombes est entretenu surtout dans le karaféh, le plus grand de tous les cimetières de l'Orient. Si quelques croyances de l'Égypte pharaonique se

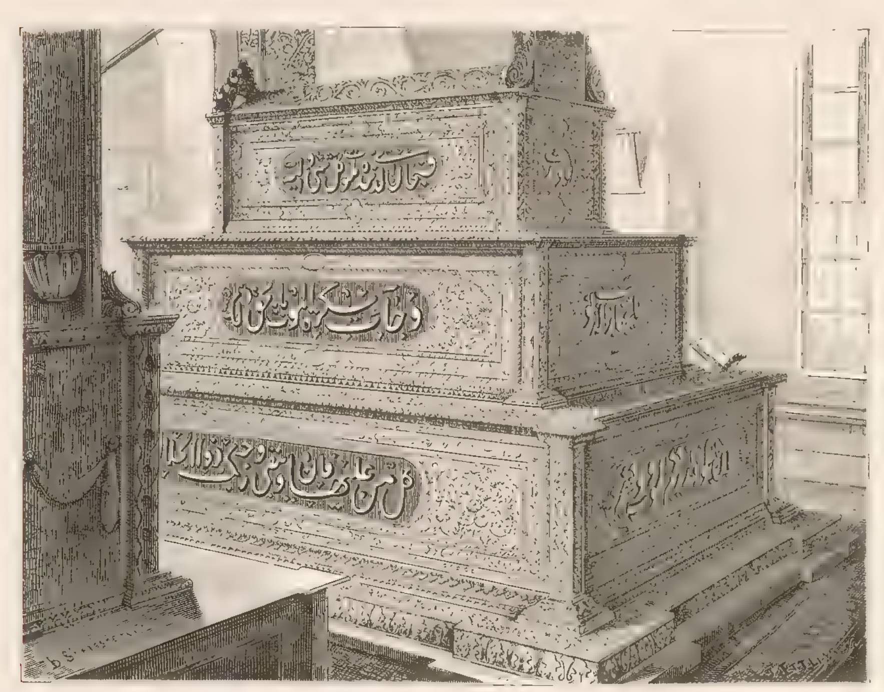


LE KARAFÉH DU CAIRE

sont transmises aux habitants musulmans de la vallée du Nil, c'est là ou nulle part qu'on doit en trouver la trace. J'ai déjà indiqué l'existence de semblables survivances, à propos de la fête célébrée à Tantah pour le saint Ahmed el-Bedaouï, et plus tard à propos de la crue du Nil : au Caire même, ce qui est un fait unique dans tout l'Orient musulman, la présence, derrière les habitations des vivants, d'une ville des morts et du repos éternel, formée de tombes et de mausolées innombrables, rappelle d'anciennes idées égyptiennes. En parcourant la nécropole de Memphis, nous avons montré que, sous les Pharaons, les nécropoles étaient placées à l'ouest des endroits habités, pour des raisons tirées de la religion et de la mythologie : ce peut donc être par rencontre fortuite que la nécropole du Caire musulman forme une longue ligne de tombeaux, groupés comme en villages, tendue à l'est, tout à l'arrière-plan de la ville, et empiétant sur les dernières pentes du Mokattam. C'est là, à droite et à gauche de la citadelle, que s'élèvent ces splendides coupoles, dont nous avons fait connaître les plus belles au lecteur, en racontant la vie du fondateur; au pied des mausolées des grands, s'allongent des rangées innombrables de tombeaux, consistant en une simple pierre ou en un koubbéh, crépi à blanc. Dans le dialecte arabe parlé par les Égyptiens, un cimetière s'appelle *karaféh;* mais ce nom n'appartenait, à l'origine, qu'aux parties qui s'étendent au pied des tombeaux des califes et des mamelouks. Ce karaféh est, depuis plusieurs siècles, le cimetière des musulmans cairotes; c'est aussi l'un des pèlerinages favoris des indigènes dévots et des étrangers qui viennent au Caire visiter les tombeaux des saints et des hommes pieux, et prier devant eux avec ferveur. Le peuple va au karaféh, souvent le vendredi avant le coucher du soleil, régulièrement à de certaines fêtes, entre autres à celle d'*El-Id.* On voit alors les hommes, les femmes et les enfants couvrir en grand nombre les rues qui mènent aux cimetières. Une vie bruyante et animée se meut et s'agite dans la ville des morts, si tranquille d'ordinaire et si déserte; on dépose des rameaux de palmiers sur les fosses, on distribue aux pauvres des dattes, du pain, des aumônes, on invoque, en prières de longue haleine, les mânes des saints les plus éminents. Sommes-nous ici au milieu de musulmans qui croient au seul Dieu unique, ou parmi un peuple adonné au culte des ancêtres? En vérité, on n'ose trop blâmer les ouahâbites, ces réformés musulmans de l'Arabie et de l'Inde, s'ils tournent leur fanatisme contre les tombeaux des ouélis, les accusent de conduire à la corruption de la conception monothéiste, les renversent et les détruisent. Dans le karaféh, c'est beaucoup moins Allah l'infini qu'on adore que les dévots endormis dans la tombe. Les membres de toutes les sectes trouvent ici le sépulcre des chefs les plus célèbres du ritualisme dont ils sont les adeptes. Ici, un mausolée abrite le sarcophage qui renferme les restes mortels de l'imâm Shâféî, le fondateur de la science du droit canon, le chef très vénéré du rite auquel il a donné son nom, et qui, avant la domination turque, prévalait en Égypte. L'esprit égyptien, toujours actif à créer des traditions, a entouré d'une belle couronne de légendes la vie et la personne de l'homme et du savant extraordinaire. On a imaginé plus d'une merveille au sujet de son koubbéh. Les Cairotes croient que la porte s'en ouvre pour admettre un croyant, jamais pour laisser entrer un impie dans le cœur duquel le doute a trouvé place. Cette particularité miraculeuse de la porte qui conduit au cercueil du savant saint a, dit-on, démasqué souvent déjà maint hypocrite. Une grande partie de la nécropole porte le nom de Shâféî : les étrangers y viennent souvent visiter, entre autres, la mosquée funéraire, Hôsh el-Bâsha, de la famille vice-royale, où se trouve le beau sarcophage du général Ibrahim-pacha, père du khédive Ismaïl, et où l'on récite le Coran du matin au soir.

On attribue des vertus toutes particulières à la tombe de l'imâm Ibn-Sâd, surnommé *le Père*

*des miracles*, et qui, mort, fait plus de prodiges encore qu'il n'en faisait vivant. La légende raconte qu'un homme poursuivi durement par ses créanciers vint se réfugier une fois dans le koubbéh de ce saint, et lui demanda ardemment la délivrance. Après être resté longtemps absorbé dans la méditation et le chagrin, auprès du tombeau sacré, il s'endormit. L'imâm lui apparut et lui dit : « Ne t'inquiète plus, homme pieux! A ton réveil, prends ce que tu « trouveras sur mon tombeau! » Le pauvre diable ouvrit les yeux, et aperçut devant lui un oiseau qui récitait le Coran selon les sept leçons. Il prit l'oiseau, le montra par la ville; la



CERCUEIL D'IBRAHIM-PACHA.

renommée de sa science excita tellement l'attention, que le gouverneur lui-même désira le voir et l'acheta à son propriétaire, pour une somme qui permit au malheureux de payer ses dettes et de mener jusqu'à la fin de ses jours une vie tranquille. Mais le gouverneur n'eut pas longtemps à se réjouir de sa nouvelle acquisition. La nuit même, l'imâm lui apparut en songe et lui dit : « Sache que mon esprit est en cage dans ta maison! » Le lendemain matin, le gouverneur voulut voir son savant prisonnier ailé, mais celui-ci avait disparu; c'était l'imâm qui avait pris la forme de l'oiseau pour tirer de peine le dévot affligé.

On remarquera également les tombes des *Sâdât al-Bekrîyéh*, c'est-à-dire des supérieurs des ordres de derviches égyptiens qui descendent en droite ligne du calife Abou-Bekr; leur dignité a joui jusqu'à nos jours d'une haute considération, et son possesseur a une grande

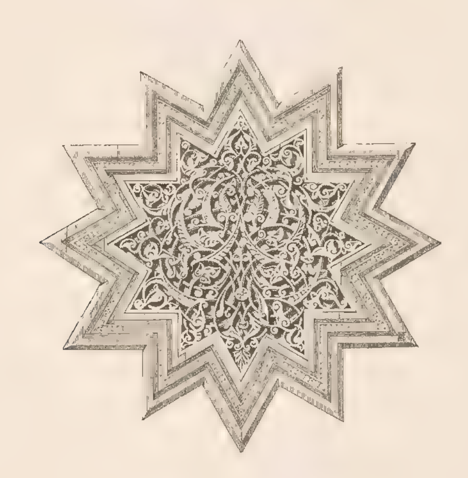


DANS LA MAISON DU SHEIKH SADAT.

importance dans beaucoup de fêtes populaires et religieuses. Les tombes des *Sâdât al-Alaouiyyah*, c'est-à-dire les supérieurs temporaires des ordres qui remontent à Ali, sont aussi en cet endroit. Le possesseur actuel de cette dignité relevée, mais rarement importante, est un riche propriétaire, de manières engageantes, qui montre, avec une prévenance exquise, à l'étranger qu'il accueille, sa belle et vénérable maison patrimoniale, celle peut-être des maisons d'habitation du vieux temps qui a le plus de cachet dans tout le Caire, et sa bibliothèque choisie, riche en raretés bibliographiques. Il a eu l'amabilité de mener plus d'un savant européen au sépulcre sacré de ses ancêtres, où se trouve son arbre généalogique, qui a la prétention de remonter jusqu'à l'époque de la conquête de l'Égypte par les musulmans.

La tombe à laquelle on s'arrête avec le plus de respect et de vénération est celle du shêikh Omar Ibn el-Fârid, le poète de *la Chanson du vin,* ce cantique des cantiques de l'amour mystique de Dieu chez les musulmans. Ce poème est allégorique d'un bout à l'autre, et célèbre non pas le jus réel de la vigne et son action, mais l'extase du soufi ivre de Dieu, qui a bu le doux breuvage fumeux de l'amour de Dieu, a dépouillé son individualité corporelle et n'est plus qu'un avec son bien-aimé céleste. On récite souvent, auprès de la tombe du shêikh Omar, des vers de ce poème qui plongent les assistants dans un ravissement extrême; souvent aussi son sépulcre devient le théâtre de ces zikr dont j'ai parlé, et sur lesquels je compte revenir en un autre endroit.

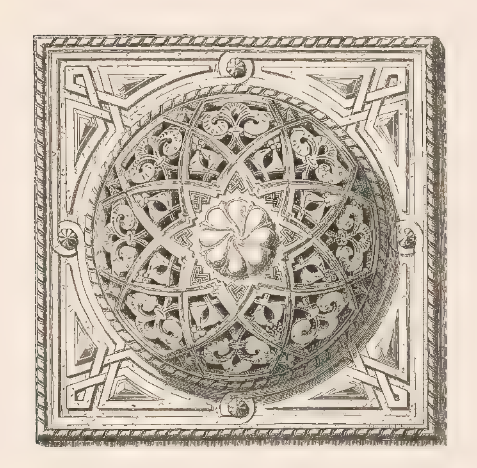
Nous nous sommes attardés parmi les ruines et les tombes. Le vieux Caire a eu son dû. Occupons-nous maintenant de la capitale nouvelle et refleurie, de ses habitants actuels, de la maison princière à qui il a été donné d'arrêter la décadence de l'Égypte, et de donner à ses destinées, avec l'aide de pilotes étrangers, une direction meilleure.

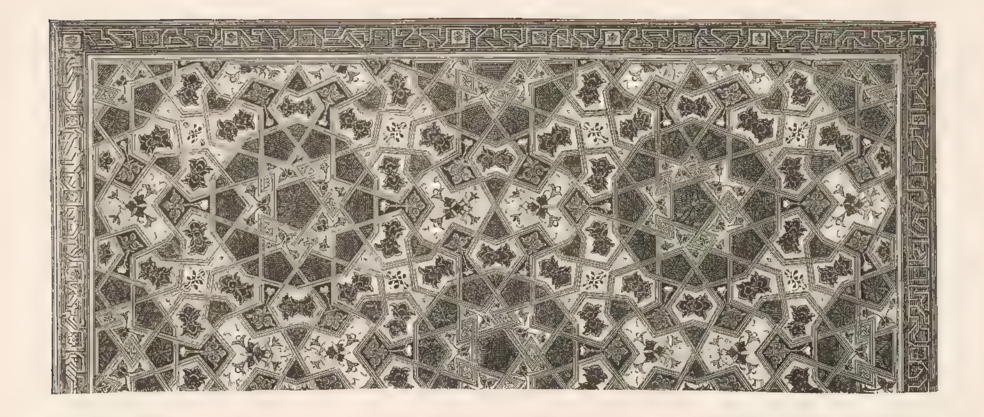



FIN DU VOLUME.



# TABLE DES GRAVURES.





# INDEX ALPHABÉTIQUE.





# TABLE DES MATIÈRES.

## LE CAIRE, LES ORIGINES DE LA VILLE.



## LE CAIRE, SOUS LES FATIMITES ET LES EYYOUBITES.



## LE CAIRE SOUS LES SULTANS MAMELOUKS.



## LE CAIRE, SA DÉCADENCE, SES TOMBEAUX.



